This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

40597.25

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

LE

LIVRE MYSTIQUE.

Imprimerie de Ode et Woden.

LE

LIVRE MYSTIQUE,

PAR

DE BALZAC.

TOME I.

Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836

405~~8~~7.25
9

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

1123
47-119
47

A Madame Eveline de Hanska,

NÉE COMTESSE DE RZEWUSKA.

MADAME,

Voici l'œuvre que vous m'avez demandée. Je suis heureux, en vous la dédiant, de pouvoir vous donner un témoignage de la respectueuse affection que vous m'avez permis de vous porter. Si je suis accusé d'impuissance après avoir tenté d'arracher aux profondeurs de la mysticité ce livre qui, sous la transparence de notre belle langue, voulait les lumineuses poésies de l'Orient, à vous la faute! Ne

m'avez-vous pas ordonné cette lutte, semblable à celle de Jacob, en me disant que le plus imparfait dessein de cette figure par vous rêvée, comme elle le fut par moi dès l'enfance, serait encore pour vous quelque chose? Le voici donc ce quelque chose! Pourquoi cette œuvre ne peut-elle pas appartenir exclusivement à ces nobles esprits préservés, comme vous l'êtes, des petitesses mondaines par la solitude; ceux-là sauraient lui rendre la mélodieuse mesure dont elle est privée, et qui en aurait fait entre les mains d'un de nos poètes la glorieuse épopée dont la France est encore privée. Ceux-là l'accepteront de moi comme une de ces balustrades sculptées par quelque artiste plein de foi, et sur lesquelles les pélerins s'appuient pour méditer la fin de l'homme en contemplant le chœur d'une belle église.

Je suis avec respect,

Madame,

Votre dévoué serviteur,

DE BALZAC.

Paris, 23 *Août* 1835.

PRÉFACE.

Composé de trois œuvres éparses dans les trente volumes in-12 des *Études philosophiques*, ce livre est destiné à offrir l'expression nette de la pensée religieuse, jetée comme une ame en ce long ouvrage. Aussi ne saurait-il être publié sans quelques observations préliminaires.

Le XIXe siècle, dont l'auteur essaie de configurer l'immense tableau, sans oublier ni l'individu ni les professions, ni les effets ni les principes sociaux, est en ce moment travaillé par le Doute, Remarquez, je vous en prie, que l'auteur ne discute nulle part en son nom : il voit une chose et la

décrit, il trouve un sentiment et le traduit, il accepte les faits comme ils sont, les met en place et suit son plan, sans prêter l'oreille à des accusations qui se contredisent. Il marche inexorable aux raisonnemens obtus de ceux qui lui demandent pourquoi cette pierre est carrée quand il en est à un angle, pourquoi celle-ci est ronde quand il achève une tête de femme dans quelque métope. Si la Société qu'il a prise pour sujet de son œuvre, comme d'autres y prennent un mince événement, était parfaite, il n'y aurait aucune peinture possible, il faudrait chanter un magnifique *alleluia* social et s'asseoir au banquet pour y achever sa portion congrue. Mais il n'en est pas ainsi, les gens du monde aussi bien que les hommes d'art le savent; et néanmoins il se rencontre des critiques qui, trouvant l'auteur occupé à dessiner un forçat, voudraient qu'il le représentât raisonnant comme Massillon en chaire. Dans cette œuvre, chacun sera ce qu'il est : le juge sera juge, le criminel sera criminel, la femme y sera tour à tour ou vertueuse ou coupable; l'usurier ne sera pas un mouton, la dupe ne sera pas un homme de génie, et les enfans n'y auront pas cinq pieds six pouces. Ces mille figures

qui posent, ces mille situations génériques seront vraies ou fausses, elles seront bien ou mal ajustées, plus ou moins heureusement éclairées, tout y sera confus ou bien ordonné ; d'accord. Mais l'applaudissement et le blâme ne doivent-ils pas attendre que l'œuvre soit terminée ?

Ces paroles ne sont ni des récriminations, ni des plaintes. L'auteur s'est patiemment soumis à l'éternel *Pourquoi* des Parisiens, accoutumés à trouver : *Le public n'entre* [illegible] sur l'enceinte en planches qui garantit de leur curiosité les monumens qu'on leur bâtit. Cette répétition de quelques observations dues à l'un des amis de l'auteur (M. Félix Davin) est ici nécessaire pour prévenir toute mauvaise chicane. De même que les Chouans pillent les voitures de la République, de même que Vautrin parle en forçat, que de Marsay écrit avec le style du jeune homme, et madame de Mortsauf en femme pieuse, solitaire, recueillie ; de même Louis Lambert et Séraphîta parlent et agissent comme doivent agir et parler des Mystiques. Ici nous ne sommes pas dans les ÉTUDES DE MOEURS, la première partie de l'œuvre où l'auteur peint les choses sociales comme elles sont ; mais dans les

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES, dans la deuxième partie, où les sentimens et les systèmes humains se personnifient. Donc SÉRAPHITA, blanche et pure expression du Mysticisme, ne saurait avoir sur les Mathématiques les opinions qu'en a l'Académie des sciences ; elle pouvait être tout, excepté membre de l'Institut ; si elle connaît l'infini, les mesures du fini doivent alors lui paraître mesquines. Malgré cette naïve observation du sculpteur venant vous dire que quand il a taillé dans son marbre une syrène, il a été forcé de la finir en poisson, parce que la syrène une fois admise, elle ne saurait porter les socques de la grisette, vous rencontrerez beaucoup de gens qui tiendront l'auteur pour fou, assez fou pour avoir voulu prouver que deux et deux ne font pas quatre; d'autres l'accuseront d'athéisme, ceux-ci prétendront qu'il ne croit à rien de ce qu'il a écrit et qu'il s'amuse aux dépens du public, ceux-là diront que l'œuvre est incompréhensible. L'auteur proteste ici de son respect pour les grands génies dont s'honore la science humaine ; il adore la ligne droite, il aime encore malheureusement un peu trop la courbe ; mais s'il s'agenouille devant les gloires des mathématiques et devant les miracles de la chimie;

il croit, si l'on admet l'existence des Mondes Spirituels, que les plus beaux théorêmes n'y sont d'aucune utilité, que tous les calculs du fini sont caducs dans l'infini, que l'infini devant être comme Dieu, semblable à lui-même en toutes ses parties, la question de l'égalité du rond et du carré doit s'y trouver résolue, et que cette possibilité devrait donner l'amour du ciel aux géomètres. Remarquez bien encore qu'il n'a pas l'impiété de contester l'influence des mathématiques sur le bonheur de l'humanité prise en masse; thèse soutenue par Swedenborg et Saint-Martin. Mais trop de gens s'avanceront à la défense des Saintes Sciences de l'homme, trop peu prendront intérêt aux lointaines clartés du Mysticisme, pour que l'auteur ne soit pas ici du parti le plus faible, au risque de se voir l'objet de ces plaisanteries, espèce de timbre que la presse périodique met en France à toute idée nouvelle, et qui, heureusement, rencontrent en lui la plus dure de toutes les cuirasses humaines, le mépris.

Donc le doute travaille en ce moment la France. Après avoir perdu le gouvernement politique du monde, le catholicisme en perd le gouvernement moral. Rome catholique mettra néanmoins tout au-

tant de temps à tomber qu'en a mis Rome panthéiste. Quelle forme revêtira le sentiment religieux, quelle en sera l'expression nouvelle ? la réponse est un secret de l'avenir. Les Saint-Simoniens ont cru que la cotte de mailles sociale avait dernièrement offert son plus grand défaut ; à un siècle industriel, ils ont présenté leur religion positive, nette comme un axiome, mystérieuse comme un Compte-fait, un mode de civilisation napoléonienne où les esprits devaient s'enrégimenter, comme les hommes s'échelonnaient dans la garde impériale. Pour eux, la partie semble moins perdue qu'ajournée. Luther fut plus habile observateur de la nature humaine que ne l'a été le Collége Saint-Simonien ; il comprit que vouloir fonder une religion dans un temps d'examen, c'était se donner pour un second Jésus, que Jésus ne se recommençait pas, et que, pour se glisser entre tous les amours-propres sans les froisser, il fallait une religion toute faite. Il voulut donc ramener la cour de Rome à la simplicité de la primitive église. Les froides négations du protestantisme, croyance de coffres-forts, dogme économique excellent pour les disciples de Barême, religion posée, examinée,

sans poésie possible parce qu'elle est sans mystères, triompha sous les armes de l'évangile.

Le Mysticisme est précisément le Christianisme dans son principe pur. Ici l'auteur n'a rien inventé, il ne propose rien de neuf; il a mis en œuvre des richesses enfouies, il a plongé dans la mer et y a pris des perles vierges pour le collier de sa Madone. Doctrine des Premiers Chrétiens, religion des Anachorètes du Désert, le Mysticisme ne comporte ni gouvernement, ni sacerdoce; aussi fut-il toujours l'objet des plus grandes persécutions de l'Église Romaine. Là est de secret de la condamnation de Fénélon; là est le mot de sa querelle avec Bossuet. Comme religion, le Mysticisme procède en droite ligne du Christ par saint Jean, l'auteur de l'Apocalypse; car l'Apocalypse est une arche jetée entre le Mysticisme chrétien et le Mysticisme indien, tour à tour égyptien et grec, venu de l'Asie, conservé dans Memphis, formulé au profit de son Pentateuque par Moïse, gardé à Éleusis, à Delphes, et compris par Pythagore, renouvelé par l'aigle des apôtres, transmis nébuleusement à l'université de Paris. Au douzième siècle (*voyez* Les Proscrits), le docteur Sigier professe, comme la science

des sciences, la Théologie Mystique dans cette Université, la reine du monde intellectuel, à laquelle les Quatre Nations catholiques faisaient la cour. Vous y voyez Dante venant faire éclairer sa Divine Comédie par l'illustre docteur qui serait oublié, sans les vers où le Florentin a consacré sa reconnaissance envers son maître. Le mysticisme que vous trouvez là dominant la société sans que la cour de Rome s'en inquiétât parce qu'alors la belle et sublime Rome du moyen âge était omnipotente, fut transmis à madame Guyon, à Fénélon et mademoiselle Bourignon par des auteurs allemands, entre lesquels le plus illustre est Jacob Bœhm. Puis, au dix-huitième siècle, il a eu dans Swedenborg un évangéliste et un prophète dont la figure s'élève aussi colossale peut-être que celles de saint Jean, de Pythagore et de Moïse. M. Saint-Martin, mort dernièrement, est le dernier grand écrivain mystique. Il a donné partout la palme à Jocob Bœhm sur Swedenborg; mais l'auteur de Séraphîta accorde à Swedenborg une supériorité sans contestation possible sur Jacob Bœhm aux œuvres duquel il avoue n'avoir rien pu comprendre encore.

L'auteur n'a pas cru qu'il fût honorable pour la littérature française de rester muette sur une poésie aussi grandiose que l'est celle des Mystiques. La France littéraire porte depuis cinq siècles une couronne à laquelle manquerait un fleuron, si cette lacune n'était remplie même imparfaitement comme elle le sera par ce livre. Après de longs et de patiens travaux, l'auteur s'est donc hasardé dans la plus difficile des entreprises, celle de peindre l'être parfait dans les conditions exigées par les lois de Swedenborg sévèrement appliquées. Malheureusement, il a peu de juges. Les inextricables difficultés de son œuvre, le danger même que courait son esprit en se plongeant dans les goufres infinis ouverts par les Mystiques, aperçus et sondés par eux, qui les appréciera? Combien peut-on énumérer en France de personnes instruites des sciences mystiques, ou qui connaissent seulement les titres d'œuvres qui comptent en Allemagne des milliers de lecteurs? Il a fallu s'être passionné dès l'enfance pour ce magnifique système religieux, avoir fait à l'âge de dix-neuf ans une Séraphîta, avoir rêvé l'être aux deux natures, avoir ébauché la statue, bégayé le poème qui devait occuper toute

la vie, pour pouvoir en donner aujourd'hui le squelette.

Ce que l'auteur doit dire pour cette œuvre offre heureusement un intérêt général. La barrière épineuse qui, jusqu'à présent, a fait du Mysticisme un pays inabordable, est l'obscurité, défaut mortel en France où personne ne veut faire crédit de son attention à l'auteur le plus sublime, où Dante n'aurait peut-être jamais vu sa gloire. Comprend-on que ceux qui proclament la lumière ne présentent en eux que ténèbres? Les livres tenus pour sacrés dans cette sphère intellectuelle, sont écrits sans méthode, sans éloquence, et leur phraséologie est si bizarre, qu'on peut lire mille pages de madame Guyon, de Swedenborg et surtout de Jacob Bœhm, sans y rien saisir. Vous allez savoir pourquoi. Aux yeux de ces Croyans, tout est démontré : ce ne sont alors que cris de conviction, psaumes d'amour entonnés pour célébrer des jouissances continues, exclamations arrachées par la beauté du spectacle! Vous diriez les clameurs d'un peuple entier voyant un feu d'artifice au milieu d'une nuit. Malgré ces torrens de phrases échevelées, l'ensemble est sublime et les argumens sont foudroyans, quand l'es-

prit les a pêchés dans ce grand bruissement de vagues célestes. Imaginez la mer embrassée d'un coup d'œil ; elle vous ravit, vous transporte, vous enchante ! mais vous êtes sur un cap, vous la dominez, le soleil lui prête une physionomie qui vous parle de l'infini. Mettez-vous à y nager, tout y est confus ; vous la voyez partout semblable à elle-même, les lignes de l'horizon vous échappent, partout des flots, partout le vert sombre, et la monotonie de sa voix vous lasse ; ainsi, pour avoir une intuition de l'infini démontré dans ces livres étourdissans, vous devez monter sur un cap ; l'esprit de Dieu vous apparaît alors sur les eaux, vous voyez un soleil moral qui les illumine. Ce qui jusqu'à présent manquait au mysticisme était la forme, la poésie. Quand saint Pierre a montré les clefs du Paradis et l'enfant Jésus dans les bras d'une vierge, la foule a compris ! Et la religion catholique a existé. Le rusé saint Pierre, homme de haute politique et de gouvernement, a eu raison sur saint Paul, ce lion des Mystiques, comme saint Jean en est l'aigle.

Si vous pouvez imaginer des milliers de propositions naissant dans Swedenborg les unes des au-

tres, comme des flots; si vous pouvez vous figurer les landes sans fin que présentent tous ces auteurs; si vous voulez comparer l'esprit essayant de faire rentrer dans les bornes de la logique cette mer de phrases furieuses; à l'œil essayant de percevoir une lumière dans les ténèbres; vous apprécierez les travaux de l'auteur, la peine qu'il a prise pour donner un corps à cette doctrine et la mettre à la portée de l'étourderie française qui veut deviner ce qu'elle ne sait pas, et savoir ce qu'elle ne peut pas deviner. Mais, de bonne heure, il avait pressenti là comme une nouvelle divine comédie. Hélas! le rhythme voulait toute une vie, et sa vie a exigé d'autres travaux; le sceptre du rhythme lui a donc échappé. La poésie sans la mesure est peut-être une impuissance? peut-être n'a-t-il fait qu'indiquer le sujet à quelque grand poète, humble prosateur qu'il est! Peut-être le Mysticisme y gagnera-t-il en se trouvant dans la langue si positive de notre pays, obligé de courir droit, comme un vaggon sur le rail de son chemin de fer.

Les Proscrits sont le péristyle de l'édifice; là, l'idée apparaît au moyen âge dans son naïf triomphe. Louis Lambert est le mysticisme pris sur le

fait, le Voyant marchant à sa vision, conduit au Ciel par les faits, par ses idées, par son tempérament; là est l'histoire des Voyans, SÉRAPHÎTA est le mysticisme tenu pour vrai, personnifié, montré dans toutes ses conséquences.

Dans ce LIVRE, la plus incompréhensible doctrine a donc une tête, un cœur et des os, le Verbe des mystiques s'y est incarné; enfin l'auteur a tâché de la rendre attrayante comme un roman moderne. Il est dans la nature des substances qui, prises à nu, peuvent foudroyer le malade; la science médicale les approprie à la faiblesse humaine : ainsi de l'auteur, du lecteur et de son sujet. Aussi espère-t-il que les Croyans et les Voyans lui pardonneront d'avoir mis les pieds de SÉRAPHÎTA dans la boue du globe, en faveur de la popularité qu'elle peut donner à cette sublime religion; il espère que les gens du monde, affriolés par la forme, comprendront l'avenir que montre la main de Swedenborg levée vers le ciel; que si les savans admettent un univers spirituel et divin, ils reconnaîtront que les sciences de l'univers matériel n'y sont d'aucune utilité. Aux yeux des poètes, l'auteur a-t-il besoin d'excuse pour avoir poétisé une doctrine, pour en

avoir tenté le mythe et lui avoir donné des ailes ? Quoi qu'il puisse arriver d'un écrivain essayant une œuvre de foi dans une époque incrédule, il ne saurait être blâmé par ceux qui ne sont ni savans, ni poètes, ni voyans, pour avoir corporisé un système enseveli dans les ténèbres.

L'auteur est obligé de dire ici que l'HISTOIRE INTELLECTUELLE DE LOUIS LAMBERT ne ressemble en rien aux deux premières éditions qui en ont été publiées, la preuve s'en trouve dans la contexture même de l'œuvre qui, cette fois, est triplée; mais il ajoutera qu'il a dépensé autant de soins et d'argent à les faire disparaître du commerce, que d'autres écrivains en prennent pour propager leurs œuvres. Il a réussi presque entièrement pour la 2e édition in-18, elle a été anéantie à deux cents exemplaires près; quant à la première, il n'a pu en adhirer que trois cents volumes. La critique, trop empressée à rechercher des fautes dont la correction emploie la majeure partie du temps de l'auteur, ne saurait donc, sans mauvaise foi, l'attaquer sur un autre terrain que sur celui de la présente édition. Sans doute, il se rencontrera dans SÉRAPHÎTA quelques imperfections; mais pourquoi la Nécessité, repré-

sentée par les infortunes de la librairie, la seule ressource de l'auteur, le presse-t-elle outre mesure ? Nous ne sommes plus au siècle de fer ou Philippe II, roi d'Espagne, déclarait les artistes exempts de toute charge publique et de tous impôts, ni au siècle de malheur où François Ier envoyait à Raphaël un bassin d'or plein d'or, sans rien demander au pinceau de l'artiste. Aujourd'hui, nous sommes sous le coup des condamnations d'un conseil de discipline; aujourd'hui nos écrits, considérés comme marchandise, n'obtiennent ni la protection accordée aux lampes-Carcel et aux serrures-Georget, ni la prime d'exportation octroyée aux sucres de tel ou tel ministre. Les écrivains sont des abeilles dont les naturalistes ont oublié la classification ; et les lois n'ont reconnu, n'ont dégusté le miel de leurs ruches que pour s'attribuer le droit de le prendre. L'opiniâtreté des veilles, la célérité du travail, le bonheur des conceptions ne peuvent, pour aucun écrivain français, remplacer les immunités jadis accordées par les souverains à l'art et aux lettres. Savez-vous pourquoi ? Trois mille exemplaires du Livre Mystique seront frauduleusement vendus par la voleuse Belgique au détriment des libraires fran-

çais, précisément dans les pays où se trouvent des lecteurs pour l'ouvrage. La ruine du libraire atteint directement l'auteur. Si les écrivains, les poètes, les savans, les jurisconsultes français n'étaient pas ignoblement dépouillés, certes leurs veilles seraient généreusement récompensées par le public qu'ils ont élu pour maître. Beaucoup d'écrivains, forcés de vivre à tout prix, se donnent au pouvoir, et les exemples de cette odieuse nécessité sont plus abondans sous le règne du libéralisme intronisé d'hier, qu'ils ne l'étaient sous la généreuse monarchie abattue par lui. L'homme qui veut rester libre souffre horriblement; heureux quand la calomnie, assise à sa porte, n'attend pas son cercueil pour l'escorter d'injures!

Aujourd'hui, l'Intelligence a jugé les déplacemens de Juillet, après avoir entendu un Ministre décourageant en public la jeunesse qui s'avance dans une carrière où lui n'a ramassé que le pouvoir; sa raillerie sur la fécondité des avortemens, adressée à ceux qu'il laisse détrousser à Bruxelles, est une espèce d'absolution que se donnent les gens habiles en dévorant leurs dupes. Si le Ministre a trahi l'homme de lettres, le professeur a trahi éga-

lement le bon sens : la nature se ressemble à elle-même dans tous ses principes; la quantité des germes littéraires inutiles est une nécessité de la production morale, comme les millions d'œufs que jette un poisson et dont il n'arrive à bien que quelques êtres est une nécessité de la génération zoologique. Quand le Ministre de l'intérieur installera dans quelque sinécure l'un de ses familiers au bureau des Nourrices, nous espérons qu'il ne restera pas en arrière de son collègue et se plaindra de la quantité des Naissances, en blâmant les mères de ne pas toutes donner à la France des hommes de génie, des professeurs d'histoire. Si les intérêts matériels de la littérature périssent, quand trois gens de lettres, dont un duc, sont au Conseil, nous devons attendre qu'il y arrive des chaudronniers de Saint-Flour, ou quelques bouviers de la vallée d'Auge; si ceux-là ne comprennent pas la question d'art, peut-être entendront-ils la question commerciale.

Ceci, ne vous y trompez point, est dit moins pour l'auteur que pour de nobles intelligences prêtes à périr, pour des gens de cœur, encore jeunes, qui s'enveloppent dans leurs manteaux en y cachant leur désespoir. Les poètes ne se révoltent pas, eux!

ils meurent en silence. Élevez donc un autel au suicide, au lieu de le calomnier, et gravez dessus : *Diis ignotis.*

27 novembre 1835.

LOUIS LAMBERT.

Louis Lambert naquit à Montoire, petite ville du Vendômois, le 20 septembre 1797. Son père exploitait une tannerie de peu d'importance, et voulut d'abord faire de son fils un tanneur. Le dégoût que cette profession causait à l'enfant, et plus encore les dispositions extraordinaires qu'il manifestait prématurément pour l'étude, modifièrent un peu les idées du père. D'ailleurs, le tanneur et sa femme chérissaient Louis comme on chérit un fils unique, et ne le contraignaient en rien. Dès l'âge de cinq ans, l'Ancien et le

Nouveau Testament étaient tombés entre ses mains, et ce livre où sont contenus tant de livres avait décidé de sa destinée. Son enfantine imagination comprit-elle déjà la mystérieuse profondeur des Écritures? Pouvait-elle déjà suivre l'Esprit-Saint dans son vol à travers les mondes? S'éprit-elle seulement des romanesques attraits dont abondent ces poèmes tout orientaux? Ou, dans sa première innocence, son ame sympathisa-t-elle avec le sublime religieux que des mains divines ont épanchés du ciel dans ce livre? Le reste de sa vie sera pour quelques lecteurs une réponse satisfaisante à ces conjectures. Un fait résulta de cette première lecture de la Bible. Louis allait par tout Montoire, y quêtant des livres qu'il obtenait à la faveur de ces séductions dont les enfans ont le secret et auxquelles on ne sait pas résister. En se livrant à ces études dont personne ne dirigeait le cours, Louis atteignit sa dixième année. A cette époque, les remplaçans étaient rares. Déjà, plusieurs familles riches les retenaient d'avance pour n'en pas manquer au moment du tirage. Le peu de fortune des pauvres tanneurs ne leur permettant pas de pouvoir, un jour, acheter un homme à leur fils, ils virent dans l'état ecclésiastique un moyen de le sauver de la conscrip-

tion, et l'envoyèrent, en 1807, chez son oncle maternel, curé de Mer, autre petite ville, située sur la Loire, près de Blois.

Ce parti satisfaisait tout à la fois la passion de Louis pour la science et le désir qu'avaient ses parens de ne point l'exposer aux hasards de la guerre; puis, ses goûts studieux, sa précoce intelligence leur donnaient l'espoir de lui voir faire une grande fortune dans l'Église. Après être resté pendant environ trois ans chez son oncle, vieil oratorien assez instruit, Louis Lambert en sortit au commencement de 1811, pour entrer au collége de Vendôme, où il fut mis et entretenu aux frais de madame de Staël. Lambert dut la protection de cette femme célèbre au hasard ou sans doute à la Providence qui sait toujours aplanir les voies au génie délaissé. Mais, pour nous, dont les regards s'arrêtent à la superficie des choses humaines, les vicissitudes dont la vie des grands hommes nous offre tant d'exemples, ne semblent être que le résultat d'un phénomène tout physique; pour la plupart des biographes, la jeune tête d'un grand homme tranche sur une masse de figures enfantines comme la plante qui, par son éclat, attire dans les champs les yeux du botaniste. Cette comparaison pourrait s'appliquer à l'a-

venture de Louis Lambert. Il venait ordinairement passer dans la maison paternelle le temps que son oncle lui accordait pour ses vacances ; mais au lieu de s'y livrer, selon l'habitude des écoliers, aux douceurs de ce bon *far niente* dont nous sommes assez avides à tout âge, il emportait, dès le matin, du pain et des livres, puis s'en allait lire et méditer au fond des bois où il fuyait les remontrances de sa mère, à laquelle une étude aussi constante paraissait dangereuse. Admirable instinct de mère !

Dès ce temps, la lecture était déjà devenue chez Louis une espèce de faim que rien ne pouvait assouvir. Il dévorait les livres de tout genre, et se repaissait indistinctement d'œuvres religieuses, d'histoire, de philosophie et de physique. Il m'a dit avoir, à cette époque, éprouvé d'incroyables délices en lisant des dictionnaires, à défaut d'autres ouvrages ; et je l'ai cru volontiers. Quel écolier n'a pas, maintes fois, trouvé du plaisir à chercher le sens probable d'un substantif inconnu ? L'analyse d'un mot, sa physionomie, son histoire, étaient, pour Lambert, l'occasion d'une longue rêverie ; mais ce n'était pas cette rêverie instinctive par laquelle un enfant s'habitue aux phénomènes de la vie, s'enhardit aux perceptions ou morales ou physi-

ques; culture involontaire qui, plus tard, porte ses fruits en se développant et par l'entendement et par le caractère. Louis embrassait les faits, les expliquait, après en avoir recherché tout à la fois la cause et la fin avec une perspicacité sagace. Aussi, par un de ces jeux effrayans auxquels se plait parfois la nature, et qui justifiait la vérité de cette existence anormale, pouvait-il, dès l'âge de quatorze ans, émettre facilement des idées dont je n'ai que, long-temps après, entièrement saisi la profondeur.

— Souvent, me dit-il plus tard en me parlant de ses lectures, j'ai fait de délicieux voyages, embarqué sur un mot dans les abymes du passé, comme un insecte qui flotte au gré d'un fleuve sur un brin d'herbe. Parti de la Grèce, j'arrivais à Rome et traversais l'étendue des âges modernes. Quel beau livre ne composerait-on pas en racontant la vie et les aventures d'un mot? Sans doute il a reçu diverses impressions des événemens auxquels il a servi; puis, selon les lieux, il a réveillé des idées différentes; mais n'est-il pas plus grand encore à considérer sous le triple aspect de l'ame, du corps et du mouvement? A le regarder en lui-même, abstraction faite de ses fonctions, de ses effets et de ses

actes, n'y a-t-il pas de quoi tomber dans un océan de réflexions? La plupart des mots ne sont-ils pas teints de l'idée dont ils représentent extérieurement la vie? A quel génie sont-ils dus? S'il faut une grande intelligence pour créer un mot, quel âge a donc la parole humaine? L'assemblage des lettres, leurs formes, la figure qu'elles donnent à un mot, dessinent exactement, selon le caractère de chaque peuple, les êtres inconnus dont nous avons souvenir. Qui nous expliquera philosophiquement la transition de la sensation à la pensée pure; de la pensée pure, au verbe; du verbe, à son expression hiérogliphyque; des hiéroglyphes, à l'alphabet; de l'alphabet, à l'éloquence écrite dont la beauté réside dans une suite d'images idéales, classées par les rhéteurs comme les hiéroglyphes de la pensée? L'antique peinture des idées humaines réduites en principes et configurées par les formes les plus bizarres de la zoologie n'aurait-elle pas déterminé les premiers signes dont l'Orient s'est servi pour écrire ses langages. Puis n'aurait-elle pas traditionnellement laissé quelques vestiges dans nos langues modernes qui, toutes, se sont partagé les débris du verbe primitif des nations, verbe majestueux et solennel; dont la majesté, dont la solennité décroissent à mesure

que vieillissent les mondes ; dont les retentissemens si sonores dans la Bible hébraïque, si beaux encore dans la Grèce, s'affaiblissent à travers les progrès de nos civilisations successives ? Est-ce à cet ancien Esprit que nous devons les mystères enfouis dans toute parole humaine? N'existe-t-il pas, dans le mot VRAI, une sorte de rectitude fantastique, et, dans le son bref qu'il exige, une vague image de la nudité, de la simplicité chaste du vrai en toute chose ? Cette syllabe respire je ne sais quelle fraîcheur! J'ai pris, pour exemple, la formule d'une idée abstraite, ne voulant pas expliquer le problême par un mot qui le rendît trop facile à comprendre, comme celui de VOL où tout parle aux sens. N'en est-il pas ainsi de chaque verbe? Tous sont empreints d'un vivant pouvoir qu'ils tiennent de l'ame, et qu'ils lui restituent par les mystères d'une action et d'une réaction merveilleuses entre la parole et la pensée. Ne dirait-on pas un amant qui puise sur les lèvres de sa maîtresse autant d'amour qu'il en communique ? Par leur seule physionomie, les mots raniment dans notre cerveau les créatures dont ils sont les fantômes, le vêtement, le fourreau. Semblables à tous les êtres, ils n'ont qu'une place où leurs propriétés puissent pleinement agir et se dé-

velopper. Mais ce sujet demanderait peut-être une science tout entière!

Et il haussait les épaules comme pour me dire: —Nous sommes et trop grands et trop petits!

La passion de Louis pour la lecture avait été d'ailleurs fort bien servie. Le curé de Mer possédait environ deux à trois mille volumes, trésor qui lui avait peu coûté; car il provenait des pillages faits pendant la révolution dans les abbayes et les châteaux voisins. Le bonhomme, en sa qualité de prêtre assermenté, avait pu choisir, pour un morceau de pain, suivant son expression, les meilleurs ouvrages parmi les collections précieuses qui furent alors vendues au poids. En trois ans, Louis Lambert s'était assimilé la substance de tous les livres qui, dans la bibliothèque de son oncle, méritaient la peine d'être lus. L'absorption des idées par la lecture était devenue chez lui un phénomène curieux. Il embrassait sept à huit lignes d'un seul coup d'œil, et son esprit en appréhendait le sens avec une vélocité pareille à celle du regard. Souvent même un seul mot dans la phrase suffisait pour lui en faire saisir la pensée. Sa mémoire était prodigieuse. Il se souvenait avec une même fidélité des idées acquises par la lecture et de celles que la réflexion ou la conversation

lui avaient suggérées. Enfin, il possédait la mémoire des lieux, des noms, des mots, des choses et des figures. Non seulement il se rappelait les objets à volonté, mais encore il les renvoyait en lui-même situés, éclairés, colorés comme ils l'étaient au moment où il les avait aperçus. Cette puissance s'appliquait également aux actes les plus insaisissables de l'entendement. Il se souvenait, suivant son expression, non seulement du gisement des pensées dans le livre où il les avait prises, mais encore des dispositions de son ame, à des époques éloignées. Alors, par un privilége inouï, sa mémoire pouvait lui retracer les progrès et la vie entière de son esprit, depuis l'idée la plus anciennement acquise jusqu'à la dernière éclose, depuis la plus confuse jusqu'à la plus lucide. Son cerveau, habitué, jeune encore, au mécanisme si difficile de la concentration intérieure des forces humaines, tirait de ce riche dépôt une foule d'images admirables de réalité, de fraîcheur, dont il se nourrissait pendant la durée de ses contemplations limpides.

— Quand je le veux, me disait-il dans son langage, auquel les trésors du souvenir communiquaient une hâtive originalité, je tire un voile sur mes yeux. Soudain, je rentre en moi-

même, et j'y trouve une chambre noire où tous les accidens de la nature viennent se reproduire dans une forme plus pure que celle dont ils paraissent revêtus à mes sens extérieurs.

A l'âge de douze ans, son imagination, stimulée par le perpétuel exercice de toutes ses facultés mentales, s'était développée au point de lui permettre d'avoir des notions si exactes sur les choses dont il prenait connaissance par la lecture seulement, que l'image imprimée dans son ame n'en eût pas été plus vive, s'il les avait réellement vues; soit qu'il procédât par analogie, soit qu'il fût doué d'une espèce de seconde vue par laquelle il embrassait la Nature.

— En lisant le récit de la bataille d'Austerlitz, me dit-il un jour, j'en ai vu tous les incidens. Les volées du canon, et les cris des combattans retentissaient à mes oreilles et m'agitaient les entrailles. Je sentais la poudre. J'entendais le bruit des chevaux, la voix des hommes. J'admirais la plaine où se heurtaient des nations armées, comme si j'eusse été sur la hauteur du Santon. C'était un spectacle, effrayant comme une page de l'Apocalypse!

Quand il employait ainsi toutes ses forces dans une lecture, il perdait en quelque sorte la conscience de sa vie physique, et n'existait plus que

par le jeu tout-puissant de ses organes intérieurs, dont il avait constamment étendu la portée, en faisant, suivant son expression, *reculer l'espace devant lui*. Mais je ne veux pas anticiper sur les phases intellectuelles de sa vie. J'ai déjà, malgré moi, interverti l'ordre dans lequel je dois dérouler l'histoire de cet homme qui transporta toute son action dans sa pensée, comme d'autres placent toute leur vie dans l'action.

Un grand penchant l'entraînait vers les ouvrages mystiques.

— *Abyssus, abyssum,* me disait-il. Notre esprit est un abyme qui se plaît dans les abymes! Enfans, hommes, vieillards, nous sommes toujours friands de mystères, sous quelque forme qu'ils se présentent.

Cette prédilection lui fut fatale, s'il est permis, toutefois, de juger sa vie selon les lois ordinaires, et de toiser le bonheur d'autrui sur la mesure du nôtre, ou suivant les préjugés sociaux. Ce goût pour les choses du ciel, autre locution dont il se servait souvent, ce *mens divinior* était dû peut-être à l'influence exercée sur son esprit par les premiers livres qu'il lut chez son oncle. Sainte Thérèse et madame Guyon lui continuèrent la Bible, eurent les prémices de son adulte intelligence, et l'habituèrent à

ces vives réactions de l'ame dont l'extase est tout à la fois et le moyen et le résultat. Mais cette étude, ce goût élevèrent son cœur, le purifièrent, l'ennoblirent, lui donnèrent appétit de la nature divine, et l'instruisirent des délicatesses presque féminines qui deviennent instinctives chez les grands hommes. Leur sublime n'est peut-être que le besoin de dévouement qui distingue la femme, transporté dans les grandes choses. Grâce à ces premières impressions, Louis resta pur au collége. Cette noble virginité de sens eut nécessairement pour effet d'enrichir la chaleur de son sang et d'agrandir ses facultés pensantes.

La baronne de Staël, bannie à quarante lieues de Paris, vint passer plusieurs mois de son exil dans une terre située près de Vendôme. Un jour, en se promenant, elle rencontra, sur la lisière de son parc, l'enfant du tanneur, presque en haillons, et absorbé par un livre. Ce livre était une traduction du *Ciel et de l'Enfer*. A cette époque, messieurs de Saint-Martin, de Gence et quelques autres écrivains français moitié allemands, étaient à peu près les seules personnes qui, dans l'empire français, connussent le nom de Swedenborg. Étonnée, madame de Staël prit le livre avec cette brusquerie dont ses interro-

gations, ses regards, ses gestes n'étaient pas toujours exempts, et lançant un coup d'œil à Lambert : — Est-ce que tu comprends cela ? lui dit-elle.

— Priez-vous Dieu ? demanda l'enfant.

— Mais... oui.

— Et, le comprenez-vous ?

La baronne resta muette pendant un moment. Puis, elle s'assit près de Lambert, et ils causèrent ensemble. Malheureusement ma mémoire, quoique fort étendue, est loin d'être aussi fidèle que l'était celle de mon camarade, et j'ai tout oublié de cette conversation, hormis les premiers mots.

Cette rencontre était de nature à vivement frapper madame de Staël. Cependant, à son retour au château, elle en parla peu, malgré le besoin d'expansion, qui, chez elle, dégénérait en loquacité ; mais elle parut fortement préoccupée. La seule personne encore vivante qui ait gardé le souvenir de cette aventure et que je questionnai récemment afin de recueillir le peu de paroles alors échappées à madame de Staël, retrouva même difficilement dans sa mémoire ce mot dit par la baronne, à propos de Lambert : — *C'est un vrai voyant.*

Louis n'ayant pas justifié aux yeux des gens

du monde les belles espérances qu'il avait fait concevoir à sa protectrice, la prédilection passagère dont il devint l'objet fut considérée comme un caprice de femme, comme une de ces fantaisies particulières aux artistes. Madame de Staël voulut arracher Louis Lambert à l'empereur et à l'Église, pour le rendre à la noble destinée qui, disait-elle, l'attendait. Elle en faisait déjà quelque nouveau Moïse sauvé des eaux. Elle chargea donc, avant son départ, l'un de ses amis, M. de Corbigny, alors préfet à Blois, de mettre, en temps utile, son Moïse au collége de Vendôme; puis, elle l'oublia probablement. Entré, à l'âge de quatorze ans, au commencement de 1811, Lambert dut sortir de Vendôme vers la fin de 1814, après avoir achevé sa philosophie. Je doute que, pendant ce temps, il ait jamais reçu le moindre souvenir de sa bienfaitrice, si toutefois ce fut un bienfait de payer durant trois années la pension d'un enfant sans songer à son avenir, après l'avoir détourné d'une carrière où peut-être eût-il trouvé le bonheur. Cependant il est juste de dire que les circonstances de l'époque et le caractère de Louis Lambert peuvent largement absoudre madame de Staël et de son insouciance et de sa générosité. La personne choisie pour lui servir d'in-

termédiaire dans ses relations avec l'enfant, quitta Blois au moment où il sortait du collége. Or, les événemens politiques qui survinrent alors justifièrent assez l'indifférence de ce personnage pour le protégé de la baronne. Elle n'entendit plus parler de son petit Moïse. Cent louis donnés par elle à M. de Corbigny, qui, je crois, mourut lui-même en 1812, n'étaient pas une somme assez importante pour réveiller les souvenirs de madame de Staël dont l'ame exaltée rencontra sa pâture, et dont tous les intérêts furent vivement mis en jeu pendant les péripéties des années 1814 et 1815. Louis Lambert se trouvait à cette époque et trop pauvre et trop fier pour aller à la recherche de sa bienfaitrice, qui voyageait à travers toute l'Europe. Cependant, il vint à pied de Blois à Paris, dans l'intention de la voir, mais il y arriva malheureusement le jour où la baronne mourut. Deux lettres écrites par Lambert étaient restées sans réponse. Le souvenir des bonnes intentions de madame de Staël pour Louis n'est donc demeuré que dans quelques jeunes mémoires, frappées, comme le fut la mienne par le merveilleux de cette histoire. Il faut même avoir été dans notre collége pour comprendre et l'effet que produisait ordinairement sur nos esprits enfantins l'annonce d'un *Nouveau*, et l'im-

pression particulière que l'aventure toute vendômoise de Lambert devait nous causer.

Ici, quelques renseignemens sur les lois primitives de notre Institution, jadis moitié militaire et moitié religieuse, deviennent nécessaires pour expliquer parfaitement la nouvelle vie que Lambert allait y mener. Avant la révolution, l'ordre des Oratoriens, voué, comme celui de Jésus, à l'éducation publique, et qui lui succéda dans quelques maisons, possédait plusieurs établissemens provinciaux dont les plus célèbres étaient les colléges de Vendôme, de Tournon, de La Flèche, de Pont-le-Voy, de Sorrèze et de Juilly. Celui de Vendôme, ainsi que les autres, élevait, je crois, un certain nombre de cadets destinés à servir dans l'armée. L'abolition des corps enseignans, décrétée par la convention, influa très peu sur l'Institution de Vendôme. La première crise passée, le collége recouvra ses bâtimens. Quelques Oratoriens disséminés aux environs y revinrent, et le rétablirent en lui conservant son ancienne règle, ses habitudes, ses usages et ses mœurs qui lui prêtaient une physionomie à laquelle je n'ai rien pu comparer dans aucun des lycées où je suis allé après ma sortie de Vendôme.

Le collége est situé au milieu de la ville, et

sur la petite rivière du Loir, qui en baigne les bâtimens principaux. Il forme une assez vaste enceinte soigneusement close, où sont enfermés tous les établissemens nécessaires à une institution de ce genre : une chapelle, un théâtre, une infirmerie, une boulangerie, des jardins, des cours d'eau. Ce collége, le plus célèbre foyer d'instruction qu'il y ait au centre de la France, est alimenté par plusieurs provinces, et même par nos colonies. L'éloignement ne permet donc pas aux parens d'y venir souvent voir leurs enfans. D'ailleurs, la règle interdisait les vacances externes. Une fois entrés, les élèves ne sortaient du collége qu'à la fin de leurs études. Sauf les promenades faites extérieurement sous la conduite des Pères, tout avait été calculé pour donner à cette maison les avantages de la discipline conventuelle. De mon temps, le Correcteur était encore un vivant souvenir. La classique férule de cuir y jouait avec honneur son terrible rôle. Les punitions jadis inventées par la Compagnie de Jésus et qui avaient un caractère aussi effrayant pour le moral que pour le physique, étaient restées dans l'intégrité de l'ancien programme. Les lettres aux parens étaient obligatoires à certains jours, aussi bien que la confession ; ainsi, nos péchés

et nos sentimens se trouvaient en coupe réglée. Tout portait l'empreinte de l'uniforme monastique. Je me rappelle, entre autres vestiges de l'ancien Institut, l'inspection que nous subissions tous les dimanches. Nous étions en grande tenue, rangés comme des soldats, attendant les deux directeurs, qui, suivis des fournisseurs et des maîtres, nous examinaient sous le triple rapport du costume, de l'hygiène et du moral.

Les deux ou trois cents élèves que pouvait loger le collége étaient divisés, suivant l'ancienne coutume, en quatre sections, nommées : *les Minimes, les Petits, les Moyens et les Grands.* La division des Minimes embrassait les classes désignées sous le nom de *huitième* et *septième ;* celle des Petits, la *sixième*, la *cinquième* et la *quatrième ;* celle des Moyens, la *troisième* et la *seconde ;* enfin celle des Grands, la *rhétorique*, la *philosophie*, les *mathématiques spéciales*, la *physique* et la *chimie.* Chacun de ces colléges particuliers possédait son bâtiment, ses classes et sa cour dans un grand terrain commun sur lequel les salles d'étude avaient toutes leur sortie, et qui aboutissait au réfectoire. Ce réfectoire, digne d'un ancien Ordre religieux, contenait tous les écoliers. Contrairement à la règle des autres Corps enseignans, nous pouvions y

parler en mangeant. Cette tolérance oratorienne nous permettait de faire des échanges de plat selon nos goûts, et ce commerce gastronomique est constamment resté l'un des plus vifs plaisirs de notre vie collégiale. Si un Moyen placé en tête de sa table préférait une portion de pois rouges à son dessert, car nous en avions du dessert, la proposition suivante passait de bouche en bouche : — *Un dessert pour des pois !* jusqu'à ce qu'un gourmand l'eût acceptée. Alors celui-ci d'envoyer sa portion de pois qui allait de main en main jusqu'au demandeur dont le dessert arrivait par la même voie. Jamais il n'y avait d'erreur. Si plusieurs demandes étaient semblables, chacune portait son numéro, et l'on disait : *Premiers pois pour premier dessert!* Les tables étant très longues, notre trafic perpétuel mettait tout en mouvement, et nous parlions, nous mangions avec une volubilité sans exemple. Aussi, le bavardage de trois cents jeunes gens, les allées et venues des domestiques occupés à changer les assiettes, servir les plats et donner le pain, l'inspection des directeurs, faisaient-ils du réfectoire de Vendôme un spectacle unique en son genre, et dont s'étonnaient toujours les visiteurs.

Pour adoucir notre vie, privée de toute com-

munication avec le dehors et sevrée des caresses de la famille, les Pères nous permettaient encore d'avoir des pigeons et des jardins. Or, nos deux ou trois cents cabanes, un millier de pigeons nichés autour de notre mur d'enceinte et une trentaine de jardins formaient un coup d'œil encore plus curieux que ne l'était celui de nos repas. Mais il serait trop fastidieux de raconter toutes les particularités qui font du collége de Vendôme un établissement à part, et fertile en souvenirs pour ceux dont l'enfance s'y est écoulée. Qui de nous ne se rappelle encore avec délices, malgré les amertumes de la science, les bizarreries de cette vie claustrale! C'étaient les friandises achetées en fraude, durant nos promenades, la permission de jouer aux cartes, celle d'établir des représentations théâtrales pendant les vacances, maraude et libertés nécessitées par notre solitude. Puis, encore notre musique militaire, dernier vestige des Cadets, notre académie, notre chapelain, nos Pères professeurs. Enfin, les jeux particuliers défendus ou permis : la cavalerie de nos échasses, les longues glissoires faites en hiver, le tapage de nos galoches gauloises, et surtout le commerce introduit par la boutique établie dans l'intérieur de nos cours. Cette boutique était tenue par une es-

pèce de maître Jacques auquel Grands et Petits pouvaient demander, suivant son prospectus, boëtes, échasses, outils, pigeons cravatés, pattus, livres de messe (article rarement vendu), canifs, papiers, plumes, crayons, encre de toutes les couleurs, balles, billes; le monde entier des fantaisies merveilleuses de l'enfance, et qui comprenait même la sauce des pigeons que nous avions à tuer; enfin jusqu'aux poteries où nous conservions le riz de notre souper pour le déjeuner du lendemain. Qui de nous est assez malheureux pour avoir oublié ses battemens de cœur à l'aspect de ce magasin périodiquement ouvert pendant les récréations du dimanche, et où nous allions à tour de rôle dépenser la somme qui nous était attribuée, mais où la modicité de la pension accordée par nos parens à nos menus plaisirs, nous obligeait à faire un choix entre tous les objets qui exerçaient de si vives séductions sur nos ames juvéniles? La même épouse à laquelle, durant les premiers mois de miel, son mari remet douze fois dans l'année, une bourse d'or, le joli budget de ses caprices, a-t-elle rêvé jamais autant d'acquisitions diverses dont chacune absorbe toute la somme, que chacun de nous n'en a médité la veille des premiers dimanches du mois? Pour

six francs, nous possédions pendant une nuit, l'universalité des biens de l'inépuisable boutique; et, durant la messe, nous ne chantions pas un répons qui ne brouillât nos secrets calculs. Qui de nous enfin peut se souvenir d'avoir eu quelques sous à dépenser le second dimanche? Enfin qui n'a pas obéi, par avance, aux lois sociales, en plaignant, en secourant, en méprisant les *Pariahs* que l'avarice ou le malheur paternel laissaient sans argent? Mœurs enfantines vraiment originales!

Certes, si l'on veut se représenter l'isolement de ce grand collége avec ses bâtimens monastiques, au milieu d'une petite ville, et les quatre parcs dans lesquels nous étions hiérachiquement casés, l'on aura une idée de tout l'intérêt que devait nous offrir l'arrivée d'un Nouveau, véritable passager survenu dans un navire. Jamais jeune duchesse présentée à la cour, n'y fut aussi malicieusement critiquée que ne l'était le nouveau débarqué par tous les écoliers de sa division. Ordinairement, pendant la récréation du soir, avant la prière, les flatteurs, habitués à causer avec celui des deux Pères chargés de nous garder une semaine chacun à leur tour et qui se trouvait alors en fonctions, entendaient les premiers ces paroles authentiques : — Vous

aurez demain un Nouveau. Tout à coup ce cri : — Un Nouveau ! un Nouveau ! retentissait dans les cours. Alors, nous accourions tous pour nous grouper autour du régent, qui, bientôt, était rudement interrogé.

— D'où venait-il ? Comment se nommait-il ? En quelle classe serait-il ? etc.

Or, l'arrivée de Louis Lambert fut le texte d'un conte digne des *Mille et une Nuits*. J'étais alors en Quatrième chez les Petits. Nous avions pour régens deux hommes auxquels nous donnions, par tradition, le nom de Pères, quoique ce fussent des séculiers. En effet, de mon temps, il n'existait plus à Vendôme que quatre véritables Oratoriens auxquels ce titre appartînt légitimement. En 1814, ils quittèrent le collége, qui s'était insensiblement sécularisé, et se réfugièrent auprès des autels, dans les presbytères de campagne, à l'exemple du curé de Mer.

Le Père Haugoult, le régent de semaine, était un assez bon homme, mais dépourvu de hautes connaissances, il manquait de ce tact si nécessaire pour discerner les différens caractères des enfans et leur mesurer les punitions suivant leurs forces respectives. Le père Haugoult se mit donc à raconter fort complaisamment les singuliers événemens qui allaient, le

lendemain, nous valoir le plus extraordinaire des Nouveaux. Aussitôt, les jeux cessèrent. Tous les Petits arrivèrent en silence, et restèrent occupés à écouter l'aventure de ce Louis Lambert, trouvé, comme une aérolithe, par madame de Staël au coin d'un bois. M. Haugoult dut nous expliquer madame de Staël. Pendant cette soirée, elle me parut avoir dix pieds. Depuis, j'ai vu le tableau de Corinne, où Gérard l'a représentée et si grande et si belle; mais la femme idéale rêvée par mon imagination la surpassait tellement que la véritable madame de Staël a constamment perdu dans mon esprit, même après la lecture du livre tout viril, intitulé : *De l'Allemagne*. Mais alors Lambert fut une bien autre merveille! Après l'avoir examiné, M. Mareschal, le directeur des études, avait hésité, disait le père Haugoult, à le mettre chez les Grands; néanmoins, la faiblesse de Louis en latin l'avait fait rejeter en quatrième, sauf à lui de sauter une classe chaque année. Par exception, il devait être de l'académie! *Proh pudor!* nous allions avoir l'honneur de compter, parmi les Petits, un habit décoré du ruban rouge que portaient les académiciens de Vendôme. Aux académiciens étaient octroyés de brillans priviléges : ils dînaient souvent à la

table du directeur, tenaient par an deux séances littéraires auxquelles nous assistions avec enthousiasme pour entendre leurs œuvres. Enfin, un académicien était un petit grand homme. Si chaque Vendômois veut être franc, il avouera que, plus tard, un véritable académicien de la véritable Académie française lui a paru bien moins étonnant que ne l'était l'enfant gigantesque illustré par la croix et par le prestigieux ruban rouge, insigne de notre académie. Pour comprendre l'importance de cet honneur, il faut savoir qu'il était bien difficile d'appartenir à ce corps glorieux avant d'être parvenu en Seconde, puisque les académiciens étaient obligés de nous lire des contes en vers ou en prose, des morceaux littéraires, des épîtres, des traités, des tragédies, des comédies, compositions interdites à l'intelligence des classes secondaires. J'ai long-temps gardé le souvenir d'un conte intitulé *l'Âne vert*, qui, je crois, est l'œuvre la plus saillante de cette académie inconnue. Un Quatrième, être de l'académie ! Parmi nous serait cet enfant de quatorze ans, déjà poète, aimé de madame de Staël, un futur génie, nous disait le Père Haugoult, un sorcier, un gars capable de faire un thème ou une version pendant qu'on nous appellerait en classe, et

d'apprendre ses leçons en les lisant une seule fois. Louis Lambert confondait toutes nos idées. Puis, la curiosité du Père Haugoult, l'impatience qu'il témoignait de voir le Nouveau ; attisaient encore nos imaginations enflammées.

— S'il a des pigeons, il n'aura pas de cabane. Il n'y a plus de place. Tant pis ! disait l'un de nous qui, depuis, a été grand agriculteur.

— Auprès de qui sera-t-il ? demandait un autre.

— Oh ! que je voudrais être *son faisant*, s'écriait un exalté.

Être faisans constituait, dans notre langage collégial, un idiotisme assez difficile à traduire. Ce mot exprimait un partage fraternel des biens et des maux de notre vie enfantine, une promiscuité d'intérêts fertile en brouilles et en raccommodemens, un pacte d'alliance offensive et défensive. Chose bizarre ! jamais, de mon temps, je n'ai connu de frères qui fussent Faisans. L'homme ne vit que par les sentimens ; et, peut-être, croit-il appauvrir son existence en confondant une affection trouvée dans une affection naturelle.

L'impression que les discours du Père Haugoult firent sur moi pendant cette soirée est une des plus vives de mon enfance, et je ne puis la

comparer qu'à la lecture de Robinson Crusoé. Je dus, même plus tard, au souvenir de ces sensations prodigieuses, une remarque peut-être neuve sur les différens effets que produisent les mots dans chaque entendement. Le mot n'a rien d'absolu. Nous agissons plus sur lui qu'il n'agit sur nous. Sa force est en raison des images que nous avons acquises et que nous groupons autour de lui. Mais l'étude de ce phénomène exige de larges développemens, hors de propos ici.

Ne pouvant pas dormir, j'eus une longue discussion avec mon voisin de dortoir, sur l'être extraordinaire que nous devions avoir parmi nous le lendemain. Ce voisin, naguère officier, maintenant écrivain à hautes vues philosophiques, Barchou de Penhoën, n'a démenti ni sa prédestination, ni le hasard qui réunissait dans la même classe, sur le même banc et sous le même toit, les deux seuls écoliers de Vendôme dont Vendôme entende parler aujourd'hui. Le récent traducteur de Fitche, l'interprète et l'ami de M. Ballanche, était occupé déjà comme je l'étais moi-même de questions métaphysiques. Il déraisonnait souvent avec moi sur Dieu, sur nous et sur la Nature. Il avait alors des prétentions au pyrrhonisme. Jaloux de soutenir son rôle, il nia les facultés de Lambert, tandis

qu'ayant nouvellement lu *les Enfans célèbres*, je l'accablais de preuves en lui citant le petit Montcalm, Pic de la Mirandole, Pascal, enfin tous les cerveaux précoces, anomalies célèbres dans l'histoire de l'esprit humain, et les prédécesseurs de Lambert.

J'étais alors moi-même passionné pour la lecture. Grâce à l'envie que mon père avait de me voir à l'École Polytechnique, il payait pour moi des leçons particulières de mathématiques. Or, mon répétiteur, bibliothécaire du collége, me laissait prendre des livres sans trop regarder ceux que j'emportais de la bibliothèque, lieu tranquille où, pendant les récréations, il me faisait venir pour me donner ses leçons. Je crois qu'il était ou peu habile ou fort occupé de quelque grave entreprise, car il me permettait très volontiers de lire pendant le temps des répétitions et travaillait je ne sais à quoi. Donc, en vertu d'un pacte tacitement convenu entre nous deux, je ne me plaignais point de ne rien apprendre, et lui, se taisait sur mes emprunts de livres. Entraîné par cette intempestive passion, je négligeais mes études pour composer des poëmes qui devaient, certes, inspirer peu d'espérances, si j'en juge par ce trop long vers, devenu célèbre parmi mes camarades, et

qui commençait une épopée sur les Incas :

O Inca! ô roi in-fortuné et malheureux!

Je fus surnommé *le Poète* en dérision de mes essais. Les moqueries ne me corrigèrent pas. Je rimaillai toujours, malgré le sage conseil de M. Mareschal, notre directeur, qui tâcha de me guérir d'une manie malheureusement invétérée, en me racontant dans un apologue les malheurs d'une fauvette tombée de son nid, pour avoir voulu voler avant que ses ailes ne fussent poussées. Je continuai mes lectures, je devins l'écolier le moins agissant, le plus paresseux, le plus contemplatif de la division des Petits, et, partant, le plus souvent puni.

Cette digression autobiographique doit faire comprendre la nature des réflexions dont je fus assailli à l'arrivée de Lambert. J'avais alors douze ans. J'éprouvai tout d'abord une vague sympathie pour un enfant dont je partageais presque le tempérament nerveux. J'allais donc rencontrer un compagnon de rêverie et de méditation. Sans savoir encore ce qu'était la gloire, je trouvais glorieux d'être le camarade d'un enfant dont madame de Staël avait déjà préparé l'immortalité. Louis Lambert me semblait un géant.

Le lendemain si attendu vint enfin. Un moment avant le déjeuner, nous entendîmes dans la cour silencieuse le double pas de M. Mareschal et du Nouveau. Aussitôt toutes les têtes se tournèrent vers la porte de la classe. Le père Haugoult, qui partageait les tortures de notre curiosité, ne nous fit pas entendre le sifflement par lequel il imposait silence à nos murmures et nous rappelait au travail. Nous vîmes alors ce fameux Nouveau que M. Mareschal tenait par la main. Le régent descendit de sa chaire, et le directeur lui dit solennellement, suivant l'étiquette : — Monsieur, je vous amène Louis Lambert. Vous le mettrez avec les Quatrièmes. Il entrera demain en classe.

Puis, après avoir causé à voix basse avec le régent, il dit tout haut : — Où allez-vous le placer ?

Il eût été fort injuste de déranger l'un de nous pour le Nouveau, et comme il n'y avait plus qu'un seul pupitre de libre, Louis Lambert vint l'occuper, près de moi, qui étais entré le dernier dans la classe.

Malgré le temps que nous avions encore à rester en étude, nous nous levâmes tous pour examiner Lambert. M. Mareschal entendit nos colloques, nous vit en insurrection, et dit en

souriant avec cette bonté qui nous le rendait particulièrement cher : — Au moins, soyez sages et ne dérangez pas les autres classes.

Ces paroles nous mirent en récréation quelque temps avant l'heure du déjeuner, et nous vînmes tous environner Lambert, pendant que M. Mareschal se promena dans la cour avec le père Haugoult. Nous étions environ quatre-vingts diables, hardis comme des oiseaux de proie. Quoique nous eussions tous passé par le cruel moment de cette espèce de noviciat, nous ne faisions jamais grâce à un Nouveau des rires moqueurs, des interrogations, des impertinences qui se succédaient en semblable occurrence, à la grande honte du néophyte, dont on essayait ainsi les mœurs, la force et le caractère. Lambert, ou calme ou abasourdi, ne répondit à aucune de nos questions. Alors, l'un de nous ayant dit qu'il sortait sans doute de l'école de Pythagore, un rire général éclata. Le Nouveau fut surnommé *Pythagore* pour toute sa vie de collége. Cependant le regard perçant de Lambert, le dédain peint sur sa figure pour nos enfantillages en désaccord avec la nature de son esprit, l'attitude aisée dans laquelle il sut rester, sa force apparente, en harmonie avec son âge, imprimèrent un certain respect aux

plus mauvais sujets d'entre nous. Quant à moi, j'étais près de lui, tout occupé à l'examiner, sans rien dire.

Louis était un enfant maigre et fluet, haut de quatre pieds et demi. Sa figure hâlée, ses mains brunies par le soleil paraissaient accuser une vigueur musculaire que, néanmoins, il n'avait pas à l'état normal. Aussi, deux mois après son entrée au collége, quand le séjour de la classe lui eut fait perdre sa coloration presque végétale, le vîmes-nous devenir pâle et blanc comme une femme. Sa tête était d'une grosseur remarquable. Ses cheveux, d'un beau noir et bouclés par masses, prêtaient une grâce indicible à son front, dont les dimensions avaient quelque chose d'extraordinaire même pour nous, fort insoucians, comme on peut le croire, des pronostics de la Cranologie. La beauté de ce front prophétique provenait surtout de la coupe extrêmement pure des deux arcades sous lesquelles brillaient ses yeux noirs, qui semblaient taillées dans de l'albâtre, et dont les lignes, par un attrait assez rare, se trouvaient d'un parallélisme parfait en se rejoignant à la naissance du nez. Mais il était difficile de songer à sa figure, d'ailleurs fort irrégulière, en voyant ses yeux, dont le regard possédait une magni-

fique variété d'expression et qui semblaient chacun doublés d'une ame. Tantôt clair et pénétrant à étonner, tantôt d'une douceur céleste, ce regard devenait terne, sans couleur, pour ainsi dire, dans les momens où il se livrait à ses contemplations; et son œil ressemblait alors à une vitre d'où le soleil se serait retiré soudain après l'avoir illuminée. Il en était de sa force, toute nerveuse, et de son flexible organe comme de son regard : même mobilité, mêmes caprices. Sa voix se faisait douce comme la voix harmonieuse qui prononce un mot d'amour, au matin, dans un lit voluptueux; puis, elle était parfois pénible, incorrecte, raboteuse, s'il est permis d'employer ces mots, pour peindre des effets nouveaux. Quant à sa force habituelle, il était incapable de supporter la fatigue des moindres jeux, et semblait évidemment débile, infirme presque. Mais pendant les premiers jours de son noviciat, un de nos matadors s'étant moqué de cette maladive délicatesse qui le rendait impropre aux violens exercices en vogue dans le collége, Lambert prit, de ses deux mains et par le bout, une de nos tables qui contenait douze grands pupitres encastrés sur deux rangs et en dos d'ane; puis il s'appuya contre la chaire du régent, retint

la table par ses pieds qu'il plaça sur la traverse d'en-bas, et dit : — Mettez-vous dix, et essayez de la faire bouger.

J'étais là, je puis attester ce singulier témoignage de force, il fut impossible de lui arracher la table. Lambert semblait avoir le don d'appeler à lui, dans certains momens, des pouvoirs extraordinaires, et de rassembler toutes ses forces sur un point donné.

Mais les enfans, habitués aussi bien que les hommes, à juger de tout d'après leurs premières impressions, n'étudièrent Louis que pendant les premiers jours de son arrivée. Il démentit alors entièrement les prédictions de madame de Staël, en ne réalisant aucun des prodiges que nous attendions de lui. Puis, après un trimestre d'épreuves, il passa pour un écolier très ordinaire. Je fus donc seul admis à pénétrer dans cette ame sublime, et pourquoi ne dirai-je pas divine? Qu'y a-t-il de plus près de Dieu, que le génie dans un cœur d'enfant? La conformité de nos goûts et de nos pensées nous rendit amis et Faisans. Notre fraternité devint si grande qu'on accola nos deux noms, et que l'un ne se prononçait pas sans l'autre. Pour appeler l'un de nous, nos camarades criaient : — *Le Poète-et-Pythagore!* C'était une mode d'écolier, une fan-

taisie qui ne s'appliquait pas seulement à nous deux. Il existait d'autres noms qui offraient l'exemple d'un semblable mariage. Ainsi je demeurai pendant deux années l'ami de collége du pauvre Louis Lambert, et ma vie se trouva, durant cette époque, assez intimement unie à la sienne pour qu'il me soit possible aujourd'hui d'en écrire l'histoire intellectuelle. J'ai longtemps ignoré la poésie et les richesses cachées dans le cœur et sous le front de mon camarade. Il a fallu que j'arrivasse à trente ans; que mes observations se soient mûries et condensées; que le jet d'une plus vive lumière les ait même éclairées de nouveau pour que je comprisse toute la portée des phénomènes dont je fus alors l'inhabile témoin; j'en ai joui sans m'en expliquer ni la grandeur, ni le mécanisme; j'en ai même oublié quelques-uns et ne me souviens que des plus saillans. Mais aujourd'hui, ma mémoire les a coordonnés, et je me suis initié à tous les secrets de cette tête féconde, en me reportant aux jours délicieux de notre jeune amitié. Le temps seul me fit donc pénétrer le sens des événemens et des faits qui abondent en cette vie inconnue, comme en celle de tant d'autres hommes perdus pour la science. Aussi cette histoire est-elle, dans l'expression et l'appréciation des choses,

pleine d'anachronismes purement moraux qui, je crois, ne nuiront point à son genre d'intérêt.

Pendant les premiers mois de son séjour à Vendôme, Louis devint la proie d'une maladie dont les symptômes furent imperceptibles à l'œil de nos surveillans, et qui gêna nécessairement l'exercice de ses hautes facultés. Accoutumé au grand air, à l'indépendance d'une éducation laissée au hasard, caressé par les tendres soins d'un vieillard qui le chérissait, habitué à penser sous le soleil, il lui fut bien difficile de se plier à la règle du collége, de marcher dans le rang, de vivre entre les quatre murs d'une salle où quatre-vingts jeunes gens étaient tous silencieux, assis sur un banc de bois, chacun devant son pupitre. Ses sens avaient une perfection qui leur donnait une exquise délicatesse, et tout souffrit chez lui de cette vie en commun. Les exhalaisons par lesquelles l'air était corrompu, mêlées à la senteur d'une classe toujours sale et encombrée des débris de nos déjeuners ou de nos goûters, affectèrent son odorat; ce sens qui, se trouvant en rapport plus direct et plus immédiat que les autres avec le système cérébral, doit causer, par ses altérations, de grands ébranlemens aux organes de la pensée. Outre ces causes de corruption atmosphérique, il y

avait dans nos salles d'étude des baraques où chacun mettait son butin, et j'y ai souvent vu des pigeons tués pour les jours de fêtes, ou des mets dérobés au réfectoire. Enfin, nos salles contenaient encore une pierre immense où restaient en tout temps deux seaux pleins d'eau; espèce d'abreuvoir où nous allions tous les matins nous débarbouiller le visage et nous laver les mains, à tour de rôle, en présence du maître. De là, nous passions à une table où des femmes nous peignaient et nous poudraient. Notre local n'étant nettoyé qu'une fois par jour, le matin avant notre réveil, il demeurait toujours malpropre; puis, malgré le nombre des fenêtres et la hauteur de la porte, l'air y était incessamment vicié par les émanations du lavoir, par la peignerie, par la baraque, et les mille industries de chaque écolier, sans compter nos quatre-vingts corps entassés. Cette espèce d'*humus* collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur. La privation de l'air pur et parfumé des campagnes ou des bois dans lequel il avait jusqu'alors vécu, le changement de ses habitudes, la discipline, tout contrista donc Lambert. La tête toujours appuyée sur sa main gauche, dont il accoudait le bras sur son

pupitre, il passait les heures d'étude à regarder dans la cour le feuillage des arbres, ou les nuages du ciel. Il semblait étudier ses leçons; mais en voyant sa plume immobile dans sa main, ou sa page toute blanche, le Régent lui criait :

—Vous ne faites rien, Lambert!

Ce — *Vous ne faites rien!* C'était un coup d'épingle qui le blessait au cœur. Puis, il ne connut pas le loisir des récréations. Il eut des *pensum* à écrire. Le pensum, punition dont le genre varie selon les coutumes de chaque collége, consistait à Vendôme en un certain nombre de lignes copiées pendant les heures de récréation. Nous fûmes, Lambert et moi, si accablés de pensum, que nous n'avons pas eu six jours de liberté durant nos deux années d'amitié. Sans les livres que nous tirions de la bibliothèque, et qui entretenaient la vie dans notre cerveau, ce système d'existence nous eût menés à un abrutissement complet. Le défaut d'exercice est fatal aux enfans. L'habitude de la représentation, prise dès le jeune âge, altère, dit-on, sensiblement la constitution des personnes royales quand elles ne corrigent pas les vices de leur destinée par les mœurs du champ de bataille, ou par les travaux de la chasse. Or, si les lois de l'étiquette et des cours influent sur la moelle

épinière au point de féminiser le bassin des rois, d'en amollir le fibres cérébrales, et d'en abâtardir ainsi la race, quelles lésions profondes, soit au physique, soit au moral, une privation continuelle d'air, de mouvement, de gaîté, ne doit-elle pas produire chez les écoliers? Aussi le régime pénitentiaire observé dans les colléges exige-t-il l'attention des autorités de l'enseignement public, lorsqu'il s'y rencontrera des penseurs qui ne penseront pas exclusivement à eux.

Nous nous attirions le pensum de mille manières. Notre mémoire était si belle, que nous n'apprenions jamais nos leçons. Il nous suffisait d'entendre réciter à nos camarades les morceaux de français, de latin ou de grammaire, pour les répéter à notre tour; mais si, par malheur, le maître s'avisait d'intervertir les rangs et de nous interroger les premiers, souvent nous ignorions même en quoi consistait la leçon. Alors le pensum arrivait malgré nos plus habiles excuses. Enfin, nous attendions toujours au dernier moment pour faire nos devoirs. Avions-nous un livre à finir, étions-nous plongés dans une rêverie, le devoir était oublié. Nouvelle source de pensum! Combien de fois nos versions furent écrites pendant le temps que le *premier* chargé

de les recueillir en entrant en classe, mettait à demander à chacun la sienne!

Mais aux difficultés morales que Lambert éprouvait à s'acclimater dans le collége, se joignit encore un apprentissage non moins rude, et par lequel nous avions passé tous, celui des douleurs corporelles qui, pour nous, variaient à l'infini. Chez les enfans, la délicatesse de l'épiderme exige des soins minutieux surtout en hiver, où, constamment emportés par mille causes, ils quittent l'atmosphère glaciale d'une cour boueuse, pour la chaude température des classes. Aussi, faute des attentions maternelles dont les Nouveaux se trouvaient tout à coup privés, les Petits et les Minimes étaient-ils dévorés d'engelures et de crevasses si douloureuses que ces maux nécessitaient, pendant le déjeuner, un pansement particulier, mais très imparfait à cause du grand nombre de mains, de pieds, de talons endoloris. D'ailleurs, beaucoup d'enfans étaient obligés de préférer le mal au remède. Ne leur fallait-il pas souvent choisir entre leurs devoirs à terminer, les plaisirs de la glissoire, et le lever d'un appareil insouciamment mis, plus insouciamment gardé? Puis, les mœurs du collége avaient amené la mode de se moquer des pauvres chétifs qui al-

laient au pansement. C'était à qui ferait sauter les guenilles dont l'infirmière leur enveloppait les mains. Donc, en hiver, plusieurs d'entre nous, les doigts et les pieds demi-morts, tout rongés de douleurs, étaient peu disposés à travailler parce qu'ils souffraient, et punis parce qu'ils ne travaillaient pas. Trop souvent dupe des maladies artificielles, le Père ne tenait aucun compte des maux réels. Moyennant le prix de la pension, les élèves étaient entretenus aux frais du collége dont l'administration avait coutume de passer un marché pour la chaussure et l'habillement; de là, cette inspection hebdomadaire dont j'ai parlé. Mais ce mode excellent pour l'administrateur, a toujours de tristes résultats pour l'administré. Malheur au Petit qui contractait la mauvaise habitude d'éculer, de déchirer ses souliers ou d'en user prématurément les semelles, soit par un vice de marche, soit en les déchiquetant pendant les heures d'étude pour obéir au besoin d'action qu'éprouvent les enfans. Durant tout l'hiver, celui-là n'allait pas en promenade sans de vives souffrances. D'abord, la douleur de ses engelures se réveillait atroce autant qu'un accès de goutte. Puis, les agrafes et les ficelles destinées à retenir le soulier partaient,

ou les talons éculés empêchaient la maudite chaussure d'adhérer aux pieds de l'enfant; il était alors forcé de la traîner péniblement dans les chemins glacés où, parfois, il lui fallait la disputer aux terres argileuses du Vendômois. Enfin, l'eau, la neige y entraient souvent par une décousure inaperçue, par un béquet mal mis, et le pied se gonflait. Sur soixante enfans, il ne s'en rencontrait pas dix qui cheminassent sans quelque torture particulière. Néanmoins, ils suivaient le gros de la troupe entraînés par la marche, comme les hommes sont poussés dans la vie par la vie. Combien de fois un généreux enfant pleura de rage, tout en trouvant un reste d'énergie pour aller en avant ou pour revenir au bercail malgré ses peines, tant à cet âge, l'ame encore neuve redoute et le rire et la compassion, deux genres de moquerie. Au collége, ainsi que dans la société, le fort méprise déjà le faible, sans savoir en quoi consiste la véritable force. Ce n'était rien encore. Double mal, double chagrin. Point de gants aux mains. Si, par hasard, les parens, l'infirmière ou le directeur en faisaient donner aux plus délicats d'entre nous, les loustics ou les grands de la classe, mettaient les gants sur le poêle, s'amusaient à les dessécher, à les gripper; puis,

s'ils échappaient aux fureteurs, ils se mouillaient, se recroquevillaient, faute de soin. Bref, il n'y avait pas de gants possibles. Les gants étaient un privilége, et les enfans veulent être égaux. Ces différens genres de douleur assaillirent Louis Lambert. Semblable à tous les hommes méditatifs qui, dans le calme de leurs rêveries, contractent l'habitude de quelque mouvement machinal, il avait la manie de jouer avec ses souliers, et les détruisait en peu de temps. Puis son teint de femme, la peau de son visage, ses lèvres se gerçaient au moindre froid. Ses mains si molles, si blanches devenaient rouges et turgides. Il s'enrhumait constamment. Louis fut donc enveloppé de souffrances jusqu'à ce qu'il eût accoutumé sa vie aux mœurs vendômoises. Instruit à la longue par la cruelle expérience des maux, force lui fut de songer à ses *affaires*, pour me servir d'une expression toute collégiale. Il lui fallut prendre soin de sa baraque, de son pupitre, de ses habits, de ses souliers; ne perdre ni son encre, ni ses livres, ni ses cahiers, ni ses plumes; enfin, penser à ces mille détails de notre existence enfantine dont s'occupaient avec une rectitude commerciale ces esprits égoïstes et médiocres auxquels appartenaient infailliblement les prix d'excel-

lence ou de bonne conduite ; mais dont ne devait pas se soucier un enfant plein d'avenir, qui, sous le joug d'une imagination brillante, s'abandonnait avec amour au torrent de ses pensées. Ce n'est pas tout. Il existe une lutte continuelle entre les maîtres et les écoliers, lutte sans trève à laquelle rien n'est comparable dans la société, si ce n'est le combat de l'opposition contre le ministère dans un gouvernement représentatif. Mais les journalistes et les orateurs de l'opposition sont peut-être moins prompts à profiter d'un avantage, moins durs à reprocher un tort, moins âpres dans leurs moqueries que ne le sont les enfans envers les gens chargés de les régenter. A ce métier, la patience échapperait même aux anges. Il n'en faut donc pas trop vouloir à un pauvre préfet d'études, peu payé, partant peu sagace, d'être parfois injuste ou de s'emporter. Sans cesse épié par une multitude de regards moqueurs, environné de piéges, il se venge quelquefois des torts qu'il se donne sur des enfans trop prompts à les apercevoir. Sauf les grandes malices dont elle constituait la punition naturelle, la férule était, à Vendôme, l'*ultima ratio Patrum*. Aux devoirs oubliés, aux leçons mal sues, aux incartades vulgaires, le pensum suffisait. Mais l'amour-propre offensé parlait

chez le maître par sa férule. Parmi les souffrances physiques auxquelles nous étions soumis, la plus vive était, certes, celle que nous causait cette palette de cuir, épaisse d'environ deux doigts, appliquée sur nos faibles mains de toute la force, de toute la colère du régent. Pour recevoir cette correction classique, le coupable se mettait à genoux au milieu de la salle. Il fallait se lever de son banc, aller s'agenouiller près de la chaire, et subir les regards curieux, souvent moqueurs, de tous nos camarades. Aux ames tendres, ces préparatifs étaient donc un double supplice, presque semblable au trajet du Palais à la Grève que faisait jadis un condamné vers l'échafaud. Selon les caractères, les uns criaient en pleurant à chaudes larmes, avant ou après la férule; les autres en acceptaient la douleur d'un air stoïque; mais, en l'attendant, les plus forts pouvaient à peine réprimer la convulsion de leur visage. Louis Lambert fut accablé de férules, et les dut à l'exercice d'une faculté de sa nature dont il ignorait l'existence. Lorsqu'il était violemment tiré d'une méditation par le— *Vous ne faites rien!* du régent, il lui arrivait souvent, à son insu d'abord, de lancer à cet homme un regard empreint de je ne sais quel mépris sauvage, tout chargé de pensée. Cette

œillade causait, sans doute, une commotion électrique, insupportable au maître, qui, blessé par cette silencieuse épigramme, voulut désapprendre à l'écolier ce regard rutilant. La première fois que le Père se formalisa de ce dédaigneux rayonnement qui l'atteignait comme un éclair, il dit cette phrase dont je me suis suvenu : — Si vous me regardez encore ainsi, Lambert, vous allez recevoir une férule. A ces mots, tous les nez furent en l'air, tous les yeux épièrent alternativement et le maître et Louis. L'apostrophe était si sotte que l'enfant accabla le Père d'un coup-d'œil foudroyant. De là vint entre le régent et Lambert une querelle qui se vida par une certaine quantité de férules : ainsi lui fut révélé le pouvoir oppresseur de son œil.

Ce pauvre poète si nerveusement constitué, souvent vaporeux autant qu'une femme, dominé par une mélancolie chronique, tout malade de son génie comme une jeune fille l'est de cet amour qu'elle appelle et qu'elle ignore ; cet enfant, si fort et si faible, déplanté par Corinne de ses belles campagnes pour entrer dans le moule d'un collége auquel chaque intelligence, chaque corps doit, malgré sa portée, malgré son tempérament, s'adapter à la règle, à l'uniforme comme l'or s'arrondit en pièce sous le coup du

balancier ; Louis Lambert souffrit donc par tous les points où la douleur a prise sur l'ame et sur la chair. Attaché sur un banc à la glèbe de son pupitre, frappé par la férule, frappé par la maladie, affecté dans tous ses sens, pressé par une ceinture de maux, tout le contraignit d'abandonner son enveloppe aux mille tyrannies du collége. Semblable aux martyrs qui souriaient au milieu des supplices, il se réfugia dans les cieux que lui entr'ouvrait sa pensée. Peut-être, cette vie tout intérieure aida-t-elle à lui faire entrevoir les mystères auxquels il eut tant de foi!

Notre indépendance, nos occupations illicites, notre fainéantise apparente, l'engourdissement dans lequel nous restions, nos punitions constantes, notre répugnance pour nos devoirs et nos pensum, nous valurent la réputation incontestée d'être des enfans lâches et incorrigibles. Nos maîtres nous méprisèrent, et nous tombâmes également dans le plus affreux discrédit auprès de nos camarades, auxquels nous cachions nos études de contrebande par crainte de leurs moqueries. Cette double mésestime, injuste chez les Pères, était un sentiment naturel chez nos condisciples. Nous ne savions ni jouer à la balle, ni courir, ni monter sur les échasses. Aux jours d'amnistie, ou quand,

par hasard, nous obtenions un instant de liberté, nous ne partagions aucun de leurs goûts. Étrangers à leurs plaisirs, nous restions seuls mélancoliquement assis sous quelque arbre de la cour. Alors, le Poète-et-Pythagore étaient une exception, une vie en dehors de la vie commune. L'instinct si pénétrant, l'amour-propre si délicat des écoliers leur faisait pressentir en nous des esprits situés plus haut ou plus bas que ne l'étaient les leurs. De là, chez les uns, haine pour notre muette aristocratie; et chez les autres, mépris pour notre inutilité. Ces sentimens étaient entre nous, à notre insu, peut-être; et peut-être ne les ai-je devinés qu'aujourd'hui. Nous vivions donc exactement comme deux rats tapis dans le coin de la salle où étaient nos pupitres, également retenus là durant les heures d'étude et pendant celles des récréations. Cette situation excentrique dut nous mettre et nous mit en état de guerre avec tout le collége. Presque toujours oubliés, nous demeurions là, tranquilles, heureux à demi, semblables à deux végétations, à deux ornemens qui eussent manqué à l'harmonie de la salle. Mais, parfois, les plus taquins de nos camarades nous insultaient pour manifester abusivement leur force, et nous répondions par un mépris qui, souvent, fai-

sait rouer de coups le Poète-et-Pythagore.

La nostalgie de Lambert dura plusieurs mois. Je ne sais rien qui puisse peindre la mélancolie à laquelle il fut en proie. Louis m'a gâté bien des chefs-d'œuvre. Ayant joué tous deux le rôle du *Lépreux de la Vallée d'Aoste*, nous avions éprouvé les sentimens exprimés dans le livre de M. de Maistre, avant de les lire traduits par cette éloquente plume. Or, un ouvrage peut retracer les souvenirs de l'enfance, mais il ne luttera jamais contre eux avec avantage. Les soupirs de Lambert m'ont appris des hymnes de tristesse bien plus éloquentes que ne le sont les plus belles pages de *René*. Mais aussi, peut-être n'est-il pas de comparaison entre les souffrances que cause une passion, réprouvée à tort ou à raison par nos lois, et les douleurs d'un pauvre enfant aspirant après la splendeur du soleil, la rosée des vallons et la liberté. René n'est l'esclave que d'un désir, Louis Lambert était toute une ame esclave. A talent égal, le sentiment le plus touchant ou fondé sur les désirs les plus vrais parce qu'ils sont les plus purs, doit surpasser les lamentations factices du génie. Après être resté long-temps à contempler le feuillage d'un des tilleuls de la cour, Louis ne me disait qu'un mot, mais ce mot annonçait une immense rêverie.

— Heureusement pour moi, s'écria-t-il un jour, il se rencontre de bons momens pendant lesquels il me semble que les murs de la classe sont tombés, et que je suis ailleurs, dans les champs ! Quel plaisir de se laisser aller au cours de sa pensée, comme un oiseau à toute la portée de son vol !

— Pourquoi la couleur verte est-elle si prodiguée dans la nature? me demandait-il. Pourquoi y existe-t-il si peu de lignes droites? Pourquoi l'homme dans ses œuvres emploie-t-il si rarement les courbes ?

Ces paroles trahissaient une longue course faite à travers les espaces. Certes, il avait revu des paysages entiers, ou respiré le parfum des forêts. Il était, vivante et sublime Élégie, toujours silencieux, résigné ; toujours souffrant sans pouvoir dire : — Je souffre ! Il lui fallait le monde pour pâture, et cet aigle se trouvait entre quatre murailles étroites et sales. Aussi, sa vie devint-elle, dans la plus large acception de ce terme, une vie idéale. Plein de mépris pour les études presque inutiles auxquelles nous étions condamnés, il marchait dans sa route aérienne, complètement détaché des choses qui nous entouraient. Obéissant au besoin d'imitation qui domine les enfans, je

tâchai de conformer mon existence à la sienne, et il m'inspira d'autant mieux sa passion pour l'espèce de sommeil dans lequel les contemplations profondes plongent le corps, que j'étais plus jeune et plus impressible. Nous nous habituâmes, comme deux amans, à penser ensemble, et à nous communiquer toutes nos rêveries. Déjà, ses sensations intuitives avaient cette *acutesse* qui doit appartenir aux perceptions intellectuelles des grands poètes et les faire souvent approcher de la folie.

— Sens-tu, comme moi, me demanda-t-il un jour, s'accomplir en toi, malgré toi, de fantasques souffrances? Si par exemple, je pense vivement à l'effet que produirait la lame de mon canif en entrant dans ma chair, j'y ressens tout à coup une douleur aiguë comme si je m'étais réellement coupé; il n'y a de moins que le sang. Mais cette sensation arrive et me surprend comme un bruit soudain qui troublerait un profond silence. Une idée causer des souffrances physiques! Hein, qu'en dis-tu?

Quand il exprimait des réflexions si ténues, nous tombions tous deux dans une rêverie naïve, nous mettant à rechercher en nous les indescriptibles phénomènes relatifs à la génération de la pensée dont il espérait saisir les

moindres développemens, et pouvoir décrire un jour l'appareil inconnu. Puis, après des discussions, souvent mêlées d'enfantillage, un regard jaillissait des yeux flamboyans de Lambert, il me serrait la main, et il sortait de son ame un mot par lequel il tâchait de se résumer.

— Penser, c'est voir! me dit-il un jour, emporté par une de mes objections sur le principe de notre organisation. Toute science humaine repose sur la Déduction qui est une vision lente, par laquelle on descend de la cause à l'effet, par laquelle on remonte de l'effet à la cause; ou, dans une plus large expression, toute poésie, comme toute œuvre d'art, procède d'une rapide vision des choses.

Il était spiritualiste. Mais j'osais le contredire en m'armant de ses observations mêmes, et considérer l'intelligence comme un produit tout physique. Ses études sur la substance de la pensée lui faisaient accepter avec une sorte d'orgueil la vie de privations à laquelle nous condamnaient et notre paresse et notre dédain pour nos devoirs. Il avait une certaine conscience de sa valeur qui le soutenait dans ses élucubrations. Avec quelle douceur je sentais son ame réagir sur la mienne! Que de fois nous sommes restés assis sur notre banc, occupés

tous deux à lire un livre, nous oubliant réciproquement sans nous quitter, mais nous sachant tous deux là, plongés dans un océan d'idées comme deux poissons qui nagent dans les mêmes eaux ! Notre vie était donc toute végétative en apparence, mais nous existions par le cœur et par le cerveau. Les sentimens, les pensées étaient les seuls événemens de notre vie scolaire.

Lambert exerça sur mon imagination une influence dont je me ressens encore aujourd'hui. J'écoutais avidement ses récits empreints de ce merveilleux qui fait dévorer avec tant de délices, aux enfans comme aux hommes, les contes où le vrai affecte les formes les plus absurdes. Sa passion pour les mystères et la crédulité naturelle au jeune âge nous entraînaient souvent à parler du Ciel et de l'Enfer. Louis tâchait, alors, en m'expliquant Swedenborg, de me faire partager ses croyances relatives aux anges. Dans ses raisonnemens même les plus faux, se rencontraient toujours des observations étonnantes sur la puissance de l'homme, et qui imprimaient à sa parole ces teintes de vérité sans lesquelles rien n'est possible dans aucun art. Puis, la fin romanesque dont il dotait la destinée humaine était

de nature à caresser le penchant qui porte les imaginations vierges à s'abandonner aux croyances. N'est-ce pas durant leur jeunesse que les peuples enfantent leurs dogmes, leurs idoles? Et les êtres surnaturels sous lesquels ils tremblent ne sont-ils pas la personnification de leurs sentimens, de leurs besoins agrandis? Ce qui me reste aujourd'hui dans la mémoire des conversations pleines de poésie que nous eûmes, Lambert et moi, sur le Suédois, dont j'ai lu depuis les œuvres par curiosité, peut se réduire à ce précis.

Il y aurait en nous deux créatures distinctes. Selon Swedenborg, l'ange serait l'individu chez lequel l'être intérieur réussit à triompher de l'être extérieur. Un homme veut-il obéir à sa vocation d'ange? Dès que la pensée lui démontre sa double existence, il doit tendre à nourrir la frêle et exquise nature de l'ange qui est en lui. Si, faute d'avoir une vue translucide de sa destinée, il fait prédominer l'action corporelle au lieu de corroborer sa vie intellectuelle, toutes ses forces passent dans le jeu de ses sens extérieurs, et l'ange périt lentement par cette matérialisation des deux natures. Dans le cas contraire, s'il substante son intérieur des essences qui lui sont propres, l'ame l'emporte sur

la matière, et tâche à s'en séparer. Alors, quand leur séparation arrive sous cette forme que nous appelons la Mort, l'ange, assez puissant pour se dégager de son enveloppe, demeure, et commence sa vraie vie. Les individualités infinies qui différencient les hommes ne peuvent s'expliquer que par cette double existence. Elles la font comprendre et la démontrent. En effet, la distance qui se trouve entre un homme dont l'intelligence inerte le condamne à une apparente stupidité, et celui que l'exercice de sa vue intérieure a doué d'une force quelconque, doit nous faire supposer qu'il peut exister, entre les gens de génie et d'autres êtres, la même distance qui sépare les Aveugles des Voyans. Cette pensée, qui étend indéfiniment la création, donne en quelque sorte la clef des cieux. En apparence confondues ici-bas, les créatures y sont, suivant la perfection de leur *être intérieur*, partagées en sphères distinctes, dont les mœurs et le langage sont étrangers les uns aux autres. Dans le monde invisible comme dans le monde réel, si quelque habitant des régions inférieures arrive, sans en être digne, à un cercle supérieur, non seulement il n'en comprend ni les habitudes, ni les discours, mais encore sa présence y paralyse et les voix et les cœurs. Dans

sa Divine Comédie, Dante a peut-être eu quelque légère intuition de ces sphères qui commencent dans le monde des douleurs et s'élèvent par un mouvement armillaire, jusques dans les cieux. La doctrine de Swedenborg serait donc l'ouvrage d'un esprit lucide qui aurait enregistré les innombrables phénomènes par lesquels les anges se révèlent au milieu des hommes.

Cette doctrine que je m'efforce aujourd'hui de résumer en lui donnant un sens logique, m'était présentée par Lambert avec toutes les séductions du mystère, enveloppée dans les langes de la phraséologie particulière aux mystagogues; diction obscure, pleine d'abstractions et si active sur le cerveau, qu'il est certains livres de Jacob Bœhm, de Swedenborg ou de madame Guyon, dont la lecture pénétrante fait surgir des fantaisies mentales, aussi multiformes que peuvent l'être les rêves de l'opium. Lambert me racontait des faits mystiques tellement étranges et en frappait si vivement mon imagination qu'il me causait des vertiges. J'aimais néanmoins à me plonger dans ce monde mystérieux, invisible aux sens, où chacun se plaît à vivre, soit qu'il se le représente sous la forme indéfinie de l'Avenir, soit qu'il le revête des images indécises de la Fable. Ces réactions

violentes de l'ame sur elle-même m'instruisaient à mon insu de sa force, et m'accoutumaient aux travaux de la pensée.

Quant à Lambert, il expliquait tout par son système sur les anges. Pour lui, l'amour pur, l'amour comme on le rêve au jeune âge, était la collision de deux natures angéliques. Aussi rien n'égalait-il l'ardeur avec laquelle il désirait rencontrer un ange-femme. Hé! qui plus que lui devait inspirer, ressentir l'amour? Si quelque chose pouvait donner l'idée d'une exquise sensibilité, n'était-ce pas le naturel aimable et bon, empreint dans ses sentimens, dans ses paroles, dans ses actions et ses moindres gestes, enfin dans la conjugalité qui nous liait l'un à l'autre, et que nous exprimions en nous disant Faisans? Il n'y avait aucune distinction entre les choses qui venaient de lui ou de moi. Nous contrefaisions mutuellement nos deux écritures, afin que l'un pût faire, à lui seul, les devoirs de tous les deux. Alors, quand l'un de nous avait à finir un livre qu'il était nécessaire de rendre au maître de mathématiques, nous pouvions lire sans interruption, l'un brochant la tâche et les pensum de l'autre. Nous nous acquittions de nos devoirs comme d'un impôt frappé sur notre tranquillité. Souvent ils étaient,

si ma mémoire n'est pas infidèle, d'une supériorité remarquable lorsque Lambert les composait. Mais réputés, l'un et l'autre, pour deux idiots, le professeur analysait toujours nos devoirs sous l'empire d'un préjugé fatal, et les réservait même pour en amuser nos camarades.

Je me souviens qu'un soir, en terminant la classe qui avait lieu de deux à quatre heures, le maître prit une version de Lambert. Le texte commençait par : *Caius Gracchus, vir nobilis.* Louis avait traduit ces mots par *Caius Gracchus était un noble cœur.*

— Où voyez-vous du cœur dans *nobilis?* dit brusquement le professeur.

Et tout le monde de rire pendant que Lambert regardait le professeur d'un air hébété.

— Que dirait madame la baronne de Staël en apprenant que vous traduisez par un contre-sens le mot qui signifie de race noble, d'origine patricienne ?

— Elle dirait que vous êtes une bête ! m'écriai-je à voix basse.

— Monsieur le Poète, vous allez vous rendre en prison pour huit jours, répliqua le professeur qui malheureusement m'entendit.

Lambert reprit doucement en me jetant un

regard d'une inexprimable tendresse : — *Vir nobilis !*

Madame de Staël causait, en partie, le malheur de Lambert. A tout propos, maîtres et disciples lui jetaient ce nom à la tête, soit comme une ironie, soit comme un reproche.

Louis ne tarda pas à se faire mettre en prison pour me tenir compagnie. Là, plus libres que partout ailleurs, nous pouvions parler pendant des journées entières, dans le silence des dortoirs où chaque élève possédait une niche de six pieds carrés dont les cloisons étaient garnies de barreaux par le haut, et dont la porte à claire-voie se fermait tous les soirs et s'ouvrait tous les matins sous les yeux du Père, chargé d'assister à notre lever et à notre coucher. Le cric-crac de ces portes, manœuvrées avec une singulière promptitude par les garçons de dortoirs, était encore une des particularités de ce collége. Ces alcôves ainsi bâties nous servaient de prison, et nous y restions quelquefois enfermés pendant des mois entiers. Les écoliers mis en cage tombaient sous l'œil sévère du préfet, espèce de censeur qui venait, à ses heures ou à l'improviste, d'un pas léger, pour savoir si nous causions au lieu de faire nos pensum. Mais les coquilles de noix semées dans les escaliers, ou la délicatesse

de notre ouïe nous permettaient presque toujours de prévoir son arrivée, et nous pouvions nous livrer, sans trouble, à nos études chéries. Cependant, la lecture nous étant interdite, les heures de prison appartenaient ordinairement à des discussions métaphysiques, ou au récit de quelques accidens curieux relatifs aux phénomènes de la pensée.

Un des faits les plus extraordinaires est, certes, celui que je vais raconter, non seulement parce qu'il concerne Lambert, mais encore parce qu'il en décida peut-être la destinée scientifique. Le dimanche et le jeudi étaient, selon la jurisprudence des colléges, nos jours de congé. Mais les offices, auxquels nous assistions très exactement, employaient si bien le dimanche, que nous considérions le jeudi comme notre seul jour de fête. En effet, la messe une fois entendue, nous avions assez de loisir pour rester long-temps en promenade dans les campagnes situées aux environs de Vendôme. Le manoir de Rochambeau était l'objet de la plus célèbre de nos excursions, peut-être à cause de son éloignement. Rarement les Petits faisaient une course aussi fatigante; néanmoins, une fois ou deux par an, les régens leur proposaient la partie de Rochambeau comme une récom-

pense. En 1812, vers la fin du printemps, nous dûmes y aller pour la première fois. Le désir de voir le fameux château de Rochambeau dont le propriétaire donnait quelquefois du laitage aux élèves, les rendit tous sages. Rien n'empêcha donc la partie. Ni moi, ni Lambert ne connaissions la jolie vallée du Loir, où cette habitation a été construite. Aussi, son imagination et la mienne furent-elles très préoccupées la veille de cette promenade qui causait dans le collége une joie traditionnelle. Nous en parlâmes pendant toute la soirée, en nous promettant d'employer en fruits ou en laitage l'argent que nous possédions contrairement aux lois vendômoises. Le lendemain, après le dîner, nous partîmes, à midi et demi, tous munis d'un cubique morceau de pain que l'on nous distribuait d'avance pour notre goûter. Puis, alertes comme des hirondelles, nous marchâmes en troupe vers le célèbre castel avec une ardeur qui ne nous permettait pas de sentir, tout d'abord, la fatigue. Quand nous fûmes arrivés sur la colline d'où nous pouvions contempler et le château assis à mi-côte, et la vallée tortueuse où brille la rivière en serpentant dans une prairie gracieusement échancrée; admirable paysage, un de ceux auxquels les vives sensations du jeune âge ou celles

de l'amour ont imprimé tant de charme, que, plus tard, il ne faut jamais les aller revoir, Louis Lambert me dit : — Mais, j'ai vu cela, cette nuit, en rêve !

Il reconnut et le bouquet d'arbres sous lequel nous étions, et la disposition des feuillages, la couleur des eaux, les tourelles du château, les accidens, les lointains, enfin tous les détails du site qu'il apercevait pour la première fois. Nous étions bien enfans l'un et l'autre, moi, du moins, qui n'avais que treize ans, car, à quinze ans, Louis pouvait avoir la profondeur d'un homme de génie; mais à cette époque nous étions tous deux incapables de mensonge dans les moindres phases de notre vie d'amitié. D'ailleurs, si Lambert pressentait, par la toute-puissance de sa pensée, l'importance des faits, il était loin d'en deviner d'abord l'entière portée. Aussi commença-t-il par être étonné de celui-ci. Je lui demandai s'il n'était pas venu à Rochambeau pendant son enfance. Ma question le frappa. Mais, après avoir consulté ses souvenirs, il me répondit négativement. Cet événement, dont beaucoup d'hommes peuvent retrouver l'analogue dans les phénomènes de leur sommeil, fera comprendre la portée de Lambert. En effet, il sut en déduire tout un

système, s'emparant, comme fit Cuvier dans un autre ordre de choses, d'un fragment de pensée pour reconstruire toute une création. En ce moment, nous nous assîmes tous deux sous une vieille truisse de chêne. Puis, après quelques momens de réflexion, Louis me dit : — Si le paysage n'est pas venu vers moi, ce qu'il serait absurde de penser, je suis donc venu vers lui ! Si j'étais ici pendant que je dormais dans mon alcôve, ce fait ne constitue-t-il pas une séparation complète entre mon corps et mon être intérieur ? N'atteste-t-il pas dans celui-ci une faculté locomotive ou des effets qui équivalent à ceux de la locomotion ? Or, s'ils ont pu se quitter pendant le sommeil, pourquoi ne les ferais-je pas également divorcer ainsi pendant la veille ? — N'y aurait-il pas toute une science dans ce phénomène ? ajouta-t-il en se frappant fortement le front. S'il n'est pas le principe d'une science, il trahit certainement en l'homme un singulier pouvoir. Il accuse au moins la désunion fréquente de nos deux natures, fait autour duquel je tourne depuis si long-temps. J'ai donc enfin trouvé un témoignage de la supériorité qui distingue nos sens latens de nos sens apparens ! — Mais, peut-être, reprit-il après une pause et en laissant échapper un geste

de doute, n'y a-t-il pas en nous deux natures ? Peut-être sommes-nous tout simplement doués de qualités intimes et perfectibles dont l'exercice, dont les développemens produisent en nous des phénomènes d'activité, de pénétration, de vision, encore inobservés. Dans notre amour du merveilleux, passion engendrée par notre orgueil, nous aurons transformé ces effets en créations poétiques parce que nous ne les comprenions pas. Il est si commode de déifier l'incompréhensible ! Ah ! j'avoue que je pleurerai la perte de mes illusions. J'avais besoin de croire à une double nature et aux anges de Swedenborg ! Cette nouvelle science les tue, car n'y a-t-il pas une science tout entière dans l'examen de nos propriétés inconnues ?

Il demeura pensif, triste à demi. Peut-être voyait-il ses rêves de jeunesse comme des langes qu'il lui faudrait bientôt quitter.

— La vue et l'ouïe, dit-il en riant de son expression, sont sans doute les gaînes d'un outil merveilleux !

Pendant tous les instans où il m'entretenait du ciel et de l'enfer, il avait coutume de regarder la nature en maître; mais en proférant ces dernières paroles grosses de science, il plana plus audacieusement que jamais sur le paysage,

et son front me parut prêt à crever sous l'effort du génie. Ses forces qu'il faut nommer *morales* jusqu'à nouvel ordre, semblaient jaillir par tous les organes destinés à les projeter. Ses yeux dardaient la pensée ; sa main levée, ses lèvres tremblantes, son regard brûlant parlaient et rayonnaient; enfin, sa tête, comme trop lourde, ou fatiguée par un élan trop violent, retomba sur sa poitrine. Cet enfant, ce géant se voûta, me prit la main, la serra dans la sienne qui était moite, tant il était enfiévré par la recherche de la vérité ; puis, après une pause, il me dit : — Je serai célèbre! — Mais toi aussi, ajouta-t-il vivement. Nous serons tous deux les alchimistes du cerveau.

Cœur exquis ! Je reconnaissais sa supériorité; mais lui se gardait bien de jamais me la faire sentir. Il partageait avec moi les trésors de sa pensée, me comptait pour quelque chose dans ses découvertes, et me laissait en propre mes infirmes réflexions. Toujours gracieux comme une femme qui aime, il avait toutes les pudeurs de sentiment, toutes les délicatesses d'ame qui rendent la vie et si bonne et si douce à porter.

Il commença le lendemain même un ouvrage qu'il intitula : *Traité de la Volonté*. Ses réflexions

en modifièrent souvent le plan et la méthode; mais l'événement de cette journée solennelle en fut certes le germe, comme la sensation électrique toujours ressentie par Mesmer à l'approche d'un valet, fut l'origine du magnétisme, science jadis cachée au fond des mystères de Delphes et d'Isis et retrouvée par cet homme prodigieux à deux pas de Lavater, le précurseur de Gall. Éclairées par cette soudaine clarté, les idées de Lambert prirent des proportions plus étendues, il démêla dans ses acquisitions des vérités éparses, et les rassembla. Puis, comme un fondeur, il coula son groupe. Après six mois d'une application soutenue, les travaux de Lambert excitèrent la curiosité de nos camarades et furent l'objet de quelques plaisanteries cruelles qui devaient avoir une funeste issue. Un jour, l'un de nos persécuteurs voulut absolument voir nos manuscrits, il ameuta tous ses partisans et vint s'emparer violemment d'une cassette où était déposé ce trésor que Lambert et moi défendîmes avec un courage inouï. La boîte était fermée, il fut impossible à nos agresseurs de l'ouvrir; mais ils essayèrent de la briser dans le combat. Cette noire méchanceté nous fit jeter les hauts cris. Quelques camarades, animés d'un esprit de justice ou frappés de

notre résistance héroïque, conseillaient de nous laisser tranquilles en nous accablant d'une insolente pitié; lorsque, soudain, le père Haugoult, attiré par le bruit de la bataille, intervint brusquement, et s'enquit de la dispute. Nos adversaires nous ayant distraits de nos pensum, le régent venait défendre ses esclaves. Pour s'excuser, les assaillans révélèrent l'existence des manuscrits. Alors, le terrible Haugoult nous ordonna de lui remettre la cassette et de l'ouvrir; si nous résistions, il pouvait la faire briser; Lambert lui en livra la clef; le régent prit les papiers, les feuilleta; puis il nous dit en les confisquant : « — Voilà donc les bêtises pour lesquelles vous négligez vos devoirs! » De grosses larmes tombèrent des yeux de Lambert, arrachées autant par la conscience de sa supériorité morale offensée, que par l'insulte gratuite et la trahison dont nous étions victimes. Nous lançâmes à nos accusateurs un regard de reproche. Ne nous avaient-ils pas vendus à l'ennemi commun? Aussi, eurent-ils pendant un moment quelque honte de leur lâcheté. S'ils pouvaient, suivant le *Droit écolier*, nous battre, ne devaient-ils pas garder le silence sur nos fautes? Le père Haugoult vendit probablement à un épicier de Vendôme le *Traité de la Volonté*,

sans connaître l'importance des trésors scientifiques dont il dissipait les germes avortés. Six mois après cet événement, je quittai le collége. J'ignore donc si Lambert, que notre séparation plongea dans une noire mélancolie, a recommencé son ouvrage. Ce fut en mémoire de la catastrophe arrivée au livre de Louis que, dans l'ouvrage par lequel commencent ces Études, je me suis servi, pour une œuvre fictive, du titre réellement inventé par Lambert, et que j'ai donné le nom d'une femme qui lui fut chère, à une jeune fille pleine de dévouement. Mais cet emprunt n'est pas le seul que je lui ai fait. Son caractère, ses occupations, m'ont été très utiles dans cette composition dont le sujet est dû à quelque souvenir de nos jeunes méditations. Maintenant cette Histoire est destinée à élever un modeste cippe où soit attestée la vie de celui qui m'a légué tout son bien, sa pensée. Dans cet ouvrage d'enfant, Lambert déposa des idées d'homme. Dix ans plus tard, en rencontrant quelques savans sérieusement occupés des phénomènes qui nous avaient frappés, et que Lambert analysa si miraculeusement, je compris l'importance de ses travaux, oubliés déjà comme un enfantillage. Je passai donc plusieurs mois à me rappeler les princi-

pales découvertes de mon pauvre camarade. Après avoir rassemblé mes souvenirs, je puis affirmer que, dès 1812, il avait établi, deviné, discuté, dans son traité, plusieurs faits importans, dont, me disait-il, les preuves arriveraient tôt ou tard. Ses spéculations philosophiques devraient certes le faire admettre au nombre de ces grands penseurs apparus, à divers intervalles, parmi les hommes pour leur révéler les principes tout nus de quelque science à venir dont les racines poussent avec lenteur et portent un jour de beaux fruits dans l'entendement humain. Ainsi, un pauvre artisan, occupé à fouiller les terres pour trouver le secret des émaux, affirmait au seizième siècle, avec l'infaillible autorité du génie, les faits géologiques dont la démonstration est aujourd'hui la gloire de Buffon et de Cuvier. Je crois pouvoir offrir une idée du traité de Lambert par les propositions capitales qui en formaient la base, mais je le dépouillerai, malgré moi, des idées dans lesquelles il les avait enveloppées, et qui en étaient le cortége indispensable. Marchant dans un sentier autre que le sien, je prenais, de ses recherches celles qui servaient le mieux mon système. J'ignore donc si, moi, son disciple, je pourrai fidèlement traduire ses pensées, après

me les être assimilées de manière à leur donner la couleur des miennes.

A des idées nouvelles, des mots nouveaux ou des acceptions de mots anciens, élargies, étendues, mieux définies. Lambert avait donc choisi, pour exprimer les bases de son système, quelques mots vulgaires, qui, déjà, répondaient vaguement à sa pensée.

Le mot de VOLONTÉ servait à nommer *le milieu fluide* où se sécrète *la pensée;* ou, dans une expression moins abstraite, la masse de force par laquelle l'homme peut reproduire, en dehors de lui-même, les actions dont se compose sa vie extérieure.

La VOLITION, mot dû aux réflexions de Locke, exprimait l'acte par lequel l'homme use de LA VOLONTÉ.

Le mot de PENSÉE, pour lui la quintessence même de la *volonté*, désignait aussi *le milieu fluide* où naissaient les IDÉES dont elle est la substance.

L'IDÉE, nom commun à toutes les créations du cerveau, constituait l'acte par lequel l'homme use de la PENSÉE.

Ainsi la Volonté, la Pensée étaient les deux moyens générateurs. La Volition, l'Idée étaient

les deux produits. La Volition lui semblait être l'Idée arrivée de son état abstrait à un état concret, de sa génération fluide, à une expression quasi-solide, si toutefois ces mots peuvent formuler des aperçus aussi difficiles à distinguer. La Pensée et les Idées devaient être le mouvement et les actes de notre organisme intérieur, comme les Volitions et la Volonté, constituent ceux de la vie extérieure.

Il avait fait passer la Volonté avant la Pensée.

— Pour Penser, il faut Vouloir, disait-il. Beaucoup d'êtres vivent à l'état de Volonté, sans néanmoins arriver à l'état de Pensée. Au Nord, la longévité, au Midi, la brièveté de la vie; mais aussi, dans le Nord, la torpeur; au Midi, l'exaltation constante de la Volonté; jusqu'à la ligne, où, soit par trop de froid, soit par trop de chaleur, les organes sont presque annulés.

Son expression de *milieu fluide* lui avait été suggérée par une observation dont, enfant, il ne soupçonna, certes, pas l'importance, mais dont la bizarrerie dut frapper son imagination si délicatement impressible. Sa mère, personne fluette et nerveuse, toute délicate donc, et tout aimante, était une de ces créatures destinées à représenter la Femme dans la

perfection la plus pure de ses attributs, mais que le sort abandonne par erreur, au fond de l'état social. Toute amour, partant toute souffrance, elle mourut jeune, incomprise après avoir jeté ses facultés dans l'amour maternel. Lambert, enfant de six ans, couché dans un grand berceau, près du lit maternel, mais n'y dormant pas toujours, vit quelques étincelles électriques, jaillir assez souvent de la chevelure de sa mère au moment où elle se peignait. L'homme de quinze ans s'empara pour la science de ce fait avec lequel l'enfant avait joué, fait irrécusable dont maintes preuves se rencontrent chez presque toutes les femmes auxquelles une certaine fatalité de destinée laisse des sentimens méconnus à exhaler ou je ne sais quelle surabondance de force à perdre.

A l'appui de ses définitions, Lambert ajouta plusieurs problèmes à résoudre, beaux défis jetés à la science et dont il se proposait de rechercher les solutions, se demandant à lui-même :

Si le principe constituant de l'électricité n'entrait pas comme base dans le fluide particulier d'où s'élançaient nos Idées et nos Volitions?

Si la chevelure qui se décolore, s'éclaircit, tombe et disparaît selon les divers degrés de dé-

perdition ou de cristallisation des pensées, ne constituait pas un système de capillarité soit absorbante, soit exhalante, tout électrique ?

Si les phénomènes fluides de notre Volonté, substance procréée en nous et si spontanément réactive au gré de conditions encore inobservées, étaient plus extraordinaires que ceux du fluide invisible, intangible que produit la pile voltaïque sur le système nerveux d'un homme mort?

Si la formation de nos idées et leur exhalation constante étaient moins incompréhensibles que ne l'est l'évaporation des corpuscules imperceptibles et néanmoins si violens dans leur action, dont un grain de musc est susceptible, sans perdre sensiblement de son poids ?

Si, laissant au système cutané de notre enveloppe une destination toute défensive, absorbante, exsudante et tactile, la circulation sanguine et son appareil ne répondaient pas à la transsubstantiation de notre Volonté, comme la circulation du fluide nerveux, à celle de la Pensée ?

Enfin, si l'affluence plus ou moins vive de ces deux substances réelles ne devrait pas résulter d'une certaine perfection ou imperfection d'organes dont il fallait étudier les conditions dans tous leurs modes ?

Ces principes établis, il voulait classer les phénomènes de la vie humaine en deux séries d'effets distincts, et, pour chacune d'elles, il réclamait une analyse spéciale, avec une instance tout ardente de conviction. En effet, après avoir observé, dans presque toutes les créations, deux mouvemens séparés, il les pressentait, les admettait même pour notre nature, et nommait cet antagonisme vital : l'ACTION et la RÉACTION.

— Un désir, disait-il, est un fait entièrement accompli dans notre Volonté avant de l'être extérieurement.

Ainsi, l'ensemble de nos Volitions et de nos Idées constituait l'*Action*, et l'ensemble de nos actes extérieurs, la *Réaction*.

Lorsque, plus tard, je lus les observations faites par Bichat sur le dualisme de nos sens extérieurs, je fus comme étourdi par mes souvenirs, en reconnaissant une coïncidence frappante entre les idées de ce célèbre physiologiste et celles de Lambert. Morts tous deux avant le temps, ils avaient marché d'un pas égal à je ne sais quelles vérités.

La nature s'est complue en tout à donner de doubles destinations aux divers appareils constitutifs de ses créatures, et la double action de

notre organisme qui n'est plus un fait contestable, appuie par un ensemble de preuves d'une éventualité quotidienne, les déductions de Lambert relativement à l'*Action* et à la *Réaction*.

L'être *actionnel* ou intérieur, mot dont il se servait pour nommer le *species* inconnu, le mystérieux ensemble de fibrilles auquel sont dues les différentes puissances incomplètement observées de la Pensée, de la Volonté; enfin cet être innommé voyant, agissant, mettant tout à fin, accomplissant tout avant aucune démonstration corporelle, doit, pour se conformer à sa nature, n'être soumis à aucune des conditions physiques par lesquelles l'être *réactionnel*, extérieur, l'homme visible est arrêté dans ses manifestations.

De là découlaient une multitude d'explications logiques sur les effets les plus bizarres en apparence de notre double nature, et les rectifications de plusieurs systèmes à la fois justes et faux.

Certains hommes, ayant entrevu quelques phénomènes du jeu naturel de l'*être actionnel*, furent, comme Swedenborg, emportés au delà du monde vrai, par une ame ardente, amoureuse de poésie, ivre du principe divin. Tous se plurent donc, dans leur ignorance

des causes, dans leur admiration du fait, à diviniser cet appareil intime, à bâtir un mystique univers. De là, les anges ! délicieuses illusions auxquelles ne voulait pas renoncer Lambert, qui les caressait encore au moment où le glaive de son Analyse en tranchait les éblouissantes ailes.

Mais comment, en des siècles où l'entendement avait gardé les impressions religieuses et spiritualistes qui ont régné pendant les temps intermédiaires entre Jésus-le-Christ et Descartes, entre la Foi et le Doute, comment se défendre d'expliquer les mystères de notre nature intérieure autrement que par une intervention divine ? A qui, si ce n'est à Dieu même, les savans pouvaient-ils demander raison d'une créature invisible, si activement, si réactivement sensible et douée de facultés si étendues, si perfectibles par l'usage ou si puissantes sous l'empire de certaines conditions occultes, que :

Tantôt ils lui voyaient, par un phénomène de vision ou de locomotion, abolir l'espace dans ses deux modes de Temps et de Distance dont l'un est l'espace intellectuel, et l'autre, l'espace physique ;

Tantôt, ils lui voyaient reconstruire le passé, soit par une rétrospective puissance de vue,

soit par le mystère inconnu d'une palingénésie, assez semblable au pouvoir que posséderait un homme de reconnaître aux linéamens, tégumens et rudimens d'une graine, ses floraisons antérieures, dans les innombrables modifications de leurs nuances, de leurs parfums et de leurs formes ?

Et que, tantôt enfin, ils lui voyaient deviner imparfaitement l'avenir, soit par l'aperçu des causes premières, soit par un phénomène de pressentiment physique.

D'autres hommes, moins poétiquement religieux, froids et raisonneurs, charlatans peut-être, enthousiastes du moins par le cerveau, sinon par le cœur, reconnaissant quelques-uns de ces phénomènes isolés, les tinrent pour vrais sans les considérer comme les irradiations d'un centre commun. Alors chacun d'eux voulut convertir un simple fait en science. De là, vinrent la démonologie, l'astrologie judiciaire, la sorcellerie, enfin toutes les divinations fondées sur des accidens essentiellement transitoires, parce qu'ils variaient selon les tempéramens, au gré de circonstances encore complétement inconnues. Mais aussi de ces erreurs savantes et des procès ecclésiastiques où succombèrent tant de martyrs de leurs propres

facultés, résultèrent des preuves éclatantes du pouvoir prodigieux dont dispose l'*être actionnel*, qui, suivant Lambert, peut s'isoler complétement de l'*être réactionnel*, en briser l'enveloppe, faire tomber les murailles devant sa toute-puissante vue, phénomène nommé, chez les Indiens, la *Tokeïade*, au dire des missionnaires ; puis, par une autre faculté, saisir dans le cerveau, malgré ses plus épaisses circonvolutions, les idées qui s'y sont formées ou qui s'y forment et tout le passé de la conscience.

— Si les apparitions ne sont pas impossibles, disait Lambert, elles doivent avoir lieu par la récrudescence des Idées qui représentent l'homme dans son essence pure, et dont la vie, impérissable peut-être, échappe à nos sens extérieurs, mais peut devenir perceptible à l'être intérieur quand il arrive, par l'exercice de ses facultés, à un haut degré d'extase ou à une grande perfection de vue.

Je sais, mais vaguement aujourd'hui, que, suivant pas à pas les effets de la Pensée et de la Volonté dans tous leurs modes, après en avoir établi les lois, Lambert avait rendu compte d'une foule de phénomènes, qui, jusqu'à lui, passaient à juste titre pour incompréhensibles. Ainsi les sorciers, les possédés, les gens à

seconde vue et les démoniaques de toute espèce, ces victimes du moyen-âge, étaient l'objet d'explications si naturelles, que souvent leur simplicité me parut être le cachet de la vérité. Les dons merveilleux que l'Église Romaine, jalouse de mystères, punissait par le bûcher, étaient, selon lui, le résultat de certaines affinités entre les principes constituans de la Matière et ceux de la Pensée qui procèdent de la même source. L'homme, armé de la baguette de coudrier, obéissait, en trouvant les eaux vives, à quelque sympathie, ou à quelque antipathie à lui-même inconnues. Il a fallu la bizarrerie de ces sortes d'effets pour donner à quelques-uns d'entre eux une certitude historique.

Les sympathies ont été rarement constatées, elles constituent des plaisirs dont les gens assez heureux pour en être doués gardent seuls la mémoire, à moins qu'ils n'en confessent la singularité; encore, est-ce dans le secret de l'intimité où tout s'oublie. Mais les antipathies qui résultent d'affinités contrariées, ont été fort heureusement notées quand elles se rencontraient en des hommes célèbres. Ainsi Boyle éprouvait des convulsions en entendant jaillir de l'eau; Scaliger pâlissait en voyant du cresson; Érasme avait la fièvre en sentant du poisson. Ces

trois antipathies procédaient de substances aquatiques. Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut; Tychobrahé, à celle d'un renard ; Henri III, à celle d'un chat; le maréchal d'Albret, à celle d'un marcassin; antipathies toutes produites par des émanations animales et ressenties souvent à des distances énormes. Le chevalier de Guise, Marie de Médicis, et plusieurs autres personnages se trouvaient mal à l'aspect des roses, même peintes. Que le chancelier Bacon fût ou non prévenu d'une éclipse de lune, il tombait en faiblesse au moment où elle s'opérait; et sa vie, suspendue pendant tout le temps que durait ce phénomène, reprenait aussitôt après, sans lui laisser la moindre incommodité. Ces effets d'antipathies authentiques, prises parmi toutes celles que les hasards de l'Histoire ont illustrées, peuvent suffire à faire comprendre les effets des sympathies inconnues.

Ce fragment d'investigation dont je me suis souvenu, entre tous les aperçus de Lambert, fera concevoir la méthode avec laquelle il procédait dans ses œuvres.

Je ne crois pas devoir insister sur la connexité qui liait à cette théorie, les sciences équilatérales inventées par Gall et Lavater ; elles en

étaient les corollaires naturels, et tout esprit légèrement scientifique apercevra les ramifications par lesquelles s'y rattachaient nécessairement les observations phrénologiques de l'un et les documens physiognomoniques de l'autre. La découverte de Mesmer, si importante et si mal appréciée encore, se trouvait tout entière dans un seul développement de ce Traité, quoique Louis ne connût pas les œuvres, d'ailleurs assez laconiques, du célèbre docteur suisse.

Une logique et simple déduction de ses principes lui avait fait reconnaître que la Volonté pouvait, par un mouvement tout contractile de l'être intérieur, s'amasser; puis, par un autre mouvement, être projetée au dehors et même être confiée à des objets matériels. Ainsi, la force entière d'un homme devait avoir la propriété de réagir sur les autres, et de les pénétrer d'une essence étrangère à la leur, s'ils ne se défendaient contre cette agression. Les preuves de ce théorème sont nécessairement multipliées; mais rien ne les constate authentiquement. Il a fallu, soit l'éclatant désastre de Marius et son allocution au Cimbre chargé de le tuer; soit l'auguste commandement d'une mère au lion de Florence, pour faire connaître historiquement quelques-uns de ces foudroiemens de

la pensée. Pour lui donc, la Volonté, la Pensée, étaient des *forces vives*. Aussi en parlait-il de manière à vous faire partager ses croyances. Pour lui, ces deux puissances étaient en quelque sorte et visibles et tangibles. Pour lui, la pensée était lente ou prompte, lourde ou agile, claire ou obscure. Il lui attribuait toutes les qualités des êtres agissans, la faisait saillir, se reposer, se réveiller, grandir, vieillir, se rétrécir, s'atrophier, s'aviver. Il en surprenait la vie en en spécifiant tous les actes par les bizarreries de notre langage. Il en constatait la spontanéité, la force, les qualités avec une sorte d'intuition qui lui faisait reconnaître les phénomènes de cette substance.

— Souvent au milieu du calme et du silence, me disait-il, lorsque nos facultés intérieures sont endormies, quand nous nous abandonnons à la douceur du repos, qu'il s'étend des espèces de ténèbres en nous, et que nous tombons dans la contemplation des choses extérieures; tout à coup, une idée s'élance, passe avec la rapidité de l'éclair, à travers les espaces infinis dont notre cerveau nous donne la perception. Cette idée brillante, surgie comme un feu follet, s'éteint sans retour : existence éphémère, pareille à celle de ces enfans qui font connaître

aux parens une joie et un chagrin sans bornes ; espèce de fleur mort-née dans les champs de la pensée. Parfois l'idée, au lieu de jaillir avec force et de mourir sans consistance, commence à poindre, se balance dans les limbes inconnus des organes où elle prend naissance ; elle nous use par un long enfantement, se développe, grandit, devient féconde, et se produit au dehors dans la grâce de la jeunesse et parée de tous les attributs d'une longue vie ; elle soutient les plus curieux regards, elle les attire, ne les lasse jamais : l'examen qu'elle provoque commande l'admiration que suscitent les œuvres long-temps élaborées. Tantôt les idées naissent par essaim : l'une entraîne l'autre ; elles s'enchaînent ; toutes sont agaçantes ; elles abondent, elles sont folles. Tantôt elles se lèvent pâles, confuses, dépérissent faute de force ou d'alimens ; la substance génératrice leur manque. Enfin, à certains jours, elles se précipitent dans les abymes pour en éclairer les immenses profondeurs ; elles nous épouvantent et laissent notre ame abattue. Les idées sont en nous un système complet, semblable à l'un des règnes de la nature, une sorte de floraison dont il serait possible à un homme, à un fou peut-être, de donner l'iconographie. Oui, tout, en

une puissance toute physique, accompagnée de ses incommensurables générations. Elle était une nouvelle Humanité sous une autre forme.

Ce simple aperçu des lois que Lambert prétendait être la formule de notre intelligence, doit suffire pour faire imaginer l'activité prodigieuse avec laquelle son ame se dévorait elle-même.

Il avait cherché des preuves à ses principes dans l'histoire des grands hommes, dont l'existence, mise à jour par les biographes, fournit des particularités curieuses sur les actes de leur entendement. Sa mémoire lui ayant permis de se rappeler les faits qui pouvaient servir de développement à ses assertions, il les avait annexés à chacun des chapitres auxquels ils servaient de démonstration, en sorte que plusieurs de ses maximes en acquéraient une certitude presque mathématique. Les œuvres de Cardan, homme doué d'une singulière puissance de vision, lui donnèrent de précieux matériaux. Il n'avait oublié ni Apollonius de Thyanes, annonçant en Asie la mort du tyran et dépeignant son supplice à l'heure même où il avait lieu dans Rome. Ni Plotin, qui, séparé de Porphyre, sentit l'intention où était celui-ci de se tuer, et accourut pour l'en dissuader. Ni le fait con-

staté dans le siècle dernier à la face de la plus moqueuse incrédulité qui se soit jamais rencontrée, fait surprenant pour les hommes habitués à faire du doute une arme contre Dieu seul, mais tout simple pour quelques savans. Alphonse Marie de Liguori, évêque de Sainte-Agathe, donna des consolations au pape Ganganelli, qui le vit, l'entendit, lui répondit, et, dans ce même temps, à une très grande distance de Rome, l'évêque était observé en extase, chez lui, dans un fauteuil où il s'asseyait habituellement au retour de la messe. En reprenant sa vie ordinaire, il trouva ses serviteurs agenouillés devant lui, qui tous le croyaient mort. — « Mes amis, leur dit-il, le Saint-Père vient d'expirer. » Deux jours après, un courrier confirma cette nouvelle. L'heure de la mort du pape coïncidait avec celle où l'évêque était revenu à son état normal. Lambert n'avait pas omis l'aventure plus récente encore arrivée, dans le siècle dernier à une jeune Anglaise, qui, aimant passionnément un marin, partit de Londres pour aller le retrouver; et le retrouva seule, sans guide, dans les déserts de l'Amérique septentrionale, où elle arriva pour lui sauver la vie. Louis avait mis à contribution les mystères de l'antiquité, les actes des martyrs

où sont les plus beaux titres de gloire pour la Volonté humaine, les démonologues du moyen âge, les procès criminels, les recherches médicales, en discernant partout le fait vrai, le phénomène probable avec une admirable sagacité. Cette riche collection d'anecdotes scientifiques recueillies dans tant de livres, la plupart dignes de foi, servit sans doute à faire des cornets de papier, et ce travail au moins curieux, enfanté par la plus extraordinaire des mémoires humaines, a péri.

Entre toutes les preuves dont l'œuvre de Lambert était enrichie, se trouvait une histoire arrivée dans sa famille, et qu'il m'avait racontée avant d'entreprendre son traité. Ce fait relatif à la *post-existence* de l'être intérieur (si je puis me permettre de forger un mot nouveau pour rendre un effet innommé), me frappa si vivement que j'en ai gardé le souvenir. Son père et sa mère eurent à soutenir un procès dont la perte devait entacher leur probité, seul bien qu'ils possédassent au monde. Donc, l'anxiété fut grande quand s'agita la question de savoir si l'on céderait à l'injuste agression du demandeur, ou si l'on se défendrait contre lui. La délibération eut lieu par une nuit d'automne, devant un feu de tourbe, dans la chambre du

tanneur et de sa femme. A ce conseil, furent appelés deux ou trois parens et le bisaïeul maternel de Louis, vieux laboureur tout cassé, mais d'une figure vénérable et majestueuse, dont les yeux étaient clairs, donc le crâne jauni par le temps conservait encore quelques mèches de cheveux blancs épars. Semblable à l'*Obi* des nègres, au *Saga* des sauvages, il était une espèce d'esprit oraculaire que l'on consultait dans les grandes occasions. Ses biens étaient cultivés par ses petits-enfans, qui le nourrissaient et le servaient. Il leur pronostiquait la pluie, le beau temps, et leur indiquait le moment où ils devaient faucher ou rentrer les moissons. La justesse barométrique de sa parole, devenue célèbre, augmentait toujours et la confiance et le culte dont il était l'objet. Il demeurait des journées entières immobile sur sa chaise. Cet état d'extase lui était familier depuis la mort de sa femme, pour laquelle il avait eu la plus vive et la plus constante des affections. Le débat eut lieu devant lui, sans qu'il parût y prêter une grande attention. — « Mes enfans, leur dit-il, quand il fut requis de donner son avis, cette affaire est trop grave pour que je la décide seul. Il faut que j'aille consulter ma femme. » Le bonhomme se leva,

prit son bâton, et sortit, au grand étonnement des assistans, qui le crurent tombé en enfance. Il revint bientôt et leur dit : — « Je n'ai pas eu besoin d'aller jusqu'au cimetière, votre mère est venue au-devant de moi, je l'ai trouvée auprès du ruisseau. Elle m'a dit que vous retrouveriez chez un notaire de Blois des quittances qui vous feraient gagner le procès. » Ces paroles furent prononcées d'une voix ferme. L'attitude, la physionomie de l'aïeul, annonçaient un homme pour lequel cette apparition était habituelle. En effet, les quittances contestées se retrouvèrent, et le procès n'eut pas lieu. Cette aventure arrivée sous le toit paternel, aux yeux de Louis, alors âgé de neuf ans, contribua beaucoup à le faire croire aux visions miraculeuses de Swedenborg, qui donna pendant sa vie plusieurs preuves de la puissance de vision dont il avait doué son *être intérieur*. En avançant en âge, à mesure que son intelligence se développait, Lambert devait être conduit à rechercher dans les lois de la nature humaine les causes du miracle qui, dès l'enfance, avait attiré son attention. De quel nom appeler le hasard qui rassemblait autour de lui les faits, les livres relatifs à ces phénomènes, et le rendait lui-même le théâtre et l'acteur des plus grandes merveilles de la pensée ?

Quand Louis n'aurait, pour seul titre à la gloire, que d'avoir, à l'âge de quinze ans, émis cette maxime psychologique : « Les événemens « ont des causes dans lesquelles ils sont pré- « conçus comme nos actions sont accomplies « dans notre pensée, avant de se reproduire « au-dehors ; et les pressentimens, les prophé- « ties sont *l'aperçu* de ces causes ; » je crois qu'il faudrait déplorer en lui la perte d'un génie égal à celui des Pascal, des Lavoisier, des Laplace. Peut-être ses chimères sur les anges dominèrent trop long-temps ses travaux ; mais n'est-ce pas en cherchant à faire de l'or que quelques hommes ont insensiblement créé la Chimie? Cependant, si plus tard Lambert étudia l'anatomie comparée, la physique, la géométrie et toutes les sciences qui se rattachaient à ses découvertes, il eut nécessairement l'intention de rassembler des faits et de procéder par l'analyse, seul flambeau qui puisse nous guider aujourd'hui à travers les obscurités de la moins saisissable de toutes les natures. Il avait certes trop de sens pour rester dans les nuages des théories, qui, toutes, peuvent se traduire en quelques mots. Aujourd'hui, la démonstration la plus simple appuyée sur des faits n'est-elle pas plus précieuse que ne le sont les plus beaux

systèmes défendus par des inductions plus ou moins ingénieuses? Mais ne l'ayant pas connu pendant l'époque de sa vie où il dut réfléchir avec le plus de fruit, je ne puis que conjecturer la portée de ses œuvres d'après celle de ses méditations enfantines. Il est facile de saisir en quoi péchait son Traité de la Volonté. Quoique doué déjà des qualités qui distinguent les hommes supérieurs, il était encore enfant; quoique riche et habile aux abstractions, son cerveau se ressentait encore des délicieuses croyances qui flottent autour de toutes les jeunesses. Cette conception touchait aux fruits mûrs de son génie par quelques points, et par d'autres aux petitesses du germe. Son plus grand défaut eût été, pour quelques esprits amoureux de poésie, une qualité savoureuse. Elle portait les marques de la lutte que se livraient dans cette belle ame, ces deux grands principes, le Spiritualisme, le Matérialisme, autour desquels ont tourné tant de beaux génies, sans qu'aucun d'eux ait osé les fondre en un seul. D'abord spiritualiste pur, Louis avait été conduit invinciblement à reconnaître la matérialité de la pensée, et battu par les faits de l'analyse au moment où son cœur lui faisait encore regarder avec amour les nuages des cieux de Swedenborg, il ne se trouvait

pas de force à produire un système unitaire, compacte, fondu d'un seul jet. De là venaient quelques contradictions empreintes jusque dans cette esquisse. Quelque incomplet que fût son ouvrage, n'était-il pas le prodrome d'une science dont, plus tard, il aurait approfondi les mystères, assuré les bases, recherché, déduit et enchaîné les développemens?

Six mois après la confiscation du *Traité sur la Volonté*, je quittai le collége. Notre séparation fut brusque. Ma mère, alarmée d'une fièvre qui, depuis quelque temps, ne me quittait pas, et à laquelle mon inaction corporelle donnait les symptômes du *coma*, m'enleva du collége en quatre ou cinq heures. A l'annonce de mon départ, Lambert devint d'une tristesse effrayante. Nous nous cachâmes pour pleurer.

— Te reverrai-je jamais? me dit-il de sa voix douce, en me serrant dans ses bras. — Tu vivras, toi, reprit-il. Mais moi, je mourrai! Si je le peux, je t'apparaîtrai.

Il faut être jeune pour prononcer de telles paroles avec un accent de conviction qui les fasse accepter comme un présage, comme une promesse dont on redoute l'effroyable accomplissement. Pendant long-temps, j'ai pensé vaguement à cette apparition promise. Il est

encore certains jours de spleen, de doute, de terreur, de solitude où je suis obligé de chasser les souvenirs de cet adieu mélancolique, qui cependant ne devait pas être le dernier. Lorsque je traversai la cour par laquelle nous sortions, Lambert était collé à l'une des fenêtres grillées du réfectoire pour me voir passer. Sur mon désir, ma mère obtint la permission de le faire dîner avec nous à l'auberge. A mon tour, le soir, je le ramenai au seuil fatal du collége. Jamais un amant et une maîtresse ne versèrent, en se séparant, plus de larmes que nous n'en répandîmes.

— Adieu donc ! Je vais être seul dans ce désert, me dit-il en me montrant les cours où deux cents enfans jouaient et criaient. Quand je reviendrai fatigué, demi-mort, de mes longues courses à travers les champs de la pensée, dans quel cœur me reposerai-je ? Un regard me suffisait pour te dire tout. Qui donc maintenant me comprendra ? Adieu ! Je voudrais ne t'avoir jamais rencontré, je ne saurais pas tout ce qui va me manquer.

— Et moi, lui dis-je, que deviendrai-je ? Ma situation n'est-elle pas plus affreuse ? — Je n'ai rien là pour me consoler, ajoutai-je en me frappant le front.

Il hocha la tête par un mouvement empreint d'une grâce pleine de tristesse, et nous nous quittâmes.

En ce moment, Louis Lambert avait cinq pieds deux pouces. Il n'a plus grandi. Sa physionomie, devenue largement expressive, attestait la bonté de son caractère. Une patience toute divine développée par les mauvais traitemens, et la concentration continuelle exigée par sa vie contemplative avaient dépouillé son regard de cette audacieuse fierté qui plaît dans certaines figures, et dont il savait accabler nos régens. Mais, sur son visage, éclataient un sentiment paisible, une sérénité ravissante que n'altérait jamais rien d'ironique ni de moqueur. Sa bienveillance native tempérait la conscience de sa force et de sa supériorité. Il avait de jolies mains, bien effilées, presque toujours humides. Son corps était une merveille digne de la sculpture. Mais nos uniformes gris-de-fer, à boutons dorés, nos culottes courtes nous donnaient une tournure si disgracieuse, que le fini des proportions de Lambert et sa morbidesse ne pouvaient s'apercevoir qu'au bain. Quand nous nagions dans notre bassin du Loir, Louis se distinguait par la blancheur de sa peau, qui tranchait sur les différens tons de chair de nos camarades, tous

violacés par l'eau et marbrés par le froid. Délicat de forme, gracieux de pose, doucement coloré, ne frissonnant pas hors de l'eau, peut-être parce qu'il évitait l'ombre et courait au soleil, Louis ressemblait à ces fleurs prévoyantes qui ferment leurs calices à la bise et ne veulent s'épanouir que sous un ciel pur. Il mangeait très peu, ne buvait que de l'eau, et soit par instinct, soit par goût, il se montrait sobre de tout mouvement qui voulait une dépense de force. Ses gestes étaient rares et simples comme le sont ceux des Orientaux et des sauvages chez lesquels la gravité semble être un état naturel. Généralement, il n'aimait pas tout ce qui ressemblait à de la recherche pour sa personne. Il penchait assez habituellement sa tête à gauche, et restait si souvent accoudé que les manches de ses habits neufs étaient promptement percées.

A ce léger portrait de l'homme, je dois ajouter une esquisse du moral dont aujourd'hui je crois pouvoir impartialement juger. Quoique naturellement religieux, Louis n'admettait pas les minutieuses pratiques de l'Église Romaine. Ses idées sympathisaient plus particulièrement avec celles de sainte Thérèse et de Fénélon, avec celles de plusieurs Pères et de quelques Saints, qui de nos jours seraient traités d'héré-

siarques et d'athées. Il était impassible durant les offices. Sa prière procédait par des élancemens, par des élévations d'ame qui n'avaient aucun mode régulier. Il se laissait aller en tout à la nature, et ne voulait pas plus prier que penser à heure fixe. Souvent, à la chapelle, il pouvait aussi bien songer à Dieu que méditer sur quelque idée philosophique. Jésus-Christ était pour lui le plus beau type de son système. Le : *Et Verbum caro factum est*, lui semblait une sublime parole destinée à exprimer la formule traditionnelle de la Volonté, du Verbe, de l'Action se faisant visibles. Le Christ ne s'apercevant pas de sa mort, ayant assez perfectionné l'être intérieur par des œuvres divines, pour qu'un jour la forme invisible en apparût à ses disciples; enfin les mystères de l'Évangile, les guérisons magnétiques du Christ et le don des langues lui confirmaient sa doctrine. Je me souviens de lui avoir entendu dire, à ce sujet, que le plus bel ouvrage à faire aujourd'hui était l'Histoire de l'Église primitive. Jamais il ne s'élevait autant vers la poésie qu'au moment où il abordait, dans une conversation du soir, l'examen des miracles opérés par la puissance de la Volonté pendant cette grande époque de foi. Il trouvait les plus fortes preuves de sa Théorie dans presque tous

les martyres subis pendant le premier siècle de l'Église, qu'il appelait *la grande ère de la pensée*. — « Les phénomènes arrivés dans la plupart des supplices si héroïquement soufferts par les Chrétiens pour l'établissement de leurs croyances, ne prouvent-ils pas, disait-il, que les forces matérielles ne prévaudront jamais contre la force des Idées et contre la Volonté de l'homme? Chacun peut conclure de cet effet produit par la volonté de tous, en faveur de la sienne. »

Je ne crois pas devoir parler de ses idées sur la Poésie et sur l'Histoire, ni de ses jugemens sur les chefs-d'œuvre de notre langue. Il n'y aurait rien de bien curieux à consigner ici des opinions devenues presque vulgaires, mais qui, dans la bouche d'un enfant, pouvaient paraître extraordinaires. Il était à la hauteur de tout. Pour exprimer en deux mots son talent, il eût écrit Zadig aussi spirituellement que l'écrivit Voltaire; il aurait aussi fortement que Montesquieu pensé le dialogue de Sylla et d'Eucrate. La grande rectitude de ses idées lui faisait désirer, avant tout, dans une œuvre, un caractère d'utilité, de même que son esprit fin y exigeait la nouveauté de la pensée autant que celle de la forme. Tout ce qui ne remplissait pas

ces conditions lui causait un profond dégoût. L'une de ces appréciations littéraires les plus remarquables, et qui fera comprendre le sens de toutes les autres aussi bien que la lucidité de ses jugemens, est celle-ci qui m'est restée dans la mémoire : — « L'Apocalypse est une extase écrite. » Il considérait la Bible comme une portion de l'Histoire traditionnelle des peuples anté-diluviens, que s'était partagée l'humanité nouvelle. Pour lui, la mythologie grecque tenait à la fois de la Bible hébraïque et des livres sacrés de l'Inde, que cette nation amoureuse de grâce avait traduite à sa manière.

— Il est impossible, disait-il, de révoquer en doute la priorité des Écritures Asiatiques, sur nos Écritures Saintes. Pour qui sait reconnaître avec bonne foi ce point historique, le monde s'élargit étrangement. N'est-ce pas sur le plateau de l'Asie que se sont réfugiés les quelques hommes qui ont pu survivre à la catastrophe subie par notre globe, si toutefois les hommes existaient avant ce renversement ou ce choc, question grave dont la solution est écrite au fond des mers. L'anthropogonie de la Bible n'est donc que la généalogie d'un essaim sorti de la ruche humaine qui se suspendit aux flancs montagneux du Thibet, entre les sommets de

l'Himalaya et ceux du Caucase. Le caractère des idées premières de la horde errante que son législateur nomma le peuple de Dieu, sans doute pour lui donner de l'unité, peut-être aussi pour lui faire conserver ses propres lois et son système de gouvernement, car les livres de Moïse sont un code religieux, politique et civil; ce caractère est marqué au coin de la terreur : ce sont des pensées gigantesques inspirées par la convulsion du globe, interprétée comme une vengeance d'en haut. Ne goûtant aucune des douceurs que trouve un peuple assis dans une terre patriale, ses malheurs ne lui ont dicté que des poésies sombres, majestueuses et sanglantes. Au contraire, le spectacle des promptes réparations de la terre, les effets prodigieux du soleil dont les Hindous furent les premiers témoins, leur ont inspiré les riantes conceptions de l'amour heureux, le culte du feu, les personnifications infinies de la reproduction. Ces magnifiques images manquent à l'œuvre de la horde errante. Son besoin de conservation à travers les dangers et les pays parcourus jusqu'au lieu du repos, engendra le sentiment exclusif dont elle fut animée, et sa haine contre les nations. Ces trois Écritures sont les archives du monde englouti. Là, est le secret

des grandeurs inouies de ces langages et de leurs mythes. La grande histoire humaine gît sous ces noms d'hommes et de lieux, sous ces fictions qui nous attachent irrésistiblement, sans que nous sachions pourquoi. Peut-être y respirons-nous l'air natal de notre nouvelle humanité.

Pour lui, cette triple littérature impliquait donc toutes les pensées de l'homme. Il ne se faisait pas un livre, selon lui, dont le sujet ne s'y pût trouver en germe. Cette opinion montre combien ses premières études sur la Bible furent savamment creusées, et jusqu'où elles le menèrent. Planant toujours au-dessus de la société qu'il ne connaissait que par les livres, il la jugeait froidement. «—Les lois, disait-il, n'y arrêtent jamais les entreprises des grands ou des riches, et frappent les petits qui ont au contraire besoin de protection.» Sa bonté ne lui permettait donc pas de sympathiser avec les idées politiques; mais son système conduisait à l'obéissance passive dont Jésus-Christ donna l'exemple. Pendant les derniers momens de mon séjour à Vendôme, il ne sentait plus l'aiguillon de la gloire. Il avait, en quelque sorte, abstractivement joui de la Renommée; et, après l'avoir ouverte, il n'avait, comme les anciens sacrificateurs qui

cherchaient l'avenir au cœur des hommes, rien trouvé dans les entrailles de cette Chimère. Méprisant donc un sentiment tout personnel, — La gloire, me disait-il, est l'égoïsme divinisé.

Ici peut-être avant de quitter cette enfance exceptionnelle, faut-il la juger par un rapide coup-d'œil.

Quelque temps avant notre séparation, Lambert me disait : « — A part les lois générales dont j'espère avoir trouvé la formule, et que je crois être celles de notre organisme, la vie de l'homme est un mouvement qui se résout plus particulièrement, en chaque être, au gré de je ne sais quelle influence, par le Cerveau, par le Cœur, ou par le Muscle. Des trois constitutions représentées par ces mots vulgaires, dérivent les modes infinis de l'Humanité, qui tous résultent des proportions dans lesquelles ces trois principes générateurs se trouvent plus ou moins bien combinés avec les substances qu'ils s'assimilent dans les milieux où ils vivent. » Il s'arrêta, se frappa le front, et me dit : — « Singulier fait ! Tous les grands hommes dont j'ai vu les portraits, ont le col court. Peut-être la nature veut-elle que, chez eux, le cœur soit plus près du cerveau. » Puis il reprit : De là, procède un certain ensemble d'actes qui compose l'exis-

tence sociale. A l'homme de Muscle, l'Action ou la Force; à l'homme de Cœur, la Foi; à l'homme de Cerveau, le Génie. Mais, ajouta-t-il tristement, au Génie, les Nuées du Sanctuaire; à Dieu seul, la Clarté. »

Donc, suivant ses propres définitions, Lambert fut tout cœur et tout cerveau.

Pour moi, l'enfance de son intelligence s'est scindée en trois phases.

Soumis, dès l'enfance, à une précoce activité due sans doute à quelque maladie ou à quelque perfection de ses organes; dès l'enfance, ses forces se résumèrent par le jeu de ses sens intérieurs et par une surabondante production de fluide nerveux. Homme d'idées, il lui fallut étancher la soif de son cerveau qui voulait s'assimiler toutes les idées. De là, ses lectures; et, de ses lectures, ses réflexions qui lui donnèrent le pouvoir de réduire les choses à leur plus simple expression, de les absorber en lui-même, pour les y étudier dans leur essence. Les bénéfices de cette magnifique période, accomplie chez les autres hommes après de longues études seulement, échurent donc à Lambert pendant son enfance corporelle, enfance heureuse, enfance colorée par les studieuses félicités du poète. Le terme où

arrivent la plupart des cerveaux fut le point d'où le sien devait partir un jour à la recherche de quelques nouveaux mondes d'intelligence. Là, sans le savoir encore, il s'était créé la vie la plus exigeante, et, de toutes, la plus avidement insatiable. Pour exister, ne lui fallait-il pas jeter sans cesse une pâture à l'abyme qu'il avait ouvert en lui ? Semblable à certains êtres des régions mondaines, ne pouvait-il pas périr faute d'alimens pour d'excessifs appétits trompés ? N'était-ce pas la débauche importée dans l'ame, et qui devait la faire arriver, comme les corps saturés d'alcohol, à quelque combustion instantanée? Cette première phase cérébrale me fut inconnue. Aujourd'hui seulement, je puis m'en expliquer ainsi les prodigieuses fructifications et les effets. Lambert avait alors treize ans.

Je fus assez heureux pour assister aux premiers jours du second âge. Alors, Lambert, et cela le sauva peut-être, tomba dans toutes les misères de la vie collégiale, et y dépensa la surabondance de ses pensées. Après avoir passé des choses à leur expression pure, des mots à leur substance idéale, de cette substance à des principes ; après avoir tout abstrait, il aspirait, pour vivre, à d'autres créations intellectuelles. Dompté par les malheurs du collége et par

les crises de sa vie physique, il demeura méditatif, devina les sentimens, entrevit de nouvelles sciences, véritables masses d'idées! Arrêté dans sa course, et trop faible encore pour contempler les sphères supérieures, il se contempla intérieurement. Il m'offrit alors le combat de la pensée réagissant sur elle-même et cherchant à surprendre les secrets de sa nature, comme un médecin qui étudierait les progrès de sa propre maladie. Dans cet état de force et de faiblesse, de grâce enfantine et de puissance surhumaine, Louis Lambert est l'être qui m'a donné l'idée la plus poétique et la plus vraie de la créature imaginaire que nous appelons *un ange*, en exceptant toutefois une femme dont je voudrais dérober au monde le nom, les traits, la personne et la vie, afin d'avoir été seul dans le secret de son existence, et pouvoir l'ensevelir au fond de mon cœur.

La troisième phase dut m'échapper. Elle commençait lorsque je fus séparé de Louis qui ne sortit du collége qu'à l'âge de dix-huit ans, vers le milieu de l'année 1815. Il avait alors perdu son père et sa mère depuis environ six mois. Ne rencontrant personne dans sa famille avec qui son ame, tout expansive, mais toujours comprimée depuis notre séparation, pût sympa-

thiser, il se réfugia chez son oncle, nommé son tuteur, et qui, chassé de sa cure en sa qualité de prêtre assermenté, était venu demeurer à Blois. Louis y séjourna pendant quelque temps. Dévoré bientôt par le désir d'achever des études qu'il dut trouver incomplètes, il vint à Paris pour revoir madame de Staël, et pour puiser la science à ses plus hautes sources. Le vieux prêtre ayant un grand faible pour son neveu, laissa Louis libre de manger son héritage pendant un séjour de trois années à Paris, quoiqu'il y vécût dans la plus profonde misère ; car cet héritage consistait en quelques milliers de francs. Il revint à Blois vers le commencement de l'année 1820, chassé de Paris par les souffrances qu'y trouvent les gens sans fortune. Pendant son séjour à Paris, il dut être souvent en proie à des orages secrets, à ces horribles tempêtes de pensées par lesquelles tous les artistes sont agités, s'il faut en juger par le seul fait dont son oncle ait gardé la mémoire, et par la seule lettre que le bonhomme ait conservée de toutes celles que lui écrivit à cette époque Louis Lambert, et qui fut gardée peut-être parce qu'elle était la dernière et la plus longue de toutes.

Voici d'abord le fait. Louis se trouvait un jour, au Théâtre-Français, placé sur une ban-

quette des secondes galeries, près d'un de ces piliers entre lesquels sont les troisièmes loges. En se levant pendant le premier entr'acte, il vit une jeune femme qui venait d'arriver dans la loge voisine. La vue de cette femme, jeune et belle, bien mise, décolletée peut-être, et accompagnée d'un amant pour lequel sa figure s'animait de toutes les grâces de l'amour, produisit sur l'ame et les sens de Lambert un effet si cruel, qu'il fut obligé de sortir de la salle. S'il n'eût pas profité des dernières lueurs de sa raison, qui, dans le premier moment de cette brûlante passion, ne s'éteignit pas complétement, il aurait peut-être succombé au désir presque invincible qu'il ressentit alors, de tuer le jeune homme auquel s'adressaient les regards de cette femme. N'était-ce pas, dans notre monde de Paris, un éclair de l'amour du Sauvage qui se jette sur la femme comme sur sa proie, un effet d'instinct bestial joint à la rapidité des jets presque lumineux d'une ame comprimée sous la masse de ses pensées ? Enfin n'était-ce pas le coup de canif imaginaire ressenti par l'enfant, devenu chez l'homme le coup de foudre de son besoin le plus impérieux, l'amour ?

Maintenant voici la lettre dans laquelle se peint l'état de son ame frappée par le spectacle

de la civilisation parisienne. Son cœur fut sans doute constamment froissé dans ce gouffre d'égoïsme, et son ame dut toujours y pâtir. Il n'y rencontra peut-être ni amis pour le consoler, ni ennemis pour donner du ton à sa vie. Contraint de vivre sans cesse en lui-même, et ne partageant avec personne ses exquises jouissances, peut-être voulut-il résoudre l'œuvre de sa destinée par l'extase et rester sous une forme presque végétale, comme un anachorète des premiers temps de l'Église, en abdiquant ainsi l'empire du monde intellectuel. La lettre semble affirmer ce projet dont les ames grandes se sont éprises à toutes les époques de rénovation sociale; mais cette résolution n'est-elle pas alors pour certaines d'entr'elles l'effet d'une vocation? Ne cherchent-elles pas à concentrer leurs forces dans un long silence, afin d'en sortir propres à gouverner le monde soit par la Parole, soit par l'Action? Certes, Louis avait dû beaucoup souffrir, recueillir bien de l'amertume parmi les hommes, ou presser la société par quelque terrible ironie, sans pouvoir en rien tirer, pour jeter une aussi vigoureuse clameur; pour arriver, lui pauvre, au désir que la lassitude de la puissance et de toute chose a fait accomplir à certains souverains. Peut-être aussi venait-il achever dans la

solitude quelque grande œuvre qui flottait encore indécise dans son cerveau. Qui ne le croirait volontiers en lisant ce fragment de ses pensées où se trahissent les combats dont son ame était le théâtre au moment où cessait pour lui la jeunesse, où commençait à éclore la nerveuse faculté de produire à laquelle auraient été dues les œuvres de l'homme. Cette lettre est en rapport avec l'aventure arrivée au théâtre. Le fait et l'écrit s'illuminent réciproquement. L'ame et le corps s'étaient mis au même ton. Cette tempête de doutes et d'affirmations, de nuages et d'éclairs, qui laisse échapper souvent la foudre, jette assez de lueurs sur la troisième époque de son éducation morale pour la faire comprendre en entier. En lisant ces pages écrites au hasard, prises et reprises suivant les caprices de la vie parisienne, ne semble-t-il pas voir un chêne pendant le temps où son accroissement intérieur fait crever sa jolie peau verte, le couvre de rugosités, de fissures, et où se prépare sa forme majestueuse, si toutefois le tonnerre du ciel ou la hache de l'homme le respectent. A cette lettre, finira donc, pour le penseur comme pour le poète, cette enfance grandiose, et cette jeunesse incomprise. Enfin, là se termine le contour de ce germe moral dont les philosophes de-

vront regretter les frondaisons atteintes par la gelée dans leurs bourgeons, dont ils devront pleurer les fleurs écloses peut-être, en des régions plus élevées que ne le sont les plus hauts lieux de la terre.

Paris, septembre-novembre 1819.

Cher oncle, je vais bientôt quitter ce pays où je ne saurais vivre. Je n'y vois aucun homme aimer ce que j'aime, s'occuper de ce qui m'occupe, s'étonner de ce qui m'étonne. Forcé de me replier sur moi-même, je me creuse et souffre. La longue et patiente étude que je viens de faire de cette société donne des conclusions tristes où le doute domine. Ici le point de départ en tout est l'argent, il faut de l'argent, même pour se passer d'argent; mais quoique ce métal soit nécessaire à qui veut penser tranquillement, je ne me sens pas le courage d'en faire l'unique mobile de mes pensées. Pour amasser une fortune, il faut choisir un état; en un mot, acheter par quelque privilége de position ou d'achalandage, par un privilége légal ou fort habilement créé, le droit de prendre chaque jour, dans la bourse d'autrui, une somme assez mince qui chaque année produit

un petit capital, lequel par dix années donne à peine quatre ou cinq mille francs de rente quand un homme se conduit honnêtement. En quinze ou seize ans, après son apprentissage, l'avoué, le notaire, le marchand, tous les travailleurs patentés ont gagné du pain pour leurs vieux jours. Je ne me suis senti propre à rien en ce genre. Je préfère la pensée à l'action, une idée à une affaire, la contemplation au mouvement. Je manque essentiellement de la constante attention nécessaire à qui veut faire fortune. Toute entreprise mercantile, toute obligation de demander de l'argent à autrui me conduirait à mal, et je serais bientôt ruiné. Si je n'ai rien, au moins ne dois-je rien en ce moment. Il faut matériellement peu à celui qui vit pour accomplir de grandes choses dans l'ordre moral; mais quoique vingt sous par jour puissent me suffire, je ne possède pas la rente de cette oisiveté travailleuse. Si je veux méditer, le besoin me chasse hors du sanctuaire où se meut ma pensée. Que vais-je devenir? La misère ne m'effraie pas. Si l'on n'emprisonnait, si l'on ne flétrissait, si l'on ne méprisait point les mendians, je mendierais pour pouvoir résoudre à mon aise les problèmes dont je suis occupé. Mais cette sublime résignation qui ne considère plus le

corps et rend la pensée souveraine, ne servirait à rien ; il faut encore de l'argent pour se livrer à certaines expériences; sans cela j'eusse accepté l'indigence apparente d'un penseur qui possède la terre et le ciel. Pour être grand dans la misère, il suffit de ne jamais s'avilir. Or l'homme qui combat et souffre en marchant vers un noble but, présente certes un beau spectacle. Mais ici, qui se sent la force de lutter ? On escalade des rochers, on ne peut pas toujours piétiner dans la boue. Ici tout décourage le vol en droite ligne d'un esprit qui tend à l'avenir. Je ne me craindrais pas dans une grotte au désert, et je me crains ici : au désert, je serais avec moi-même sans distraction ; ici, l'homme éprouve une foule de besoins qui le rapetissent. Quand vous êtes sorti rêveur, préoccupé, la voie du pauvre vous rappelle au milieu de ce monde de faim et de soif, en vous demandant l'aumône. Il faut de l'argent pour se promener ! Les organes sont incessamment fatigués par des riens et ne se reposent jamais. La nerveuse disposition du poète est ici sans cesse ébranlée, et ce qui doit faire sa gloire devient son tourment, son imagination y est sa plus cruelle ennemie. Ici l'ouvrier blessé, l'indigente en couches, la fille publique devenue malade,

l'enfant abandonné, le vieillard infirme, les vices, le crime lui-même trouvent un asile et des soins ; tandis que le monde est impitoyable pour l'inventeur, pour tout homme qui médite. Ici tout doit avoir un résultat immédiat, réel ; l'on s'y moque des essais d'abord infructueux qui peuvent mener aux plus grandes découvertes, et l'on n'y estime pas cette étude constante et profonde qui veut une longue concentration des forces. L'État pourrait solder le talent, comme il solde la baïonnette, mais il tremble d'être trompé par l'homme d'intelligence, comme si l'on pouvait long-temps contrefaire le génie! Ah, mon oncle, quand on a détruit les solitudes conventuelles, assises au pied des monts, sous des ombrages verts et silencieux, ne devait-on pas construire des hospices pour les ames souffrantes dont une seule pensée engendre le mieux des nations, ou prépare les progrès d'une science? . . . . . .

. . . . . .

20 Septembre.

L'étude m'a conduit ici, vous le savez ; j'y ai trouvé des hommes vraiment instruits, étonnans pour la plupart ; mais l'absence d'unité

dans les travaux scientifiques annule presque tous les efforts. Ni l'enseignement ni la science n'ont de chef. Vous entendez un professeur prouver au Muséum que celui de la rue Saint-Jacques vous a dit d'absurdes niaiseries, et l'homme de l'école de Médecine soufflette celui du collége de France. A mon arrivée je suis allé entendre un écrivain auquel l'opinion publique accorde un talent incisif et sonore, je l'ai trouvé disant à cinq cents jeunes gens que Corneille est un génie vigoureux et fier, Racine élégiaque et tendre, Molière inimitable, Voltaire éminemment spirituel, Bossuet et Pascal désespérément forts. Un professeur de philosophie devient illustre, en disant comment Platon est Platon. Un autre fait l'histoire des mots sans penser aux idées. Celui-ci vous explique Eschyle, celui-là vous prouve que les communes étaient les communes. Ces aperçus nouveaux et lumineux, paraphrasés pendant quelques heures constituent le haut enseignement qui doit faire faire des pas de géant aux connaissances humaines. Si le gouvernement avait une pensée, je le soupçonnerais d'avoir peur des supériorités réelles qui, réveillées, mettraient la société sous le joug d'un pouvoir intelligent. Les nations iraient alors trop vite; et les professeurs

sont chargés de faire des sots. Comment expliquer autrement un professorat sans méthode, sans une idée d'avenir ? L'Institut pouvait être le grand gouvernement du monde moral et intellectuel ; mais il a été récemment brisé par sa constitution en académies séparées. La science humaine marche donc sans guide, sans système, et flotte au hasard, sans s'être tracé de route. Ce laisser-aller, cette incertitude existe en politique comme en science. Dans l'ordre naturel, les moyens sont simples, la fin est grande et merveilleuse ; ici, dans la science comme dans le gouvernement, les moyens sont immenses, la fin est petite. Cette force qui, dans la nature, marche d'un pas égal et dont la somme s'ajoute perpétuellement à elle-même, cet A+A qui produit tout, est destructif dans la société. La politique actuelle oppose les unes aux autres, les forces humaines pour les neutraliser, au lieu de les combiner pour les faire agir dans un but quelconque. En s'en tenant à l'Europe, depuis César jusqu'à Constantin, de Constantin au sauvage Attila, des Huns à Charlemagne, de Charlemagne à Léon X, de Léon X à Philippe II, de Philippe II à Louis XIV, de Venise à l'Angleterre, de l'Angleterre à Napoléon, de Napoléon à l'Angleterre, je ne vois

aucune fixité dans la politique, et son agitation constante n'a procuré nul progrès. Les nations témoignent de leur grandeur par des monumens, ou de leur bonheur par le bien-être individuel. Les monumens modernes valent-ils les anciens? j'en doute. Les arts qui participent plus immédiatement de l'homme individuel, les productions de son génie ou de sa main ont peu gagné. Les jouissances de Lucullus valaient bien celles de Samuel Bernard, de Beaujon ou du roi de Bavière. Enfin, la longévité humaine a perdu. Pour qui veut être de bonne foi, rien n'a donc changé : l'homme est le même. La force est toujours son unique loi, le succès sa sa seule sagesse. Jésus-Christ, Mahomet ou Luther, n'ont fait que colorer différemment le cercle dans lequel les jeunes nations ont fait leurs évolutions. Nulle politique n'a empêché la civilisation, ses richesses, ses mœurs, son contrat entre les forts contre les faibles, ses idées et ses voluptés d'aller de Memphis à Tyr, de Tyr à Balbek, de Tedmor à Carthage, de Carthage à Rome, de Rome à Constantinople, de Constantinople à Venise, de Venise en Espagne, d'Espagne en Angleterre, sans que nul vestige existe de Memphis, de Tyr, de Carthage, de Rome, de Venise ni de Madrid. L'es-

prit de ces grands corps s'est envolé. Nul ne s'est préservé de la ruine, et n'a su cet axiome : *Quand l'effet produit n'est plus en rapport avec sa cause, il y a désorganisation*. Le génie le plus subtil ne peut découvrir aucune liaison entre ces grands faits sociaux. Aucune théorie politique n'a vécu. Les gouvernemens passent comme les hommes, sans se transmettre aucun enseignement, et nul système n'engendre un système plus parfait. Que conclure de la politique, quand le gouvernement appuyé sur Dieu a péri dans l'Inde et en Égypte ; quand le gouvernement du sabre et de la thiare a passé ; quand le gouvernement d'un seul est mort ; quand le gouvernement de tous n'a jamais pu vivre; quand aucune conception de la force intelligentielle, appliquée aux intérêts matériels n'a pu durer, et que tout est à refaire aujourd'hui comme à toutes les époques où l'homme s'est écrié : Je souffre ! Le Code que l'on regarde comme la plus belle œuvre de Napoléon, est l'œuvre la plus draconienne que je sache. La divisibilité territoriale poussée à l'infini, dont elle a consacré le principe par le partage des biens, doit engendrer l'abâtardissement de la nation, la mort des arts et celle des sciences. Le sol trop divisé se cultive en céréales, en petits végétaux, les fo-

rêts et partant les cours d'eau disparaissent ; vienne une invasion, le peuple est écrasé, car il a perdu ses grands ressorts en perdant ses chefs. Et voilà l'histoire des déserts. La politique est donc une science sans principes arrêtés, sans fixité possible; elle est le génie du moment, l'application constante de la force, suivant la nécessité du jour. L'homme qui verrait à dix siècles de distance mourrait sur la place publique, chargé des imprécations du peuple; ou serait, ce qui me semble pis, flagellé par les mille fouets du ridicule. Les nations sont des individus qui ne sont ni plus sages ni plus forts que ne l'est l'homme, et leurs destinées sont les mêmes. Réfléchir sur celui-ci, n'est-ce pas s'occuper de celles-là? Au spectacle de cette société sans cesse tourmentée dans ses bases comme dans ses effets, dans ses causes comme dans son action, chez laquelle la philanthropie est une sublime erreur, et le progrès un non-sens, j'ai gagné la confirmation de cette vérité : que la vie est en nous, et non au dehors; que s'élever au-dessus des hommes pour leur commander, est le rôle agrandi d'un régent de classe; et que les hommes assez forts pour monter jusqu'à la ligne où ils peuvent jouir du coup-d'œil des mondes, ne doivent pas regarder à leurs pieds.

5 Novembre.

Je suis assurément occupé de pensées graves, je marche à certaines découvertes, une force invincible m'entraîne vers une lumière qui a brillé de bonne heure dans les ténèbres de ma vie morale; mais quel nom donner à la puissance qui me lie les mains, me ferme la bouche, et m'entraîne en sens contraire à ma vocation? Il faut quitter Paris, dire adieu aux livres des bibliothèques, à ces beaux foyers de lumière, à ces savans si complaisans, si accessibles, à ces jeunes génies avec lesquels j'aurais pu marcher. Qui me repousse? Est-ce le Hasard? Est-ce la Providence? Les deux idées que représentent ces mots sont inconciliables. Si le Hasard n'est pas, il faut admettre le Fatalisme, ou la coordonnation forcée des choses soumises à un plan général. Alors pourquoi résisterions-nous? Si l'homme n'est plus libre, que devient l'échafaudage de sa morale? Et s'il peut faire sa destinée, s'il peut par son libre arbitre arrêter l'accomplissement du plan général, que devient Dieu? Pourquoi suis-je venu? Si je m'examine, je le sais: je trouve en moi des textes à développer. Mais alors pourquoi possédé-je d'énormes facultés sans pouvoir en user? Si mon supplice

servait à quelque exemple, je le concevrais ; mais non, je souffre obscurément. Ce résultat est aussi providentiel que peut l'être le sort de la fleur inconnue qui meurt au fond d'une forêt vierge sans que personne en sente les parfums ou en admire l'éclat. De même qu'elle exhale vainement dans la solitude ses odeurs, j'enfante ici dans un grenier des idées sans qu'elles soient saisies. Hier, j'ai mangé du pain et des raisins le soir, devant ma fenêtre, avec un jeune médecin nommé Meyraux. Nous avons causé comme des gens que le malheur a rendus frères, et je lui ai dit : « — Je m'en vais, vous restez, prenez mes conceptions et développez-les ? — Je ne le puis, me répondit-il avec une amère tristesse, ma santé trop faible ne résistera pas à mes travaux, et je dois mourir jeune en combattant la misère. » Nous avons regardé le ciel, en nous pressant les mains. Nous nous sommes rencontrés au Cours d'Anatomie Comparée et dans les galeries du Muséum, amenés tous deux par une même étude, l'unité de la composition zoologique. Chez lui, c'était le pressentiment du génie envoyé pour ouvrir une nouvelle route dans les friches de l'intelligence ; chez moi, c'était déduction d'un système général. Ma pensée est de déterminer les

rapports réels qui peuvent exister entre l'homme et Dieu. N'est-ce pas une nécessité de l'époque? Sans de hautes certitudes, il est impossible de mettre un mors à ces sociétés que l'esprit d'examen et de discussion a déchaînées et qui crient aujourd'hui : — Menez-nous dans une voie où nous marcherons sans rencontrer des abymes! Vous me demanderez ce que l'anatomie comparée a de commun avec une question aussi grave pour l'avenir des sociétés. Ne faut-il pas se convaincre que l'homme est le but de tous les moyens terrestres pour se demander s'il ne sera le moyen d'aucune fin? Si l'homme est lié à tout, n'y a-t-il rien au-dessus de lui, à quoi il se lie à son tour? S'il est le terme des transmutations inexpliquées qui montent jusqu'à lui, ne doit-il pas être le lien entre la nature visible et une nature invisible? L'action du monde n'est pas absurde, elle aboutit à une fin, et cette fin ne doit pas être une société constituée comme l'est la nôtre. Il se rencontre une terrible lacune entre nous et le ciel. En l'état actuel, nous ne pouvons ni toujours jouir, ni toujours souffrir; ne faut-il pas un énorme changement pour arriver au paradis et à l'enfer, deux conceptions sans lesquelles Dieu n'existe pas aux yeux de la masse? Je sais qu'on s'est tiré d'af-

faire en inventant l'ame ; mais j'ai quelque répugnance à rendre Dieu solidaire des lâchetés humaines, de nos désenchantemens, de nos dégoûts, de notre décadence. Puis comment admettre en nous un principe divin contre lequel un verre de rhum puisse prévaloir? comment imaginer des facultés immatérielles que la matière réduise, dont l'exercice soit enchaîné par un grain d'opium ? Comment imaginer que nous sentirons quand nous seront dépouillés des conditions de notre sensibilité. Comment Dieu périrait-il parce que la substance serait pensante ? L'animation de la substance et ses mille instincts, effets de ses organes, sont-ils moins inexplicables que les effets de la pensée ? Le mouvement imprimé aux mondes n'est-il pas suffisant pour prouver Dieu sans aller se jeter dans les absurdités dont notre orgueil a été le principe? Que d'une façon d'être périssable, nous allions après nos épreuves à une existence meilleure, n'est-ce pas assez pour une créature qui ne se distingue des autres que par un instinct plus complet ? S'il n'existe pas, en morale, un principe qui ne mène à l'absurde, ou ne soit contredit par l'évidence, n'est-il pas temps de se mettre en quête des dogmes écrits au fond de la nature des choses ? Ne faudrait-il pas retour-

ner la science philosophique ? Nous nous occupons très peu du prétendu néant qui nous a précédés, et nous fouillons le prétendu néant qui nous attend. Nous faisons Dieu responsable de l'avenir, et nous ne lui demandons aucun compte du passé. Cependant il est aussi nécessaire de savoir si nous n'avons aucune racine dans l'antérieur, que de savoir si nous sommes soudés au futur. Nous n'avons été déistes ou athées que d'un côté. Le monde est-il éternel ? le monde est-il créé ? Nous ne concevons aucun moyen terme entre ces deux propositions. L'une est fausse, l'autre est vraie, choisissez. Quel que soit votre choix, Dieu, tel que notre raison se le figure doit s'amoindrir, ce qui équivaut à sa négation. Faites le monde éternel, la question n'est pas douteuse, Dieu l'a subi. Mais supposez-le créé, Dieu n'est plus possible. Comment est-il resté toute une éternité sans savoir qu'il aurait la pensée de créer le monde ? Comment n'en sait-il point par avance les résultats ? D'où en a-t-il tiré l'essence ? de lui nécessairement. Si le monde sort de lui, comment admettre le mal ? Si le mal est sorti du bien, vous tombez dans l'absurde. S'il n'y a pas de mal, que deviennent les sociétés avec leurs lois ? Partout des précipices ! partout un abyme pour la

raison ! Il est donc une science sociale à refaire en entier. Écoutez, mon oncle ! tant qu'un beau génie n'aura pas rendu compte de l'inégalité patente des intelligences, le sens général de l'humanité, le mot Dieu sera sans cesse mis en accusation, et la société reposera sur des sables mouvans. Le secret des différentes zones morales dans lesquelles transite l'homme, se trouvera dans l'analyse de l'animalité tout entière. L'animalité n'a, jusqu'à présent, été considérée que par rapport à ses différences, et non dans ses similitudes, dans ses apparences organiques et non dans ses facultés. Les facultés animales perfectionnent de proche en proche, suivant des lois à rechercher. Ces facultés correspondent à des forces qui les expriment, et ces forces sont essentiellement matérielles, divisibles. Des facultés matérielles! songez à ces deux mots. N'est-ce pas une question aussi insoluble que l'est celle de la communication du mouvement à la matière, abyme encore inexploré, dont le système de Newton a plutôt déplacé que résolu la difficulté? Enfin la combinaison constante de la lumière avec tout ce qui est sur la terre, veut un nouvel examen du globe. L'animal du même genre n'est plus le même sous la torride, dans l'Inde ou dans le

Nord. Entre la verticalité et l'obliquité des rayons solaires, il se développe une nature dissemblable et pareille, qui, la même dans son principe, ne se ressemble ni en deçà ni au delà dans ses résultats. Le phénomène qui crève nos yeux dans la comparaison des papillons du Bengale et des papillons d'Europe est bien plus grand encore dans le monde moral. Il faut un angle facial déterminé, une certaine quantité de plis cérébraux pour obtenir Alexandre, Newton, Napoléon, Laplace ou Mozart. La vallée sans soleil donne le crétin. Tirez vos conclusions. Pourquoi ces différences dues à la distillation plus ou moins heureuse de la lumière par l'homme? Ces grandes masses humanitaires souffrantes, plus ou moins actives, plus ou moins nourries, plus ou moins éclairées, constituent des difficultés à résoudre, et qui crient contre Dieu. Pourquoi, dans l'extrême joie, voulons-nous toujours quitter la terre? pourquoi l'envie de s'élever, dont toute créature est saisie? Le mouvement est une grande ame donc l'alliance avec la matière est tout aussi difficile à expliquer que la pensée. Aujourd'hui la science est une, il est impossible de toucher à la politique sans s'occuper de morale, et la morale tient à toutes les questions scientifiques. Il me semble que nous

sommes à la veille d'une grande bataille humaine. Les forces sont là; seulement, je ne vois pas de général.

. . . . . .

25 Novembre.

Croyez-moi, mon oncle, il est difficile de renoncer sans douleur à la vie qui nous est propre, et je retourne à Blois avec un affreux saisissement de cœur. J'y mourrai en emportant des vérités utiles! Aucun intérêt personnel ne dégrade mes regrets. La gloire est-elle quelque chose à qui croit pouvoir aller dans une sphère supérieure? Je ne suis pris d'aucun amour pour la syllabe *Lam* et la syllabe *bert*. Prononcées avec vénération ou avec insouciance sur ma tombe, elles ne changeront rien à ma destinée ultérieure. Je me sens fort, énergique, et pourrais devenir une puissance; je sens en moi une vie si lumineuse qu'elle pourrait animer un monde, et je suis enfermé dans une sorte de minéral, comme y sont peut-être effectivement les couleurs que vous admirez au col des oiseaux de la presqu'île indienne. Il faudrait embrasser tout ce monde, l'étreindre pour le refaire. Mais ceux qui l'ont ainsi étreint et refondu, n'ont-

ils pas commencé par être un rouage de la machine? Moi, je serais broyé. A Mahomet le sabre, à Jésus la croix, à moi la mort obscure. Demain à Blois, et quelques jours après dans un cercueil. Savez-vous pourquoi? Je suis revenu à Swedenborg. Quelque obscurs et diffus que soient ses livres, il s'y trouve les élémens d'une conception sociale grandiose. Sa théocratie est sublime, et sa religion est la seule que puisse admettre un esprit supérieur. Lui seul fait toucher à Dieu, il en donne soif. Il a dégagé la majesté de Dieu de ses langes. Il l'a laissé là où il est, en faisant graviter autour de lui les créations innombrables et les créatures par des transformations successives qui sont un avenir plus immédiat, plus naturel que ne l'est l'éternité catholique. Il a lavé Dieu du reproche que lui font les ames tendres sur la perennité des vengeances qui doivent punir les fautes d'un instant, système sans justice et sans bonté. Chaque homme peut savoir s'il lui est réservé d'entrer dans une autre vie, et si ce monde a un sens. Cette expérience, je vais la tenter. Cette tentative peut sauver le monde, aussi bien que la croix de Jérusalem et le sabre de l'Alcoran. L'un et l'autre sont fils du désert. Des trente-trois années de Jésus, il n'en est que deux de connues,

sa vie silencieuse a préparé sa vie glorieuse. A moi aussi il me faut le désert ! »

Malgré les difficultés de l'entreprise, j'ai cru devoir essayer de peindre la jeunesse de Lambert, cette vie cachée à laquelle je suis redevable des seules bonnes heures et des seuls souvenirs agréables de mon enfance. Hormis ces deux années, je n'ai eu que troubles et ennuis. Si plus tard le bonheur est venu, mon bonheur fut toujours incomplet. J'ai été très diffus, sans doute; mais faute de pénétrer dans l'étendue du cœur et du cerveau de Lambert, deux mots qui représentent imparfaitement les modes infinis *de sa vie intérieure*, il serait presque impossible de comprendre la seconde partie de son histoire intellectuelle, également inconnue et au monde et à moi, mais dont il m'a été permis d'entrevoir, pendant quelques heures, l'occulte dénouement. Ceux auxquels ce livre ne sera pas encore tombé des mains, comprendront, je l'espère, les événemens qui me restent à raconter, et qui forment en quelque sorte une seconde existence à cette créature, pourquoi ne dirais-je pas à cette création! en qui tout devait être extraordinaire.

Quelques jours après son arrivée à Blois,

Louis fut mené par son oncle, qui était très désireux de lui procurer des distractions, dans l'une des maisons où il allait habituellement passer la soirée. Ce pauvre prêtre se trouvait dans cette ville dévote comme un véritable lépreux. Personne ne se souciait de recevoir un révolutionnaire, un assermenté. Sa société consistait donc en quelques personnes de l'opinion dite alors libérale, patriote ou constitutionnelle, chez lesquelles il se rendait pour faire sa partie de whist ou de boston. Pendant cette soirée, Louis vit une jeune personne que sa position forçait à rester dans cette société réprouvée par les gens du grand monde, mais dont la fortune était assez considérable pour faire supposer que, plus tard, elle pourrait contracter une alliance dans la haute aristocratie du pays.

Mademoiselle Pauline de Villenoix se trouvait seule héritière des richesses amassées par son grand-père, un juif, nommé Salomon, qui, contrairement aux usages de sa nation, avait épousé dans sa vieillesse une femme de la religion catholique. Il eut un fils élevé dans la communion de sa mère. A la mort de son père, le jeune Salomon acheta, suivant l'expression du temps, une savonnette à vilain, et fit ériger

en baronie la terre de Villenoix dont il prit le nom. Il était mort sans avoir été marié, mais en laissant une fille naturelle à laquelle il avait légué la plus grande partie de sa fortune, et notamment sa terre de Villenoix. Un de ses oncles, M. Joseph Salomon, fut nommé, par M. de Villenoix, tuteur de l'orpheline. Ce vieux juif avait pris une telle affection pour sa pupille, qu'il paraissait vouloir faire de grands sacrifices afin de la marier honorablement. Mais l'origine de mademoiselle de Villenoix et les préjugés que l'on conserve en province contre les juifs, ne lui permettaient pas, malgré sa fortune et celle de son tuteur, d'être reçue dans cette société tout exclusive qui s'appelle, à tort ou à raison, la noblesse. Cependant M. Joseph Salomon prétendait qu'à défaut d'un hobereau de province, sa pupille irait choisir à Paris un époux parmi les pairs libéraux ou monarchiques. Quant à son bonheur, le bon tuteur croyait pouvoir le lui garantir par les stipulations du contrat de mariage. Mademoiselle de Villenoix avait alors vingt ans. Sa beauté remarquable, les grâces de son esprit étaient, pour sa félicité, des garanties moins équivoques que toutes celles données par la fortune. Ses traits offraient dans sa plus grande pureté le caractère de la

beauté juive, ces lignes ovales, si larges et si virginales, qui ont je ne sais quoi d'idéal et respirent les délices de l'Orient, l'azur inaltérable de son ciel, les splendeurs de sa terre, et les fabuleuses richesses de sa vie. Elle avait de beaux yeux voilés par de longues paupières garnies de cils épais et recourbés. Une innocence biblique animait son front. Son teint avait la blancheur mate des robes du lévite. Elle restait habituellement silencieuse et recueillie; mais ses gestes, ses mouvemens, témoignaient d'une grâce cachée, de même que ses paroles attestaient l'esprit doux et caressant de la femme. Cependant elle n'avait pas cette fraîcheur rosée, ces couleurs purpurines dont les joues de la femme sont décorées pendant son âge d'insouciance. Des nuances brunes, mélangées de quelques filets rougeâtres, remplaçaient dans son visage la coloration, et trahissaient un caractère énergique, une irritabilité nerveuse que beaucoup d'hommes n'aiment pas à trouver dans une femme, mais qui, pour certains autres, sont l'indice d'une chasteté de sensitive et de passions fières. Aussitôt que Lambert aperçut mademoiselle de Villenoix, il devina l'ange caché sous cette forme. Alors les facultés de son ame, si grandes, si fortes; sa pensée si vive,

si exercée ; sa pente vers l'extase, tout, en lui, se résolut par un amour sans bornes, par le premier amour du jeune homme, passion déjà si vigoureuse chez les autres, mais que la vivace ardeur de ses sens, la nature de ses idées et son genre de vie durent porter à une puissance incalculable. Cette passion fut un abyme où le malheureux jeta tout, abyme où la pensée s'effraie de descendre, puisque la sienne si flexible et si acérée, s'y perdit. Là, tout est mystère, car tout se passait dans ce monde moral, clos pour la plupart des hommes, et dont il avait cru deviner les lois.

Lorsque le hasard me mit en relation avec son oncle, le bonhomme m'introduisit dans la chambre habitée à cette époque par Lambert. Je voulais y chercher quelques traces de ses œuvres, s'il en avait laissé. Là, parmi des papiers dont le vieillard respectait le désordre avec cet exquis sentiment de douleur qui distingue les vieilles gens, je trouvai plusieurs lettres trop illisibles pour avoir été remises à mademoiselle de Villenoix. La connaissance que je possédais de l'écriture de Lambert me permit, à l'aide du temps, de déchiffrer les hiéroglyphes de cette sténographie créée par l'impatience et par la frénésie de la passion. Emporté par ses

sentimens, il écrivait sans s'apercevoir de l'imperfection des lignes trop lentes à formuler sa pensée. Il avait dû être obligé de recopier ces essais informes où souvent les lignes se confondaient; mais peut-être aussi craignait-il de ne pas donner à ses idées des formes assez décevantes, et, dans le commencement, s'y prenait-il à deux fois pour ses lettres d'amour. Quoi qu'il en soit, il a fallu toute l'ardeur de mon culte pour sa mémoire, et l'espèce de fanatisme que donne une entreprise de ce genre, pour deviner et rétablir le sens des cinq lettres qui suivent. Ces papiers, que je conserve avec une sorte de piété, sont les seuls témoignages matériels de son ardente passion. Mademoiselle de Villenoix a sans doute détruit les véritables lettres qui lui furent adressées, fastes éloquens du délire qu'elle causa. La première de ces lettres, qui était évidemment ce qu'on nomme un brouillon, attestait par sa forme, par son ampleur, ces hésitations, ces troubles du cœur, ces craintes sans nombre éveillées par l'envie de plaire, ces changemens d'expressions, et ces incertitudes entre toutes les pensées, qui assaillent un jeune homme écrivant sa première lettre d'amour : lettre dont on se souvient toujours, dont chaque phrase est le fruit d'une

rêverie, dont chaque mot excite de longues contemplations, où le sentiment le plus effréné de tous comprend la nécessité des tournures les plus modestes ; et, comme un géant qui se courbe pour entrer dans une chaumière, se fait humble et petit pour ne pas effrayer une ame de jeune fille. Jamais antiquaire n'a manié ses palimpsestes avec plus de respect que je n'en eus à étudier, à construire ces monumens mutilés d'une souffrance et d'une joie si sacrées pour ceux qui ont connu la même joie et la même souffrance.

I.

Mademoiselle, quand vous aurez lu cette lettre, si toutefois vous la lisez, ma vie sera entre vos mains, car je vous aime, et, pour moi, espérer d'être aimé, c'est la vie. Je ne sais pas si d'autres n'ont point, en vous parlant d'eux, abusé déjà des mots que j'emploie ici pour vous peindre l'état de mon ame. Croyez cependant à la vérité de mes expressions? elles sont faibles mais sincères. Peut-être est-ce mal d'avouer ainsi son amour? Oui, la voix de mon cœur me conseillait d'attendre en silence que ma passion vous eût touchée, afin de la dévorer, si les muets

témoignages vous en déplaisaient ; ou pour l'exprimer plus chastement encore que par d'impuissantes paroles, si je trouvais grâce à vos yeux. Mais, après avoir long-temps écouté les délicatesses dont s'effraie un jeune cœur, j'ai obéi, en vous écrivant, à l'instinct qui arrache des cris inutiles aux mourans. J'ai eu besoin de tout mon courage pour imposer silence à la fierté du malheur et pour franchir les barrières que les préjugés mettent entre vous et moi. J'ai dû comprimer bien des pensées pour vous aimer malgré votre fortune ! Enfin, pour vous écrire ne fallait-il pas affronter ce mépris que les femmes réservent souvent à des amours dont néanmoins elles écoutent l'aveu comme une flatterie de plus parmi celles qu'elles reçoivent ou pensent ? Aussi faut-il s'élancer de toutes ses forces vers le bonheur, être attiré vers la vie de l'amour comme l'est une plante vers la lumière, et avoir été bien malheureux, pour savoir vaincre les tortures, les angoisses de ces délibérations secrètes où la raison nous démontre de mille manières la stérilité des vœux cachés au fond du cœur, et où cependant l'espérance nous fait tout braver. J'étais si heureux de vous admirer en silence, j'étais si complètement abymé dans la contemplation de votre

belle âme, qu'en vous voyant, je n'imaginais rien au-delà. Non, je n'aurais pas encore osé vous parler, si je n'avais entendu annoncer votre départ. A quel supplice un seul mot m'a livré ! Enfin mon chagrin m'a fait apprécier l'étendue de mon attachement pour vous : il est sans bornes. Mademoiselle, vous ne connaîtrez jamais, du moins je désire que jamais vous n'éprouviez la douleur causée par la crainte de perdre le seul bonheur qui soit éclos pour nous sur cette terre, le seul qui nous ait jeté quelque lueur dans l'obscurité de la misère. Hier, j'ai senti que ma vie n'était plus à moi, mais en vous. Il n'est plus pour moi qu'une femme dans le monde, comme il n'est plus qu'une seule pensée dans mon ame. Je n'ose vous dire à quelle alternative me réduit l'amour que j'ai pour vous. Ne voulant vous devoir qu'à vous-même, je dois éviter de me présenter accompagné de tous les prestiges du malheur : ne sont-ils pas plus actifs que ceux de la fortune sur de nobles ames ? Je vous tairai donc bien des choses. Oui, j'ai une idée trop belle de l'amour, pour le corrompre par des pensées étrangères à sa nature. Si mon ame est digne de la vôtre, si ma vie est pure, votre cœur en aura quelque généreux pressentiment, et vous me comprendrez ! Il est dans

la destinée de l'homme de s'offrir à celle qui le fait croire au bonheur ; mais votre droit est de refuser le sentiment le plus vrai, s'il ne s'accorde pas avec les voix confuses de votre cœur : je le sais. Mais si le sort que vous me ferez doit être contraire à mes espérances, mademoiselle, j'invoque toutes les délicatesses de votre ame vierge, aussi bien que l'ingénieuse pitié de la femme ! Ah ! je vous en supplie à genoux, brûlez ma lettre, oubliez tout ! Ne plaisantez pas d'un sentiment respectueux et trop profondément empreint dans l'ame pour pouvoir s'en effacer. Brisez mon cœur, mais ne le déchirez pas ! Que l'expression de mon premier amour, d'un amour, jeune et pur, n'ait retenti que dans un cœur jeune et pur ; qu'il y meure, comme une prière mentale va se perdre dans le sein de Dieu ! Je vous dois de la reconnaissance. J'ai passé des heures délicieuses occupé à vous voir, m'abandonnant aux rêveries les plus douces de ma vie. Ne couronnez donc pas cette frêle et passagère félicité par quelque moquerie de jeune fille. Contentez-vous de ne pas me répondre, je saurai bien interpréter votre silence : vous ne me verrez plus. Si je dois être condamné à toujours comprendre le bonheur, et à le perdre toujours ; si je suis, comme l'ange exilé, conservant le

sentiment des délices célestes, mais sans cesse attaché dans un monde de douleur, eh bien! je garderai le secret de mon amour, comme celui de mes misères. Et, adieu! Oui, je vous confie à Dieu, que j'implorerai pour vous, à qui je demanderai de vous faire une belle vie; car je ne vous quitterai jamais, même chassé de votre cœur. Autrement, quelle valeur auraient les paroles saintes de cette lettre, ma première et ma dernière prière peut-être! Je mériterais mes angoisses si je cessais un jour de penser à vous, de vous aimer, heureux ou malheureux!

II.

Vous ne partez pas ! Je suis donc aimé ! moi, pauvre être obscur. Ma chère Pauline, vous ne connaissez pas toute la puissance du regard auquel je crois, et que vous m'avez jeté pour m'annoncer que j'avais été déjà choisi par vous, par vous jeune et belle, qui voyez tout à vos pieds. Pour vous faire comprendre mon bonheur, il faudrait vous raconter ma vie. Si vous m'eussiez repoussé, pour moi tout était fini. J'avais trop souffert. Oui, mon amour, ce bienfaisant et magnifique amour était un dernier effort vers la vie heureuse dont mon ame avait soif, une ame

déjà brisée par des travaux inutiles, consumée par des craintes qui me font douter de moi, rongée par des désespoirs qui m'ont souvent persuadé de mourir. Non, personne dans le monde ne sait la terreur que ma fatale imagination me cause à moi-même. Elle m'élève souvent dans les cieux, et tout à coup me laisse tomber à terre d'une hauteur prodigieuse. D'intimes élans de force, quelques rares et secrets témoignages d'une lucidité particulière me disent parfois que je puis beaucoup. Alors j'enveloppe le monde par ma pensée, je le pétris, je le façonne, je le pénètre, je le comprends ou crois le comprendre; mais soudain, je me réveille seul, et me trouve dans une nuit profonde, tout chétif; j'oublie les lueurs que je viens d'entrevoir, je suis privé de secours, et surtout sans un cœur où je puisse me réfugier! Ce malheur de ma vie morale agit également sur mon existence réelle. La nature de mon esprit m'y livre sans défense aux joies du bonheur comme aux affreuses clartés de la réflexion. Alors, voyant avec une même lucidité les obstacles et le succès, suivant ma croyance du moment, je suis heureux ou malheureux. Ainsi, lorsque je vous vis, j'eus le pressentiment d'une nature angélique; je respirai l'air favorable à ma brûlante poitrine; puis, j'en-

tendis en moi cette voix qui ne trompe jamais, et qui m'avertissait d'une vie heureuse. Mais apercevant aussi toutes les barrières qui nous séparaient, devinant pour la première fois les préjugés du monde, et les comprenant alors dans toute l'étendue de leur petitesse, les obstacles m'effrayèrent encore plus que la vue du bonheur ne m'exaltait. Aussitôt, je ressentis cette réaction terrible par laquelle mon ame expansive est refoulée sur elle-même. Le sourire que vous aviez fait naître sur mes lèvres se changea tout à coup en contraction amère, et je tâchai de rester froid, pendant que mon sang bouillonnait, agité par mille sentimens contraires. Enfin, je reconnus cette sensation mordante à laquelle vingt-trois années pleines de soupirs réprimés et d'expansions trahies ne m'ont pas encore habitué. Eh bien, Pauline, le regard par lequel vous m'avez annoncé le bonheur a tout à coup réchauffé ma vie et changé mes misères en félicités. Je voudrais maintenant avoir souffert davantage. Mon amour s'est trouvé grand tout à coup. Mon ame était un vaste pays auquel manquaient les bienfaits du soleil, et votre regard y a jeté soudain la lumière. Chère providence! vous serez tout pour moi, pauvre orphelin qui n'ai d'autre parent que mon oncle. Vous serez

toute ma famille, comme vous êtes déjà ma seule richesse, et le monde entier pour moi. Ne m'avez-vous pas jeté toutes les fortunes de l'homme par ce chaste, par ce prodigue, par ce timide regard? Oui, vous m'avez donné une confiance, une audace incroyables. Je puis tout maintenant. J'étais revenu à Blois, découragé. Cinq ans d'études au milieu de Paris m'avaient montré le monde comme une prison. Je concevais des sciences entières et n'osais en parler. La gloire me semblait un charlatanisme auquel une ame vraiment grande ne devait pas se prêter. Mes idées ne pouvaient donc passer que sous la protection d'un homme assez hardi pour monter sur les tréteaux, et parler d'une voix haute aux niais qu'il méprise. Cette intrépidité me manquait. J'allais, brisé par les arrêts de cette foule, désespérant d'en être jamais écouté. J'étais et trop bas et trop haut! Je dévorais mes pensées comme d'autres dévorent leurs humiliations. J'en étais arrivé à mépriser la science, parce que je lui reprochais de ne rien ajouter au bonheur réel. Mais depuis hier, en moi tout est changé. Pour vous, je convoite les palmes de la gloire et tous les triomphes du talent! Je veux, en apportant ma tête sur vos genoux, y faire reposer tous les regards du monde, comme je

veux mettre dans mon amour toutes les idées, tous les pouvoirs ! La plus immense des renommées est un bien que nulle puissance ne peut créer. Eh bien ! je puis, si je le veux, vous faire un lit de lauriers. Mais si les paisibles ovations de la science ne vous satisfaisaient pas, je porte en moi le glaive et la parole, je saurai courir dans la carrière des honneurs et de l'ambition, comme d'autres s'y traînent ! Parlez, Pauline, je serai tout ce que vous voudrez que je sois. Ma volonté de fer peut tout. Je suis aimé ! Armé de cette pensée, un homme ne doit-il pas faire tout plier devant lui. Tout est possible à celui qui veut tout. Soyez le prix du succès, et demain j'entre en lice. Pour obtenir un regard comme celui que vous m'avez jeté, je franchirais le plus profond des précipices. Vous m'avez expliqué les fabuleuses entreprises de la chevalerie, et les plus capricieux récits des Mille et une Nuits. Maintenant je crois aux plus fantasques exagérations de l'amour, et à la réussite de tout ce qu'entreprennent les prisonniers pour conquérir la liberté. Vous avez réveillé mille vertus endormies dans mon être : la patience, la résignation, toutes les forces du cœur, toutes les puissances de l'ame ; je vis par vous, et, pensée délicieuse, pour vous. Maintenant tout a un sens, pour moi,

dans cette vie, et je comprends même les vanités de la richesse. Je me surprends à verser toutes les perles de l'Inde à vos pieds; je me plais à vous voir couchée, ou parmi les plus belles fleurs, ou sur le plus moelleux des tissus, et toutes les splendeurs de la terre me semblent à peine dignes de vous, en faveur de qui je voudrais pouvoir disposer des accords et des lumières que prodiguent les harpes et les étoiles dans les cieux. Pauvre studieux poète, ma parole vous offre des trésors que je n'ai pas! je ne puis vous donner que mon cœur, où vous régnerez toujours : là, sont tous mes biens. Mais n'est-ce donc pas un trésor qu'une éternelle reconnaissance, un sourire dont le bonheur variera les expressions, et l'attention constante de mon amour à deviner les vœux de votre ame aimante? Un regard céleste ne nous a-t-il pas dit que nous pourrions toujours nous entendre. J'ai donc maintenant une prière à faire tous les soirs à Dieu, prière pleine de vous : — « Faites que ma Pauline soit heureuse! » Mais ne remplirez-vous donc pas mes jours, comme déjà vous remplissez mon cœur! Adieu, vous que je confie à Dieu!

III.

Pauline! dis-moi si j'ai pu te déplaire en quelque chose, hier? Abjure cette fierté de cœur qui fait endurer secrètement les peines causées par un être aimé. Gronde-moi. Depuis hier je ne sais quelle crainte va gue de t'avoir offensée répand de la tristesse sur ce tte vie du cœur que tu m'as faite et si douce et si riche. Souvent, le plus léger voile qui s'interpose entre deux ames devient un mur d'airain. Il n'est pas de légers crimes en amour! Si vous avez tout le génie de ce beau sentiment, vous devez en ressentir toutes les souffrances. Mais, mon cher trésor, sans doute la faute vient de

moi, s'il y a faute. Je n'ai pas l'orgueil de comprendre un cœur de femme dans toute l'étendue de sa tendresse, dans toute la grâce de ses dévouemens; seulement, je tâcherai de deviner toujours le prix de ce que tu voudras me révéler dans les secrets du tien. Parle-moi, réponds-moi promptement. La mélancolie dans laquelle nous jette le sentiment d'un tort est bien affreuse, elle enveloppe la vie et fait douter de tout. Je suis resté pendant cette matinée assis sur le bord du chemin creux, voyant les tourelles de Villenoix, et n'osant aller jusqu'à notre haie. Si tu savais tout ce que j'ai vu dans mon ame! quels tristes fantômes ont passé devant moi, sous ce ciel gris, dont le froid aspect augmentait encore mes sombres dispositions. J'ai eu de sinistres pressentimens. J'ai eu peur de ne pas te rendre heureuse. Il faut tout te dire, ma chère Pauline. Il se rencontre des momens où l'esprit qui m'anime semble se retirer de moi. Je suis comme abandonné par ma force. Alors, tout me pèse, chaque fibre de mon corps devient inerte, chaque sens se détend, mon regard s'amollit, ma langue est glacée, l'imagination s'éteint, les désirs meurent, et ma forme humaine subsiste seule. Alors, tu serais là dans toute la gloire de ta beauté, tu me

prodiguerais tes plus curieux sourires et tes plus tendres paroles, il s'élèverait une puissance mauvaise qui m'aveuglerait, et me traduirait en sons discords la plus ravissante des mélodies. Alors, du moins je le crois, se dresse devant moi je ne sais quel génie raisonneur qui me fait voir le néant au fond des plus certaines richesses. Ce démon impitoyable fauche toutes les fleurs, ricane des sentimens les plus doux, en me disant : « Eh bien ! après ? » flétrit la plus belle œuvre en m'en montrant le principe, et me dévoile le mécanisme des choses en m'en cachant les résultats harmonieux. En ces momens terribles où le mauvais ange s'empare de mon être, où la lumière divine s'obscurcit en mon ame sans que j'en sache la cause, je reste triste et je souffre ; je voudrais être sourd et muet ; je souhaite la mort, j'y vois un repos. Ces heures de doute et d'inquiétude sont peut-être nécessaires ; elles m'apprennent du moins à ne pas avoir d'orgueil, après les élans qui m'ont porté dans les cieux où je moissonne les idées à pleines mains ; car c'est toujours après avoir long-temps parcouru les vastes campagnes de l'intelligence, après des méditations lumineuses, que, lassé, fatigué, je tombe dans ces ténèbres. En ce moment, mon ange, une femme devrait douter de

ma tendresse, elle le pourrait du moins. Souvent, elle, capricieuse, maladive ou triste, réclamera les caressans trésors d'une tendresse ingénieuse, et je n'aurai pas un regard pour la consoler ! J'ai la honte, Pauline, de t'avouer qu'alors je pourrais pleurer avec toi ; mais que rien ne m'arracherait un sourire. Et cependant, une femme trouve dans son amour la force de taire ses douleurs ! Elle sait, pour son enfant comme pour celui qu'elle aime, rire en souffrant. Pour toi, Pauline, ne pourrai-je donc imiter la femme dans ses sublimes délicatesses ? Depuis hier je doute de moi-même. Si j'ai pu te déplaire une fois, si je ne t'ai pas comprise, je tremble d'être emporté souvent ainsi par mon fatal démon hors de notre bonne sphère. Si j'avais beaucoup de ces momens affreux, si mon amour sans bornes ne savait pas racheter les heures mauvaises de ma vie, si j'étais destiné à demeurer tel que je suis. Fatales questions ! La puissance est un bien fatal présent, si toutefois ce que je sens en moi est la puissance. Pauline, éloigne-toi de moi, abandonne-moi, je préfère souffrir tous les maux de la vie à la douleur de te savoir malheureuse par moi. Mais peut-être le démon n'a-t-il pris autant d'empire sur mon ame que parce qu'il ne s'est point encore trouvé

près de moi de mains douces et blanches pour le chasser. Jamais une femme ne m'a versé le baume de ses consolations, et j'ignore si, lorsqu'en ces momens de lassitude, l'amour agitera ses ailes au-dessus de ma tête, il ne répandra pas dans mon cœur de nouvelles forces. Peut-être, ces cruelles mélancolies sont-elles un fruit de ma solitude, une des souffrances de l'ame abandonnée qui gémit et paie ses trésors inconnus par des douleurs inconnues. Aux légers plaisirs, les légères souffrances; aux immenses bonheurs, des maux inouïs. Quel arrêt! S'il était vrai, ne devons-nous pas frissonner pour nous, qui sommes si heureux? Si la nature nous vend les choses selon leur valeur, dans quel abyme allons-nous donc tomber? Ah! les amans les plus richement partagés sont ceux qui meurent ensemble au milieu des trésors de leur jeunesse et de leur amour! Quelle tristesse! Mon ame pressent-elle un méchant avenir? Je m'examine. Je me demande s'il se trouve quelque chose en moi qui doive t'apporter le plus léger souci? Je t'aime peut-être en égoïste? Je mettrai peut-être sur ta chère tête d'amour un fardeau plus pesant que ma tendresse ne sera douce à ton cœur? S'il existe en moi quelque puissance inexorable à laquelle j'obéis, si je dois maudire quand

tu joindras les mains pour prier, si quelque triste pensée me domine lorsque je voudrai me mettre à tes pieds pour jouer avec toi comme un enfant, ne seras-tu pas jalouse de cet exigeant et fantasque génie ? Comprends-tu bien, cœur à moi, que j'ai peur de n'être pas tout à toi, que j'abdiquerais volontiers tous les sceptres, toutes les palmes du monde pour faire de toi mon éternelle pensée; pour voir, dans notre délicieux amour, une belle vie et un beau poëme ; pour y jeter mon ame, y engloutir mes forces, et demander à chaque heure les joies qu'elle nous doit. Mais voilà que reviennent en foule mes souvenirs d'amour, les nuages de ma tristesse vont se dissiper. Adieu. Je te quitte pour être mieux à toi. Mon ame chérie, j'attends un mot, une parole qui me rende la paix du cœur. Que je sache si j'ai contristé ma Pauline, ou si j'ai été trompé par une douteuse expression de ton visage ? Je ne voudrais pas avoir à me reprocher, même après toute une vie heureuse, d'être venu vers toi sans un sourire plein d'amour, sans une parole de miel. Affliger la femme que l'on aime! pour moi, Pauline, c'est un crime. Dis-moi la vérité, ne me fais pas quelque généreux mensonge, mais désarme ton pardon de toute cruauté.

FRAGMENT.

Un attachement si complet est-il un bonheur? Oui! des années de souffrance ne paieraient pas une heure d'amour. Hier, ton apparente tristesse a passé dans mon ame avec la rapidité d'une ombre qui se projette. Étais-tu triste ou souffrais-tu? J'ai souffert. D'où venait ce chagrin? Écris-moi vite. Pourquoi ne l'ai-je pas deviné? Nous ne sommes donc pas encore complètement unis par la pensée? Je devrais, à deux lieues de toi comme à mille, ressentir tes peines et tes douleurs. Je ne croirai pas t'aimer, tant que ma vie ne sera pas assez intimement liée à la tienne pour que nous ayons la même vie, le même cœur, la même idée. Je dois être où tu es, voir ce que tu vois, ressentir ce que tu ressens, et te suivre par la pensée. N'ai-je pas déjà su, le premier, que ta voiture avait versé, que tu étais blessée? Mais aussi ce jour-là, ne t'avais-je pas quittée? Je te voyais. Quand mon oncle m'a demandé pourquoi je pâlissais, je lui ai dit: « Ma-

demoiselle de Villenoix vient de tomber ! » Pourquoi donc n'ai-je pas lu dans ton ame, hier? Voulais-tu me cacher la cause de ce chagrin? Cependant j'ai cru deviner que tu avais fait en ma faveur quelques efforts malheureux auprès du redoutable M. Salomon, qui me glace. Cet homme n'est pas de notre ciel. Pourquoi veux-tu que notre bonheur, qui ne ressemble en rien à celui des autres, se conforme aux lois du monde? Mais j'aime trop tes mille pudeurs, ta religion, tes superstitions, pour ne pas obéir à tes moindres caprices. Ce que tu fais, doit être bien, rien n'est plus pur que ta pensée, comme rien n'est plus beau que ton visage où se réfléchit ton ame divine. J'attendrai ta lettre avant d'aller par les chemins chercher le doux moment que tu m'accordes. Ah! si tu savais combien l'aspect des tourelles me fait palpiter, quand enfin, je les vois bordées de lueur par la lune, notre amie, notre seule confidente!

IV.

Adieu la gloire, adieu l'avenir, adieu la vie que je rêvais! Maintenant, ma tout aimée, ma gloire est d'être à toi, digne de toi; mon avenir est tout entier dans l'espérance de te voir; et, ma vie? n'est-ce pas de rester à tes pieds, de me coucher sous tes regards, de respirer en plein dans les cieux que tu m'as créés. Toutes mes forces, toutes mes pensées, doivent t'appartenir, à toi qui m'as dit ces enivrantes paroles : « Je veux tes peines! » Ne serait-ce pas dérober des joies à l'amour, des momens au bonheur, des sentimens à ton ame divine, que

de donner des heures à l'étude, des idées au monde, des poésies aux poètes ? Non, non, chère vie à moi, je te veux tout réserver, je veux t'apporter toutes les fleurs de mon ame. Y a-t-il rien d'assez beau, d'assez splendide dans les trésors de la terre et de l'intelligence, pour fêter un cœur aussi riche, un cœur aussi pur que le tien, et auquel j'ose allier le mien, parfois ? Oui, parfois, j'ai l'orgueil de croire que je sais aimer autant que tu aimes ! Mais non, tu es un *ange-femme*, et il y aura toujours plus de charme dans l'expression de tes sentimens, plus de parfum dans ton souffle, plus d'harmonie dans ta voix, plus de grâce dans tes sourires, plus de pureté dans tes regards que dans les miens ! Oui, laisse-moi penser que tu es une création d'une sphère plus élevée que ne l'est la mienne. Tu auras l'orgueil d'en être descendue, et moi celui de t'avoir méritée. Et tu ne seras peut-être pas déchue en venant à moi, pauvre et malheureux ! Oui, si le plus bel asile d'une femme est un cœur tout à elle, tu seras toujours souveraine dans le mien. Aucune pensée, aucune action ne ternira jamais ce cœur, riche sanctuaire, tant que tu voudras y résider ; mais n'y demeureras-tu pas sans cesse ? Ne m'as-tu pas dit ce mot délicieux : *Maintenant et toujours !*

Et nunc et semper ! J'ai gravé sous ton portrait ces paroles du Rituel, dignes de toi, comme elles sont dignes de Dieu. Il est, *et maintenant et toujours*, comme sera mon amour ! Non, non, je n'épuiserai jamais ce qui est immense, infini, sans bornes : tel est le sentiment que je sens en moi pour toi. J'en ai deviné l'incommensurable étendue, comme nous devinons l'espace, par la mesure d'une de ses parties ! Ainsi, j'ai eu des jouissances ineffables, des heures entières pleines de méditations chatouilleuses en me rappelant un seul de tes gestes, ou l'accent d'une phrase. Il y aura donc des souvenirs sous le poids desquels il faudra succomber, si déjà la souvenance d'une heure douce et familière me fait pleurer de joie, attendrit, pénètre mon ame, et devient une intarissable source de bonheur. Aimer, c'est la vie de l'ange ! Il me semble que je n'épuiserai jamais le plaisir que j'éprouve à te voir. Ce plaisir, le plus modeste de tous, mais auquel le temps manque toujours, m'a fait comprendre les éternelles contemplations dans lesquelles restent les Séraphins et les Esprits devant Dieu : rien n'est plus naturel, s'il émane de son essence une lumière aussi fertile en sentimens nouveaux que l'est celle de tes yeux, de ton front imposant, de ta belle physio-

nomie, céleste image de ton ame, l'ame, cet autre nous-mêmes dont la forme pure ne périssant jamais rend alors notre amour immortel. Je voudrais qu'il existât un langage autre que celui dont je me sers, pour t'exprimer les renaissantes délices de mon amour ; il y en a bien un, il n'est qu'à nous. Nos regards ne sont-ils pas de vivantes paroles ; mais ne faut-il pas aussi nous voir pour entendre par les yeux ces interrogations et ces réponses du cœur si vives, si pénétrantes que tu m'as dit un soir : — « Taisez-vous ! » quand je ne parlais pas. T'en souviens-tu, ma chère vie ? De loin, quand je suis dans les ténèbres de l'absence, je suis forcé d'employer des mots humains pour rendre des sensations divines. Les mots accusent au moins les sillons qu'elles tracent dans mon ame, comme Dieu résume imparfaitement les idées que nous avons de ce mystérieux principe. Encore, malgré la science du langage, n'ai-je jamais rien trouvé dans l'infini de ses expressions qui pût te peindre la délicieuse étreinte par laquelle ma vie se fond dans la tienne quand je pense à toi. Puis, par quel mot finir, lorsque je cesse de t'écrire sans pour cela te quitter ? Que signifie adieu, à moins de mourir ? Mais la mort serait-elle un adieu ? Alors mon ame ne se réunirait-elle pas

plus intimement à la tienne ? O mon éternelle pensée ! naguère, je t'offris à genoux mon cœur et ma vie ; maintenant, quelles nouvelles fleurs de sentiment trouverai-je donc en mon ame, que je ne t'aie données ? Ne serait-ce pas t'envoyer une parcelle du bien que tu possèdes ? N'es-tu pas mon avenir ? Combien je regrette le passé ! Ces années qui ne nous appartiennent plus, je voudrais te les rendre toutes, et t'y faire régner comme tu règnes sur ma vie. Mais qu'est-ce que le temps de mon existence où je ne te connaissais pas ? Ce serait le néant, si je n'avais pas été si malheureux.

FRAGMENT.

Ange aimé, quelle douce soirée que celle d'hier ! Que de richesse dans ton cher cœur ! ton amour est donc inépuisable, comme le mien ! Chaque mot m'apportait de nouvelles joies, et chaque regard en étendait la profondeur. L'expression calme de ta physionomie donnait un horizon sans bornes à nos pensées ! oui, tout

était alors infini comme le ciel, et doux comme son azur. La délicatesse de tes traits adorés se reproduisait, je ne sais par quelle magie, dans tes gentils mouvemens, dans tes gestes menus. Je savais bien que tu étais tout grâce et tout amour, mais j'ignorais combien tu étais gracieuse. Tout s'accordait à me conseiller ces voluptueuses sollicitations, à me faire demander ces premières grâces qu'une femme refuse toujours sans doute, pour se les laisser ravir. Mais non, toi, chère ame de ma vie, tu ne sauras jamais d'avance ce que tu pourras accorder à mon amour, et tu te donneras sans le vouloir peut-être! tu es vraie, et n'obéis qu'à ton cœur. Comme la douceur de ta voix s'alliait aux tendres harmonies de l'air pur et des cieux tranquilles! Pas un cri d'oiseau, pas une brise: la solitude et nous! Les feuillages immobiles ne tremblaient même pas dans ces admirables couleurs du couchant qui sont tout à la fois ombre et lumière. Tu as senti ces poésies célestes, toi qui unissais tant de sentimens divers, et reportais si souvent tes yeux vers le ciel pour ne pas me répondre! Toi, fière et rieuse, humble et despotique, te donnant tout entière en ame, en pensée, et te dérobant à la plus timide des caresses! Chères coquetteries du cœur! elles vi-

brent toujours dans mon oreille, elles s'y roulent et s'y jouent encore, ces délicieuses paroles, à demi bégayées comme celles des enfans, et qui n'étaient ni des promesses, ni des aveux, mais qui laissaient à l'amour ses belles espérances, sans craintes et sans tourmens ! Quel chaste souvenir dans la vie ! Quel épanouissement de toutes les fleurs qui naissent au fond de l'ame, et qu'un rien peut flétrir, mais qu'alors tout animait et fécondait ! Ce sera toujours ainsi, n'est-ce pas, mon aimée ? En me rappelant, au matin, les vives et fraîches douceurs dont ce moment a été la source, je me sens dans l'ame un bonheur qui me fait concevoir le véritable amour comme un océan de sensations éternelles et toujours neuves où l'on se plonge avec de croissantes délices. Chaque jour, chaque parole, chaque caresse, chaque regard doit y ajouter le tribut de sa joie écoulée. Oui, les cœurs, assez grands pour ne rien oublier, doivent vivre, à chaque battement, de toutes leurs félicités passées, comme de toutes celles que promet l'avenir. Voilà ce que je rêvais autrefois, et ce n'est plus un rêve aujourd'hui ! N'ai-je pas rencontré sur cette terre un ange qui m'en a fait connaître toutes les joies pour me récompenser peut-être d'en avoir supporté

toutes les douleurs! Ange du ciel, je te salue par un baiser.

Je t'envoie cette hymne échappée à mon cœur, je te la devais; mais elle te peindra difficilement ma reconnaissance et ces prières matinales que mon cœur adresse chaque jour à celle qui m'a dit tout l'évangile du cœur dans ce mot divin : — CROYEZ !

V.

Comment, cœur chéri, plus d'obstacles! Nous serons libres d'être l'un à l'autre, chaque jour, à chaque heure, chaque moment, toujours. Nous pourrons rester, pendant toutes les journées de notre vie, heureux comme nous le sommes furtivement en de rares instans! Quoi! nos sentimens si purs, si profonds, prendront les formes délicieuses des mille caresses que j'ai rêvées! Ton petit pied se déchaussera pour moi! tu seras toute à moi! Ce bonheur me tue, il m'accable. Ma tête est trop faible, elle éclate sous la violence de mes pensées. Je pleure et je

ris, j'extravague. Chaque plaisir est comme une flèche ardente, il me perce et me brûle! Mon imagination te fait passer devant mes yeux ravis, éblouis, sous les innombrables et capricieuses figures qu'affecte la volupté. Enfin, toute notre vie est là, devant moi, avec ses torrens, ses repos, ses joies; elle bouillonne, elle s'étale, elle dort; puis elle se réveille jeune, fraiche. Je nous vois tous deux unis, marchant du même pas, vivant de la même pensée; toujours au cœur l'un de l'autre, nous comprenant, nous entendant comme l'écho reçoit et redit les sons à travers les espaces! Peut-on vivre long-temps en dévorant ainsi sa vie à toute heure? Ne mourrons-nous pas dans le premier embrassement? Et que sera-ce donc, si déjà nos ames se confondaient dans ce doux baiser du soir, qui nous enlevait nos forces; ce baiser sans durée, dénouement de tous mes désirs, interprète impuissant de tant de prières échappées à mon ame pendant nos heures de séparation, et cachées au fond de mon cœur comme des remords. Moi qui revenais me coucher dans la haie pour entendre le bruit de tes pas quand tu retournais au château, je vais donc pouvoir t'admirer à mon aise, agissant, riant, jouant, causant, allant. Joies sans fin! Tu ne sais pas tout ce que je sens de jouis-

sances à te voir marcher, aller et venir! Il faut être homme pour éprouver ces sensations profondes. Chacun de tes mouvemens me donne plus de plaisir que n'en peut prendre une mère à voir son enfant joyeux ou endormi. Je t'aime de tous les amours ensemble. La grâce de ton moindre geste est toujours nouvelle pour moi. Il me semble que je passerais les nuits à respirer ton souffle; je voudrais me glisser dans tous les actes de ta vie, être la substance même de tes pensées; je voudrais être toi-même. Enfin, je ne te quitterai donc plus! Aucun sentiment humain ne troublera plus notre amour, infini dans ses transformations et pur comme tout ce qui est un; notre amour vaste comme la mer, vaste comme le ciel! Tu es à moi! toute à moi! Je pourrai donc regarder au fond de tes yeux pour deviner la chère ame qui s'y cache et s'y révèle tour à tour pour y épier tes désirs! Ma bien aimée, écoute certaines choses que je n'osais te dire encore, mais que je puis t'avouer aujourd'hui. Je sentais en moi je ne sais quelle pudeur d'ame qui s'opposait à l'entière expression de mes sentimens, et je tâchais de les revêtir des formes de la pensée. Mais maintenant je voudrais mettre mon cœur à nu, te dire toute l'ardeur de mes rêves, te dévoiler la

chaude ambition de mes sens irrités par la solitude où j'ai vécu, toujours enflammés par l'attente du bonheur, et réveillés par toi, par toi si douce de formes, si attrayante en tes manières! Mais est-il possible d'exprimer combien je suis altéré de ces félicités inconnues que donne la possession d'une femme aimée, et auxquelles deux ames étroitement unies par l'amour, doivent prêter une force de cohésion effrénée. Sache-le, ma Pauline, je suis resté pendant des heures entières dans une stupeur causée par la violence de mes souhaits passionnés, restant perdu dans le sentiment d'une caresse comme dans un gouffre sans fond. En ces momens, ma vie entière, mes pensées, mes forces se fondent, s'unissent dans ce que je nomme un désir, faute de mots pour exprimer un délire sans nom! Et maintenant, je puis t'avouer que le jour où j'ai refusé la main que tu me tendais par un si joli mouvement, triste sagesse qui t'a fait douter de mon amour, j'étais dans un de ces momens de folie où l'on médite un meurtre pour posséder une femme. Oui, si j'avais senti la délicieuse pression que tu m'offrais, aussi vivement que ta voix retentissait dans mon cœur, je ne sais où m'aurait conduit la violence de mes désirs. Mais je puis me taire et

souffrir beaucoup ! Pourquoi parler de ces douleurs quand mes contemplations vont devenir des réalités ? Il me sera donc maintenant permis de faire, de toute notre vie, une seule caresse ! Chérie aimée, il y a tel effet de lumière sur tes cheveux noirs qui me ferait rester, les larmes dans les yeux, pendant de longues heures occupé à voir ta chère personne, si tu ne me disais pas en te retournant : « Finis, tu me rends honteuse ! » Demain, notre amour se saura donc ! Ah ! Pauline ! ces regards des autres à supporter, cette curiosité publique me serre le cœur. Allons à Villenoix, restons-y loin de tout. Je voudrais qu'aucune créature ayant face humaine n'entrât dans le sanctuaire où tu seras à moi. Je voudrais même qu'après nous il n'existât plus, qu'il fût détruit. Oui, je voudrais dérober à la nature entière un bonheur que nous sommes seuls à comprendre, à sentir, et qui est tellement immense que je m'y jette pour y mourir : c'est un abyme. Ne t'effraie pas des larmes dont cette lettre est pleine, ce sont des larmes de joie. Mon seul bonheur, nous ne nous quitterons donc plus.

VI.

En 1823, j'allais de Paris en Touraine par la diligence. A Mer, le conducteur prit un voyageur pour Blois. En le faisant entrer dans la partie de la voiture où je me trouvais, il lui dit en plaisantant : — Vous ne serez pas gêné là, monsieur Lefebvre ! En effet, j'étais seul. A ce nom, en voyant un vieillard à cheveux blancs qui paraissait au moins octogénaire, je pensai tout naturellement à l'oncle de Lambert. Après quelques questions insidieuses, j'appris que je ne me trompais pas. Le bonhomme venait de faire ses vendanges à Mer, et retournait à Blois.

Aussitôt je lui demandai des nouvelles de mon ancien *faisant*. Au premier mot, la physionomie du vieil oratorien, déjà grave et sévère comme celle d'un soldat qui aurait beaucoup souffert, devint triste et brune ; les rides de son front se contractèrent légèrement ; il serra ses lèvres, me jeta un regard équivoque, et me dit : — Vous ne l'avez pas revu depuis le collége?

— Non, ma foi, répondis-je. Mais nous sommes aussi coupables l'un que l'autre, s'il y a oubli. Vous le savez, les jeunes gens mènent une vie si aventureuse et si passionnée en quittant les bancs de l'école, qu'il faut se retrouver pour savoir combien l'on s'aime encore. Cependant, parfois, un souvenir de jeunesse arrive et il est impossible de s'oublier tout-à-fait, surtout lorsqu'on a été aussi amis que nous l'étions Lambert et moi. On nous avait appelés *le Poète-et-Pythagore !*

Je lui dis mon nom ; mais en l'entendant, la figure du bonhomme se rembrunit encore.

— Vous ne connaissez donc pas son histoire ! reprit-il. Mon pauvre neveu devait épouser la plus riche héritière de Blois, et, la veille de son mariage, il est devenu fou.

— Lambert, fou ! m'écriai-je frappé de stupeur. Et par quel événement ? C'était la plus

riche mémoire, la tête la plus fortement organisée, le jugement le plus sagace que j'aie rencontrés ! Beau génie, un peu trop passionné peut-être pour la mysticité; mais le meilleur cœur du monde ! Il lui est donc arrivé quelque chose de bien extraordinaire ?

— Je vois que vous l'avez bien connu ! me dit le bonhomme.

Alors depuis Mer jusqu'à Blois, nous parlâmes de mon pauvre camarade, en faisant de longues digressions par lesquelles je m'instruisis des particularités que j'ai déjà rapportées pour présenter les faits dans un ordre qui les rendît intéressans. J'appris à son oncle le secret de nos études, la nature des occupations de son neveu; le vieillard me raconta les événemens survenus dans la vie de Lambert depuis que je l'avais quitté. A entendre M. Lefebvre, Lambert aurait donné quelques marques de folie avant son mariage. Mais ces symptômes lui étant communs avec tous ceux qui aiment passionnément, ils me parurent moins caractéristiques lorsque je connus et la violence de son amour et mademoiselle de Villenoix. En province, où les idées se raréfient, un homme plein de pensées neuves et dominé par un système comme l'état Louis, pouvait passer au moins pour un original. Son

langage devait surprendre d'autant plus, qu'il parlait plus rarement. Il disait : *Cet homme n'est pas de mon ciel*, là où les autres disaient : *Nous ne mangerons pas un minot de sel ensemble.* Chaque homme de talent a ses idiotismes particuliers. Plus large est le génie, plus tranchées sont les bizarreries qui constituent les divers degrés d'*originalité*. En province, un original passe pour un homme à moitié fou. Les premières paroles de M. Lefebvre me firent donc douter de la folie de mon camarade. Tout en écoutant le vieillard, je critiquais intérieurement son récit. Le fait le plus grave était survenu quelques jours avant le mariage des deux amans. Louis avait eu quelques accès de catalepsie, bien caractérisés. Il était resté pendant cinquante-neuf heures immobile, les yeux fixes, sans manger ni parler, état purement nerveux dans lequel tombent quelques personnes en proie à une violente passion; phénomène rare, mais dont les médecins connaissent parfaitement les effets. S'il y avait quelque chose d'extraordinaire, c'est que Louis n'eût pas eu déjà plusieurs accès de cette maladie ; à laquelle le prédisposaient son habitude de l'extase, et la nature de ses idées. Mais sa constitution extérieure et intérieure était si parfaite qu'elle avait sans doute résisté jusqu'a-

lors à l'abus de ses forces. L'exaltation à laquelle dut le faire arriver l'attente du plus grand bonheur humain, encore agrandi chez lui par la chasteté du corps, et par la puissance de l'ame, avait bien pu déterminer cette crise dont il est si difficile de juger les résultats. Les lettres que le hasard a conservées, accusent d'ailleurs assez bien sa transition de l'idéalisme dans lequel il vivait au sensualisme le plus aigu.

Jadis, nous avions qualifié d'admirable ce phénomène humain dans lequel Lambert voyait la séparation fortuite de nos deux natures, et les symptômes d'une absence complète de l'être intérieur usant de ses facultés inconnues sous l'empire d'une cause inobservée. Cette maladie, abyme tout aussi profond que le sommeil, se rattachait au système de preuves que Lambert avait données dans son *Traité de la Volonté*. Au moment où M. Lefebvre me parla du premier accès de Louis, je me souvins tout à coup d'une conversation que nous eûmes à ce sujet, après la lecture d'un livre de médecine.

— Une méditation profonde, une belle extase sont peut-être, me dit-il en terminant, des catalepsies incomplètes.

Le jour où il formula si brièvement cette pensée, il avait tâché de lier les phénomènes

moraux entre eux, par une chaîne d'effets, en suivant pas à pas tous les actes de l'intelligence, commençant par les simples mouvemens de l'instinct purement animal qui suffit à tant d'êtres, surtout à certains hommes dont les forces passent toutes dans un travail purement mécanique; puis, allant à l'agrégation des pensées, arrivant à la comparaison, à la réflexion, à la méditation, enfin à l'extase et à la catalepsie. Certes, Lambert crut avec la naïve conscience du jeune âge avoir fait le plan d'un beau livre en échelonnant ainsi ces divers degrés des puissances intérieures de l'homme. Je me rappelle que, par une de ces fatalités qui font croire à la prédestination, nous attrapâmes le grand Martyrologe, où sont contenus les faits les plus curieux sur l'abolition complète de la vie corporelle à laquelle l'homme peut arriver dans les paroxismes de ses facultés intérieures. Alors Lambert, en réfléchissant aux effets du fanatisme, fut conduit à penser que les collections d'idées auxquelles nous donnons le nom de *sentiment*, pouvaient bien être le jet matériel de quelque fluide que produisent les hommes plus ou moins abondamment suivant la manière dont leurs organes en absorbent les substances génératrices dans les milieux où ils vivent. Nous

nous passionnâmes pour la catalepsie, et, avec l'ardeur que les enfans mettent dans leurs entreprises, nous essayâmes de supporter la douleur *en pensant à autre chose*. Nous nous fatiguâmes beaucoup à faire quelques expériences assez analogues à celles dues aux convulsionnaires dans le siècle dernier, fanatisme religieux qui servira quelque jour à la science humaine. Je montais sur l'estomac de Lambert, et m'y tenais plusieurs minutes sans lui causer la plus légère douleur. Mais, malgré ces folles tentatives, nous n'eûmes aucun accès de catalepsie. Cette digression m'a paru nécessaire pour expliquer mes premiers doutes que M. Lefebvre dissipa complètement.

— Lorsque son accès fut passé, me dit-il, mon neveu tomba dans une terreur profonde, dans une mélancolie dont rien ne put le sortir. Il se crut impuissant. Je me mis à le surveiller avec l'attention d'une mère pour son enfant, et le surpris heureusement, au moment où il allait pratiquer sur lui-même l'opération à laquelle Origène crut devoir son talent. Alors je l'emmenai promptement à Paris pour le confier aux soins de M. Esquirol. Pendant le voyage, Louis resta plongé dans une somnolence presque continuelle, et ne me reconnut plus. A Paris, les

médecins le regardèrent comme incurable, et conseillèrent unanimement de le laisser dans la plus profonde solitude, en évitant de troubler le silence nécessaire à sa guérison improbable, et de le mettre dans une salle fraîche, où le jour serait constamment adouci. — Mademoiselle de Villenoix, à qui j'avais caché l'état de Louis, reprit-il en clignant les yeux, mais dont le mariage passait pour être rompu, vint à Paris, et apprit la décision des médecins. Aussitôt elle désira voir mon neveu, qui la reconnut à peine; puis, elle voulut, d'après la coutume des belles ames, se consacrer à lui donner les soins nécessaires à sa guérison. Elle y aurait été obligée, disait-elle, s'il eût été son mari, devait-elle faire moins pour son amant? Aussi a-t-elle emmené Louis à Villenoix, où ils demeurent depuis deux ans.

Au lieu de continuer mon voyage, je m'arrêtai donc à Blois dans le dessein d'aller voir Louis. Le bonhomme Lefebvre ne me permit pas de descendre ailleurs que dans sa maison, où il me montra la chambre de son neveu, les livres et tous les objets qui lui avaient appartenu. A chaque chose, il échappait au vieillard une exclamation douloureuse par laquelle il accusait les espérances que le génie précoce de Lam-

bert lui avait fait concevoir, et le deuil affreux où le plongeait cette perte irréparable.

— Ce jeune homme savait tout, mon cher monsieur ! dit-il en posant sur une table le volume où sont contenues les œuvres de Spinosa. Comment une tête aussi bien organisée a-t-elle pu se détraquer?

— Mais, monsieur, lui répondis-je, ne serait-ce pas un effet de sa vigoureuse organisation ? S'il est réellement en proie à cette crise, encore inobservée dans tous ses modes, et que nous appelons *folie*, je suis tenté d'en attribuer la cause à sa passion. Ses études, son genre de vie avaient porté ses forces et ses facultés à un degré de puissance au-delà duquel la plus légère surexcitation devait faire céder la nature. L'amour les aura donc brisées ou élevées à une nouvelle expression que peut-être calomnions-nous en la qualifiant sans la connaître.

— Mon cher monsieur, répliqua le vieillard après m'avoir attentivement écouté, votre raisonnement est sans doute fort logique ; mais je ne comprends pas comment Louis s'est affaibli par trop de force. Et quand je le comprendrais, ce triste savoir me consolerait-il de sa perte!

L'oncle de Lambert était un de ces hommes qui ne vivent que par le cœur.

Le lendemain je partis pour Villenoix. Le bonhomme m'accompagna jusqu'à la porte de Blois. Quand nous fûmes dans le chemin qui mène à Villenoix, il s'arrêta pour me dire: — Vous pensez bien que je n'y vais point. Mais, vous, n'oubliez pas ce que je vous ai dit. En présence de mademoiselle de Villenoix, n'ayez pas l'air de vous apercevoir que Louis est fou.

Puis, il resta sans bouger, à la place où je venais de le quitter, et il me regarda jusqu'à ce qu'il m'eût perdu de vue.

Je ne cheminai pas sans de profondes émotions vers le château de Villenoix. Mes réflexions croissaient à chaque pas dans cette route que Louis avait tant de fois faite, le cœur plein d'espérance, l'ame exaltée par tous les aiguillons de l'amour. Les buissons, les arbres, les caprices de cette route tortueuse dont les bords étaient déchirés par de petits ravins, acquirent un intérêt prodigieux pour moi. J'y voulais retrouver les impressions et les pensées de mon pauvre camarade. Sans doute ces conversations du soir, au bord de cette brèche où sa maîtresse venait le retrouver, avait initié mademoiselle de Villenoix aux secrets de cette ame et si noble et si vaste, comme je le fus moi-même quelques années auparavant. Mais le fait qui me préoc-

cupait le plus, et donnait à mon pélerinage un immense intérêt de curiosité, parmi les sentimens presque religieux qui me guidaient, était cette magnifique croyance de mademoiselle de Villenoix dont le bonhomme m'avait parlé. Avait-elle, à la longue, contracté la folie de son amant, ou était-elle entrée si avant dans son ame, qu'elle en pût comprendre les pensées même confuses? Je me perdais dans cet admirable problême de sentiment qui dépassait les plus belles inspirations de l'amour et ses dévouemens les plus beaux. Mourir l'un pour l'autre est un sacrifice presque vulgaire. Vivre fidèle à un seul amour est un héroïsme qui a rendu mademoiselle Dupuis immortelle. Lorsque Napoléon-le-Grand et lord Byron ont eu des successeurs là où ils avaient aimé, il est permis d'adminer cette veuve de Bolingbroke; mais mademoiselle Dupuis pouvait vivre par les souvenirs de plusieurs années de bonheur, tandis que mademoiselle de Villenoix n'ayant connu de l'amour que ses premières émotions, m'offrait le type du dévouement dans sa plus large expression. Devenue presque folle, elle était sublime; mais comprenant, expliquant la folie, elle ajoutait aux beautés d'un grand cœur, un chef-d'œuvre de physiologie digne d'être étu-

dié. Lorsque j'aperçus les hautes tourelles du château, donc l'aspect avait dû faire si souvent tressaillir le pauvre Lambert, mon cœur palpita vivement. Je m'étais associé, pour ainsi dire, à sa vie et à sa situation en me rappelant tous les événemens de notre jeunesse. Enfin, j'arrivai dans une grande cour déserte, et pénétrai jusque dans le vestibule du château sans avoir rencontré personne. Le bruit de mes pas fit venir une femme âgée, à laquelle je remis la lettre que M. Lefebvre avait écrite à mademoiselle de Villenoix. Bientôt la même femme revint me chercher, et m'introduisit dans une salle basse, dallée en marbre blanc et noir, dont les persiennes étaient fermées, et au fond de laquelle je vis indistinctement Louis Lambert.

— Asseyez-vous, monsieur, me dit une voix douce qui allait au cœur.

Mademoiselle de Villenoix se trouvait à côté de moi sans que je l'eusse aperçue, et m'avait apporté sans bruit une chaise que je ne pris pas d'abord. L'obscurité était si forte que, dans le premier moment, mademoiselle de Villenoix et Louis me firent l'effet de deux masses noires qui tranchaient sur le fond de cette atmosphère ténébreuse. Je m'assis, en proie à ce sentiment qui nous saisit presque malgré nous sous les sombres

arcades d'une église. Mes yeux, encore frappés par l'éclat du soleil, ne s'accoutumèrent que graduellement à cette nuit factice.

— Monsieur, lui dit-elle, est ton ami de collége.

Lambert ne répondit pas. Enfin je pus le voir, et il m'offrit un de ces spectacles qui se gravent à jamais dans la mémoire. Il se tenait debout, les deux coudes appuyés sur la saillie formée par la boiserie, en sorte que son buste paraissait fléchir sous le poids de sa tête inclinée sur sa poitrine. Ses cheveux, aussi longs que ceux d'une femme, tombaient sur ses épaules, et entouraient sa figure de manière à lui donner de la ressemblance avec les bustes qui représentent les grands hommes du siècle de Louis XIV. Son visage était d'une blancheur parfaite. Il frottait habituellement une de ses jambes sur l'autre par un mouvement machinal que rien n'avait pu réprimer, et le frottement continuel des deux os produisait un bruit affreux. Auprès de lui se trouvait un sommier de mousse posé sur une planche.

— Il lui arrive très rarement de se coucher, me dit mademoiselle de Villenoix, quoique chaque fois il dorme pendant plusieurs jours.

Louis se tenait debout comme je le voyais,

jour et nuit, les yeux fixes, sans jamais baisser et relever les paupières comme nous en avons l'habitude. Après avoir demandé à mademoiselle de Villenoix si un peu plus de jour ne causerait aucune douleur à Lambert; sur sa réponse, j'ouvris légèrement la persienne, et pus voir alors l'expression de la physionomie de mon ami. Hélas! déjà ridé, déjà vieux, déjà blanchi, enfin déjà plus de lumière dans ses yeux, vitreux comme ceux d'un aveugle. Tous ses traits semblaient tirés par une convulsion vers le haut de sa tête. J'essayai de lui parler à plusieurs reprises; mais il ne m'entendit pas. C'était un débris arraché à la tombe, une espèce de conquête faite par la vie, sur la mort, ou par la mort sur la vie. J'étais là depuis une heure environ, plongé dans une indéfinissable rêverie, en proie à mille idées affligeantes. J'écoutais mademoiselle de Villenoix, qui me racontait, dans tous ses détails, cette vie d'enfant au berceau. Tout à coup, Louis cessa de frotter ses jambes l'une contre l'autre, et dit d'une voix lente : — *Les anges sont blancs.*

Je ne puis expliquer l'effet produit sur moi par cette parole, par le son de cette voix tant aimée, dont j'avais si péniblement attendu les accens. Malgré moi mes yeux se remplirent de

larmes. Un pressentiment involontaire passa rapidement dans mon ame et me fit douter que Louis eût perdu la raison. J'étais cependant bien certain qu'il ne me voyait ni ne m'entendait; mais les harmonies de sa voix qui semblaient accuser un bonheur divin, communiquèrent à ces mots d'irrésistibles pouvoirs. Incomplète révélation d'un monde inconnu, sa phrase retentit dans nos ames comme quelque magnifique sonnerie d'église au milieu d'une nuit profonde. Je ne m'étonnai plus que mademoiselle de Villenoix crût Louis parfaitement sain d'entendement. Peut-être la vie de l'ame avait-elle anéanti la vie du corps. Peut-être sa compagne avait-elle, comme je l'eus alors, de vagues intuitions de cette nature mélodieuse et fleurie que nous nommons dans sa plus large expression : LE CIEL. Cette femme, cet ange restait toujours là, assise devant un métier à tapisserie, et chaque fois qu'elle tirait son aiguille, elle regardait Lambert en exprimant un sentiment triste et doux. Hors d'état de supporter cet affreux spectacle, dont je ne savais pas, comme mademoiselle de Villenoix, deviner tous les secrets, je sortis, et nous allâmes nous promener ensemble pendant quelques momens pour parler d'elle et de Lambert.

— Sans doute, me dit-elle, Louis doit paraître fou; mais il ne l'est pas, si le nom de fou doit appartenir seulement à ceux dont, par des causes inconnues, le cerveau se vicie, et qui n'offrent aucune raison de leurs actes. Tout est parfaitement coordonné chez mon mari. S'il ne vous a pas reconnu physiquement, ne croyez pas qu'il ne vous ait point vu. Il a réussi à se dégager de son corps, et nous aperçoit sous une autre forme, je ne sais laquelle. Quand il parle, il exprime des choses merveilleuses. Seulement, assez souvent, il achève par la parole une idée commencée dans son esprit, ou commence une proposition qu'il achève mentalement. Aux autres hommes il paraîtrait aliéné; pour moi, qui vis dans sa pensée, toutes ses idées sont lucides. Je parcours le chemin fait par son esprit, et, quoique je n'en connaisse pas tous les détours, je sais me trouver néanmoins au but avec lui. A qui n'est-il pas, maintes fois, arrivé de penser à une chose futile et d'être entraîné vers une pensée grave par des idées ou par des souvenirs qui s'enroulent? Souvent après avoir parlé d'un objet frivole, innocent point de départ de quelque rapide méditation, un penseur oublie ou tait les liaisons abstraites qui l'ont conduit à sa conclusion, et reprend la pa-

role en ne montrant que le dernier anneau de cette chaîne de réflexions. Les gens posés auxquels cette vélocité de vision mentale est inconnue, ignorent le travail intérieur de l'ame, se mettent à rire du rêveur, et le traitent de fou s'il est coutumier de ces sortes d'oublis. Louis est toujours ainsi. Sans cesse il voltige à travers les espaces de la pensée, et s'y promène avec une alacrité d'hirondelle. Je sais le suivre dans ses détours. Voilà l'histoire de sa folie. Peut-être un jour reviendra-t-il à cette vie dans laquelle nous végétons; mais s'il respire l'air des cieux avant le temps où il nous sera permis d'y exister, pourquoi souhaiterions-nous de le revoir parmi nous? Contente d'entendre battre son cœur, tout mon bonheur et d'être auprès de lui. N'est-il pas tout à moi? Depuis trois ans, à deux reprises, je l'ai possédé pendant quelques jours : en Suisse où je l'ai conduit, et au fond de la Bretagne dans une île où je l'ai mené prendre des bains de mer. J'ai été deux fois bien heureuse! Je puis vivre par mes souvenirs.

— Mais, lui dis-je, écrivez-vous les paroles qui lui échappent?

— Pourquoi? me répondit-elle.

Je gardai le silence, les sciences humaines étaient bien petites devant cette femme.

— Dans le temps où il se mit à parler, reprit-elle, je crois avoir recueilli ses premières phrases, mais j'ai cessé de le faire ; alors je n'y entendais rien.

Je les lui demandai par un regard, elle me comprit, et voici ce que je pus sauver de l'oubli.

« Ici-bas, tout est le produit d'une SUBSTANCE « ÉTHÉRÉE, base commune de plusieurs phéno- « mènes connus sous les noms impropres d'*É-* « *lectricité*, *Chaleur*, *Lumière*, *Fluide galva-* « *nique*, *magnétique*, *etc.* L'universalité de ces « transmutations constitue ce que l'on appelle « vulgairement la matière.

« Le Cerveau est le matras où L'ANIMAL trans- « porte ce que, suivant la force de l'appareil, « chacune de ses organisations peut absorber de « cette SUBSTANCE, et d'où elle sort transformée « en Volonté, fluide qui est l'attribut de tout « être doué de mouvement. De là les innom- « brables formes qu'affecte L'ANIMAL, et qui « sont les effets de sa combinaison avec la SUB- « STANCE.

« En l'homme, la Volonté devient une force « qui lui est propre, et qui surpasse en inten-

« sité celle de toutes les espèces. Par sa constante « alimentation, elle tient à LA SUBSTANCE qu'elle « retrouve dans toutes les transmutations en les « pénétrant par la Pensée, qui est un produit « particulier de la volonté humaine combinée « avec les modifications de LA SUBSTANCE. Du plus « ou moins de perfection de l'appareil humain, « viennent les innombrables formes qu'affecte « la Pensée. La volonté s'exerce par des organes « vulgairement nommés les cinq sens qui n'en « sont qu'un seul, la faculté de voir? Le tact « comme le goût, l'ouïe comme l'odorat, est « une vue adaptée aux transformations de la « SUBSTANCE que l'homme peut saisir dans ses « deux états, transformée et non transformée. « Toutes les choses qui tombent par la forme « dans le domaine du sens unique, la faculté de « voir, se réduisent à quelques corps élémen- « taires dont les principes sont dans l'air, dans « la lumière ou dans les principes de l'air et de « la lumière. Le son est une modification de « l'air; toutes les couleurs sont des modifica- « tions de la lumière; tout parfum est une com- « binaison d'air et de lumière; ainsi, les quatre « expressions de la matière par rapport à « l'homme, le son, la couleur, le parfum et la « forme, ont une même origine, car le jour n'est

« pas loin où l'on reconnaîtra la filiation des « principes de la lumière dans ceux de l'air. Sa « pensée qui tient à la lumière, s'exprime par « la parole qui tient au son. Pour lui tout pro- « vient donc de la SUBSTANCE dont les transfor- « mations ne diffèrent que par le NOMBRE, un « certain *dosage* dont les proportions produisent « les individus ou les choses de ce que l'on « nomme les RÈGNES.

« Quand la SUBSTANCE est absorbée en un nom- « bre suffisant, elle fait de l'homme un appareil « d'une énorme puissance, qui communique « avec le principe même de la SUBSTANCE, et agit « sur la nature organisée à la manière des « grands courans qui absorbent les petits. La « volition met en œuvre cette force indépen- « dante de la pensée, et qui, par sa concentra- « tion, obtient quelques-unes des propriétés de « la SUBSTANCE, comme la rapidité de la lumière, « comme la pénétration de l'électricité, comme « la faculté de saturer les corps, et auxquels « il faut ajouter l'intelligence de ce qu'elle « peut. Mais il est en l'homme un phénomène « primitif et dominateur qui ne souffre aucune « analyse. On décomposera l'homme en entier, « l'on trouvera peut-être les élémens de la Pen- « sée et de la Volonté; mais on rencontrera

« toujours, sans pouvoir le résoudre, cet *X* « contre lequel je me suis autrefois heurté. Cet « X est la PAROLE dont la communication brûle « et dévore ceux qui ne sont pas préparés à la « recevoir. Elle engendre incessamment la SUB- « STANCE.

« La colère, comme toutes nos expressions « passionnées, est un courant de la force hu- « maine qui agit électriquement; sa commo- « tion quand il se dégage, agit sur les personnes « présentes, même sans qu'elles en soient le « but. Ne se rencontre-t-il pas des hommes qui, « par une décharge de leur volition, cohobent « les sentimens des masses? Le fanatisme et tous « les sentimens collectifs sont des fleuves de « Volonté qui réunissent tout.

« Si l'espace existe, certaines facultés don- « nent le pouvoir de le franchir avec une telle « vitesse que leurs effets équivalent à son abo- « lition. De ton lit aux frontières du monde, il « n'y a que deux pas : LA VOLONTÉ — LA FOI!

« Les faits ne sont rien, ils n'existent pas, il « ne subsiste de nous que des idées.

« Le monde des idées se divise en trois « sphères : celle de l'Instinct, celle des Abstrac- « tions, celle de la Spécialité.

« La plus grande partie de l'Humanité visible,

« la partie la plus faible, habite la sphère de « l'Instinctivité. Les Instinctifs naissent, tra- « vaillent et meurent sans s'élever au second « degré de l'intelligence humaine, l'Abstrac- « tion.

« A l'Abstraction commence la Société. Si « l'Abstraction comparée à l'Instinct est une « puissance presque divine, elle est une faiblesse « inouïe, comparée au don de Spécialité qui « peut seul expliquer Dieu. L'Abstraction com- « prend toute une nature en germe plus virtuel- « lement que la graine ne contient le système « d'une plante et ses produits. De l'abstraction « naissent les lois, les arts, les intérêts, les idées « sociales. Elle est la gloire et le fléau du monde : « la gloire, elle a créé les sociétés; le fléau, « elle dispense l'homme d'entrer dans la Spé- « cialité qui est un des chemins de l'infini. « L'homme juge tout par ses abstractions, le « bien, le mal, la vertu, le crime. Ses formules « de droit sont ses balances, sa justice est « aveugle : celle de Dieu voit. Tout est là. Il se « trouve nécessairement des êtres intermé- « diaires qui séparent le Règne des Instinctifs « du Règne des Abstractifs, et chez lesquels « l'Instinctivité se mêle à l'Abstractivité dans « des proportions infinies. Les uns ont plus

« d'Instinctivité que d'Abstractivité, et *vice*
« *versa*, que les autres. Puis il est des êtres chez
« lesquels les deux actions se neutralisent en
« agissant par des forces égales.

« La spécialité consiste à voir les choses du
« monde matériel aussi bien que celles du monde
« spirituel dans leurs ramifications originelles
« et conséquentielles. Les plus beaux génies hu-
« mains sont ceux qui sont partis des ténèbres
« de l'Abstraction pour arriver aux lumières de
« la Spécialité. (Spécialité, *species*, vue, spé-
« culer, voir tout, et d'un seul coup; *Speculum*,
« miroir ou moyen d'apprécier une chose en la
« voyant tout entière.) Jésus était Spécialiste,
« il voyait le fait dans ses racines et dans ses
« productions, dans le passé qui l'avait engen-
« dré, dans le présent où il se manifestait, dans
« l'avenir où il se développait; sa vue pénétrait
« l'entendement d'autrui. La perfection de la
« vue intérieure enfante le don de Spécialité.
« La Spécialité emporte l'intuition. L'intuition
« est une des facultés de L'HOMME INTÉRIEUR dont
« le Spécialisme est un attribut. Elle agit par
« une imperceptible sensation ignorée de celui
« qui lui obéit : Napoléon s'en allant instinc-
« tivement de sa place avant qu'un boulet n'y
« arrive. Entre la sphère du Spécialisme et celle

« de l'Abstractivité se trouvent, comme entre « celle-ci et celle de l'Instinctivité, des êtres « chez lesquels les divers attributs des deux rè- « gnes se confondent et produisent des mixtes. « Le Spécialiste est nécessairement la plus par- « faite expression de l'HOMME, l'anneau qui lie le « monde visible aux mondes supérieurs ; il agit, « il voit et il sent par son INTÉRIEUR ; l'Ab- « stractif pense, l'Instinctif agit. De là trois « degrés pour l'homme : *Instinctif*, il est au- « dessous de la mesure; *Abstractif*, il est au ni- « veau ; *Spécialiste*, il est au-dessus. *Le Spécia- « lisme* lui ouvre sa véritable carrière. L'infini « commence à poindre en lui. Là, il entrevoit « sa destinée. »

« Il existe trois mondes : LE NATUREL, LE SPIRI- « TUEL, LE DIVIN. L'humanité *transite* dans le « Naturel, qui n'est fixe ni dans son essence « ni dans ses facultés. Le Spirituel est fixe dans « son essence, et mobile dans ses facultés. Le « Divin est fixe dans ses facultés et dans son « essence. Il existe donc nécessairement un « culte matériel, un culte spirituel, un culte « divin; trois formes qui s'expriment par l'Ac- « tion, par la Parole, par la Prière : le fait, « l'entendement et l'amour. L'instinctif veut « des faits, l'abstractif des idées, le spécialiste

« voit la fin, il aspire à Dieu qu'il pressent ou « contemple. »

« Aussi peut-être, un jour, le sens inverse « de L'ET VERBUM CARO FACTUM EST, sera-t-il le « résumé d'un nouvel évangile qui dira : ET LA « CHAIR SE FERA LE VERBE, ELLE DEVIENDRA LA PA- « ROLE DE DIEU.

« La résurrection se fait par le vent du ciel « qui balaie les mondes. L'ange porté par le « vent ne dit pas : — Morts, levez-vous! Il dit : « — Que les vivans se lèvent! »

Telles sont les pensées auxquelles j'ai pu, non sans de grandes peines, donner des formes en rapport avec notre entendement. Il en est d'autres dont Pauline se souvenait plus particulièrement, je ne sais par quelle raison, et que j'ai transcrites; mais elles font le désespoir de l'esprit, quand, sachant de quelle intelligence elles procèdent, on cherche à les comprendre. J'en citerai quelques-unes, pour achever le dessin de cette figure, peut-être aussi parce que dans ces dernières idées, la formule de Lambert embrasse-t-elle mieux les mondes que la précédente qui semble s'appliquer seulement au mouvement zoologique; mais entre ces deux

fragmens, il est une corrélation évidente aux yeux des personnes, assez rares d'ailleurs, qui se plaisent à plonger dans ces sortes de gouffres intellectuels.

« Tout ici-bas n'existe que par le Mouvement « et par le Nombre.

« Le Mouvement est le produit d'une force « engendrée par la Parole et par une résistance « qui est la Matière. Sans la résistance, le Mou- « vement aurait été sans résultat, son action « eût été infinie. L'attraction de Newton n'est « pas une loi, mais un effet de la loi générale « du Mouvement universel. »

« Le Mouvement en raison de la résistance « produit une combinaison qui est la vie; dès « que l'un ou l'autre est plus fort, la vie cesse. « Nulle part le Mouvement n'est stérile, partout « il engendre le Nombre; mais il peut être neu- « tralisé par une résistance supérieure, comme « dans le minéral.

« Le Nombre qui produit toutes les variétés « engendre également l'harmonie qui, dans sa « plus haute acception, est le rapport entre les « parties et l'Unité.

« Sans le Mouvement, tout serait une seule

« et même chose. Ses produits, identiques dans « leur essence, ne diffèrent que par le Nombre « qui a produit les facultés.

« L'homme tient aux facultés, l'ange tient à « l'essence.

« En unissant son corps à l'action élémen- « taire, l'homme peut arriver à s'unir à la lu- « mière par SON INTÉRIEUR.

« Le Nombre est un témoin intellectuel qui « n'appartient qu'à l'homme, et par lequel il « peut arriver à la connaissance de la parole.

« Il est un Nombre que l'Impur ne franchit « pas, le Nombre où la création est finie.

« L'Unité a été le point de départ de tout ce « qui fut produit, il en est résulté des Compo- « sés, mais la fin doit être identique au com- « mencement. De là cette formule *spirituelle :* « Unité composée, Unité variable, Unité fixe.

« L'univers est donc la variété dans l'unité. « Le Mouvement est le moyen, le Nombre est le « résultat. La fin est le retour de toutes choses « à l'unité qui est Dieu.

TROIS et SEPT sont les deux plus grands Nombre « *spirituels.*

« TROIS est la formule des Mondes créés. Il est « le signe *spirituel* de la création comme il est « le signe *matériel* de la circonférence. En effet,

« Dieu n'a procédé que par des lignes circulaires.
« La ligne droite est l'attribut de l'infini. Aussi,
« l'homme qui pressent l'infini, la reproduit-il
« dans ses œuvres. DEUX est le Nombre de la gé-
« nération, TROIS est le Nombre de l'existence qui
« comprend la génération et le produit. Ajoutez
« le Quaternaire vous avez le SEPT, qui est la for-
« mule du ciel. Dieu est au-dessus, il est l'Unité. »

Après avoir été revoir encore une fois Lambert, je quittai sa femme et revins en proie à des idées si bizarres, si extravagantes, que je renonçai, malgré ma promesse, à retourner à Villenoix. La vue de Louis avait exercé sur moi je ne sais quelle influence sinistre. Je redoutai de me retrouver dans cette atmosphère enivrante où l'extase était contagieuse. Chacun aurait éprouvé comme moi l'envie de se précipiter dans l'infini de même que les soldats se tuaient tous dans la guérite où s'était suicidé l'un d'eux au camp de Boulogne. On sait que l'empereur fut obligé de faire brûler ce bois, dépositaire d'idées arrivées à l'état de miasmes mortels. Peut-être en était-il de la chambre de Louis comme de cette guérite? Ces deux faits seraient des preuves de plus en faveur de son système sur la transmission de la

Volonté. J'y ressentis des troubles extraordinaires qui surpassèrent les effets les plus fantastiques causés par le thé, le café, le spleen, l'opium, le sommeil et la fièvre, agens mystérieux dont nos têtes subissent souvent les terribles actions. Peut-être aurais-je pu transformer en un livre complet ces débris de pensée, compréhensibles seulement pour certains esprits habitués à se pencher sur le bord des abymes, dans l'espérance d'en apercevoir le fond. La vie de cet immense cerveau qui sans doute a craqué de toutes parts comme un empire trop vaste, y eût été développée dans le récit des visions de cet être, incomplet par trop de force ou par faiblesse; mais j'ai mieux aimé rendre compte de mes impressions que de faire une œuvre plus ou moins poétique. Lambert mourut à l'âge de vingt-huit ans, le 25 septembre 1824, entre les bras de son amie, qui le fit ensevelir dans une des îles du parc de Villenoix. Son tombeau consiste en une simple croix de pierre, sans nom, sans date. Fleur née sur le bord d'un gouffre, elle devait y tomber inconnue avec ses couleurs et ses parfums inconnus. Comme beaucoup de gens incompris, n'avait-il pas souvent voulu se plonger avec orgueil dans le néant pour y perdre les secrets de sa vie! Cependant mademoiselle de Villenoix

aurait bien eu le droit d'inscrire sur cette croix les noms de Lambert, en y indiquant la place des siens. Depuis la perte de son mari, cette nouvelle union n'est-elle pas son espérance de toutes les heures! mais les vanités de la douleur et du style lapidaire sont étrangères aux ames fidèles. Villenoix tombe en ruines. L'épouse de Lambert ne l'habite plus, sans doute pour mieux s'y voir comme elle y fut jadis. Ne lui a-t-on pas entendu dire naguère : — J'ai eu son cœur, à Dieu son génie!

Au château de Saché, juin—juillet 1832.

LES PROSCRITS.

ALMÆ SORORI.

LES PROSCRITS.

En 1308, il existait peu de maisons sur le terrain formé par les alluvions et les sables de la Seine, en haut de la Cité, derrière l'église Notre-Dame. Le premier qui osa se bâtir un logis sur cette grève soumise à de fréquentes inondations fut un sergent de la ville de Paris qui avait rendu quelques menus services à messieurs du chapitre Notre-Dame; en récompense, l'évêque lui bailla vingt-cinq perches de terre et le dispensa de toute censive ou redevance pour le fait de ses constructions. Sept ans avant le jour où commence cette histoire, Joseph Tirechair, l'un des plus rudes sergens de Paris, comme son nom le prouve, avait

donc, grâce à ses droits dans les amendes par lui perçues pour les délits commis ès rues de la Cité, bâti sa maison au bord de la Seine, précisément à l'extrémité de la rue du Port-Saint-Landry. Afin de garantir de tout dommage les marchandises déposées sur le port, la ville avait construit une espèce de pile en maçonnerie qui se voit encore sur quelques vieux plans de Paris, et qui préservait le pilotis du port en soutenant à la tête du Terrain les efforts des eaux et des glaces. Le sergent en avait profité pour asseoir son logis, en sorte qu'il fallait monter plusieurs marches pour arriver chez lui. Semblable à toutes les maisons du temps, sa chétive bicoque était surmontée d'un toit pointu qui figurait au-dessus de la façade la moitié supérieure d'une lozange. Au regret des historiographes, il existe à peine un ou deux modèles de ces toits à Paris. Une ouverture ronde éclairait le grenier dans lequel la femme du sergent faisait sécher le linge du Chapitre, car elle avait l'honneur de blanchir Notre-Dame, qui n'était pas une mince pratique.

Au premier étage étaient deux chambres qui, bon an, mal an, se louaient aux étrangers à raison de quarante sous parisis pour chacune, prix exorbitant justifié d'ailleurs par le luxe que

Tirechair avait mis dans leur ameublement. Des tapisseries de Flandre garnissaient les murailles. Un grand lit orné d'un tour en serge verte, semblable à ceux de nos paysans, était honorablement fourni de matelas, et recouvert de bons draps en toile fine. Chaque réduit avait son chauffe-doux, espèce de poêle dont la description est inutile. Le plancher, soigneusement entretenu par les apprenties de la Tirechair, brillait comme le bois d'une châsse. Au lieu d'escabelles, les locataires avaient pour siéges de grandes *chaires* en noyer sculpté provenues sans doute du pillage de quelque château. Deux bahuts incrustés en étain, une table à colonnes torses complétaient un mobilier digne des chevaliers bannerets les mieux huppés que leurs affaires amenaient à Paris. Les vitraux de ces deux chambres donnaient sur la rivière. Par l'une, vous n'eussiez pu voir que les rives de la Seine et les trois îles désertes dont les deux premières ont été réunies plus tard et forment l'île Saint-Louis aujourd'hui, la troisième est l'île Louviers. De l'autre, vous auriez aperçu à travers une échappée du port Saint-Landry, le quartier de la Grève, le pont Notre-Dame avec ses maisons, les hautes tours du Louvre récemment bâties par Philippe-Auguste, et qui dominaient ce Paris

chétif et pauvre dont l'imagination des poètes raconte tant de fausses merveilles. Le bas de la maison à Tirechair, pour nous servir de l'expression alors en usage, se composait d'une grande chambre où travaillait sa femme et par où les locataires étaient obligés de passer pour se rendre chez eux en gravissant un escalier pareil à celui d'un moulin. Puis, derrière, se trouvaient la cuisine et la chambre à coucher qui avait vue sur la Seine. Un petit jardin conquis sur les eaux étalait au pied de cette humble demeure ses carrés de choux verts, ses oignons et quelques pieds de rosiers défendus par des pieux formant une espèce de haie. Une cabane construite en bois et en boue servait de niche à un gros chien, gardien nécessaire de cette maison isolée. A la niche commençait une enceinte où criaient des poules dont les œufs se vendaient aux chanoines. Çà et là, sur le Terrain fangeux ou sec, suivant les caprices de l'atmosphère parisienne, s'élevaient quelques petits arbres incessamment battus par le vent, tourmentés, cassés par les promeneurs, des saules vivaces, des joncs et de hautes herbes. Le Terrain, la Seine, le Port, la maison, étaient encadrés à l'ouest par l'immense basilique de Notre-Dame, qui projetait au gré du soleil son ombre froide sur cette terre. Alors comme aujourd'hui, Paris

n'avait pas de lieu plus solitaire, de paysage plus solennel ni plus mélancolique. La grande voix des eaux, le chant des prêtres ou les sifflemens du vent troublaient seuls cette espèce de bocage; où parfois se faisaient aborder quelques couples amoureux pour se confier leurs secrets, lorsque les offices retenaient à l'église les gens du chapitre.

Par une soirée du mois d'avril, en l'an 1308, Tirechair rentra chez lui singulièrement fâché. Depuis trois jours il trouvait tout en ordre sur la voie publique. En sa qualité d'homme de police, rien ne l'affectait plus que de se voir inutile. Il jeta sa hallebarde avec humeur, grommela de vagues paroles en dépouillant sa jaquette mi-partie de rouge et de bleu, pour endosser un mauvais hoqueton de camelot. Après avoir pris dans la huche un morceau de pain sur lequel il étendit une couche de beurre, il s'établit sur un banc, examina ses quatre murs blanchis à la chaux, compta les solives de son plancher, inventoria ses ustensiles de ménage appendus à des clous, maugréa d'un soin qui ne lui laissait rien à dire, et regarda sa femme, laquelle ne soufflait mot en repassant les aubes et les surplis de la sacristie.

— Par mon salut, dit-il pour entamer la cou-

versation, je ne sais, Jacqueline, ou tu vas pêcher tes apprenties. En voilà une, ajouta-t-il en montrant une ouvrière qui plissait assez maladroitement une nappe d'autel, en vérité, plus je la mire, plus je pense qu'elle ressemble à une fille folle de son corps, et non à une bonne grosse serve de campagne. Elle a des mains aussi blanches que celles d'une dame! Jour de Dieu, ses cheveux sentent le parfum, je crois! Et ses chausses sont fines comme celles d'une reine. Par la double corne de Mahom, les choses céans ne vont pas à mon gré.

L'ouvrière se prit à rougir, et guigna Jacqueline d'un air qui exprimait une crainte mêlée d'orgueil. La blanchisseuse répondit à ce regard par un sourire, quitta son ouvrage, et d'une voix aigrelette : — Ah çà, dit-elle à son mari, ne m'impatiente pas! Ne vas-tu point m'accuser de quelques manigances? Trotte sur ton pavé tant que tu voudras, et ne te mêle de ce qui se passe ici que pour dormir en paix, boire ton vin, et manger ce que je te mets sur la table. Sinon, je ne me charge plus de t'entretenir en joie et en santé. Trouvez-moi dans toute la ville un homme plus heureux que ce singe-là! ajouta-t-elle en lui faisant une grimace de reproche. Il a de l'argent dans son escarcelle, il a

pignon sur Seine, une vertueuse hallebarde, d'un côté, une honnête femme de l'autre, une maison aussi propre, aussi nette que mon œil; et ça se plaint comme un pélerin ardé du feu Saint-Antoine!

— Ah! reprit le sergent, crois-tu, Jacqueline, que j'aie envie de voir mon logis rasé, ma hallebarde aux mains d'un autre et ma femme au pilori?

Jacqueline et la délicate ouvrière pâlirent.

— Explique-toi donc, reprit vivement la blanchisseuse, et fais voir ce que tu as dans ton sac. Je m'aperçois bien, mon gars, que depuis quelques jours tu loges une sottise dans ta pauvre cervelle. Allons, viens çà! et défile-moi ton chapelet? Il faut que tu sois bien couard pour redouter le moindre grabuge en portant la hallebarde du parloir aux bourgeois, et en vivant sous la protection du Chapitre. Les chanoines mettraient le diocèse en interdit si Jacqueline se plaignait à eux de la plus mince avanie.

En disant cela, elle marcha droit au sergent et le prit par le bras: —Viens-donc, ajouta-t-elle en le faisant lever et l'emmenant sur les degrés.

Quand ils furent au bord de l'eau, dans leur jardinet, Jacqueline regarda son mari d'un air

moqueur : — Apprends, vieux truand, que quand cette belle dame sort du logis, il entre une pièce d'or dans notre épargne.

— Oh ! oh ! fit le sergent, qui resta pensif et coi devant sa femme ; mais il reprit bientôt : —Eh donc, nous sommes perdus ! Pourquoi cette dame vient-elle chez nous ?

— Elle vient voir le petit clerc que nous avons là-haut, reprit Jacqueline en montrant la chambre dont la fenêtre avait vue sur la vaste étendue de la Seine.

— Malédiction ! s'écria le sergent. Pour quelques traîtres écus, tu m'auras ruiné, Jacqueline. Est-ce là un métier que doive faire la sage et prude femme d'un sergent ? Mais fût-elle comtesse ou baronne, cette dame ne saurait nous tirer du tuaquenard où nous serons tôt ou tard emboisés. N'aurons-nous pas contre nous un mari puissant et grandemeut offensé, car, jarnidi ! elle est bien belle.

— Oui-da, elle est veuve, vilain oison ! Comment oses-tu soupçonner ta femme de vilenies et de bêtises ? Cette dame n'a jamais parlé à notre gentil clerc. Elle se contente de le voir et de penser à lui. Pauvre enfant ! sans elle, il serait déjà mort de faim. Elle est quasiment sa mère. Et lui, le chérubin, il est aussi facile

de le tromper que de bercer un nouveau-né. Il croit que ses deniers vont toujours, et il les a déjà deux fois mangés depuis six mois.

—Femme, répondit gravement le sergent en lui montrant la place de Grève, te souviens-tu d'avoir vu d'ici le feu dans lequel on a brûlé l'autre jour cette Danoise?

—Eh bien? dit Jacqueline effrayée.

—Eh bien! reprit Tirechair, les deux étrangers que nous aubergeons sentent le roussi. Il n'y a chapitre, comtesse, ni protection qui tiennent. Voilà Pâques venues, l'année finie, il faut les mettre à la porte, et vite et tôt. Apprendras-tu donc à un sergent à reconnaître le gibier de potence! Nos deux hôtes avaient pratiqué la Porrette, cette hérétique de Danemarck ou de Norwège dont tu as entendu d'ici le dernier cri. C'était une courageuse diablesse, elle n'a point sourcillé sur son fagot, ce qui prouvait abondamment son accointance avec le diable. Je l'ai vue comme je te vois. Elle prêchait encore l'assistance, disant qu'elle était dans le ciel et voyait Dieu. Eh bien! depuis ce jour, je n'ai point dormi tranquillement sur mon grabat. Le vieux seigneur couché au-dessus de nous est plus sûrement sorcier que chrétien. J'ai, foi de sergent, le frisson quand il passe près de moi. La

nuit, jamais il ne dort. Si je m'éveille, sa voix retentit comme le bourdonnement des cloches et je lui entends faire ses conjurations dans la langue de l'enfer. Lui as-tu jamais vu manger une honnête croûte de pain, une fouace faite par la main d'un talmellier catholique? Sa peau brune a été cuite et hâlée par le feu de l'enfer. Il y a, jour de Dieu! dans ses yeux un charme, comme dans ceux d'un serpent! Jacqueline, je ne veux pas de ces deux hommes-là chez moi. Je vis trop près de la justice pour ne pas savoir qu'il faut ne jamais rien avoir à démêler avec elle. Tu mettras nos deux locataires à la porte : le vieux parce qu'il m'est suspect, le jeune parce qu'il est trop mignon. L'un et l'autre ont l'air de ne point hanter les chrétiens. Ils ne vivent, certes, pas comme nous vivons. Le petit regarde toujours la lune, les étoiles et les nuages, en sorcier qui guette l'heure de monter sur son balai. L'autre sournois se sert bien certainement de ce pauvre enfant pour quelque sortilége. Mon bouge est déjà sur la rivière, j'ai assez de cette cause de ruine sans y attirer le feu du ciel ou l'amour d'une comtesse. J'ai dit. Ne bronche pas.

Malgré le despotisme qu'elle exerçait au logis, Jacqueline resta stupéfaite en entendant l'espèce

de réquisitoire fulminé par le sergent contre ses deux hôtes. En ce moment, elle regarda machinalement la fenêtre de la chambre où logeait le vieillard, et frissonna d'horreur en y rencontrant tout à coup la face sombre et mélancolique, le regard profond qui faisaient tressaillir le sergent, quelque habitué qu'il fût à voir des criminels. A cette époque, petits et grands, clercs et laïques, tout tremblait à la pensée d'un pouvoir surnaturel. Le mot de magie était aussi puissant que la lèpre pour briser les sentimens, rompre les liens sociaux, et glacer la pitié dans les cœurs les plus généreux. La femme du sergent pensa soudain qu'elle n'avait jamais vu ses deux hôtes faisant acte de créature humaine. Quoique la voix du plus jeune fût douce et mélodieuse comme les sons d'une flûte, elle l'entendait si rarement, qu'elle fut tentée de la prendre pour l'effet d'un sortilége. En se rappelant l'étrange beauté de son visage blanc et rose, en revoyant par le souvenir sa chevelure blonde et les feux humides de son regard, elle crut y reconnaître les artifices du démon. Elle se souvint d'être restée pendant des journées entières sans avoir entendu le plus léger bruit chez les deux étrangers. Où étaient-ils pendant ces longues heures? Tout à coup, les circon-

stances les plus singulières revinrent en foule à sa mémoire. Elle fut complètement saisie par la peur et voulut voir une preuve de magie dans l'amour que la riche dame portait à ce jeune Godefroy, pauvre orphelin venu de Flandre à Paris pour étudier à l'Université. Elle mit promptement la main dans une de ses poches, en tira vivement quatre livres tournois en grands blancs et regarda les pièces par un sentiment d'avarice mêlé de crainte.

— Ce n'est pourtant pas là de la fausse monnaie! dit-elle en montrant les sous d'argent à son mari. — Puis, ajouta-t-elle, comment les mettre hors de chez nous après avoir reçu d'avance le loyer de l'année prochaine.

— Tu consulteras le doyen du chapitre, répondit le sergent. N'est-ce pas à lui de nous dire comment il faut nous comporter avec des êtres extraordinaires?

— Oh! oui, bien extraordinaires, s'écria Jacqueline. Voyez la malice? venir se gîter dans le giron même de Notre-dame! Mais, reprit-elle, avant de consulter le doyen, pourquoi ne pas prévenir cette noble et digne dame du danger qu'elle court?

En achevant ces paroles, Jacqueline et le sergent qui n'avait pas perdu un coup de dent ren-

trèrent au logis. Tirechair, en homme vieilli dans les ruses de son métier, feignit de prendre l'inconnue pour une véritable ouvrière; mais cette indifférence apparente laissait percer la crainte d'un courtisan qui respecte un royal incognito. En ce moment, six heures sonnèrent au clocher de Saint-Denis-du-Pas, petite église qui se trouvait entre Notre-Dame et le port Saint-Landry, la première cathédrale bâtie à Paris, au lieu même où saint Denis a été mis sur le gril, disent les chroniques. Aussitôt l'heure vola de cloche en cloche par toute la cité. Tout à coup, des cris confus s'élevèrent sur la rive gauche de la Seine, derrière Notre-Dame, à l'endroit où fourmillaient les écoles de l'Université. A ce signal, le vieil hôte de Jacqueline se remua dans sa chambre. Le sergent, sa femme et l'inconnue entendirent ouvrir et fermer brusquement une porte, et le pas lourd de l'étranger retentit sur les marches de l'escalier intérieur.

Les soupçons du sergent donnaient à l'apparition de ce personnage un si haut intérêt que les visages de Jacqueline et du sergent offrirent tout à coup une expression bizarre dont la dame fut saisie. Rapportant, comme toutes les personnes qui aiment, l'effroi du couple à son protégé, l'inconnue attendit avec une sorte d'in-

quiétude ce qu'annonçait la peur de ses prétendus maîtres. L'étranger resta pendant un instant sur le seuil de la porte à examiner les trois personnes qui étaient dans la salle, en paraissant y chercher son compagnon. Le regard qu'il leur jeta, quelque insouciant qu'il fût, troubla les cœurs. Il était vraiment impossible à tout le monde, et même à un homme ferme, de ne pas avouer que la nature avait départi des pouvoirs exorbitans à cet être en apparence surnaturel. Quoique ses yeux fussent assez profondément enfoncés sous les grands arceaux dessinés par ses sourcils, ils étaient comme ceux d'un milan enchâssés dans des paupières si larges et bordés d'un cercle noir si vivement marqué sur le haut de sa joue, que leurs globes semblaient être en saillie. Cet œil magique avait je ne sais quoi de despotique et de perçant qui saisissait l'ame par un regard pesant et plein de pensées, un regard brillant et lucide comme celui des serpens ou des oiseaux, mais qui stupéfiait, qui écrasait par la véloce communication d'un immense malheur ou de quelque puissance surhumaine. Tout était en harmonie avec ce regard de plomb et de feu, fixe et mobile, sévère et calme. Si dans ce grand œil d'aigle les agitations terrestres paraissaient en

quelque sorte éteintes, le visage maigre et sec portait aussi les traces de malheureuses passions et de grands événemens accomplis. Le nez tombait droit et se prolongeait de telle sorte que les narines semblaient le retenir. Les os de la face étaient nettement accusés par des rides droites et longues qui en creusaient les joues décharnées. Tout ce qui formait un creux dans sa figure paraissait sombre. Vous eussiez dit le lit d'un torrent où la violence des eaux écoulées était attestée par la profondeur des sillons qui trahissaient quelque lutte horrible, éternelle. Semblables à la trace laissée par les rames d'une barque sur les ondes, de larges plis partant de chaque côté de son nez accentuaient fortement son visage, et donnaient à sa bouche, ferme et sans sinuosités, un caractère d'amère tristesse. Au-dessus de l'ouragan peint sur ce visage, son front tranquille s'élançait avec une sorte de hardiesse et le couronnait comme d'une coupole en marbre. L'étranger gardait cette attitude intrépide et sérieuse que contractent les hommes habitués au malheur, faits par la nature pour affronter avec impassibilité les foules furieuses, et pour regarder en face les grands dangers. Il semblait se mouvoir dans une sphère à lui, d'où il planait au-dessus de l'hu-

manité. Ainsi que son regard, son geste était d'une irrésistible puissance. Ses mains décharnées étaient celles d'un guerrier. S'il fallait baisser les yeux quand les siens plongeaient sur vous, il fallait trembler quand sa parole ou son action s'adressaient à votre ame. Il marchait entouré d'une majesté silencieuse qui le faisait prendre pour un despote sans gardes, pour quelque dieu sans rayons. Son costume ajoutait encore aux idées qu'inspiraient les singularités de sa démarche ou de sa physionomie. L'ame, le corps et l'habit s'harmoniaient ainsi de manière à impressionner les imaginations les plus froides. Il portait une espèce de surplis en drap noir, sans manches, qui s'agrafait par devant et descendait jusqu'à mi-jambe, en lui laissant le col nu et sans rabat. Son justaucorps et ses bottines, tout était noir. Il avait sur la tête une calotte en velours, semblable à celle d'un prêtre, et qui traçait une ligne circulaire au-dessus de son front sans qu'un seul cheveu s'en échappât. C'était le deuil le plus rigide et l'habit le plus sombre dont un homme pût être revêtu. Sans une longue épée qui pendait à son côté, soutenue par un ceinturon de cuir que l'on apercevait à la fente du surtout noir, un ecclésiastique l'eût salué comme un frère. Quoiqu'il

fût de taille moyenne, il paraissait grand, mais en le regardant au visage, il était gigantesque.

— L'heure a sonné, la barque attend, ne viendrez-vous pas?

Ces paroles, prononcées en mauvais français, retentirent dans le silence grave qui régnait alors. A ces mots, un léger frémissement se fit entendre dans l'autre chambre. Tout à coup le jeune homme descendit l'escalier avec la rapidité d'un oiseau. Quand il se montra, le visage de la dame s'empourpra, elle trembla, tressaillit, et se fit un voile de ses mains blanches. Toute femme eût partagé cette émotion en contemplant un homme de vingt ans environ, mais dont la taille et les formes étaient si frêles qu'au premier coup d'œil vous eussiez cru voir un enfant ou quelque jeune fille déguisée. Son chaperon noir, semblable au berret des Basques, laissait apercevoir un front blanc comme de la neige où la grâce et l'innocence étincelaient en exprimant une suavité divine, reflet d'une ame pleine de foi. L'imagination des poètes aurait voulu y chercher cette étoile que, dans je ne sais quel conte, une mère pria la fée-marraine d'empreindre sur le front de son enfant abandonné, comme Moïse au gré des flots. L'amour respirait dans les milliers de boucles

blondes qui retombaient sur ses épaules. Son cou, véritable cou de cygne, était blanc et d'une admirable rondeur. Ses yeux bleus pleins de vie, limpides, semblaient réfléchir le ciel. Les traits de son visage, la coupe de son front étaient d'un fini, d'une délicatesse à ravir un peintre. La fleur de beauté qui nous émeut si puissamment sur les figures de femme, cette exquise pureté dans les lignes, cette lumineuse auréole posée sur des traits adorés, se mariaient à des teintes mâles, à une puissance, à une fermeté qui formaient de délicieux contrastes. C'était enfin un de ces visages mélodieux qui, muets, nous parlent et nous attirent. Cependant, en le contemplant avec un peu d'attention, peut-être aurait-on reconnu l'espèce de flétrissure qu'imprime une grande pensée ou la passion, dans une verdeur mate qui faisait ressembler sa figure à une jeune feuille se dépliant au soleil.

Aussi, jamais opposition ne fut-elle plus brusque ni plus vive que ne l'était celle offerte par la réunion de ces deux êtres. Il semblait voir un gracieux et faible arbuste né dans le creux d'un vieux saule, dépouillé par le temps, sillonné par la foudre, décrépit, un de ces saules majestueux, l'admiration des peintres. Le timide arbrisseau s'y met à l'abri des orages. L'un était

un dieu, l'autre était un ange : celui-ci, le poète qui sent; celui-là, le poète qui traduit, un prophète souffrant; un lévite en prière. Ils passèrent en silence.

— Avez-vous vu comme il l'a sifflé? s'écria le sergent de ville au moment où le pas des deux étrangers ne s'entendit plus sur la grève. N'est-ce point un diable et son page?

— Ouf! répondit Jacqueline, j'étais oppressée. Jamais je ne les avais examinés si attentivement. Il est malheureux, pour nous autres femmes, que le démon puisse prendre un aussi gentil visage!

— Oui, jette-lui de l'eau bénite, s'écria Tirechair, et tu le verras se changer en crapaud. Je vais aller tout dire à l'officialité.

En entendant ce mot, la dame se réveilla de la rêverie dans laquelle elle était plongée, et regarda le sergent qui mettait sa casaque bleue et rouge.

— Où courez-vous? dit-elle.

— Informer la justice que nous logeons des sorciers, bien à notre corps défendant.

L'inconnue se prit à sourire.

— Je suis la comtesse Mahaut, dit-elle en se levant avec une dignité qui rendit le sergent tout pantois. Gardez-vous de faire la plus légère

peine à vos hôtes. Honorez surtout le vieillard. Je l'ai vu chez le roi votre seigneur qui l'a courtoisement accueilli. Vous seriez mal avisé de lui causer le moindre encombre. Quant à mon séjour chez vous, n'en sonnez mot, si vous aimez à vivre.

La comtesse se tut et tomba dans sa méditation. Elle releva bientôt la tête, fit un signe à Jacqueline, et toutes deux montèrent à la chambre de Godefroy. La belle comtesse regarda le lit, les chaires de bois, le bahut, les tapisseries, la table, avec un bonheur semblable à celui du banni qui contemple, au retour, les toits pressés de sa ville natale, assise au pied d'une colline.

— Si tu ne m'as pas trompée, dit-elle à Jacqueline, je te promets cent écus d'or.

— Tenez, madame, répondit l'hôtesse, le pauvre ange est sans méfiance, voici tout son bien!

Disant cela, Jacqueline ouvrait un tiroir de la table, et montrait quelques parchemins.

— O Dieu de bonté! s'écria la comtesse en saisissant un contrat qui attira soudain son attention et où elle lut : GOTHOFREDUS COMES GANTIACUS.

Elle laissa tomber le parchemin, passa la main sur son front; mais, se trouvant sans doute compromise de laisser voir son émotion à Jac-

quelinė, elle reprit une contenance froide.

— Je suis contente! dit-elle.

Puis elle descendit et sortit de la maison. Le sergent et sa femme se mirent sur le seuil de leur porte, et lui virent prendre le chemin du port. Un bateau se trouvait amarré près de là. Quand le frémissement du pas de la comtesse put être entendu, un marinier se leva soudain, aida la belle ouvrière à s'asseoir sur un banc, et rama de manière à faire voler le bateau comme une hirondelle, en aval de la Seine.

— Es-tu bête! dit Jacqueline en frappant familièrenent sur l'épaule du sergent. Nous avons gagné ce matin cent écus d'or.

— Je n'aime pas plus loger des seigneurs que loger des sorciers. Je ne sais qui des uns ou des autres nous mènent plus vitement au gibet, répondit Tirechair en prenant sa hallebarde. Je vais, reprit-il, aller faire ma ronde du côté de Champfleuri. Ah! que Dieu nous protége, et me fasse rencontrer quelque galloise ayant mis ce soir ses anneaux d'or pour briller dans l'ombre comme un ver luisant!

Jacqueline, restée seule au logis, monta précipitamment dans la chambre du seigneur inconnu, pour tâcher d'y trouver quelques renseignemens sur cette mystérieuse affaire. Semblable

à ces savans qui se donnent des peines infinies pour compliquer les principes clairs et simples de la nature, elle avait déjà bâti un roman informe qui lui servait à expliquer la réunion de ces trois personnages sous son pauvre toit. Elle fouilla le bahut, examina tout, et ne put rien découvrir d'extraordinaire. Elle vit seulement sur la table une écritoire et quelques feuilles de parchemin ; mais comme elle ne savait pas lire, cette trouvaille ne pouvait lui rien apprendre. Un sentiment de femme la ramena dans la chambre du beau jeune homme, d'où elle aperçut par la croisée ses deux hôtes qui traversaient la Seine dans le bateau du passeur.

— Ils sont comme deux statues, se dit-elle. Ah! ah! ils abordent devant la rue du Fouarre. Est-il leste le petit mignon! il a sauté à terre comme un bouvreuil. Près de lui, le vieux ressemble à quelque saint de pierre de la cathédrale. Ils vont à l'ancienne école des Quatre-Nations. Preste! je ne les vois plus. C'est là qu'il respire, ce pauvre chérubin! ajouta-t-elle en regardant les meubles de la chambre. Est-il galant et plaisant! Ah! ces seigneurs, c'est autrement fait que nous.

Et Jacqueline descendit après avoir passé la main sur la couverture du lit, épousseté le

bahut, et s'être demandé pour la centième fois depuis six mois : — A quoi diable passe-t-il toutes ses saintes journées ? Il ne peut pas toujours regarder dans le bleu du temps et dans les étoiles que Dieu a pendues là-haut comme des lanternes. Le cher enfant a du chagrin. Mais pourquoi le vieux maître et lui ne se parlent-ils presque point? Puis elle se perdit dans ses pensées, qui dans sa cervelle de femme, se brouillèrent comme un écheveau de fil.

Le vieillard et le jeune homme étaient entrés dans une des écoles qui rendaient à cette époque la rue du Fouarre si célèbre en Europe. L'illustre Sigier, le plus fameux docteur en Théologie mystique de l'Université de Paris, montait à sa chaire au moment où les deux locataires de Jacqueline arrivèrent à l'ancienne école des Quatre-Nations, dans une grande salle basse, de plain-pied avec la rue. Les dalles froides étaient garnies de paille fraîche, sur laquelle un bon nombre d'étudians avaient tous un genou appuyé, l'autre relevé pour sténographier l'improvisation du maître à l'aide de ces abréviations qui font le désespoir des déchiffreurs modernes. La salle était pleine, non seulement d'écoliers, mais encore des hommes les plus distingués du clergé, de la cour et de l'ordre ju-

diciaire. Il s'y trouvait des savans étrangers, des gens d'épée et de riches bourgeois. Là se rencontraient ces faces larges, ces fronts protubérans, ces barbes vénérables qui nous inspirent une sorte de religion pour nos ancêtres à l'aspect des portraits du moyen-âge. Des visages maigres aux yeux brillans et enfoncés, surmontés de crânes jaunis dans les fatigues d'une scolastique impuissante, la passion favorite du siècle, contrastaient avec de jeunes têtes ardentes, avec des hommes graves, avec des figures guerrières, avec les joues rubicondes de quelques financiers. Ces leçons, ces dissertations, ces thèses soutenues par les génies les plus brillans du treizième et du quatorzième siècle, excitaient l'enthousiasme de nos pères, elles étaient leurs combats de taureaux, leurs Italiens, leur tragédie, leurs grands danseurs, tout leur théâtre enfin. Les représentations de mystères ne vinrent qu'après ces luttes spirituelles qui peut-être engendrèrent la scène française. Une éloquente inspiration qui réunissait l'attrait de la voix humaine habilement maniée, les subtilités de l'éloquence et des recherches hardies dans les secrets de Dieu, satisfaisait alors à toutes les curiosités, émouvait les ames, et composait le spectacle à la mode. La Théologie ne résumait pas seule-

ment les sciences, elle était la science même, comme le fut autrefois la Grammaire chez les Grecs, et présentait un fécond avenir à ceux qui se distinguaient dans ces duels, où, comme Jacob, les orateurs combattaient avec l'esprit de Dieu. Les ambassades, les arbitrages entre les souverains, les chancelleries, les dignités ecclésiastiques appartenaient aux hommes dont la parole s'était aiguisée dans les controverses théologiques. La chaire était la tribune de l'époque. Ce système vécut jusqu'au jour où Rabelais immola l'ergotisme sous ses terribles moqueries, comme Cervantes tua la chevalerie avec une comédie écrite.

Pour comprendre ce siècle extraordinaire, l'esprit qui en dicta les chefs-d'œuvre inconnus aujourd'hui, quoique immenses, enfin pour s'en expliquer tout jusqu'à la barbarie, il suffit d'étudier les constitutions de l'Université de Paris, et d'examiner l'enseignement bizarre, alors en vigueur. La Théologie se divisait en deux Facultés, celle de Théologie proprement dite, et celle de Décret. La faculté de Théologie avait trois sections : la Scolastique, la Canonique et la Mystique. Il serait fastidieux d'expliquer les attributions de ces diverses parties de la science, puisqu'une seule, la Mystique,

est le sujet de cette étude. La THÉOLOGIE MYSTIQUE embrassait l'ensemble des *révélations divines* et l'explication des *mystères*. Cette branche de l'ancienne théologie est secrètement restée en honneur parmi nous. Jacob Bœhm, Swedenborg, Martinez Pasquallis, Saint-Martin, Molinos, mesdames Guyon, Bourignon et Krudener, la grande secte des extatiques, celle des illuminés, ont, à diverses époques, dignement conservé les doctrines de cette science dont le but a quelque chose d'effrayant et de gigantesque. Aujourd'hui, comme au temps du docteur Sigier, il s'agit de donner à l'homme des ailes pour pénétrer dans le sanctuaire où Dieu se cache à nos regards. Cette digression était nécessaire pour l'intelligence de la scène à laquelle le vieillard et le jeune homme partis du Terrain Notre-Dame venaient assister. Puis elle défendra de tout reproche cette Étude que certaines personnes hardies à juger pourraient soupçonner de mensonge et taxer d'hyperbole.

Le docteur Sigier était de haute taille et dans la force de l'âge. Sauvée de l'oubli par les fastes universitaires, sa figure offrait de frappantes analogies avec celle de Mirabeau. Elle était marquée au sceau d'une éloquence impétueuse, animée, terrible. Le docteur avait au front les

signes d'une croyance religieuse et d'une ardente foi qui manquèrent à son Sosie; sa voix possédait de plus une douceur persuasive, un timbre éclatant et flatteur. En ce moment, le jour que les croisées à petits vitraux garnis de plomb répandaient avec parcimonie, colorait cette assemblée de teintes capricieuses en y créant çà et là de vigoureux contrastes par le mélange de la lueur et des ténèbres. Ici des yeux étincelaient en des coins obscurs; là de noires chevelures caressées par des rayons semblaient lumineuses au-dessus de quelques visages ensevelis dans l'ombre; puis, plusieurs crânes découronnés, conservant une faible ceinture de cheveux blancs, apparaissaient au-dessus de la foule comme des créneaux argentés par la lune. Toutes les têtes tournées vers le docteur restaient muettes, impatientes. Les voix monotones des autres professeurs dont les écoles étaient voisines, retentissaient dans la rue silencieuse comme le murmure des flots de la mer. Le pas des deux inconnus qui arrivèrent en ce moment attira l'attention générale. Le docteur Sigier, prêt à prendre la parole, vit le majestueux vieillard debout, lui chercha de l'œil une place, et n'en trouvant pas, tant la foule était grande, il descendit, vint à lui d'un

air respectueux, et le fit asseoir sur l'escalier de la chaire en lui prêtant son escabeau. L'assemblée accueillit cette faveur par un long murmure d'approbation, en reconnaissant dans le vieillard le héros d'une admirable thèse récemment soutenue à la Sorbonne. L'inconnu jeta sur l'auditoire, au-dessus duquel il planait, ce profond regard qui racontait tout un poème de malheurs, et ceux qu'il atteignit éprouvèrent d'indéfinissables tressaillemens. L'enfant qui suivait le vieillard s'assit sur une des marches, et s'appuya contre la chaire, dans une pose ravissante de grâce et de tristesse. Le silence devint profond, le seuil de la porte, la rue même furent obstrués en peu d'instans par une foule d'écoliers qui désertèrent les autres classes.

Le docteur Sigier devait résumer, en un dernier discours, les théories qu'il avait données sur la résurrection, sur le ciel et l'enfer, dans ses leçons précédentes. Sa curieuse doctrine répondait aux sympathies de l'époque, et satisfaisait à ces désirs immodérés du merveilleux qui tourmentent les hommes à tous les âges du monde. Cet effort exorbitant de l'homme pour saisir un infini qui échappe sans cesse à ses mains débiles, ce dernier assaut de la pensée avec elle-même, était une œuvre digne

d'une assemblée où brillaient alors toutes les lumières de ce siècle, où scintillait peut-être la plus vaste des imaginations humaines. D'abord le docteur rappela simplement, d'un ton doux et sans emphase, les principaux points précédemment établis.

« Aucune intelligence ne se trouvait égale à une autre. L'homme était-il en droit de demander compte à son créateur de l'inégalité des forces morales données à chacun? Sans vouloir pénétrer tout à coup les desseins de Dieu, ne devait-on pas reconnaître en fait que, par suite de leurs dissemblances générales, les intelligences se divisaient en de grandes sphères? Depuis la sphère où brillait le moins d'intelligence jusqu'à la plus translucide où les ames apercevaient le chemin pour aller à Dieu, n'existait-il pas une gradation réelle de spiritualité? les esprits appartenant à une même sphère ne s'entendaient-ils pas fraternellement, en ame, en chair, en pensée, en sentiment? »

Là, le docteur développait de merveilleuses théories relatives aux sympathies. Il expliquait dans un langage biblique les phénomènes de l'amour, les répulsions instinctives, les attractions vives qui méconnaissent les lois de l'espace, les cohésions soudaines des ames qui

semblent se reconnaître. Quant aux divers degrés de force dont nos affections étaient susceptibles, il les résolvait par la place plus ou moins rapprochée du centre que les êtres occupaient dans leurs cercles respectifs. Il révélait sophistiquement une grande pensée de Dieu dans la coordonnation des différentes sphères humaines. Par l'homme, disait-il, ces sphères créaient un monde intermédiaire entre l'intelligence de la brute et l'intelligence des anges. Selon lui la parole *divine* nourrissait la Parole *spirituelle*, la Parole *spirituelle* nourrissait la Parole *animée*, la Parole *animée* nourrissait la Parole *animale*, la Parole *animale* nourrissait la Parole *végétale*, et la Parole *végétale* exprimait la vie de la Parole *stérile*. Les successives transformations de chrysalide que Dieu imposait ainsi à nos ames, et cette espèce de vie infusoire qui, d'une zone à l'autre, se communiquait toujours plus vive, plus spirituelle, plus clairvoyante, développait confusément, mais assez merveilleusement peut-être pour ses auditeurs inexpérimentés, le mouvement imprimé par le Très-Haut à la Nature. Secouru par de nombreux passages empruntés aux livres sacrés, et dont il se servait pour se commenter lui-même, pour exprimer par des images sensibles les raisonnemens abs-

traits qui lui manquaient, il secouait l'esprit de Dieu comme une torche à travers les profondeurs de la création, avec une éloquence qui lui était propre et dont les accens sollicitaient la conviction de son auditoire. Déroulant ce mystérieux système dans toutes ses conséquences, il donnait la clef de tous les symboles, justifiait les vocations, les dons particuliers, les génies, les talens humains. Devenant tout à coup physiologiste par instinct, il rendait compte des ressemblances animales inscrites sur les figures humaines, par des analogies primordiales et par le mouvement ascendant de la création. Il vous faisait assister au jeu de la nature, assignait une mission, un avenir aux minéraux, à la plante, à l'animal. La Bible à la main, après avoir spiritualisé la Matière et matérialisé l'Esprit, après avoir fait entrer la volonté de Dieu en tout, et imprimé du respect pour ses moindres œuvres, il admettait la possibilité de parvenir par la foi d'une sphère à une autre.

Telle fut la première partie de son discours dont il appliqua par d'adroites digressions les doctrines au système de la féodalité. La poésie religieuse et profane, l'éloquence abrupte du temps avaient une large carrière dans cette immense théorie, où venaient se fondre tous

les systèmes philosophiques de l'antiquité; mais d'où le docteur les faisait sortir, éclaircis, purifiés, changés. Les faux dogmes des deux principes et ceux du panthéisme tombaient sous sa parole qui proclamait l'unité divine en laissant à Dieu et à ses anges la connaissance des fins dont les moyens éclataient si magnifiques aux yeux de l'homme. Armé des démonstrations par lesquelles il expliquait le monde matériel, le docteur Sigier construisait un monde spirituel dont les sphères graduellement élevées nous séparaient de Dieu, comme la plante était éloignée de nous par une infinité de cercles à franchir. Il peuplait le ciel, les étoiles, les astres, le soleil. Au nom de saint Paul, il investissait les hommes d'une puissance nouvelle; il leur était permis de monter de monde en monde jusqu'aux sources de la vie éternelle. L'échelle mystique de Jacob était, tout à la fois, la formule religieuse de ce secret divin et la preuve traditionnelle du fait. Il voyageait dans les espaces en entraînant les ames passionnées sur les ailes de sa parole, et faisait sentir l'infini à ses auditeurs, en les plongeant dans l'océan céleste. Le docteur expliquait ainsi logiquement l'enfer par d'autres cercles disposés en ordre inverse des sphères brillantes qui aspi-

raient à Dieu, où la souffrance et les ténèbres remplaçaient la lumière et l'esprit. Les tortures se comprenaient aussi bien que les délices. Les termes de comparaison existaient dans les transitions de la vie humaine, dans ses diverses atmosphères de douleur et d'intelligence. Ainsi les fabulations les plus extraordinaires de l'enfer et du purgatoire se trouvaient naturellement réalisées. Il déduisait admirablement les raisons fondamentales de nos vertus. L'homme pieux, cheminant dans la pauvreté, fier de sa conscience, toujours en paix avec lui-même, et persistant à ne pas se mentir dans son cœur, malgré les spectacles du vice triomphant, était un ange puni, déchu, qui se souvenait de son origine, pressentait sa récompense, accomplissait sa tâche et obéissait à sa belle mission. Les sublimes résignations du christianisme apparaissaient alors dans toute leur gloire. Il mettait les martyrs sur les bûchers ardens, et les dépouillait presque de leurs mérites, en les dépouillant de leurs souffrances. Il montrait l'ange *intérieur* dans les cieux, tandis que l'homme *extérieur* était brisé par le fer des bourreaux. Il peignait, il faisait reconnaître à certains signes célestes, des anges parmi les hommes, comme il en existait au-dessus des hommes. Il

allait alors arracher dans les entrailles de l'entendement le véritable sens du mot *chute*, qui se retrouve en tous les langages. Il revendiquait les plus futiles traditions, afin de démontrer la vérité de notre origine. Il expliquait avec lucidité la passion que tous les hommes ont de s'élever, de monter, ambition instinctive, révélation perpétuelle de notre destinée. Il faisait épouser d'un regard l'univers entier, et décrivait la substance de Dieu même, coulant à pleins bords comme un fleuve immense, du centre aux extrémités, des extrémités vers le centre. La nature était une et compacte. Dans l'œuvre la plus chétive en apparence, comme dans la plus vaste, tout obéissait à cette loi. Chaque création en reproduisait en petit une image exacte, soit la sève de la plante, soit le sang de l'homme, soit le cours des astres. Il entassait preuve sur preuve, et configurait toujours sa pensée par un tableau mélodieux de poésie. Il marchait, d'ailleurs, hardiment au-devant des objections. Ainsi lui-même foudroyait sous une éloquente interrogation les monumens de nos sciences et les superfétations humaines, à la construction desquelles les sociétés employaient les élémens du monde terrestre. Il demandait si nos guerres, si nos malheurs, si nos dépra-

vations empêchaient le grand mouvement imprimé par Dieu à tous les mondes ? Il faisait rire de l'impuissance humaine en montrant nos efforts effacés partout. Il évoquait les mânes de Tyr, de Carthage, de Babylone, il ordonnait à Babel, à Jérusalem de comparaître ; il y cherchait, sans les trouver, les sillons éphémères de la charrue civilisatrice. L'humanité flottait sur le monde, comme un vaisseau dont le sillage disparaît sous le niveau paisible de l'Océan.

Telles étaient les idées fondamentales du discours prononcé par le docteur Sigier, idées qu'il enveloppa dans le langage mystique et le latin bizarre en usage à cette époque. Les Écritures dont il avait fait une étude particulière lui fournissaient les armes sous lesquelles il apparaissait à son siècle pour en presser la marche. Il couvrait comme d'un manteau sa hardiesse sous un grand savoir, et sa philosophie sous la sainteté de ses mœurs. En ce moment, après avoir mis son audience face à face avec Dieu, après avoir fait tenir le monde dans une pensée, et dévoilé presque la pensée du monde, il contempla l'assemblée silencieuse, palpitante, et interrogea l'étranger par un regard. Aiguillonné sans doute par la présence de cet être

singulier, il ajouta ces paroles, dégagées ici de la latinité corrompue du moyen âge.

— Où croyez-vous que l'homme puisse prendre ces vérités fécondes, si ce n'est au sein de Dieu même? Que suis-je? Le faible traducteur d'une seule ligne léguée par le plus puissant des apôtres, une seule ligne entre mille aussi brillantes de lumière. Avant nous tous, saint Paul avait dit : *In Deo vivimus, movemus et sumus.* Nous vivons, nous sommes, nous marchons dans Dieu même. Aujourd'hui, moins croyans et plus savans, ou moins instruits et plus incrédules, nous demanderions à l'apôtre, à quoi bon ce mouvement perpétuel? Où va cette vie distribuée par zones? Pourquoi cette intelligence qui commence par les perceptions confuses du marbre, et va, de sphère en sphère, jusqu'à l'homme, jusqu'à l'ange, jusqu'à Dieu? Où est la source, où est la mer? Si la vie, arrivée à Dieu à travers les mondes et les étoiles, à travers la matière et l'esprit, redescend vers un autre but? Vous voudriez voir l'univers des deux côtés. Vous adoreriez le souverain, à condition de vous asseoir sur son trône un moment. Insensés que nous sommes! nous refusons aux animaux les plus intelligens le don de comprendre nos pensées et le but de nos actions, nous sommes sans pitié pour les

créatures des sphères inférieures, nous les chassons de notre monde, nous leur dénions la faculté de deviner la pensée humaine, et nous voudrions connaître la plus élevée de toutes les idées, l'idée de l'idée! Eh bien! allez, partez! montez par la foi de globe en globe, volez dans les espaces! La pensée, l'amour et la foi en sont les clefs mystérieuses. Traversez les cercles, parvenez au trône! Dieu est plus clément que vous ne l'êtes, il a ouvert son temple à toutes ses créations. Mais n'oubliez pas l'exemple de Moïse! Déchaussez-vous pour entrer dans le sanctuaire, dépouillez-vous de toute souillure, quittez bien complètement votre corps, autrement vous seriez consumés, car Dieu... Dieu, c'est la lumière!

Au moment où le docteur Sigier, la face ardente, la main levée, prononçait cette grande parole, un rayon de soleil pénétra par un vitrail ouvert, et fit jaillir comme par magie une source brillante, une longue et triangulaire bande d'or qui revêtit l'assemblée comme d'une écharpe. Toutes les mains battirent, car les assistans acceptèrent cet effet du soleil couchant comme un miracle. Un cri unanime s'éleva : — *Vivat! vivat!* Le ciel lui-même semblait applaudir. Godefroy, saisi de respect, regardait tour

à tour le viellard et le docteur Sigier qui se parlaient à voix basse.

— Gloire au maître! disait l'étranger.

— Qu'est une gloire passagère? répondait Sigier.

— Je voudrais éterniser ma reconnaissance, répliqua le vieillard.

— Eh bien! une ligne de vous? reprit le docteur, ce sera me donner l'immortalité humaine.

— Hé! peut-on donner ce qu'on n'a point? s'écria l'inconnu.

Accompagnés par la foule qui, semblable à des courtisans autour de leurs rois, se pressait sur leurs pas, en laissant entre elle et ces trois personnages une respectueuse distance, Godefroy, le vieillard et Sigier marchèrent vers la rive fangeuse où dans ce temps il n'y avait point encore de maisons, et où le passeur les attendait. Le docteur et l'étranger ne s'entretenaient ni en latin ni en langue gauloise, ils parlaient gravement un langage inconnu. Leurs mains s'adressaient tour à tour aux cieux et à la terre. Plus d'une fois, Sigier à qui les détours du rivage étaient familiers, guidait avec un soin particulier le vieillard vers les planches étroites jetées comme des ponts sur la boue. L'assemblée les épiait avec curiosité, et quelques écoliers

envaient le privilége du jeune enfant qui suivait ces deux souverains de la parole. Enfin le docteur salua le vieillard, et vit partir le bateau du passeur.

Au moment où la barque flotta sur la vaste étendue de la Seine en imprimant ses secousses à l'ame, le soleil, semblable à un incendie qui s'allumait à l'horizon, perça les nuages, versa sur les campagnes des torrens de lumière, colora de ses tons rouges, de ses reflets bruns et les cimes d'ardoises et les toits de chaume, borda de feu les tours de Philippe-Auguste, inonda les cieux, teignit les eaux, fit resplendir les herbes, réveilla les insectes à moitié endormis. Cette longue gerbe de lumière embrasa les nuages. C'était comme le dernier vers de l'hymne quotidien. Tout cœur devait tressaillir, alors la nature fut sublime. Après avoir contemplé ce spectacle, l'étranger eut ses paupières humectées par la plus faible de toutes les larmes humaines. Godefroy pleurait aussi, sa main palpitante rencontra celle du vieillard qui se retourna, lui laissa voir son émotion; mais sans doute pour sauver sa dignité d'homme qu'il crut compromise, il lui dit d'une voix profonde : — Je pleure mon pays! Je suis banni! Jeune homme, à cette heure même j'ai quitté

ma patrie. Mais là-bas, à cette heure, les lucioles sortaient de leurs frêles demeures, et se suspendaient, comme autant de diamans, aux rameaux des glaïeuls. A cette heure, la brise douce comme la plus douce poésie s'élevait d'une vallée trempée de lumière, en exhalant de suaves parfums. A l'horizon, je voyais une ville d'or, semblable à la *Jérusalem* céleste, une ville dont je ne puis prononcer le nom en pays étranger. Là serpentait aussi une rivière. Cette ville et sa rivière, dont les monumens, dont les ravissantes perspectives, dont les nappes d'eau bleuâtres se confondaient, se mariaient, se dénouaient, lutte harmonieuse qui réjouissait ma vue et m'inspirait l'amour, où sont-elles? A cette heure, les ondes prenaient sous le ciel du couchant des teintes fantastiques et figuraient de capricieux tableaux. Les étoiles distillaient une lumière caressante, la lune tendait partout ses piéges gracieux, elle donnait une autre vie aux arbres, aux couleurs, aux formes, et diversifiait les eaux brillantes, les collines muettes, les édifices éloquens. La ville parlait, scintillait; elle me rappelait, elle! Des colonnes de fumée se dressaient auprès des colonnes antiques dont les marbres étincelaient de blancheur au sein de la nuit. Les lignes de l'horizon se

dessinaient encore à travers les vapeurs du soir. Tout était harmonie et mystère. La nature ne me disait pas adieu, elle voulait me garder. Ah! c'était tout pour moi : ma mère et mon enfant, mon épouse et ma gloire! Les cloches elles-mêmes pleuraient alors ma proscription. O terre merveilleuse! elle est aussi belle que le ciel! Depuis cette heure, j'ai eu l'univers pour cachot. Ma chère patrie, pourquoi m'as-tu proscrit? Mais j'y triompherai! s'écria-t-il en jetant ce mot avec un tel accent de conviction et d'un timbre si éclatant que le batelier tressaillit en croyant entendre le son d'une trompette.

Le vieillard était debout, dans une attitude prophétique et regardait dans les airs vers le sud, en montrant sa patrie à travers les régions du ciel. La pâleur ascétique de son visage avait fait place à la rougeur du triomphe, ses yeux étincelaient, il était sublime comme un lion hérissant sa crinière.

— Et toi, pauvre enfant, reprit-il en regardant Godefroy, dont les joues étaient bordées par un chapelet de gouttes brillantes, as-tu donc comme moi étudié la vie sur des pages sanglantes? Pourquoi pleurer? Que peux-tu regretter à ton âge?

— Hélas ! dit Godefroy, je regrette une patrie plus belle que toutes les patries de la terre, une patrie que je n'ai point vue et dont j'ai souvenir. Oh ! si je pouvais fendre les espaces à plein vol, j'irais...

— Où ? dit le Proscrit.

— Là-haut, répondit l'enfant.

En entendant ce mot, l'étranger tressaillit, arrêta son regard lourd sur le jeune homme, et le fit taire. Tous deux s'entretinrent par une inexplicable effusion d'ame en écoutant leurs vœux au sein d'un fécond silence, et voyagèrent fraternellement comme deux colombes qui parcourent les cieux d'une même aile, jusqu'au moment où la barque, en touchant le sable du Terrain, les tira de leur profonde rêverie. Tous deux ensevelis dans leurs pensées, marchèrent en silence vers la maison du sergent.

— Ainsi, disait en lui-même le grand étranger, ce pauvre petit se croit un ange banni du ciel. Et qui parmi nous aurait le droit de le détromper ? Sera-ce moi ? Moi qui suis enlevé si souvent par un pouvoir magique loin de la terre. Moi qui appartiens à Dieu. Moi qui suis pour moi-même un mystère. N'ai-je donc pas vu le plus beau des anges vivant dans cette boue ? Cet enfant est-il donc plus ou moins in-

sensé que je le suis? A-t-il fait un pas plus hardi dans la foi? Il croit! Sa croyance le conduira sans doute en quelque sentier lumineux semblable à celui dans lequel je marche. Mais, s'il est beau comme un ange, n'est-il pas trop faible pour résister à de si rudes combats!

Intimidé par la présence de son compagnon dont la voix foudroyante lui exprimait ses propres pensées, comme l'éclair traduit les volontés du ciel, l'enfant se contentait de regarder les étoiles avec les yeux d'un amant. Accablé par un luxe de sensibilité qui lui écrasait le cœur, il était là faible et craintif comme un moucheron inondé de soleil. La voix céleste de Sigier leur avait déduit les mystères du monde moral, le grand vieillard devait les revêtir de gloire. L'enfant les sentait en lui-même sans pouvoir en rien exprimer; ils transfiguraient tous trois par de vivantes, par de nobles images la science, la poésie et le sentiment.

En rentrant au logis, l'étranger s'enferma dans sa chambre, alluma sa lampe inspiratrice, et se confia au terrible démon du travail, en demandant des mots au silence, des idées à la nuit. Godefroy s'assit au bord de sa fenêtre, regarda tour à tour les reflets de la lune dans les eaux, étudia les mystères du ciel. Livré à l'une

de ces extases qui lui étaient familières, il voyagea de sphère en sphère, de visions en visions, écoutant et croyant entendre de sourds frémissemens et des voix d'anges, voyant ou croyant voir des lueurs divines au sein desquelles il se perdait, essayant de parvenir au point éloigné, source de toute lumière, principe de toute harmonie. Bientôt la grande clameur de Paris propagée par les eaux de la Seine s'apaisa, les lueurs s'éteignirent une à une en haut des maisons, le silence régna dans toute son étendue, et la vaste cité s'endormit comme un géant fatigué. Minuit sonna. Le plus léger bruit, la chute d'une feuille ou le vol d'un *choucas* changeant de place dans les cimes de Notre-Dame, eussent alors rappelé l'esprit de l'étranger sur la terre, eussent fait quitter à l'enfant les hauteurs célestes vers lesquelles son ame était montée sur les ailes de l'extase. En ce moment, le vieillard entendit avec horreur dans la chambre voisine un gémissement qui se confondit avec la chute d'un corps lourd que l'oreille expérimentée du banni reconnut pour être un cadavre. Il sortit précipitamment, entra chez Godefroy, le vit gisant comme une masse informe, aperçut une longue corde serrée à son cou et qui serpentait à terre. Quand il l'eut dénouée, l'enfant ouvrit les yeux.

— Où suis-je? demanda-t-il avec une expression de plaisir.

— Chez vous, dit le vieillard en regardant avec surprise le cou de Godefroy, le clou auquel la corde avait été attachée, et qui se trouvait encore au bout.

— Dans le ciel? répondit l'enfant d'une voix délicieuse.

— Non, sur la terre! reprit le vieillard.

Godefroy marcha dans la ceinture de lumière tracée par la lune à travers la chambre dont le vitrail était ouvert, et revit la Seine frémissante, les saules, les herbes du Terrain. Une nuageuse atmosphère s'élevait au-dessus des eaux comme un dais de fumée. A ce spectacle pour lui désolant, il se croisa les mains sur la poitrine et prit une attitude de désespoir. Le vieillard vint à lui, l'étonnement peint sur la figure.

— Vous avez voulu vous tuer! lui demanda-t-il.

— Oui, répondit Godefroy en laissant l'étranger lui passer à plusieurs reprises les mains sur le cou pour examiner l'endroit où les efforts de la corde avaient porté.

Malgré de légères contusions, le jeune homme avait dû peu souffrir. Le vieillard présuma que

le clou avait promptement cédé au poids du corps, et que ce fatal essai s'était terminé par une chute sans danger.

— Pourquoi donc, cher enfant, avez-vous tenté de mourir?

— Ah! répondit Godefroy ne retenant plus les larmes qui roulaient dans ses yeux, j'ai entendu la voix d'en-haut! Elle m'appelait par mon nom! Elle ne m'avait pas encore nommé; maïs cette fois, elle me conviait au ciel! Oh! combien cette voix est douce! Ne pouvant m'élancer dans les cieux, ajouta-t-il avec un geste naïf, j'ai pris pour aller à Dieu la seule route que nous ayons.

—Oh! enfant! enfant sublime! s'écria le vieillard en enlaçant Godefroy dans ses bras et le pressant avec enthousiasme sur son cœur. Tu es poète, tu sais monter intrépidement sur l'ouragan! Ta poésie, à toi, ne sort pas de ton cœur! Tes vives, tes ardentes pensées, tes créations marchent et grandissent dans ton ame. Va, ne livre pas tes idées au vulgaire! sois l'autel, la victime et le prêtre tout ensemble! Tu connais les cieux n'est-ce pas? Tu as vu ces myriades d'anges aux blanches plumes, aux sistres d'or qui tous tendent d'un vol égal vers le trône, et tu as admiré souvent leurs ailes qui, sous la voix de

Dieu, s'agitent comme les touffes harmonieuses des forêts sous la tempête. Oh! combien l'espace sans bornes est beau! dis?

Le vieillard serra convulsivement la main de Godefroy, et tous deux contemplèrent le firmament dont les étoiles semblaient leur parler.

—Oh! voir Dieu! s'écria doucement Godefroy.

— Enfant! reprit tout à coup l'étranger d'une voix sévère, as-tu donc si tôt oublié les enseignemens sacrés de notre bon maître le docteur Sigier? Pour revenir, toi dans ta patrie céleste et moi dans ma patrie terrestre ne devons-nous pas obéir à la voix de Dieu? Marchons résignés dans les rudes chemins où son doigt puissant a marqué notre route. Ne frémis-tu pas du danger auquel tu t'es exposé? Venu sans ordre, ayant dit: *Me voilà!* avant le temps, ne serais-tu pas retombé dans un monde inférieur à celui dans lequel ton ame voltige aujourd'hui? Pauvre chérubin égaré, ne devrais-tu pas bénir Dieu de t'avoir fait vivre dans une sphère où tu n'entends que de célestes accords? N'es-tu pas pur comme un diamant, beau comme une fleur? Ah! si, semblable à moi tu ne connaissais que la cité des douleurs! A m'y promener, je me suis usé le cœur. Oh! fouiller dans les tombes pour leur demander d'horribles secrets;

essuyer des mains altérées de sang, les compter pendant toutes les nuits, les contempler levées vers moi, en implorant un pardon que je ne puis accorder; étudier les convulsions de l'assassin et les derniers cris de sa victime; écouter d'épouvantables bruits et d'affreux silences, le silence d'un père dévorant ses fils morts; interroger le rire des damnés; chercher quelques formes humaines parmi des masses décolorées que le crime a roulées et tordues; apprendre des mots que les hommes vivans n'entendent pas sans mourir; toujours évoquer les morts, pour toujours les traduire et les juger, est-ce donc une vie?

— Arrêtez! s'écria Godefroy, je ne saurais vous regarder, vous écouter davantage! Ma raison s'égare, ma vue s'obscurcit. Vous allumez en moi un feu qui me dévore.

— Je dois cependant continuer, reprit le vieillard en secouant sa main par un mouvement extraordinaire qui produisit sur le jeune homme l'effet d'un charme. Pendant un moment, l'étranger fixa sur Godefroy ses grands yeux éteints et abattus; puis il étendit le doigt vers la terre. Vous eussiez cru voir alors un gouffre entr'ouvert à son commandement. Il resta debout, éclairé par les indécis et vagues reflets de la lune

qui firent resplendir son front d'où s'échappa comme une lueur solaire. Si d'abord une expression presque dédaigneuse se perdit dans les sombres plis de son visage, bientôt son regard contracta cette fixité qui semble indiquer la présence d'un objet invisible aux organes ordinaires de la vue. Certes, ses yeux contemplèrent alors les lointains tableaux que nous garde la tombe. Jamais peut-être cet homme n'eut une apparence aussi grandiose. Une lutte terrible bouleversa son ame, vint réagir sur sa forme extérieure; et quelque puissant qu'il parût être, il plia comme une herbe qui se courbe sous la brise messagère des orages. Godefroy resta silencieux, immobile, enchanté. Une force inexplicable le cloua sur le plancher; et, comme lorsque notre attention nous arrache à nous-même, dans le spectacle d'un incendie ou d'une bataille, il ne sentit plus son propre corps.

— Veux-tu que je te dise la destinée au-devant de laquelle tu marchais, pauvre ange d'amour? Écoute! Il m'a été donné de voir les espaces immenses, les abymes sans fin où vont s'engloutir les créations humaines, cette mer sans rives où court notre grand fleuve d'hommes et d'anges. En parcourant les régions des éternels supplices, j'étais préservé de la mort par le

manteau d'un Immortel, ce vêtement de gloire dû au génie et que se passent les siècles, moi, chétif! Quand j'allais par les campagnes de lumière où se pressent les heureux, l'amour d'une femme, les ailes d'un ange, me soutenaient; porté sur son cœur, je pouvais goûter ces plaisirs ineffables dont l'étreinte est plus dangereuse pour nous, mortels, que ne le sont les angoisses du monde mauvais. En accomplissant mon pélerinage à travers les sombres régions d'en-bas, j'étais parvenu de douleur en douleur, de crime en crime, de punitions en punitions, de silences atroces en cris déchirans sur le gouffre supérieur aux cercles de l'Enfer. Déjà, je voyais dans le lointain la clarté du Paradis qui brillait à une distance énorme. J'étais dans la nuit, mais sur les limites du jour. Je volais, emporté par mon guide, entraîné par une puissance semblable à celle qui pendant nos rêves nous ravit dans les sphères invisibles aux yeux du corps. L'auréole dont nos fronts étaient ceints faisait fuir les ombres sur notre passage, comme une impalpable poussière. Loin de nous, les soleils de tous les univers jetaient à peine la faible lueur les lucioles de mon pays. J'allais atteindre les champs de l'air où, vers le paradis, les masses de lumière se multiplient, où l'on

fend facilement l'azur, où les innombrables mondes jaillissent comme des fleurs dans une prairie. Là, sur la dernière ligne circulaire qui appartenait encore aux fantômes que je laissais derrière moi, semblable à des chagrins qu'on veut oublier, je vis une grande ombre. Debout et dans une attitude ardente, cette ame dévorait les espaces du regard ; ses pieds restaient attachés par le pouvoir de Dieu sur le dernier point de cette ligne où elle accomplissait sans cesse la tension pénible par laquelle nous projetons nos forces lorsque nous voulons prendre notre élan, comme des oiseaux prêts à s'envoler. Je reconnus un homme, il ne nous regarda, ne nous entendit pas ; tous ses muscles tressaillaient et haletaient ; par chaque parcelle de temps il semblait éprouver, sans faire un seul pas, la fatigue de traverser l'infini qui le séparait du paradis où sa vue plongeait sans cesse, où il croyait entrevoir une image chérie. Sur la dernière porte de l'enfer comme sur la première, je lus une expression de désespoir dans l'espérance. Le malheureux était si horriblement écrasé par je ne sais quelle force, que sa douleur passa dans mes os et me glaça. Je me réfugiai près de mon guide dont la protection me rendit à la paix et au silence. Semblable à la mère

dont l'œil perçant voit le milan dans les airs ou l'y devine, l'ombre poussa un cri de joie. Nous regardâmes là où il regardait, et nous vîmes comme un saphir flottant au-dessus de nos têtes dans les abymes de lumière. Cette éclatante étoile descendait avec la rapidité d'un rayon de soleil quand il apparaît au matin sur l'horizon, et que ses premières clartés glissent furtivement sur notre terre. La Splendeur devint distincte, elle grandit, j'aperçus bientôt le nuage glorieux au sein duquel vont les anges, espèce de fumée brillante émanée de leur divine substance, et qui çà et là pétillait en langues de feu. Une noble tête, dont il est impossible de supporter l'éclat sans avoir revêtu le manteau, le laurier, la palme, attribut des Puissances, s'élevait au-dessus de cette nuée aussi blanche, aussi pure que la neige. C'était une lumière dans la lumière! Ses ailes en frémissant semaient d'éblouissantes oscillations dans les sphères par lesquelles il passait, comme passe le regard de Dieu à travers les mondes. Enfin je vis l'archange dans sa gloire! La fleur d'éternelle beauté qui décore les anges de l'Esprit brillait en lui. Il tenait à la main une palme verte, et de l'autre un glaive flamboyant; la palme pour en décorer l'ombre pardonnée, le

glaive pour faire reculer l'Enfer entier par un seul geste. A son approche, nous sentîmes les parfums du ciel qui tombèrent comme une rosée. Dans la région où demeura l'Ange, l'air prit la couleur des opales, et s'agita par des ondulations dont il est était cause. Il arriva, regarda l'ombre, lui dit : — *A demain !* puis il retourna vers le ciel par un mouvement gracieux, étendit ses ailes, franchit les sphères comme un vaisseau fend les ondes en laissant à peine voir ses blanches voiles à des exilés laissés sur quelque plage déserte. L'ombre poussa d'effroyables cris auxquels les damnés répondirent depuis le cercle le plus profondément enfoncé dans l'immensité des mondes de douleur jusqu'à celui plus paisible à la surface duquel nous étions. La plus poignante de toutes les angoisses avait fait un appel à toutes les autres. La clameur se grossit des rugissemens d'une mer de feu qui servait comme de base à la terrible harmonie des innombrables millions d'ames souffrantes. Puis tout à coup l'ombre prit son vol à travers la *cité dolente* et descendit de sa place jusqu'au fond même de l'Enfer, elle remonta subitement, revint, se replongea dans les cercles infinis, les parcourut dans tous les sens, semblable à un vautour qui,

mis pour la première fois dans une volière, s'épuise en efforts superflus. L'ombre avait le droit d'errer ainsi, et pouvait traverser les zones de l'Enfer, glaciales, fétides, brûlantes, sans participer à leurs souffrances. Elle glissait dans cette immensité comme un rayon de soleil se fait jour au sein de l'obscurité. — Dieu ne lui a point infligé de punition, me dit le maître; mais aucune de ces ames dont tu as successivement contemplé les tortures, ne voudrait changer son supplice contre l'espérance sous laquelle cette ame succombe. En ce moment, l'ombre revint près de nous, ramenée par une force invincible qui la condamnait à sécher sur le bord des enfers. Mon divin guide devina la curiosité dont j'étais saisi, toucha de son rameau le malheureux occupé peut-être à mesurer le siècle de peine qui se trouvait entre ce moment et ce lendemain toujours fugitif. L'ombre tressaillit, et nous jeta un regard plein de toutes les larmes qu'elle avait déjà versées. — Vous voulez connaître mon infortune? dit-elle d'une voix triste. Oh! j'aime à la raconter. Je suis ici, Térésa est là-haut! voilà tout. Sur terre, nous étions heureux, nous étions toujours unis. Quand je vis pour la première fois ma chère Térésa Donati, elle avait dix ans. Nous

nous aimâmes alors, sans savoir ce qu'était l'amour. Notre vie fut une même vie. Je pâlissais de sa pâleur, j'étais heureux de sa joie. Ensemble, nous nous livrâmes au charme de penser, de sentir, et l'un par l'autre nous apprîmes l'amour. Nous fûmes mariés dans Crémone, jamais nous ne connûmes nos lèvres que parées des perles du sourire, nos yeux rayonnèrent toujours; nos chevelures ne se séparèrent pas plus que nos vœux; toujours nos deux têtes se confondaient quand nous lisions, toujours nos pas s'unissaient quand nous marchions. La vie fut un long baiser. Notre maison fut une couche. Un jour Térésa pâlit et me dit pour la première fois : Je souffre! — Et je ne souffrais pas! Elle ne se releva plus. Je vis, sans mourir, ses beaux traits s'altérer, ses cheveux d'or s'endolorir. Elle souriait pour me cacher ses douleurs; mais je les lisais dans l'azur de ses yeux dont je savais interpréter les moindres tremblemens. Elle me disait : — Honorino, je t'aime! au moment où ses lèvres blanchirent. Enfin, elle serrait encore ma main dans les siennes quand la mort les glaça. Aussitôt je me tuai pour qu'elle ne couchât pas seule dans le lit du sépulcre, sous son drap de marbre. Elle est là-haut, Térésa, moi, je suis ici. Je voulais ne pas la

quitter, Dieu nous a séparés. Pourquoi donc nous avoir unis sur la terre? Il est jaloux. Le paradis a été sans doute bien plus beau du jour où Térésa y est montée. La voyez-vous? elle est triste dans son bonheur, elle est sans moi! Le paradis doit être bien désert pour elle. — Maître, dis-je en pleurant, car je pensais à mes amours, au moment où celui-ci souhaitera le paradis pour Dieu seulement, ne sera-t-il pas délivré? Le père de la poésie inclina doucement la tête en signe d'assentiment. Nous nous éloignâmes en fendant les airs, sans faire plus de bruit que les oiseaux qui passent quelquefois sur nos têtes quand nous sommes étendus à l'ombre d'un arbre. Nous eussions vainement tenté d'empêcher l'infortuné de blasphémer ainsi. Un des malheurs des anges de ténèbres est de ne jamais voir la lumière, même quand ils en sont environnés. Celui-ci n'aurait pas compris nos paroles.

En ce moment, le pas rapide de plusieurs chevaux retentit au milieu du silence, le chien aboya, la voix grondeuse du sergent lui répondit; des cavaliers descendirent, frappèrent à la porte, et le bruit s'éleva tout à coup avec la violence d'une détonation inattendue. Les deux proscrits, les deux poètes tombèrent sur la terre de toute la hauteur qui nous sépare des

cieux. Le douloureux brisement de cette chute courut comme un autre sang dans leurs veines, mais en sifflant, en y roulant des pointes acérées et cuisantes. Pour eux, la douleur fut en quelque sorte une émotion électrique. La lourde et sonore démarche d'un homme d'armes dont l'épée, dont la cuirasse et les éperons produisaient un cliquetis ferrugineux retentit dans l'escalier; puis un soldat se montra bientôt devant l'étranger surpris.

— Nous pouvons rentrer à Florence, dit cet homme, dont la grosse voix parut douce en prononçant des mots italiens.

— Que dis-tu? demanda le grand vieillard.

— Les *blancs* triomphent!

— Ne te trompes-tu pas? reprit le poète.

— Non, Dante! répondit le soldat dont la voix guerrière exprima les frissonnemens des batailles et les joies de la victoire.

— A Florence! à Florence! O ma Florence! cria vivement Dante Alighieri, qui se dressa sur ses pieds, regarda dans les airs, crut voir l'Italie, et devint gigantesque.

— Et moi! quand serai-je dans le ciel? dit Godefroy qui restait un genou en terre, devant le poète immortel, comme un ange en face du sanctuaire.

— Viens à Florence! lui dit Dante d'un son de voix compatissant. Va! quand tu verras les amoureux paysages de Fiesolè, tu te croiras au paradis.

Le soldat se mit à sourire. Pour la première, pour la seule fois peut-être, la sombre et terrible figure de Dante respira une joie. Ses yeux, son front exprimaient les peintures de bonheur dont son Paradis est si prodigue. Il lui semblait peut-être entendre la voix de Béatrix. En ce moment, le pas léger d'une femme et le frémissement d'une robe retentirent dans le silence. L'aurore jetait alors ses premières clartés. La belle comtesse Mahaut entra, courut à Godefroy :

— Viens, mon enfant, mon fils! il m'est maintenant permis de t'avouer! Et, le paradis, ce sera pour toi le cœur de ta mère.

— Je reconnais *la voix* du ciel, cria l'enfant ravi.

Ce cri réveilla Dante qui regarda le jeune homme enlacé dans les bras de la comtesse, il les salua par un regard et laissa son compagnon d'étude sur le sein maternel.

— Partons, s'écria-t-il d'une voix tonnante. Mort aux Guelfes!

Paris, octobre 1831.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE

LIVRE MYSTIQUE.

Imprimerie de Ode et Wodon.

LE

LIVRE MYSTIQUE,

PAR

Honoré DE BALZAC.

TOME II.

Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836

SÉRAPHÎTÜS.

A voir sur une carte les côtes de la Norwége, quelle imagination ne serait émerveillée de leurs fantasques découpures, et de cette longue dentelle de granit où mugissent incessamment les flots de la mer du Nord? Qui n'a rêvé les majestueux spectacles offerts par ces rivages sans grèves, par cette multitude de criques, d'anses, de petites baies dont aucune ne se ressemble, et qui toutes sont des abymes sans chemins? Ne dirait-on pas que la nature s'est plu à dessiner par d'ineffaçables hiéroglyphes le

symbole de la vie norwégienne, en donnant à ces côtes la configuration des arêtes d'un immense poisson; car la pêche forme le principal commerce et fournit presque toute la nourriture de quelques hommes attachés comme une touffe de lichen à ces arides rochers? Là, sur quatorze degrés de longueur, à peine existe-t-il sept cent mille ames. Grâce aux périls dénués de gloire, aux neiges constantes que réservent aux voyageurs ces pics de la Norwége, dont le nom donne froid déjà, leurs sublimes beautés sont restées vierges et s'harmonieront aux phénomènes humains, vierges encore, pour la poésie du moins, qui s'y sont accomplis, et dont voici l'histoire.

Lorsqu'une de ces baies, simple fissure aux yeux des aigles, est assez ouverte pour que la mer ne gèle pas entièrement dans cette prison de pierre où elle se débat, les gens du pays nomment ce petit golfe un *fiord*, mot que presque tous les géographes ont essayé de naturaliser dans leurs langues respectives. Malgré la ressemblance qu'ont entre eux ces espèces de canaux, chacun a sa physionomie particulière : partout la mer est violemment entrée dans leurs cassures, mais partout les rochers s'y sont diversement fendus, et leurs tumul-

tueux précipices défient les termes bizarres de la géométrie; ici, le roc s'est dentelé comme une scie; là, ses tables trop droites ne souffrent ni le séjour de la neige, ni les sublimes aigrettes des sapins du nord; plus loin, les commotions du globe ont arrondi quelque sinuosité coquette, belle vallée que meublent par étages des arbres au noir plumage; vous seriez tenté de nommer ce pays la Suisse des mers. Entre Drontheim et Christiana se trouve une de ces baies, nommée le Stromfiord. Si le Stromfiord n'est pas le plus beau de ces paysages, il a du moins le mérite de résumer les magnificences terrestres de la Norwége, et d'avoir servi de théâtre aux scènes d'une histoire toute céleste.

La forme générale du Stromfiord est au premier aspect celle d'un entonnoir ébréché par la mer. Le passage que les flots s'y étaient ouvert présente à l'œil l'image d'une lutte entre l'Océan et le granit, deux créations également puissantes, l'une par son inertie, l'autre par sa mobilité. Pour preuve, quelques écueils de formes fantastiques en défendent l'entrée aux vaisseaux. Les intrépides enfans de la Norwége peuvent, en quelques endroits, sauter d'un roc à un autre sans s'étonner d'un

abyme profond de cent toises, large de six pieds. Tantôt un frêle et chancelant morceau de gneiss, jeté en travers, unit deux rochers. Tantôt les chasseurs ou les pêcheurs ont lancé des sapins, en guise de pont, pour joindre les deux quais taillés à pic au fond desquels gronde incessamment la mer. Ce dangereux goulet se dirige vers la droite par un mouvement de serpent, y rencontre une montagne élevée de trois cents toises au-dessus du niveau de la mer, et dont les pieds forment un banc vertical d'une demi-lieue de longueur où l'inflexible granit ne commence à se briser, à se crevasser, à s'onduler qu'à deux cents pieds environ au-dessus des eaux. Entrant avec violence, la mer est donc repoussée avec une violence égale par la terrible force d'inertie de la montagne vers les bords opposés auxquels les réactions du flot ont imprimé de douces courbures. Le Fiord est fermé dans le fond par un bloc de gneiss couronné de forêts, d'où tombe en cascades une rivière qui à la fonte des neiges devient un fleuve, forme une nappe d'une immense étendue, s'échappe avec fracas en vomissant de vieux sapins et d'antiques mélèzes, aperçus à peine dans la chute des eaux. Vigoureusement plongés au fond du golfe, ces arbres reparais-

sent bientôt à sa surface, s'y marient et construisent des îlots qui viennent échouer sur la rive gauche, où les habitans du petit village assis au bord du Stromfiord, les retrouvent brisés, fracassés, quelquefois entiers, mais toujours nus et sans branches. La montagne qui dans le Stromfiord reçoit à ses pieds les assauts de la mer et à sa cime ceux des vents du nord, se nomme le Falberg. Sa crête, toujours enveloppée d'un manteau de neige et de glace, est la plus aiguë de la Norwége, où le voisinage du pôle produit, à une hauteur de dix-huit cents pieds, un froid égal à celui qui règne sur les montagnes les plus élevées du globe. La cime de ce rocher, droite vers la mer, s'abaisse graduellement vers l'est et se joint aux chutes de la Sieg par des vallées disposées en gradins sur lesquels le froid ne laisse venir que des bruyères et des arbres souffrans. La partie du Fiord d'où s'échappent les eaux, sous les pieds de la forêt, s'appelle le Siegdalhen, mot qui pourrait être traduit par *le versant de la Sieg*, nom de la rivière. La courbure qui fait face aux tables du Falberg est la vallée de Jarvis, joli paysage dominé par des collines chargées de sapins, de mélèzes, de bouleaux, de quelques chênes et de hêtres, la plus riche, la mieux co-

lorée de toutes les tapisseries que la nature du nord ait tendues sur ses âpres rochers. Là, l'œil pouvait facilement saisir la ligne où les terrains réchauffés par les rayons solaires commencent à souffrir la culture et laissent apparaître les végétations de la Flore norwégienne. En cet endroit, le golfe est assez large pour que la mer, refoulée par le Falberg, vienne expirer en murmurant sur la dernière frange de ces collines, rive doucement bordée d'un sable fin, parsemé de mica, de paillettes, de jolis cailloux, de porphyres, de marbres aux mille nuances amenés de la Suède par les eaux de la rivière, et de débris marins, de coquillages, fleurs de la mer que poussent les tempêtes, soit du pôle, soit du midi.

Au bas des montagnes de Jarvis se trouve le village composé de deux cents maisons de bois, où vit une population perdue là, comme dans une forêt ces ruches d'abeilles qui, sans augmenter ni diminuer, végètent heureuses, en butinant leur vie au sein d'une sauvage nature. L'existence anonyme de ce village s'explique facilement. Peu d'hommes avaient la hardiesse de s'aventurer dans les rescifs pour gagner les bords de la mer et s'y livrer à la pêche que font en grand les Norwégiens sur les côtes moins

dangereuses. Les nombreux poissons du Fiord suffisent en partie à la nourriture de ses habitans; les pâturages des vallées leur donnent du lait et du beurre; puis quelques terrains excellens leur permettent de récolter du seigle, du chanvre, des légumes qu'ils savent défendre, et contre les rigueurs du froid, et contre l'ardeur passagère, mais terrible de leur soleil, avec toute l'habileté que déploie le Norwégien dans cette double lutte. Le défaut de communications, soit par terre où les chemins sont impraticables, soit par mer où de faibles barques peuvent seules parvenir à travers les défilés maritimes du Fiord, les empêche de s'enrichir en tirant parti de leurs bois. Il faudrait des sommes aussi énormes pour déblayer le chenal du golfe, que pour s'ouvrir une voie dans l'intérieur des terres. Les routes de Christiana à Drontheim tournent toutes le Stromfiord, et passent la Sieg sur un pont situé à plusieurs lieues de sa chute. La côte, entre la vallée de Jarvis et Drontheim, est garnie d'immenses forêts inabordables, enfin le Falberg se trouve également séparé de Christiana par d'inaccessibles précipices. Le village de Jarvis aurait peut-être pu communiquer avec la Norwége intérieure et la Suède par la Sieg; mais pour être

mis en rapport avec la civilisation, le Stromfiord voulait un homme de génie, et ce génie parut en effet: ce fut un poète, un Suédois religieux qui mourut en admirant et respectant les beautés de ce pays, comme un des plus magnifiques ouvrages du Créateur.

Maintenant, les hommes doués par l'étude de cette vue intérieure dont les véloces perceptions amènent tour à tour dans l'ame comme sur une toile les paysages les plus contrastans du globe, peuvent facilement embrasser l'ensemble du Stromfiord. Eux seuls, peut-être, sauront s'engager dans les tortueux rescifs du goulet où se débat la mer, fuir avec ses flots le long des tables éternelles du Falberg dont les pyramides blanches se confondent avec les nuées brumeuses d'un ciel presque toujours gris de perle; admirer la jolie nappe échancrée du golfe, y entendre les chutes de la Sieg qui pend en longs filets et tombe sur un abattis pittoresque de beaux arbres confusément épars, debout ou couchés parmi des fragmens de gneiss; puis, se reposer sur les rians tableaux que présentent les collines abaissées de Jarvis d'où s'élancent les plus riches végétaux du nord, par familles, par myriades : ici, des bouleaux gracieux comme des jeunes filles et penchés

comme elles ; là des colonnades de hêtres aux fûts centenaires et moussus ; tous les contrastes des différens verts, de blanches nuées parmi les sapins noirs, des landes de bruyères pourprées et nuancées à l'infini, enfin toutes les couleurs, tous les parfums de cette Flore aux merveilles ignorées. Étendez les proportions de ces amphithéâtres, élancez-vous dans les nuages, perdez-vous dans le creux des roches où reposent les chiens de mer, votre pensée n'atteindra ni à la richesse, ni aux poésies de ce site norwégien! Votre pensée pourrait-elle être aussi grande que l'océan qui le borne, aussi capricieuse que les fantastiques figures dessinées par ses forêts, ses nuages, ses ombres, et par les changemens de sa lumière? Voyez-vous, au-dessus des prairies de la plage, sur le dernier pli de terrain qui s'ondule en bas des hautes collines de Jarvis, deux ou trois cents maisons couvertes en *nœver*, espèce de couvertures faites avec l'écorce du bouleau, maisons toutes frêles, plates, et qui ressemblent à des vers à soie sur une feuille de mûrier jetée là par les vents? Au-dessus de ces humbles, de ces paisibles demeures est une église construite avec une simplicité qui s'harmonie à la misère du village. Un cimetière entoure le chevet de cette église, et plus loin se

trouve le presbytère. Encore plus haut, sur une bosse de la montagne est située une habitation, la seule qui soit en pierre, et que pour cette raison les habitans ont nommée le château du Suédois. En effet, un homme riche vint de Suède, trente ans avant le jour où cette histoire commence, et s'établit à Jarvis dont il s'efforça d'améliorer la fortune. Cette petite maison, construite dans le but d'engager les habitans à s'en bâtir de semblables, était remarquable par sa solidité, par un mur d'enceinte, chose rare en Norwége, où, malgré l'abondance des pierres, l'on se sert de bois pour toutes les clôtures, même pour celles des champs. La maison ainsi garantie des neiges s'élevait sur un tertre, au milieu d'une cour immense. Les fenêtres en étaient abritées par ces auvens d'une saillie prodigieuse appuyés sur de grands sapins équarris qui donnent aux constructions du nord une espèce de physionomie patriarcale. Sous ces abris, il était facile d'apercevoir les sauvages nudités du Falberg, de comparer l'infini de la pleine mer à la goutte d'eau du golfe écumeux, d'écouter les vastes épanchemens de la Sieg dont la nappe semblait de loin immobile en tombant dans sa coupe de granit, bordée sur trois lieues de tour par les glaciers du nord, enfin tout le paysage

où vont se passer les surnaturels et simples événemens de cette histoire.

L'hiver de 1799 à 1800 fut un des plus rudes dont les Européens aient gardé le souvenir. La mer de Norwége se prit entièrement dans les Fiords où la violence du ressac l'empêche ordinairement de geler. Un vent dont les effets ressemblaient à ceux du levantis espagnol, avait balayé la glace du Stromfiord en repoussant les neiges vers le fond du golfe. Depuis long-temps il n'avait pas été permis aux gens de Jarvis de voir en hiver le vaste miroir des eaux réfléchissant les couleurs du ciel, spectacle curieux au sein de ces montagnes dont tous les accidens étaient nivelés sous les couches successives de la neige, et où les plus vives arêtes comme les vallons les plus creux ne formaient que de faibles plis dans l'immense tunique jetée par la nature sur ce paysage, alors tristement éclatant et monotone. Les longues nappes de la Sieg, subitement glacées, décrivaient une énorme arcade sous laquelle les habitans eussent pu passer à l'abri des tourbillons, si quelques uns d'entre eux eussent été assez hardis pour s'aventurer dans le pays. Mais les dangers de la moindre course retenaient au logis les plus intrépides chasseurs qui craignaient de ne plus re-

connaître sous la neige les étroits passages pratiqués au bord des précipices, des crevasses ou des versans. Aussi nulle créature n'animait-elle ce désert blanc où régnait la bise du pôle, seule voix qui résonnât en de rares momens. Le ciel, presque toujours grisâtre, donnait au lac les teintes de l'acier bruni. Peut-être un vieil eider traversât-il parfois impunément l'espace à l'aide du chaud duvet sous lequel glissent les songes des riches, dont aucun ne soupçonne par combien de dangers cette plume s'achète? Mais, semblable au Bedouin qui sillonne seul les sables de l'Afrique, l'oiseau n'était ni vu ni entendu; l'atmosphère engourdie, privée de ses communications électriques, ne répétait ni le sifflement de ses ailes, ni ses joyeux cris. Quel œil assez vif eût d'ailleurs pu soutenir l'éclat de ce précipice garni de cristaux étincelans, et les rigides reflets des neiges, à peine irisées à leurs sommets par les rayons d'un pâle soleil qui apparaissait par momens, comme un moribond jaloux d'attester sa vie? Souvent, lorsque des amas de nuées grises, chassées par escadrons à travers les montagnes et les sapins, cachaient le ciel sous de triples voiles, la terre, à défaut de lueurs célestes, s'éclairait par elle-même. Là donc se rencontraient toutes les majestés du

froid éternellement assis sur le pôle, et dont le principal caractère est le royal silence au sein duquel vivent les monarques absolus. Tout principe extrême porte en soi l'apparence d'une négation, et les symptômes de la mort : la vie n'est-elle pas le combat de deux forces? Là, rien ne trahissait la vie. Une seule puissance, la force improductive de la glace, régnait sans contradiction. Le bruissement de la pleine mer agitée n'arrivait même pas dans ce muet bassin, si bruyant durant les trois courtes saisons où la nature se hâte de produire les chétives récoltes nécessaires à la vie de ce peuple patient. Quelques hauts sapins élevaient leurs noires pyramides chargées de festons neigeux, et la forme de leurs rameaux à barbes inclinées complétait le deuil de ces cimes où, d'ailleurs, ils n'apparaissaient que comme des points bruns. Chaque famille restait au coin du feu, dans une maison soigneusement close, fournie de biscuits, de beurre fondu, de poisson sec, de provisions faites à l'avance pour les sept mois d'hiver. A peine voyait-on la fumée de ces habitations. Presque toutes sont ensevelies sous les neiges, contre le poids desquelles elles sont néanmoins préservées par de longues planches qui partent du toit et vont s'attacher à une

grande distance sur de solides poteaux en formant un chemin couvert autour de la maison. Pendant ces terribles hivers, les femmes tissent et teignent les étoffes de laine ou de toile dont se font les vêtemens; tandis que la plupart des hommes lisent ou se livrent à ces prodigieuses méditations qui ont enfanté les profondes théories, les rêves mystiques du nord, ses croyances, ses études si complètes sur un point de la science fouillée comme avec une sonde; mœurs à demi monastiques qui forcent l'ame à réagir sur elle-même, à y trouver sa nourriture, et qui font du paysan norwégien un être à part dans la population européenne. Dans la première année du dix-neuvième siècle, et vers le milieu du mois de mai, tel était donc l'état du Stromfiord.

Par une matinée où le soleil éclatait au sein de ce paysage en y allumant les feux de tous les diamans éphémères produits par les cristallisations de la neige et des glaces, deux personnes passèrent sur le golfe, le traversèrent et volèrent le long des bases du Falberg, vers le sommet duquel elles s'élevèrent de frise en frise. Était-ce deux créatures, était-ce deux flèches? Qui les eût vues à cette hauteur les aurait prises pour deux eiders cinglant de conserve à travers les

nuées. Ni le pêcheur le plus superstitieux, ni le chasseur le plus intrépide n'eût attribué à des créatures humaines le pouvoir de se tenir le long des faibles lignes tracées sur les flancs du granit, où ce couple glissait néanmoins avec l'effrayante dextérité que possèdent les somnambules quand, ayant oublié toutes les conditions de leur pesanteur et les dangers de la moindre déviation, ils courent au bord des toits en gardant leur équilibre sous l'empire d'une force inconnue.

— Arrête-moi, Séraphitus, dit une pâle jeune fille, et laisse-moi respirer. Je n'ai voulu regarder que toi en côtoyant les murailles de ce gouffre; autrement, que serais-je devenue? Mais aussi ne suis-je qu'une bien faible créature. Te fatigué-je?

— Non, dit l'être sur le bras duquel elle s'appuyait. Allons toujours, Minna? la place où nous sommes n'est pas assez solide pour nous y arrêter.

De nouveau, tous deux firent siffler sur la neige de longues planches attachées à leurs pieds, et parvinrent sur la première plinthe que le hasard avait franchement dessinée sur les pans de cet abyme. La personne que Minna nommait Séraphitüs s'appuya sur son talon droit pour relever la planche longue d'environ une

toise, étroite comme un pied d'enfant, et qui était attachée à son brodequin par deux courroies en cuir de chien marin. Cette planche épaisse de deux doigts était doublée en peau de renne dont le poil, en se hérissant sur la neige, arrêta soudain Séraphîtûs ; il ramena son pied gauche, dont le patin n'avait pas moins de deux toises de longueur, tourna lestement sur lui-même, vint saisir sa peureuse compagne, l'enleva, malgré les longs patins dont ses pieds étaient également armés, et l'assit sur un quartier de roche, après en avoir balayé la neige d'un coup de pelisse.

— Ici, Minna, tu es en sûreté, tu pourras y trembler à ton aise.

— Nous sommes déjà montés au tiers du *Bonnet de glace*, dit-elle en regardant le pic auquel elle donna le nom populaire sous lequel on le connaît en Nowége. Je ne le crois pas encore.

Mais, trop essoufflée pour parler davantage, elle sourit à Séraphîtûs qui, sans répondre, la tenait dans ses bras en écoutant, la main posée sur son cœur, de sonores palpitations aussi précipitées que celles d'un jeune oiseau surpris.

— Il bat souvent aussi vite sans que j'aie couru, dit-elle.

Séraphîtûs inclina la tête sans dédain ni froideur. Malgré la grâce dont ce mouvement était

empreint, il n'en trahissait pas moins une négation qui, chez une femme, eût été d'une enivrante coquetterie. Séraphîtüs pressa vivement la jeune fille. Minna prit cette caresse pour une réponse, et continua de le contempler. Au moment où Séraphîtüs releva la tête en rejetant en arrière, par un geste presque impatient, les rouleaux dorés de sa chevelure, afin de se découvrir le front, il vit du bonheur dans les yeux de sa compagne.

— Oui, Minna, dit-il d'une voix toute paternelle et charmante chez un être encore adolescent, regarde-moi, n'abaisse pas la vue.

— Pourquoi ?

— Tu veux savoir ? essaie.

Minna jeta vivement un regard à ses pieds et cria soudain comme un enfant qui aurait rencontré un tigre. L'horrible sentiment des abymes l'avait envahie, et ce seul coup d'œil avait suffi pour lui en communiquer la contagion. Le Fiord, jaloux de sa proie, avait une grande voix par laquelle il l'étourdissait en tintant à ses oreilles, comme pour la dévorer plus sûrement en s'interposant entre elle et la vie. Puis, de ses cheveux à ses pieds, le long de son dos, tomba un frisson glacial d'abord, mais qui bientôt lui versa dans les nerfs une insupportable chaleur,

battit dans ses veines, et brisa toutes ses extrémités par des atteintes électriques semblables à celles que cause le contact de la torpille. Trop faible pour résister, elle se sentait attirée, par une force inconnue, en bas de cette table où elle croyait voir quelque monstre qui lui lançait son venin, un monstre dont les yeux magnétiques la charmaient, et dont la gueule ouverte semblait broyer sa pâture par avance.

— Je meurs, mon Séraphitüs, n'ayant aimé que toi, dit-elle en faisant un mouvement machinal pour se précipiter.

Séraphîtüs lui souffla doucement sur le front et sur les yeux. Tout à coup, semblable au voyageur délassé par un bain, Minna n'eut plus que la mémoire de ses vives douleurs déjà dissipées par cette haleine caressante qui pénétra son corps, et l'inonda de balsamiques effluves, aussi rapidement que le souffle avait traversé l'air.

—Qui donc es-tu ? dit-elle avec un sentiment de terreur douce. Mais je le sais, tu es ma vie. — Comment peux-tu regarder ce gouffre sans mourir ? reprit-elle après une pause.

Séraphîtüs laissa Minna cramponnée au granit, et s'alla poser, comme eût fait une ombre. sur le bord de la table d'où ses yeux plongèrent au fond du Fiord, en en défiant l'éblouissante

profondeur. Son corps ne vacilla point, son front resta blanc et impassible comme celui d'une statue de marbre. Abyme contre abyme.

— Séraphîtüs, si tu m'aimes, reviens ! cria la jeune fille. Ton danger me rend mes douleurs. — Qui donc es-tu pour avoir cette force surhumaine à ton âge ? lui demanda-t-elle en se sentant de nouveau dans ses bras.

—Mais, répondit Séraphîtüs, tu regardes sans peur des espaces encore plus immenses ? Et, de son doigt levé, cet être singulier lui montra l'auréole bleue que les nuages dessinaient en laissant un espace clair au-dessus de leurs têtes.

— Quelle différence ! dit-elle en souriant.

— Tu as raison, répondit-il, nous sommes nés pour tendre au ciel. La patrie, comme le visage d'une mère, n'effraie jamais un enfant.

Sa voix vibra dans les entrailles de sa compagne, devenue muette.

— Allons, viens, reprit-il.

Et tous les deux s'élancèrent sur les faibles sentiers tracés le long de la montagne, en y dévorant les distances, et volant d'étage en étage, de ligne en ligne, avec la rapidité dont est doué le cheval arabe, cet oiseau du désert. En quelques momens ils atteignirent un tapis d'herbes,

de mousses et de fleurs, sur lequel personne ne s'était encore assis.

— Le joli *sœler!* dit Minna en donnant à cette prairie son véritable nom, mais comment se trouve-t-il à cette hauteur?

— Là cessent, il est vrai, les végétations de la Flore norwégienne, dit Séraphîtüs, mais s'il se rencontre ici quelques herbes et des fleurs, elles sont dues à ce rocher qui les garantit contre le froid du nord. — Mets cette touffe dans ton sein, Minna, dit-il en arrachant une fleur, prends cette suave création qu'aucun œil humain n'a vue encore, et garde cette fleur unique comme un souvenir de cette matinée unique dans ta vie! Non, tu ne trouveras plus de guide pour te mener à ce sœler.

Et il lui donna soudain une plante hybride que ses yeux d'aigle lui avaient fait apercevoir parmi des silènes acaulis et des saxifrages, véritable merveille éclose sous le souffle des anges. Minna saisit avec un empressement enfantin la touffe d'un vert transparent et brillant comme celui de l'émeraude, formée par de petites feuilles roulées en cornet, d'un brun clair au fond, mais qui, de teinte en teinte, devenaient vertes à leurs pointes partagées en découpures d'une délicatesse infinie. Ces feuilles étaient si

pressées qu'elles semblaient se confondre, et produisaient une foule de jolies rosaces. Ça et là, sur ce tapis, s'élevaient des étoiles blanches, bordées d'un filet d'or, du sein desquelles sortaient des anthères pourprées, sans pistil. Une odeur qui tenait à la fois de celle des roses et des calices de l'oranger, mais fugitive et sauvage, achevait de donner je ne sais quoi de céleste à cette fleur mystérieuse que Séraphîtüs contemplait avec mélancolie, comme si la senteur lui eût exprimé de plaintives idées dont il comprenait le langage. Mais, à Minna, ce phénomène inouï parut être un caprice par lequel la nature s'était plue à douer quelques pierreries de la fraîcheur, de la mollesse et du parfum des plantes.

— Pourquoi serait-elle unique? Elle ne se reproduira donc plus? dit la jeune fille à Séraphîtüs, qui rougit et changea brusquement de conversation.

— Asseyons-nous, retourne-toi, vois! A cette hauteur, peut-être, ne trembleras-tu point? Les abymes sont assez profonds pour que tu n'en distingues plus la profondeur; ils ont acquis la perspective unie de la mer, le vague des nuages, la couleur du ciel: la glace du Fiord est une assez jolie turquoise, tu n'aperçois les fo-

rêts de sapins que comme de légères lignes de bistre; pour vous, les abymes doivent être parés ainsi.

Séraphitüs jeta ces paroles avec cette onction dans l'accent et le geste connue seulement de ceux qui sont parvenus au sommet des hautes montagnes du globe, et contractées si involontairement que le maître le plus orgueilleux se trouve obligé de traiter son guide en frère, et ne s'en croit le supérieur qu'en s'abaissant vers les vallées où demeurent les hommes. Il défaisait les patins de Minna, aux pieds de laquelle il s'était agenouillé. L'enfant ne s'en apercevait pas, tant elle s'émerveillait du spectacle imposant que présente la vue de la Norwége dont elle pouvait embrasser d'un seul coup d'œil les longs rochers; tant elle était émue par la solennelle permanence dont ses cimes froides donnent une idée que les paroles ne peuvent exprimer.

— Nous ne sommes pas venus ici par la seule force humaine, dit-elle en joignant les mains, je rêve sans doute.

— Vous appelez surnaturels les faits dont vous ne voyez pas les causes, répondit-il.

— Tes réponses, dit-elle, sont toujours empreintes de je ne sais quelle profondeur. Près

de toi, je comprends tout sans effort. Ah! je suis libre.

— Tu n'as plus tes patins, voilà tout.

— Oh! dit-elle, moi qui aurais voulu délier les tiens en te baisant les pieds.

— Garde ces paroles pour Wilfrid, répondit doucement Séraphîtüs.

— Wilfrid! répéta Minna d'un ton de colère qui s'apaisa dès qu'elle eut regardé son compagnon. — Tu ne t'emportes jamais, toi! dit-elle en essayant, mais en vain de lui prendre la main, tu es en toute chose d'une perfection désespérante.

— Alors tu en conclus que je suis insensible.

Minna fut effrayée d'un regard si lucidement jeté dans sa pensée.

— Tu me prouves que nous nous entendons, répondit-elle avec la grâce de la femme qui aime.

Séraphîtüs agita mollement la tête en lui lançant un regard à la fois triste et doux.

— Toi qui sais tout, reprit Minna, dis-moi pourquoi la timidité que je ressentais là-bas, près de toi, s'est dissipée en montant ici? pourquoi j'ose te regarder, pour la première fois, en face, tandis que là-bas, à peine osé-je te voir à la dérobée?

— Ici, peut-être, avons-nous dépouillé les petitesses de la terre, répondit-il en défaisant quelques brandebourgs de sa pelisse.

— Jamais tu n'as été si beau, dit Minna en s'asseyant sur une roche moussue et s'abymant dans la contemplation de l'être qui l'avait conduite sur une partie du pic qui de loin semblait inaccessible.

Jamais, à la vérité, Séraphîtüs n'avait brillé d'un si vif éclat, seule expression qui puisse rendre les effets de son visage et l'aspect de sa personne. Cette splendeur était-elle due à la nitescence que donne au teint l'air pur des montagnes et le reflet des neiges, ou au mouvement interne qui anime le corps à l'instant où il se repose d'une longue agitation ? provenait-elle du contraste subit entre la clarté d'or projetée par un nouveau soleil, et l'obscurité des nuées à travers lesquelles ce joli couple venait de passer ? Peut-être, à ces causes, faudrait-il encore ajouter les effets d'un des plus beaux phénomènes qui puissent se rencontrer en l'organisation humaine. Si quelque habile physiologiste eût examiné cette créature qui dans ce moment, à voir la fierté de son front et l'éclair de ses yeux, paraissait être un jeune homme âgé d'environ dix-sept ans; s'il eût

cherché les ressorts de cette florissante vie sous le tissu le plus blanc dont la nature septentrionale ait vêtu ses enfans, il aurait cru sans doute, soit à l'existence de quelque fluide phosphorique en des nerfs qui semblaient reluire sous l'épiderme, soit à la constante présence d'une lumière intérieure qui colorait Séraphîtüs ardemment, mais doucement et à la manière de ces lueurs contenues dans une coupe d'albâtre. Quelque mollement effilées que fussent ses mains qu'il avait dégantées pour délier les patins de Minna, elles paraissaient avoir une force égale à celle que le Créateur a mise dans les diaphanes attaches du crabe. Les feux jaillissant de son regard d'or luttaient évidemment avec les rayons du soleil, et il semblait ne pas en recevoir, mais lui donner de la lumière. Son corps, mince et grêle comme celui d'une femme, attestait une de ces natures faibles en apparence, mais dont la puissance égale toujours le désir, et qui, fortes à temps, sont à l'état normal presque débiles. De taille ordinaire, Séraphîtüs se grandissait en présentant son front, comme s'il eût voulu s'élancer. Ses cheveux, bouclés par la main d'une fée, et comme soulevés par un souffle, ajoutaient à l'illusion que produisait son attitude aérienne. Mais ce main-

tien dénué d'efforts résultait plus d'un phénomène moral que d'une habitude corporelle. L'imagination de Minna était complice de cette constante hallucination sous l'empire de laquelle chacun serait tombé, et qui prêtait à Séraphitüs l'apparence des figures rêvées dans un heureux sommeil. Nul type connu ne pourrait donner une image, même vague, de cette figure majestueusement mâle pour Minna ; mais qui, aux yeux d'un homme, eût éclipsé par sa grâce féminine, les plus belles têtes dues à Raphaël. Ce peintre des cieux a constamment mis une sorte de joie tranquille, une amoureuse suavité dans les lignes de ses beautés angéliques ; mais à moins de contempler Séraphitüs lui-même, quelle ame inventerait le voile de tristesse mêlée d'espérance qui nuançait les sentimens ineffables empreints dans ses traits ? Qui saurait, même dans les fantaisies d'artiste où tout devient possible, voir les ombres que jetait une mystérieuse terreur sur ce front intelligent qui semblait interroger les cieux et toujours plaindre la terre ? Cette tête savait planer avec dédain comme un sublime oiseau de proie dont les cris troublent l'air, et se résigner comme la tourterelle dont la voix verse la tendresse au fond des bois silencieux. Le teint de Séraphitüs

était d'une blancheur surprenante, que faisaient encore ressortir des lèvres rouges, des sourcils bruns et des cils soyeux, seuls traits qui tranchassent sur la pâleur d'un visage dont la parfaite régularité ne nuisait en rien à l'éclat des sentimens qui s'y reflétaient sans secousse ni violence, mais avec cette majestueuse et naturelle gravité dont nous aimons à douer les êtres supérieurs. Tout, dans cette figure marmorine, exprimait la force et le repos. Minna se leva pour prendre la main de Séraphîtüs, en espérant qu'elle pourrait ainsi l'attirer à elle, et déposer sur ce front séducteur un baiser arraché plus à l'admiration qu'à l'amour; mais un regard du jeune homme, regard qui la pénétra comme un rayon de soleil traverse le prisme, glaça la pauvre fille. Elle sentit, sans le comprendre, un abyme entre eux, détourna la tête et pleura. Tout à coup une main puissante la saisit par la taille, une voix pleine de suavité lui dit : — Viens. Elle obéit, posa sa tête soudain rafraîchie sur le cœur du jeune homme, qui réglant son pas sur le sien, douce et attentive conformité, la mena vers une place d'où ils purent voir les radieuses décorations de la nature polaire.

— Avant de regarder et de t'écouter, dis-moi,

Séraphîtüs, pourquoi tu me repousses? T'ai-je déplu? comment? dis. Je voudrais ne rien avoir à moi; je voudrais que mes richesses terrestres fussent à toi, comme y sont déjà les richesses de mon cœur; que la lumière ne me vînt que par tes yeux, comme ma pensée me vient de ta pensée; je ne craindrais plus de t'offenser en te renvoyant ainsi les reflets de ton ame, les mots de ton cœur, le jour de ton jour, comme nous renvoyons à Dieu les contemplations dont il nourrit nos esprits. Je voudrais être tout toi!

— Hé bien, Minna, un désir constant est une promesse que nous fait l'avenir. Espère! Mais si tu veux être pure, mêle toujours l'idée du Tout-Puissant aux affections d'ici-bas, alors tu aimeras toutes les créatures, et ton cœur ira bien haut!

— Je ferai ce que tu voudras, répondit-elle en levant les yeux sur lui par un mouvement timide.

— Je ne saurais être ton compagnon, dit Séraphîtüs avec tristesse.

Il réprima quelques pensées, étendit les bras vers Christiana, qui se voyait comme un point à l'horizon, et dit: — Vois!

— Nous sommes bien petits, répondit-elle.

—Oui, mais nous devenons grands par le

sentiment et par l'intelligence, reprit Séraphitüs. A nous seuls, Minna, commence la connaissance des choses; le peu que nous apprenons des lois du monde visible nous fait découvrir l'immensité des mondes supérieurs. Je ne sais s'il est temps de te parler ainsi; mais je voudrais tant te communiquer la flamme de mes espérances! Peut-être serions-nous un jour ensemble, dans le monde où l'amour ne périt pas.

— Pourquoi pas maintenant et toujours? dit-elle en murmurant.

— Rien n'est stable ici, reprit-il dédaigneusement. Les passagères félicités des amours terrestres sont des lueurs qui trahissent à certaines ames l'aurore de félicités plus durables, de même que la découverte d'une loi de la nature en fait supposer, à quelques êtres privilégiés, le système entier. Notre fragile bonheur d'ici-bas n'est-il donc point l'attestation d'un autre bonheur complet, comme la terre, fragment du monde, atteste le monde? Nous ne pouvons mesurer l'orbite immense de la pensée divine, dont nous ne sommes qu'une parcelle; mais nous pouvons en pressentir l'étendue, nous agenouiller, adorer, attendre. Les hommes se trompent toujours dans leurs sciences, en ne voyant pas que tout, sur leur globe, est relatif et s'y

coordonne à une révolution générale, à une production constante qui nécessairement entraîne un progrès et une fin. L'homme lui-même n'est pas une création finie, sans quoi, Dieu ne serait pas !

— Comment as-tu trouvé le temps d'apprendre tant de choses ? dit la jeune fille.

— Je me souviens, répondit-il.

— Tu me sembles plus beau que tout ce que je vois, répondit-elle.

— Nous sommes un des plus grands ouvrages de Dieu. Ne nous a-t-il pas donné la faculté de réfléchir la nature, de la concentrer en nous par la pensée, et de nous en faire un marche-pied pour nous élancer vers lui ? Nous nous aimons en raison du plus ou du moins de lumière que contiennent nos ames. Mais ne sois pas injuste, Minna, vois le spectacle qui s'étale à tes pieds, n'est-il pas grand ? A tes pieds, l'océan se déroule comme un tapis, les montagnes sont comme les murs d'un cirque, le ciel est au-dessus comme le voile arrondi de ce théâtre, et d'ici l'on respire les pensées de Dieu comme un parfum. Vois, les tempêtes qui brisent des vaisseaux chargés d'hommes ne nous semblent, ici, que de faibles bouillonnemens, et si tu lèves la tête au-dessus de nous, tout est

bleu. Voici comme un diadème d'étoiles. Ici, disparaissent les nuances des expressions terrestres. Appuyée sur cette nature subtilisée par l'espace, ne sens-tu point en toi plus de profondeur que d'esprit, n'as-tu pas plus que de grandeur que d'enthousiasme, plus d'énergie que de volonté ? n'éprouves-tu pas des sensations dont le corps n'est plus l'interprète. Ne te sens-tu pas des ailes ? Prions.

Séraphîtüs plia le genou, se posa les mains en croix sur le sein, et Minna tomba sur ses deux genoux en pleurant. Ils restèrent ainsi pendant quelques instans. Pendant quelques instans l'auréole bleue qui s'agitait dans les cieux au-dessus de leurs têtes s'agrandit, et, à leur insu, de lumineux rayons les enveloppèrent.

— Pourquoi ne pleures-tu pas quand je pleure ? lui dit Minna d'une voix entrecoupée.

— Les esprits ne pleurent pas, répondit Séraphîtüs en se levant. Comment pleurerais-je? je ne vois plus les misères humaines. Ici, le bien éclate dans toute sa majesté; en bas, j'entends les supplications et les angoisses de la harpe des douleurs qui vibre sous les mains de l'esprit captif. D'ici, j'écoute le concert des harpes heureuses. En bas, vous avez l'espérance, ce

beau commencement de la foi ; mais ici règne la foi, qui est l'espérance réalisée !

— Tu ne m'aimeras jamais, je suis trop imparfaite, tu me dédaignes, dit la jeune fille.

— Minna, la violette cachée au pied du chêne, se dit : « Le soleil ne m'aime pas, il ne vient pas. » Le soleil se dit : « Si je l'éclairais, elle périrait, cette pauvre fleur ! » Ami de la fleur, il glisse ses rayons à travers les feuilles du chêne, et les affaiblit pour colorer le calice de sa bien-aimée. Je ne me trouve pas assez de voiles et crains que tu ne me voies encore trop, tu frémirais si tu me connaissais davantage. Écoute, je suis sur la terre sans goût pour vos fruits, sans ame pour vos joies. Je comprends malheureusement tout, et, comme ces empereurs débauchés de la Rome profane, je suis arrivé au dégoût de toutes choses. Enfin, j'ai honte de moi ! — Abandonne-moi, dit douloureusement Séraphîtüs.

Puis il s'alla poser sur un quartier de roche, en laissant tomber sa tête sur son sein.

— Pourquoi me désespères-tu donc ainsi ? lui dit Minna.

— Va-t'en ! s'écria Séraphîtüs, je n'ai rien de ce que tu veux de moi. Ton amour est trop grossier pour moi. Pourquoi n'aimes-tu pas Wilfrid ?

Wilfrid est un homme, un homme éprouvé par les passions, qui saura te serrer dans ses bras nerveux, qui te fera sentir une main large et forte. Il a de beaux cheveux noirs, des yeux pleins de pensées humaines, un cœur qui verse des torrens de lave dans les mots que sa bouche prononce. Il te brisera de caresses. Ce sera ton bien-aimé, ton époux. A toi Wilfrid.

Minna pleurait à chaudes larmes.

— Oses-tu dire que tu ne l'aimes pas ? dit-il d'une voix qui entrait dans le cœur comme un poignard.

— Grâce, grâce, mon Séraphîtüs!

— Aime-le, pauvre enfant de la terre, où ta destinée te cloue invinciblement, dit le terrible Séraphîtüs en s'emparant de Minna par un geste qui la força de venir au bord du sœler, d'où la scène était si étendue qu'une jeune fille pleine d'enthousiasme pouvait facilement se croire au-dessus du monde. Je souhaitais un compagnon pour retourner dans la patrie, j'ai voulu te montrer ce morceau de boue, et t'y vois encore attachée. Adieu. Restes-y, jouis par les sens, obéis à ta nature, pâlis avec les hommes pâles, rougis avec les femmes, joue avec les enfans, prie avec les coupables, lève les yeux vers le ciel dans tes douleurs; tremble, espère, palpite; tu auras

un compagnon, tu pourras encore rire et pleurer ; donner et recevoir. Moi, je suis comme un proscrit, loin du ciel; et comme un monstre, loin de la terre. Mon cœur ne palpite plus; je ne vis que par moi et pour moi. Je sens par l'esprit, je respire par le front, je vois par la pensée, je meurs d'impatience et de désirs. Personne ici-bas n'a le pouvoir d'exaucer mes souhaits, de calmer mon impatience, et j'ai désappris à pleurer. Je suis donc seul, je me résigne et j'attends.

Séraphîtûs regarda le tertre plein de fleurs sur lequel il avait placé Minna, puis il se tourna du côté des monts sourcilleux dont les pitons étaient couverts de nuées épaisses dans lesquelles il jeta le reste de ses pensées.

— N'entendez-vous pas un délicieux concert, Minna? reprit-il de sa voix de tourterelle, car l'aigle avait assez crié. Ne dirait-on pas la musique des harpes éoliennes que vos poètes mettent au sein des forêts et des montagnes? Voyez-vous les indistinctes figures qui passent dans ces nuages? apercevez-vous les pieds ailés de ceux qui préparent les décorations du ciel? Ces accens rafraîchissent l'ame, le ciel va bientôt laisser tomber les fleurs du printemps, une lueur s'est élancée du pôle. Fuyons, il est temps.

En un moment leurs patins furent rattachés, et tous deux descendirent le Falberg par les pentes rapides qui l'unissaient aux vallées de la Sieg. Une intelligence miraculeuse présidait à leur course, ou pour mieux dire, à leur vol. Quand une crevasse couverte de neige se rencontrait, Séraphîtüs saisissait Minna et s'élançait par un mouvement rapide sans peser plus qu'un oiseau sur la fragile couche qui couvrait un abyme. Souvent en poussant sa compagne, il faisait une légère déviation pour éviter un précipice, un arbre, un quartier de roche qu'il semblait voir sous la neige, comme certains marins habitués à l'Océan en devinent les écueils à la couleur, au remous, au gisement des eaux. Quand ils atteignirent les chemins du Siegdalhen et qu'il leur fut permis de voyager presque sans crainte en ligne droite pour regagner la glace du Stromfiord, Séraphîtüs arrêta Minna : — Tu ne me dis plus rien ? demanda-t-il.

— Je croyais, répondit respectueusement la jeune fille, que vous vouliez penser tout seul.

— Hâtons-nous, ma Minnette, la nuit va venir, reprit-il.

Minna tressaillit en entendant la voix, pour ainsi dire nouvelle de son guide, voix pure et faible comme celle d'une jeune fille. Cette voix

dissipa les lueurs fantastiques du songe à travers lequel jusqu'alors elle avait marché. Séraphîtüs commençait à laisser sa force mâle et à dépouiller ses regards de leur trop vive intelligence. Bientôt ces deux jolies créatures cinglèrent sur le Fiord, atteignirent la prairie de neige qui se trouvait entre la rive du golfe et la première rangée des maisons de Jarvis; puis, pressées par la chute du jour, elles s'élancèrent en montant vers le presbytère, comme si elles eussent gravi les rampes d'un immense escalier.

— Mon père doit être inquiet, dit Minna.

— Non, répondit Séraphîtüs.

En ce moment, le couple était devant le porche de l'humble demeure où M. Becker, le pasteur de Jarvis, lisait en attendant sa fille pour le repas du soir.

— Cher monsieur Becker, dit Séraphîtüs, je vous ramène Minna saine et sauve.

— Merci, mademoiselle, répondit le vieillard en posant ses lunettes sur le livre. Vous devez être fatiguées.

— Nullement, dit Minna qui reçut en ce moment sur le front le souffle de sa compagne.

— Ma petite, voulez-vous après-demain soir venir chez moi prendre du thé?

— Volontiers, chère.

— Monsieur Becker, vous me l'amènerez.

— Oui, mademoiselle.

Séraphitüs inclina la tête par un geste coquet, salua le vieillard, partit, et en quelques instans arriva dans la cour du château suédois. Un serviteur octogénaire apparut sous l'immense auvent, en tenant une lanterne. Séraphitüs quitta ses patins avec la dextérité gracieuse d'une femme, s'élança dans le salon du château, tomba sur un grand divan couvert de pelleteries, et s'y coucha.

— Qu'allez-vous prendre ? lui dit le vieillard en allumant les bougies démesurément longues dont on se sert en Norwége.

— Rien, David, je suis trop lasse.

Séraphitüs défit sa pelisse fourrée de martre, s'y roula et dormit. Le vieux serviteur resta pendant quelques momens debout à contempler avec amour l'être singulier qui reposait sous ses yeux, et dont personne n'eût su définir le genre. A le voir ainsi posé, enveloppé de son vêtement habituel, qui ressemblait autant à un peignoir de femme qu'à un manteau d'homme, il était impossible de ne pas attribuer à une jeune fille les pieds menus qu'il laissait pendre, comme pour montrer la délicatesse avec laquelle la nature les avait attachés; mais son front, mais le

profil de sa tête, eût semblé l'expression de la force humaine arrivée à son plus haut degré.

— Elle souffre et ne veut pas me le dire, pensa le vieillard, elle se meurt comme une fleur frappée par un rayon de soleil trop vif.

Et il pleura, le vieil homme.

SÉRAPHÎTA.

Pendant la soirée, David rentra dans le salon.

— Je sais qui vous m'annoncez, lui dit Séraphita d'une voix endormie. Wilfrid peut entrer.

En entendant ces mots, une homme se présenta soudain, et vint s'asseoir près d'elle.

— Ma chère Séraphîta, souffrez-vous? Je vous trouve plus pâle que de coutume.

Elle se tourna lentement vers lui, après avoir chassé ses cheveux en arrière comme une

jolie femme qui, accablée par la migraine, n'a plus la force de se plaindre.

— J'ai fait, dit-elle, la folie de traverser le Fiord avec Minna, des enfantillages! Nous avons monté sur le Falberg.

— Vous vouliez donc vous tuer! dit-il avec l'effroi d'un amant.

— N'ayez pas peur, bon Wilfrid, j'ai eu bien soin de votre Minna.

Wilfrid frappa violemment de sa main la table, se leva, fit quelques pas vers la porte en laissant échapper une exclamation pleine de douleur, puis il revint et voulut exprimer une plainte.

— Pourquoi ce tapage, si vous croyez que je souffre? dit Séraphîta.

— Pardon, grâce! répondit-il en s'agenouillant. Parlez-moi durement, exigez de moi tout ce que vos cruelles fantaisies de femme vous feront imaginer de plus cruel à supporter; mais, ma bien-aimée, ne mettez pas en doute mon amour. Vous prenez Minna comme une hache, et m'en frappez à coups redoublés. Grâce!

— Pourquoi me dire de telles paroles, mon ami, quand vous les savez inutiles? répondit-elle en lui jetant des regards qui finissaient par devenir si doux que Wilfrid ne voyait plus les

yeux de Séraphîta, mais une fluide lumière dont les tremblemens ressemblaient aux dernières vibrations d'un chant plein de mollesse.

— Ah ! l'on ne meurt pas d'angoisse, dit-il.

—Vous souffrez ? reprit-elle d'une voix dont les émanations produisaient au cœur de cet homme un effet semblable à celui des regards. Que puis-je pour vous ?

— Aimez-moi comme je vous aime.

— Pauvre Minna ! répondit-elle.

— Je n'apporte jamais d'armes, cria Wilfrid.

— Vous êtes d'une humeur massacrante, dit en souriant Séraphîta. N'ai-je pas bien dit cela comme ces Parisiennes dont vous me racontez les amours ?

Wilfrid s'assit, se croisa les bras, et contempla Séraphîta d'un air sombre.

— Je vous pardonne, dit-il, car vous ne savez ce que vous faites.

— Oh ! reprit-elle, une femme, depuis Ève, a toujours fait sciemment le bien et le mal.

— Je le crois, dit-il.

— J'en suis sûre, Wilfrid. Notre instinct est précisément ce qui nous rend si parfaites. Ce que vous apprenez, vous autres, nous le sentons, nous.

— Pourquoi ne sentez-vous pas alors combien je vous aime ?

— Parce que vous ne m'aimez pas.

— Grand Dieu!

— Pourquoi donc vous plaignez-vous de vos angoisses? demanda-t-elle.

— Vous êtes terrible ce soir, Séraphita. Vous êtes un vrai démon.

— Non, je suis une pauvre créature douée du malheur de comprendre. La douleur, Wilfrid, est une lumière qui nous éclaire la vie.

— Pourquoi donc alliez-vous sur le Falberg?

— Minna vous le dira, moi je suis trop lasse pour parler. A vous la parole, à vous qui savez tout, qui avez tout appris, n'avez rien oublié, vous qui avez passé par tant d'épreuves sociales. Amusez-moi, j'écoute.

— Que vous dirai-je, que vous ne sachiez? D'ailleurs votre demande est une raillerie. Vous n'admettez rien du monde, vous en brisez les nomenclatures, vous en foudroyez les lois, les mœurs, les sentimens, les sciences, en les réduisant aux proportions que ces choses contractent quand on se pose en dehors du globe.

— Vous voyez bien, mon ami, que je ne suis pas une femme. Vous avez tort de m'aimer. Quoi! je quitte les régions éthérées de ma prétendue force, je me fais humblement petite, je me courbe à la manière des pauvres femelles de toutes les

espèces, et vous me rehaussez aussitôt ! Enfin je suis en pièces, je suis brisée, je vous demande du secours, j'ai besoin de votre bras, et vous me repoussez. Nous ne nous entendons pas.

— Vous êtes ce soir plus méchante que je ne vous ai jamais vue.

— Méchante, dit-elle en lui lançant un regard qui fondait tous les sentimens en une sensation céleste, non, je suis souffrante, voilà tout. Alors quittez-moi, mon ami. Ne sera-ce pas user de vos droits d'homme? Nous devons toujours vous plaire, vous délasser, être toujours gaies, et n'avoir que les caprices qui vous amusent. Que dois-je faire, mon ami? Voulez-vous que je chante, que je danse, quand la fatigue m'ôte l'usage de la voix et des jambes? Messieurs, fussions-nous à l'agonie, nous devons encore vous sourire! Vous appelez cela, je crois, régner. Les pauvres femmes! je les plains. Dites-moi, vous les abandonnez quand elles vieillissent, elles n'ont donc ni cœur ni ame? Eh bien! j'ai plus de cent ans, Wilfrid, allez-vous-en! allez aux pieds de Minna.

— Oh! mon éternel amour!

— Savez-vous ce qu'est l'éternité? Taisez-vous, Wilfrid. Vous me désirez et ne m'aimez pas. Dites-moi, ne vous rappelé-je pas bien quelque femme coquette?

— Oh ! certes, je ne reconnais plus en vous la pure et céleste jeune fille que j'ai vue pour la première fois dans l'église de Jarvis.

A ces mots, Séraphîta se passa les mains sur le front, et quand elle se dégagea la figure, Wilfrid fut étonné de la religieuse et sainte expression qui s'y était répandue.

— Vous avez raison, mon ami. J'ai toujours tort de mettre les pieds sur votre terre.

— Oui, chère Séraphîta, soyez mon étoile, et ne quittez pas la place d'où vous répandez sur moi de si vives lumières.

En achevant ces mots, il avança la main pour prendre celle de la jeune fille, qui la lui retira sans dédain ni colère. Wilfrid se leva brusquement et s'alla placer près de la fenêtre, vers laquelle il se tourna pour ne pas laisser voir à Séraphîta quelques larmes qui lui roulèrent dans les yeux.

— Pourquoi pleurez-vous ? lui dit-elle. Vous n'êtes plus un enfant, Wilfrid. Allons, revenez près de moi, je le veux. Vous me boudez quand je devrais me fâcher. Vous voyez que je suis souffrante, et vous me forcez, je ne sais par quels doutes, de penser, de parler, ou de partager des caprices et des idées qui me lassent. Si vous aviez l'intelligence de ma nature, vous m'auriez fait

de la musique ! vous auriez endormi mes ennuis; mais vous m'aimez pour vous et non pour moi.

L'orage qui bouleversait le cœur de Wilfrid fut soudain calmé par ces paroles ; il se rapprocha lentement, afin de pouvoir contempler la séduisante créature qui gisait étendue à ses yeux, mollement couchée, la tête appuyée sur sa main et accoudée dans la pose la plus amoureusement décevante.

— Vous croyez que je ne vous aime point, reprit-elle. Vous vous trompez. Écoutez-moi, Wilfrid. Vous commencez à savoir beaucoup, vous avez beaucoup souffert. Laissez-moi vous expliquer votre pensée. Vous vouliez ma main.

Elle se leva sur son séant, et ses jolis mouvemens semblèrent jeter des lueurs.

— Une jeune fille qui se laisse prendre la main, ne fait-elle pas une promesse, et ne doit-elle pas l'accomplir ? Vous savez bien que je ne puis être à vous. Deux sentimens dominent les amours qui séduisent les femmes de la terre. Ou elles se dévouent à des êtres souffrans, dégradés, criminels, qu'elles veulent consoler, relever, racheter ; ou elles se donnent à des êtres supérieurs, sublimes, forts, qu'elles veulent adorer, comprendre, et par lesquels souvent elles sont écrasées. Vous êtes grand et dégradé ; vous vous

êtes épuré dans les feux du repentir ; mais je suis trop faible pour être votre égale, et trop religieuse pour m'humilier sous une puissance autre que celle d'en haut. Ceci, mon ami, n'est-il pas bien métaphysique ? Mais vous avez aimé la métaphysique ! Puis nous sommes dans le nord, parmi les nuées.

— Vous me tuez, Séraphîta, lorsque vous parlez ainsi, répondit-il. Je souffre toujours en vous voyant user de la science monstrueuse avec laquelle vous dépouillez toutes les choses humaines des propriétés que leur donnent le temps, l'espace, la forme, pour les considérer mathématiquement sous je ne sais quelle expression pure, ainsi que le fait la géométrie pour les corps dont elle abstrait la solidité.

— Bien, Wilfrid, je vous obéirai. Laissons cela. Comment trouvez-vous ce tapis de peau d'ours que mon pauvre David a tendu là ?

— Mais très bien.

— Vous ne me connaissiez pas cette *Doucha greka?*

C'était une espèce de pelisse en cachemire doublée de martre zibeline, dont le nom signifie *chaude à l'ame.*

— Croyez-vous, reprit-elle, que dans aucune

cour, un souverain possède une fourrure semblable ?

— Elle est sans prix, et digne d'ailleurs de celle qui la porte.

— Et que vous trouvez bien belle ?

— Les mots humains ne lui sont pas applicables, il faut lui parler de cœur à cœur.

— Wilfrid, vous êtes bon d'endormir mes douleurs par de douces paroles... que vous avez dites à d'autres.

— Adieu.

— Restez. Je vous aime bien vous et Minna, croyez-le ! Mais je vous confonds en un seul être. Réunis ainsi, vous êtes un frère, ou, si vous voulez, une sœur pour moi. Mariez-vous, que je vous voie heureux avant de quitter pour toujours cette sphère d'épreuves et de douleurs. Mon Dieu, de simples femmes ont tout obtenu de leurs amans ! Elles leur ont dit : — Taisez-vous ! Ils ont été muets. Elles leur ont dit : — Mourez ! Ils sont morts. Elles leur ont dit : — Aimez-moi de loin ! Ils sont restés à distance comme les courtisans devant un roi. Elles leur ont dit : — Mariez-vous ! Ils se sont mariés. Moi, je veux que vous soyez heureux, et vous me refusez. Je suis donc sans pouvoir ? Eh bien ! Wilfrid, écoutez, venez plus près de moi. Oui, je

serais fâchée de vous voir épouser Minna ; mais quand vous ne me verrez plus, alors... dites, oui.

— Je vous ai délicieusement écoutée, Séraphîta. Quelque incompréhensibles que soient vos paroles, elles ont des charmes. Mais que voulez-vous dire ?

— Vous avez raison, j'oublie d'être folle, d'être cette pauvre créature dont vous n'aimez que la faiblesse. Je vous tourmente, et vous êtes venu dans cette sauvage contrée pour y trouver le repos, vous, brisé par les impétueux assauts d'un génie méconnu, vous, exténué par les patiens travaux de la science, vous qui avez trempé vos mains dans le crime et porté les chaînes de la justice humaine.

Wilfrid était tombé demi-mort sur le tapis, mais Séraphîta souffla sur le front de cet homme qui dormit aussitôt paisiblement à ses pieds.

— Dors, repose-toi, dit-elle en se levant.

Après avoir imposé pour ainsi dire ses mains au-dessus du front de Wilfrid, ces phrases s'échappèrent une à une de ses lèvres, toutes différentes d'accent, mais toutes mélodieuses et empreintes d'une bonté qui semblait émaner de sa tête par ondées nuageuses, comme les lueurs dont la déesse profane en toure chastement son berger bien-aimé durant son sommeil.

« Je puis me montrer à toi, cher Wilfrid, tel que je suis, à toi qui es fort.

« L'heure est venue, l'heure où les brillantes lumières de l'avenir jettent leurs reflets sur les ames, l'heure où l'ame s'agite dans sa liberté.

« Maintenant il m'est permis de te dire combien je t'aime. Ne vois-tu pas quel est mon amour, un amour sans aucun propre intérêt, un sentiment plein de toi seul, un amour qui te suit dans l'avenir, pour t'éclairer l'avenir, car cet amour est la vraie lumière. Conçois-tu maintenant avec quelle ardeur je voudrais te savoir quitte de cette vie qui te pèse, et te voir plus près que tu ne l'es encore du monde où l'on aime toujours? N'est-ce pas souffrir que d'aimer pour une vie seulement? N'as-tu pas senti le goût des éternelles amours? Comprends-tu maintenant à quels ravissemens une créature complète s'élève, alors qu'elle est double à aimer celui qui ne trahit jamais l'amour, celui devant lequel on s'agenouille en adorant?

« Je voudrais avoir des ailes, Wilfrid, pour t'en couvrir, avoir de la force à te donner pour te faire entrer par avance dans le monde où les plus pures joies du plus pur attachement qu'on éprouve sur cette terre feraient une ombre dans

le jour qui vient incessamment éclairer et réjouir les cœurs.

« Pardonne à une ame amie, de t'avoir présenté en un mot le tableau de tes fautes, dans la charitable intention d'endormir les douleurs aiguës de tes remords. Entends les concerts du pardon. Rafraîchis ton ame en respirant l'aurore qui se lèvera pour toi par delà les ténèbres de la mort. Oui, ta vie est par delà !

« Que mes paroles revêtent les brillantes formes des rêves, qu'elles se parent d'images, flamboient et descendent sur toi. Monte, monte au point où tous les hommes se voient distinctement, quoique pressés et petits comme des grains de sable au bord des mers. L'humanité s'est déroulée comme un simple ruban; regarde les diverses nuances de cette fleur des jardins célestes. Vois-tu ceux auxquels manque l'intelligence, ceux qui commencent à s'en colorer, ceux qui sont éprouvés, ceux qui sont dans l'amour, ceux qui sont dans la sagesse et aspirent au monde de lumière?

« Comprends-tu par cette pensée visible la destinée de l'humanité? d'où elle vient, où elle va? Persiste en ta voie. En atteignant au but de ton voyage, tu entendras sonner les clairons de la toute-puissance, retentir les cris de la victoire,

et des accords dont un seul ferait trembler la terre, mais qui se perdent dans un monde sans orient et sans occident.

« Comprends-tu, pauvre cher éprouvé, que sans les engourdissemens, sans les voiles du sommeil, de tels spectacles emporteraient et déchireraient ton intelligence, comme le vent des tempêtes emporte et déchire une faible toile, et raviraient pour toujours à un homme sa raison ? Comprends-tu que l'ame seule, élevée à sa toute-puissance, résiste à peine, dans le rêve, aux dévorantes communications de l'esprit ?

« Vole encore à travers les sphères brillantes et lumineuses, admire, cours. En volant ainsi, tu te reposes, tu marches sans fatigue. Comme tous les hommes, tu voudrais être toujours ainsi plongé dans ces sphères de parfums, de lumière, où tu vas, léger de tout ton corps évanoui, où tu parles par la pensée ! Cours, vole, jouis un moment des ailes dont tu seras armé bientôt, quand l'amour sera si complet en toi que tu n'auras plus de sens, et que tu seras tout intelligence et tout amour ! Vois celui qui te parle, celui qui te soutient au-dessus de ce monde, où sont les abymes. Plus haut tu montes et moins tu conçois les abymes ! Il n'y a point de précipices dans les cieux. Vois, contemple-moi encore un

moment, car tu ne me verras plus qu'imparfaitement, comme tu me vois à la clarté du pâle soleil de la terre. »

Là, Séraphîta se dressa sur ses pieds, resta la tête mollement inclinée, les cheveux épars, dans la pose aérienne que les plus sublimes peintres ont tous donnée aux Messagers d'en haut. Les plis de son vêtement eurent cette grâce indéfinissable qui arrête l'artiste, l'homme qui traduit tout par le sentiment, devant les délicieuses lignes du voile de la Polymnie antique. Puis elle étendit la main, et Wilfrid se leva. Quand il regarda Séraphîta, la blanche jeune fille était couchée sur la peau d'ours, la tête appuyée sur sa main, le visage calme, les yeux brillans. Wilfrid la contempla silencieusement, mais une crainte respectueuse animait sa figure, et se trahissait par une contenance timide.

—Oui, chère, dit-il enfin comme s'il répondait à une question, nous sommes séparés par des mondes entiers. Je me résigne, et ne puis que vous adorer. Mais que vais-je devenir, moi pauvre, seul?

— Wilfrid, n'avez-vous pas votre Minna?

Il baissa la tête.

— Oh! ne soyez pas si dédaigneux! La femme comprend tout par l'amour! Quand elle n'entend

pas, elle sent; quand elle ne sent pas, elle voit; quand elle ne voit, ni ne sent, ni n'entend, eh bien! cet ange de la terre vous devine pour vous protéger, et cache ses protections sous la grâce de l'amour.

— Séraphîta, suis-je digne d'appartenir à une femme?

— Vous êtes devenu soudain bien modeste! Ne serait-ce pas un piége? Une femme est toujours si touchée de voir sa faiblesse glorifiée! Eh bien! après-demain soir, venez prendre le thé chez moi; le bon M. Becker y sera; vous y verrez Minna, la plus candide créature que je sache en ce monde. Laissez-moi maintenant, mon ami, j'ai ce soir de longues prières à faire pour expier mes fautes.

— Comment pouvez-vous pécher?

—Pauvre cher, abuser de sa puissance, n'est-ce pas de l'orgueil? Je crois avoir été trop orgueilleuse aujourd'hui. Allons, partez. A demain.

— A demain, dit faiblement Wilfrid en jetant un long regard sur cette créature dont il voulait emporter une image ineffaçable.

Et il sortit; mais quoiqu'il voulût s'éloigner, il demeura pendant quelques momens debout, occupé à regarder la lumière qui brillait par les fenêtres du château suédois.

— Qu'ai-je donc vu? se demandait-il. Non ce n'est pas une simple créature, mais toute une création. De ce monde, entrevu à travers des voiles et des nuages, il me reste des retentissemens semblables aux souvenirs d'une douleur dissipée, ou pareils aux éblouissemens causés par ces rêves dans lesquels nous entendons le gémissement des générations passées qui se mêle aux voix harmonieuses des sphères élevées où tout est lumière et amour. Veillé-je? Suis-je encore endormi? Ai-je gardé mes yeux de sommeil, ces yeux devant lesquels de lumineux espaces se reculent indéfiniment, et qui suivent les espaces? Malgré le froid de la nuit, ma vie est encore en feu. Allons au presbytère! entre le pasteur et sa fille, je pourrai rasseoir mes idées.

Mais il ne quitta pas encore la place d'où sa vue pouvait plonger dans le salon de Séraphita. Cette mystérieuse créature semblait être le centre rayonnant d'un cercle qui formait autour d'elle une atmosphère plus étendue que ne l'est celle des autres êtres; et quiconque y entrait, subissait le pouvoir d'un tourbillon de clartés et de pensées dévorantes. Obligé de se débattre contre cette inexplicable force, Wilfrid n'en triompha pas sans de grands efforts; mais, après

avoir franchi l'enceinte de cette maison, il reconquit son libre arbitre, marcha précipitamment vers le presbytère, et se trouva bientôt sous la haute voûte en bois qui servait de péristyle à l'habitation de M. Becker. Il ouvrit la première porte, garnie de nœver, contre laquelle le vent poussait la neige, et frappa vivement à la seconde, en disant : — Voulez-vous me permettre de passer la soirée avec vous, monsieur Becker ?

— Oui, crièrent deux voix qui confondirent leurs intonations.

En entrant dans le parloir, Wilfrid revint par degrés à la vie réelle. Il salua fort affectueusement Minna, serra la main de M. Becker, promena ses regards sur un tableau dont les images calmèrent les convulsions de sa nature physique, chez laquelle s'opérait un phénomène comparable à celui qui saisit parfois les hommes habitués à de longues contemplations. Si quelque pensée vigoureuse enlève sur ses ailes de Chimère un savant ou un poète, et l'isole parfaitement des circonstances extérieures qui l'enserrent ici-bas, en lui faisant parcourir les régions sans bornes où les plus immenses collections de faits deviennent des abstractions, où les plus vastes ouvrages de la nature sont des images ; malheur

à lui si quelque bruit soudain frappe ses sens et rappelle dans sa prison d'os et de chair cette ame voyageuse. Le choc de ces deux puissances, le Corps et l'Esprit, dont l'une participe de l'invisible action de la foudre, et l'autre partage avec la nature sensible cette molle résistance qui défie momentanément la destruction ; ce combat, ou mieux cet horrible accouplement engendre des souffrances inouïes. Le corps a redemandé la flamme qui le consume, et la flamme a ressaisi sa proie ; mais cette fusion ne s'opère pas sans les bouillonnemens, sans les explosions et les tortures dont la chimie nous offre de visibles témoignages, quand se séparent deux principes ennemis qu'elle s'était plu à réunir. Depuis quelques jours, lorsque Wilfrid entrait chez Séraphîta, son corps y tombait dans un gouffre. Par un seul regard, cette singulière créature l'entraînait en esprit dans la sphère où la méditation entraîne le savant, où la prière transporte l'ame religieuse, où la vision emmène un artiste, où le sommeil emporte quelques hommes; car à chacun sa voie pour aller aux abymes supérieurs, à chacun son guide pour s'y diriger, à tous la souffrance au retour. Là seulement se déchirent les voiles et se montre à nu la Révélation, cette ardente et terrible

confidence d'un monde inconnu, dont l'esprit ne rapporte ici-bas que des lambeaux. Pour Wilfrid, une heure passée près de Séraphîta ressemblait souvent à ce délicieux songe qu'affectionnent et que désirent incessamment les thériakis, et où chaque papille nerveuse devient le centre d'une jouissance rayonnante. Il en sortait brisé comme une jeune fille qui s'est épuisée à suivre la course d'un géant. Le froid commençait à calmer par ses flagellations aiguës la trépidation morbide que lui causait la combinaison de ses deux natures violemment disjointes; puis, il revenait toujours au presbytère, attiré près de Minna par le spectacle de la vie vulgaire dont il avait soif, autant qu'un aventurier d'Europe a soif de la patrie, quand la nostalgie le saisit au milieu des féeries orientales qui l'avaient séduit. En ce moment, plus fatigué qu'il ne l'avait jamais été, cet étranger tomba dans un fauteuil, et regarda pendant quelque temps autour de lui, comme un homme qui s'éveille. M. Becker, accoutumé sans doute, aussi bien que sa fille, à l'apparente bizarrerie de leur hôte, continuèrent tous deux à travailler.

Le parloir avait pour ornement une collection des insectes et des coquillages de la

Norwége. Ces curiosités, habilement disposées sur le fond jaune du sapin qui boisait les murs, y formaient une riche tapisserie à laquelle la fumée du tabac avait imprimé ses teintes fuligineuses. Au fond, en face de la porte principale, s'élevait un poêle énorme en fer forgé qui, soigneusement frotté par la servante, brillait comme s'il eût été d'acier poli. Assis dans un grand fauteuil en tapisserie, près de ce poêle, devant une table, et les pieds dans une espèce de chancelière, M. Becker lisait un in-folio placé sur d'autres livres comme sur un pupitre; à sa gauche était un broc de bière et un verre; à sa droite brûlait une lampe fumeuse, entretenue par de l'huile de poisson. Le ministre paraissait âgé d'une soixantaine d'années. Sa figure appartenait à ce type affectionné par les pinceaux de Rembrandt : c'étaient bien ces petits yeux vifs, enchâssés par des cercles de rides et surmontés d'épais sourcils grisonnans; ces cheveux blancs qui s'échappent en deux lames floconneuses de dessous un bonnet de velours noir; ce front large et chauve; cette coupe de visage que l'ampleur du menton rend presque carrée; puis ce calme profond qui dénote à l'observateur une puissance quelconque, soit

la royauté que donne l'argent, soit le pouvoir tribunitien du borgmestre, soit la conscience de l'art, ou la force cubique de l'ignorance heureuse. Ce beau vieillard, dont l'embonpoint annonçait une santé robuste, était enveloppé dans une robe de chambre en drap grossier simplement orné de sa lisière. Il tenait gravement à sa bouche une longue pipe en écume de mer, et lâchait par temps égaux la fumée du tabac, en en suivant d'un œil distrait les fantasques tourbillons, occupé sans doute à s'assimiler par quelque méditation digestive les pensées de l'auteur dont il lisait les œuvres. De l'autre côté du poêle et près d'une porte qui communiquait à la cuisine, Minna se voyait indistinctement dans le brouillard produit par la fumée, à laquelle elle paraissait habituée. Devant elle, sur une petite table, étaient les ustensiles nécessaires à une ouvrière, une pile de serviettes, des bas à raccommoder, et une lampe semblable à celle qui faisait reluire les pages blanches du livre dans lequel son père semblait absorbé. Sa figure fraîche, à laquelle des contours délicats imprimaient une grande pureté, s'harmoniait avec la candeur exprimée sur son front blanc et dans ses yeux clairs. Elle se tenait droite sur sa

chaise en se penchant un peu vers la lumière pour y mieux voir, et montrait à son insu la beauté de son corsage. Elle était déjà vêtue pour la nuit d'un peignoir en toile de coton blanche. Un simple bonnet de percale, sans autre ornement qu'une ruche de même étoffe, enveloppait sa chevelure. Elle paraissait plongée dans quelque contemplation secrète qui ne l'empêchait pas de compter les fils de sa serviette ou les mailles de son bas. Elle offrait ainsi l'image la plus complète, le type le plus vrai de la femme destinée aux œuvres terrestres, dont le regard pourrait percer les nuées du sanctuaire, mais qu'une pensée à la fois humble et charitable maintient à hauteur d'homme. Wilfrid s'était jeté sur un fauteuil, entre ces deux tables, et contemplait avec une sorte d'ivresse ce tableau plein d'harmonies, et auquel les nuages de fumée ne messeyaient point. La seule fenêtre qui éclairât ce parloir pendant la belle saison était alors soigneusement close. En guise de rideaux, une vieille tapisserie, fixée sur un bâton, pendait en formant de gros plis. Là, rien de pittoresque, rien d'éclatant, mais une simplicité rigoureuse, une bonhomie vraie, le laisser-aller de la nature, et toutes les habitudes d'une vie domestique sans troubles ni

soucis. Beaucoup de demeures ont l'apparence d'un rêve ; l'éclat du plaisir qui passe semble y cacher des ruines sous le froid sourire du luxe ; mais ce parloir était sublime de réalité, harmonieux de couleur, et réveillait les idées patriarcales d'une vie pleine et recueillie. Le silence n'était troublé que par les trépignemens de la servante occupée à préparer le souper, et par les frissonnemens du poisson séché qu'elle faisait frire dans le beurre salé, suivant la méthode du pays.

— Voulez-vous fumer une pipe ? dit le pasteur en saisissant un moment où il crut que Wilfrid pouvait l'entendre.

— Merci, cher monsieur Becker, répondit-il.

— Vous semblez aujourd'hui plus souffrant que vous ne l'êtes ordinairement, lui dit Minna frappée de la faiblesse que trahissait la voix de l'étranger.

— Je suis toujours ainsi quand je sors du château.

Minna tressaillit.

— Il est habité par une étrange personne, monsieur le pasteur, reprit-il après une pause. Depuis six mois que je suis dans ce village, je n'ai point osé vous adresser de questions sur

elle, et suis obligé de me faire violence aujourd'hui pour vous en parler. J'ai commencé par regretter bien vivement de voir mon voyage interrompu par l'hiver, et d'être forcé de demeurer ici ; mais depuis ces deux derniers mois chaque jour les chaînes qui m'attachent à Jarvis se sont plus fortement rivées ; et j'ai peur d'y finir mes jours. Vous savez comment j'ai rencontré Séraphîta, quelle impression me fit son regard et sa voix, enfin comment je fus admis chez elle qui ne veut recevoir personne. Dès le premier jour, je revins ici pour vous demander des renseignemens sur cette créature mystérieuse. Là commença pour moi cette série d'enchantemens...

— D'enchantemens ! s'écria le pasteur en secouant les cendres de sa pipe dans un plat grossier plein de sable qui lui servait de crachoir. Existe-t-il des enchantemens ?

— Certes, vous qui lisez en ce moment si consciencieusement le livre des Incantations de Jean Wier, vous comprendrez l'explication que je puis vous donner de mes sensations, reprit aussitôt Wilfrid. Si l'on étudie attentivement la nature dans ses grandes révolutions comme dans ses plus petites œuvres, il est impossible de ne pas reconnaître l'impossibilité d'un enchante-

ment, en donnant à ce mot sa véritable signification. L'homme ne crée pas de forces, il emploie la seule qui existe, et qui les résume toutes, le mouvement, souffle incompréhensible du souverain fabricateur des mondes. Les espèces sont trop bien séparées pour que la main humaine puisse les confondre; et le seul miracle dont elle était capable s'est accompli dans la combinaison de deux substances ennemies. Encore la poudre est-elle germaine de la foudre! Quant à faire surgir une création soudaine? toute création exige le temps, et le temps n'avance ni ne recule sous le doigt. Ainsi, en dehors de nous, la nature plastique obéit à des lois dont aucune main d'homme n'intervertira ni l'ordre ni l'exercice. Mais, après avoir ainsi fait la part de la Matière, il serait déraisonnable de ne pas reconnaître en nous l'existence d'un monstrueux pouvoir dont les effets sont tellement incommensurables que les générations connues ne les ont pas encore parfaitement classés. Je ne vous parle pas de la faculté de tout abstraire et de contraindre la nature à se renfermer dans le Verbe, acte gigantesque auquel le vulgaire ne réfléchit pas plus qu'il ne songe au mouvement; mais qui a conduit les théosophes indiens à expliquer la création par un

verbe auquel ils ont donné la puissance inverse. La plus petite portion de leur nourriture, un grain de riz d'où sort une création, et dans lequel cette création se résume alternativement, leur offrait une si pure image du verbe créateur et du verbe abstracteur, qu'il était bien simple d'appliquer ce système à la production des mondes. La plupart des hommes devaient se contenter du grain de riz semé dans le premier verset de toutes les Genèses. Saint Jean, disant que le Verbe était en Dieu, n'a fait que compliquer la difficulté. Mais la granification, la germination et la floraison de nos idées est peu de chose, si nous comparons cette propriété, partagée entre beaucoup d'hommes, à la faculté tout anormale de communiquer à cette propriété des forces plus ou moins actives par je ne sais quelle concentration, de la porter à une troisième, à une neuvième, à une vingt-septième puissance, de la faire mordre ainsi sur des masses, et d'obtenir des résultats magiques en condensant les effets de la nature. Or je nomme des enchantemens, ces exorbitantes actions jouées entre deux membranes sur la toile de notre cerveau. Il se rencontre, dans la nature inexplorée et nommée le Monde Spirituel, des êtres humains qui sont armés de ces

facultés inouïes, comparables à la terrible puissance que possèdent les gaz, les acides ou les sels dans le monde physique, et qui se combinent avec d'autres êtres, les pénètrent comme cause active, produisent en eux des sortiléges contre lesquels ces pauvres ilotes sont sans défense. Il les enchantent, les dominent, les réduisent à un horrible vasselage, et font peser sur eux les magnificences et le sceptre d'une nature supérieure, en agissant tantôt à la manière de la torpille qui électrise et engourdit le pêcheur ; tantôt comme une dose de phosphore qui exalte la vie, en accélère la projection ; tantôt comme l'opium qui endort la nature corporelle, dégage l'esprit de ses liens, le laisse voltiger sur le monde, le lui montre à travers un prisme, et lui en extrait la pâture qui lui plait le plus ; tantôt enfin comme la catalepsie qui annule toutes les facultés au profit d'une seule vision. Les miracles, les enchantemens, les incantations, les sortiléges, enfin les actes, improprement appelés surnaturels, ne sont possibles et ne peuvent s'expliquer que par le despotisme avec lequel un Esprit nous contraint à subir les effets d'une optique mystérieuse qui grandit, rapetisse, exalte la création, la fait mouvoir en nous à son gré, nous la défigure ou nous l'embellit,

nous ravit au ciel ou nous plonge en enfer, les deux termes par lesquels s'expriment l'extrême plaisir et l'extrême douleur. Ces phénomènes sont en nous et non au dehors. L'être que nous nommons Séraphita me semble un de ces rares et terribles démons auxquels il est donné d'étreindre les hommes, de presser la nature et d'entrer en partage avec l'occulte pouvoir de Dieu. Le cours de ses enchantemens a commencé chez moi par le silence qui m'était imposé. Chaque fois que j'osais vouloir vous interroger sur elle, il me semblait que j'allais révéler un secret dont je devais être l'incorruptible gardien; chaque fois que j'ai voulu vous questionner, un sceau brûlant s'est posé sur mes lèvres, et j'étais le ministre involontaire de cette mystérieuse défense. Vous me voyez ici, pour la centième fois, abattu, brisé, pour avoir été jouer avec le monde hallucinateur que porte en elle cette jeune fille douce et frêle pour vous deux, mais pour moi la magicienne la plus dure. Oui, elle est pour moi comme une sorcière qui, dans sa main droite, porte un appareil invisible pour agiter le globe, et dans sa main gauche la foudre pour tout dissoudre à son gré. Enfin je ne sais plus regarder son front, il est d'une insupportable clarté. Je côtoie trop inhabilement depuis quelques jours les abymes

de la folie, pour ne pas parler. Je saisis donc le moment où j'ai le courage de résister à ce monstre qui m'entraîne après lui, sans me demander si je puis suivre son vol. Qui est-elle? L'avez-vous vue jeune? Est-elle née jamais, a-t-elle eu des parens? Est-elle enfantée par la conjonction de la glace et du soleil? Elle glace et brûle! elle se montre et se retire comme une vérité jalouse! elle m'attire et me repousse! elle me donne tour à tour la vie et la mort, je l'aime et je la hais. Je ne puis plus vivre ainsi, je veux être tout-à-fait ou dans le ciel ou dans l'enfer.

Gardant d'une main sa pipe toute chargée, et de l'autre le couvercle sans le remettre, M. Becker écoutait Wilfrid d'un air mystérieux, en regardant par instans sa fille qui paraissait comprendre ce langage, en harmonie avec l'être qui l'inspirait. Wilfrid était beau comme Hamlet résistant à l'ombre de son père, et avec laquelle il converse en la voyant se dresser pour lui seul, au milieu des vivans.

— Ceci ressemble fort au discours d'un homme amoureux, dit naïvement le bon pasteur.

— Amoureux! reprit Wilfrid, oui, selon les idées vulgaires. Mais, mon cher monsieur Becker, aucun mot ne peut exprimer la frénésie avec

laquelle je me précipite vers cette sauvage créature.

— Vous l'aimez donc? dit Minna d'un ton de reproche.

— Mademoiselle, j'éprouve des tremblemens si singuliers quand je la vois, et de si profondes tristesses quand je ne la vois plus, que, chez tout homme, de telles émotions annonceraient l'amour; mais ce sentiment rapproche ardemment les êtres, tandis que, toujours entre elle et moi, s'ouvre je ne sais quel abyme dont je sens le froid quand je suis en sa présence, et dont je n'ai plus la conscience quand je suis loin d'elle. Je la quitte toujours plus désolé, je reviens toujours avec plus d'ardeur; comme les savans qui cherchent un secret, et que la nature repousse; comme le peintre qui veut mettre la vie sur une toile, et se brise avec toutes les ressources de l'art dans cette vaine tentative.

— Monsieur, répondit naïvement la jeune fille, tout cela me paraît bien juste.

— Comment pouvez-vous le savoir, Minna? demanda le vieillard.

— Ah! mon père, si vous aviez été ce matin avec nous sur les sommets du Falberg, et que vous l'eussiez vu priant, vous ne me feriez pas cette question! Vous diriez, comme M. Wilfrid,

quand il l'aperçut pour la première fois dans notre temple : C'est le Génie de la Prière.

Ces derniers mots furent suivis d'un moment de silence.

— Ah! certes, reprit Wilfrid, elle n'a rien de commun avec les créatures qui s'agitent dans les trous de ce globe.

— Sur le Falberg! s'écria le vieux pasteur. Comment avez-vous fait pour y parvenir?

— Je n'en sais rien, répondit Minna. Ma course est maintenant pour moi comme un rêve dont on se souvient! Je n'y croirais peut-être point sans ce témoignage matériel.

Elle tira la fleur de son corsage et la montra. Tous trois restèrent les yeux attachés sur la jolie saxifrage encore fraîche, qui, bien éclairée par les lampes, brilla dans le nuage de fumée comme une autre lumière.

— Voilà qui est surnaturel, dit le vieillard en voyant une fleur éclose en hiver.

— Un abyme, fit Wilfrid exalté par le parfum.

— Cette fleur me donne le vertige! s'écria Minna. Je crois encore entendre sa parole qui est la musique de la pensée, comme je vois encore la lumière de son regard qui est l'amour.

— De grâce, mon cher monsieur Becker, dites-moi la vie de Séraphîta, énigmatique fleur

humaine dont cette touffe mystérieuse semble être l'image.

— Mon cher hôte, répondit le vieillard en lâchant une bouffée de tabac, pour vous expliquer la naissance de cette créature, il est nécessaire de vous débrouiller les nuages de la plus obscure de toutes les doctrines chrétiennes; mais il n'est pas facile d'être clair en parlant de la plus incompréhensible des révélations, dernier éclat de la foi qui ait, dit-on, rayonné sur notre tas de boue. Connaissez-vous Swedenborg?

— De nom seulement; mais de lui, de ses livres, de sa religion, je ne sais rien.

— Hé bien! je vais vous raconter Swedenborg en entier.

SÉRAPHÎTA—SÉRAPHÎTÜS.

Après une pause pendant laquelle le pasteur parut recueillir ses souvenirs, il reprit en ces termes :

— Emmanuel de Swedenborg est né à Upsal, en Suède, dans le mois de janvier 1688, suivant quelques auteurs ; en 1689, suivant son épitaphe ; son père était évêque de Skara ; il vécut quatre-vingt-cinq années, sa mort étant arrivée à Londres le 29 mars 1772. Je me sers de cette expression pour exprimer un simple changement d'état. Selon ses disciples, Swe-

denborg aurait été vu à Jarvis et à Paris postérieurement à cette date.

— Permettez, mon cher monsieur Wilfrid, dit M. Becker en faisant un geste pour prévenir toute interruption, je raconte des faits sans les affirmer, sans les nier. Écoutez, et après, vous penserez de tout ceci ce que vous voudrez. Je vous préviendrai lorsque je jugerai, critiquerai, discuterai les doctrines, afin de constater ma neutralité intelligentielle entre la raison et LUI!

La vie d'Emmanuel Swedenborg fut scindée en deux parts, reprit le pasteur. De 1688 à 1745, le baron Emmanuel de Swedenborg apparut dans le monde comme un homme du plus vaste savoir, estimé, chéri pour ses vertus, toujours irréprochable, constamment utile. Tout en remplissant de hautes fonctions en Suède, il a publié de 1709 à 1740, sur la minéralogie, la physique, les mathématiques et l'astronomie, des livres nombreux et solides qui ont éclairé le monde savant. Il a inventé la méthode de bâtir des bassins propres à recevoir les vaisseaux; il a écrit sur les questions les plus importantes, depuis la hauteur des marées jusqu'à la position de la terre; il a trouvé tout à la fois les moyens de construire de meilleures écluses pour les canaux, et des procédés plus

simples pour l'extraction des métaux ; enfin, il ne s'est pas occupé d'une science sans lui faire faire un progrès. Il étudia pendant sa jeunesse les langues hébraïque, grecque, latine, et les langues orientales dont la connaissance lui devint si familière, que plusieurs professeurs célèbres l'ont consulté souvent, et qu'il put reconnaître dans la Tartarie les vestiges du plus ancien livre de la Parole, nommé LES GUERRES DE JEHOVAH, et LES ÉNONCÉS dont il est parlé par Moïse dans les NOMBRES (XXI, 14, 15, 27—30) ; par Josué, par Jérémie et par Samuel. LES GUERRES DE JEHOVAH seraient la partie historique, et LES ÉNONCÉS la partie prophétique de ce livre antérieur à la GENÈSE. Swedenborg a même affirmé que le JASCHAR, ou le LIVRE DU JUSTE, mentionné par Josué, existait dans la Tartarie-Orientale, avec le culte des Correspondances. Un Français a, dit-on, récemment justifié les prévisions de Swedenborg, en annonçant avoir trouvé à Bagdad plusieurs parties de la Bible inconnues en Europe. Lors de la discussion presque européenne que souleva le magnétisme animal à Paris, et à laquelle preque tous les savans prirent une part active, en 1785, M. le marquis de Thomé vengea la mémoire de Swedenborg en relevant des assertions échap-

pées aux commissaires nommés par le roi de France pour examiner le magnétisme. Ces messieurs prétendaient qu'il n'existait aucune théorie de l'aimant, tandis que Swedenborg s'en était occupé dès l'an 1720. M. de Thomé saisit cette occasion pour démontrer les causes de l'oubli dans lequel les hommes les plus célèbres laissaient le savant Suédois afin de pouvoir fouiller ses trésors et s'en aider pour leurs travaux. « Quelques uns des plus illustres, dit M. de Thomé en faisant allusion à la THÉORIE DE LA TERRE par Buffon, ont la faiblesse de se parer des plumes du paon sans lui en faire hommage. » Enfin, il prouva par des citations victorieuses, tirées des œuvres encyclopédiques de Swedenborg, que ce grand prophète avait devancé de plusieurs siècles la marche lente des sciences humaines. Il suffit, en effet, de lire ses œuvres philosophiques et minéralogiques, pour en être convaincu. Dans tel passage, il se fait le précurseur de la chimie actuelle, en annonçant que les productions de la nature organisée sont toutes décomposables, et que l'eau, l'air, le feu, *ne sont pas des élémens;* dans tel autre, il va par quelques mots au fond des mystères magnétiques dont il ravit ainsi la première connaissance à Mesmer. — Enfin, voici de lui, dit

M. Becker en montrant une longue planche attachée entre le poêle et la croisée, sur laquelle étaient des livres de toutes grandeurs, voici dix-sept ouvrages différens, dont un seul, ses OEuvres Philosophiques et Minéralogiques, publiées en 1734, ont trois volumes in-folio. Ces productions, qui attestent les connaissances positives de Swedenborg, m'ont été données par M. Séraphîtüs, son cousin, père de Séraphîta.

En 1740, Swedenborg tomba dans un silence absolu, d'où il ne sortit que pour quitter ses occupations temporelles, et penser exclusivement au monde spirituel. Il reçut les premiers ordres du ciel en 1745. Voici comment il a raconté sa vocation : Un soir, à Londres, après avoir dîné de grand appétit, un brouillard épais se répandit dans sa chambre. Quand les ténèbres se dissipèrent, une créature qui avait pris la forme humaine se leva du coin de sa chambre et lui dit d'une voix terrible : *Ne mange pas tant !* Il fit une diète absolue. La nuit suivante le même homme vint, rayonnant de lumière, et lui dit : *Je suis envoyé par Dieu qui t'a choisi pour expliquer aux hommes le sens de sa parole et de ses créations. Je te dicterai ce que tu dois écrire.* La vision dura peu de momens. LE SEIGNEUR

était, disait-il, vêtu de pourpre. Pendant cette nuit, les yeux de son *homme intérieur* furent ouverts et disposés pour voir dans le Ciel, dans le monde des Esprits et dans les Enfers; trois sphères différentes où il rencontra des personnes de sa connaissance, dont les unes avaient péri dans leur forme humaine depuis long-temps, les autres depuis peu. Dès ce moment, Swedenborg a constamment vécu de la vie des Esprits, et resta dans ce monde comme Envoyé de Dieu. Si sa mission lui fut contestée par les incrédules, sa conduite fut évidemment celle d'un être supérieur à l'humanité. D'abord, quoique borné par sa fortune au strict nécessaire, il a donné des sommes immenses, et notoirement relevé, dans plusieurs villes de commerce, de grandes maisons tombées ou qui allaient faillir. Aucun de ceux qui firent un appel à sa générosité ne s'en alla sans être aussitôt satisfait. Un Anglais incrédule s'est mis à sa poursuite, l'a rencontré dans Paris et a raconté que chez lui les portes restaient constamment ouvertes. Un jour, son domestique s'étant plaint de cette négligence, qui l'exposait à être soupçonné des vols dont il serait immanquablement victime : — Qu'il soit tranquille, dit Swedenborg en souriant, je lui pardonne sa défiance,

il ne voit pas le gardien qui veille à ma porte. En effet, jamais, en quelque pays qu'il habitât, il ne ferma ses portes, et rien ne fut perdu chez lui. A Gothembourg, ville située à soixante milles de Stockholm, il annonça trois jours avant l'arrivée du courrier l'heure précise de l'incendie qui ravageait Stockholm, en faisant observer que sa maison n'était pas brûlée; ce qui était vrai. La reine de Suède dit à Berlin au roi son frère, qu'une de ses dames étant assignée pour payer une somme qu'elle savait avoir été rendue par son mari avant qu'il mourût, mais n'en trouvant pas la quittance, alla chez Swedenborg et le pria de demander à son mari où pouvait être la preuve du paiement. Le lendemain, Swedenborg lui indiqua l'endroit où était la quittance; mais comme, suivant le désir de cette dame, il avait prié le défunt de lui apparaître, celle-ci vit en songe son mari vêtu de la robe de chambre qu'il portait avant de mourir, il lui montra la quittance dans l'endroit désigné par Swedenborg, et où elle était effectivement cachée. Un jour, en s'embarquant à Londres dans le navire du capitaine Dixon, il entendit une dame qui demandait si l'on avait fait beaucoup de provisions : — Il n'en faut pas tant, répondit-il; dans huit jours, à deux heures,

nous serons dans le port de Stockholm. Ce qui arriva. L'état de vision dans lequel Swedenborg se mettait à son gré, relativement aux choses de la terre, et qui étonna tous ceux qui l'approchèrent par des effets merveilleux, n'était qu'une faible application de sa faculté de voir les cieux. Parmi ces visions, celles où il raconte ses voyages dans les TERRES ASTRALES, ne sont pas les moins curieuses, et ses descriptions doivent nécessairement surprendre par la naïveté des détails. Un homme dont l'immense portée scientifique est incontestable, qui réunissait en lui la conception, la volonté, l'imagination, aurait certes inventé mieux, s'il eût inventé. La littérature fantastique des Orientaux n'offre rien qui puisse donner une idée de cette œuvre étourdissante et pleine de poésies en germe, s'il est permis de comparer une œuvre de croyance aux œuvres de la fantaisie arabe. L'enlèvement de Swedenborg par l'ange qui lui servit de guide dans son premier voyage est d'une sublimité qui dépasse, de toute la distance que Dieu a mise entre la terre et le soleil, celle des épopées de Klopstock, de Milton, du Tasse et de Dante. Cette partie, qui sert de début à son ouvrage sur les TERRES ASTRALES, n'a jamais été publiée;

elle appartient aux traditions orales laissées par Swedenborg aux trois disciples qui étaient au plus près de son cœur. M. Silverichm la possède écrite. M. Séraphîtüs a voulu m'en parler quelquefois ; mais le souvenir de la parole de son cousin était si brûlant, qu'il s'arrêtait aux premiers mots et tombait dans une rêverie d'où rien ne le pouvait tirer. Le discours par lequel l'Ange prouve à Swedenborg que ces corps ne sont pas faits pour être errans et déserts, écrase, me disait le baron, toutes les sciences humaines, sous le grandiose d'une logique divine. Selon lui, les habitans de Jupiter ne cultivent point les sciences qu'ils nomment des ombres ; ceux de Mercure détestent l'expression des idées par la parole qui leur semble trop matérielle, ils ont un langage oculaire ; ceux de Saturne sont continuellement tentés par de mauvais esprits ; ceux de la Lune sont petits comme des enfans de six ans, leur voix part de l'abdomen, et ils rampent ; ceux de Vénus sont d'une taille gigantesque, mais stupides, et vivent de brigandages ; néanmoins une partie de cette planète a des habitans d'une grande douceur qui vivent dans l'amour du bien. Enfin, Swedenborg décrit les mœurs des peuples attachés à ces globes, et traduit le sens général de

leur existence par rapport à l'univers, en des termes si précis ; il donne des explications qui concordent si bien aux effets de leurs révolutions apparentes dans le système général du monde, que, peut-être un jour, les savans viendront-ils s'abreuver à ces sources lumineuses. Voici, dit M. Becker après avoir pris un livre en l'ouvrant à l'endroit marqué par le signet, voici par quelles paroles il a terminé cette œuvre : « Si l'on doute que j'aie été « transporté dans un grand nombre de terres « astrales, qu'on se rappelle mes observations « sur les distances dans l'autre vie ; elles n'exis- « tent que relativement à l'état externe de « l'homme ; or, ayant été disposé intérieure- « ment comme les Esprits Angéliques de ces « terres, j'ai pu les connaître. »

Les circonstances auxquelles nous avons dû de posséder dans ce canton le baron Séraphitüs, cousin bien-aimé de Swedenborg, ne m'ont laissé étranger à aucun événement de cette vie extraordinaire. Il fut accusé dernièrement d'imposture dans quelques papiers publics de l'Europe, qui rapportèrent le fait suivant, d'après une lettre du chevalier Beylon. Swedenborg, disait-on, *instruit par des sénateurs de la correspondance secrète de la feue reine de Suède avec le*

prince de Prusse, son frère, en révéla les mystères à cette princesse, et la laissa croire qu'il en avait été instruit par des moyens surnaturels. Un homme digne de foi, M. Charles-Léonhard de Stahlhammer, capitaine dans la garde royale, et chevalier de l'Épée, a répondu par une lettre à cette calomnie.

Le pasteur chercha dans le tiroir de sa table parmi quelques papiers, finit par y trouver une gazette, et la tendit à Wilfrid qui lut à haute voix la lettre suivante :

« Stockholm, 13 mai 1788.

« J'ai lu avec étonnement la lettre qui rapporte l'entretien qu'a eu le fameux Swedenborg avec la reine Louise-Ulrique; les circonstances en sont tout-à-fait fausses, et j'espère que l'auteur me pardonnera si, par un récit fidèle qui peut être attesté par plusieurs personnes de distinction qui étaient présentes, et qui sont encore en vie, je lui montre combien il s'est trompé. En 1758, peu de temps après la mort du prince de Prusse, Swedenborg vint à la cour : il avait coutume de s'y trouver régulièrement. A peine eut-il été aperçu de la reine, qu'elle lui dit : « A propos, monsieur l'asses-

seur, avez-vous vu mon frère ? » Swedenborg répondit que non, et la reine lui répliqua : « Si vous le rencontrez, saluez-le de ma part. » En disant cela, elle n'avait d'autre intention que de plaisanter, et ne pensait nullement à lui demander la moindre instruction touchant son frère. Huit jours après, et non pas vingt-quatre jours après, ni dans une audience particulière, Swedenborg vint de nouveau à la cour, mais de si bonne heure, que la reine n'avait pas encore quitté son appartement, appelé la Chambre-Blanche, où elle causait avec ses dames d'honneur et d'autres femmes de la cour. Swedenborg n'attend point que la reine sorte, il entre directement dans son appartement et lui parle bas à l'oreille. La reine, frappée d'étonnement, se trouva mal, et eut besoin de quelque temps pour se remettre. Revenue à elle-même, elle dit aux personnes qui l'entouraient : « Il n'y a que Dieu et mon frère qui puissent savoir ce qu'il vient de me dire! » Elle avoua qu'il lui avait parlé de sa dernière correspondance avec ce prince, dont le sujet n'était connu que d'eux seuls. Je ne puis expliquer comment Swedenborg eut connaissance de ce secret; mais ce que je puis assurer sur mon honneur, c'est que ni le comte H...., comme le dit l'auteur de la

lettre, ni personne, n'a intercepté ou lu les lettres de la reine. Le sénat d'alors lui permettait d'écrire à son frère dans la plus grande sécurité, et regardait cette correspondance comme très indifférente à l'état. Il est évident que l'auteur de la susdite lettre n'a pas du tout connu le caractère du comte H..... Ce seigneur respectable, qui a rendu les services les plus importans à sa patrie, réunit aux talens de l'esprit les qualités du cœur, et son âge avancé n'affaiblit point en lui ces dons précieux. Il joignit toujours, pendant toute son administration, la politique la plus éclairée à la plus scrupuleuse intégrité, et se déclara l'ennemi des intrigues secrètes et des menées sourdes, qu'il regardait comme des moyens indignes pour arriver à son but. L'auteur n'a pas mieux connu l'assesseur Swedenborg. La seule faiblesse de cet homme, vraiment honnête, était de croire aux apparitions des esprits; mais je l'ai connu pendant très long-temps, et je puis assurer qu'il était aussi persuadé de parler et de converser avec des esprits, que je le suis, moi, dans ce moment, d'écrire ceci. Comme citoyen et comme ami, c'était l'homme le plus intègre, ayant en horreur l'imposture, et menant une vie exemplaire. L'explication qu'a voulu donner

de ce fait le chevalier Beylon est, par conséquent, destituée de fondement; et la visite faite pendant la nuit à Swedenborg, par les comtes H... et T..., est entièrement controuvée. Au reste, l'auteur de la lettre peut être assuré que je ne suis rien moins que sectateur de Swedenborg; l'amour seul de la vérité m'a engagé à rendre avec fidélité un fait qu'on a si souvent rapporté avec des détails entièrement faux, et j'affirme ce que je viens d'écrire, en apposant la signature de mon nom. »

— Les témoignages que Swedenborg a donnés de sa mission aux familles de Suède et de Prusse ont sans doute fondé la croyance dans laquelle vivent plusieurs personnages de ces deux cours, reprit M. Becker en remettant la gazette dans son tiroir. — Néanmoins, dit-il en continuant, je ne vous dirai pas tous les faits de sa vie matérielle et visible; ses mœurs s'opposaient à ce qu'ils fussent exactement connus. Il vivait caché, sans vouloir s'enrichir ou parvenir à la célébrité. Il se distinguait même par une sorte de répugnance à faire des prosélytes, s'ouvrait à peu de personnes, et ne communiquait ses dons extérieurs qu'à celles en qui éclataient la foi, la sagesse et l'amour. Il savait reconnaître par un seul regard l'état

de l'ame de ceux qui l'approchaient, et changeait en Voyans ceux qu'il voulait toucher de sa parole intérieure. Ses disciples ne lui ont, depuis l'année 1745, jamais rien vu faire par aucun motif humain. Une seule personne, un prêtre suédois, nommé Matthésius, l'accusa de folie. Par un hasard extraordinaire, ce Matthésius, ennemi de Swedenborg et de ses écrits, devint fou peu de temps après, et vivait encore il y a quelques années à Stockholm avec une pension accordée par le roi de Suède. L'éloge de Swedenborg a d'ailleurs été composé avec un soin minutieux, quant aux événemens de sa vie, et prononcé, dans la grande salle de l'Académie royale des sciences, à Stockholm, par M. de Sandel, conseiller au collége des Mines, en 1786. Enfin une déclaration reçue par le lord-maire, à Londres, constate les moindres détails de la dernière maladie et de la mort de Swedenborg, qui fut alors assisté par M. Férélius, ecclésiastique suédois de la plus haute distinction. Les personnes comparues attestent que, loin d'avoir démenti ses écrits, Swedenborg en a constamment attesté la vérité, — « Dans cent ans, dit-il à M. Férélius, ma doctrine régira l'ÉGLISE. » Il a prédit fort exacte-

ment le jour et l'heure de sa mort. Le jour même, le dimanche 29 mars 1772, il demanda l'heure. —Cinq heures, lui répondit-on.—Voilà qui est fini, dit-il, Dieu vous bénisse! Puis, dix minutes après, il expira de la manière la plus tranquille en poussant un léger soupir. La simplicité, la médiocrité, la solitude, furent donc les traits de sa vie. Quand il avait achevé l'un de ses traités, il s'embarquait pour aller l'imprimer à Londres ou en Hollande, et n'en parlait jamais. Il publia successivement ainsi vingt-sept traités différens, tous écrits, dit-il, sous la dictée des anges. Que ce soit ou non, peu d'hommes sont assez forts pour en soutenir les flammes orales. Les voici tous, dit M. Becker en montrant une seconde planche sur laquelle étaient une soixantaine de volumes. Les sept traités où l'esprit de Dieu jette ses plus vives lueurs, sont : LES DÉLICES DE L'AMOUR CONJUGAL, — LE CIEL ET L'ENFER, — L'APOCALYPSE RÉVÉLÉE, —L'EXPOSITION DU SENS INTERNE, —L'AMOUR DIVIN, — LE VRAI CHRISTIANISME, — LA SAGESSE ANGÉLIQUE DE L'OMNIPOTENCE, OMNISCIENCE, OMNIPRÉSENCE DE CEUX QUI PARTAGENT L'ÉTERNITÉ, L'IMMENSITÉ DE DIEU. Son explication de l'Apocalypse commence par ces paroles, dit M. Becker en prenant et ouvrant le premier volume qui se trouvait près de lui. *Ici, je n'ai rien*

mis du mien, j'ai parlé d'après le Seigneur qui avait dit par le même ange à Jean : TU NE SCELLERAS PAS LES PAROLES DE CETTE PROPHÉTIE. (Apocalypse, 22. 10.) »

— Mon cher monsieur, dit M. Becker en regardant Wilfrid, j'ai souvent tremblé de tous mes membres pendant les nuits d'hiver, en lisant ces œuvres terribles, où cet homme déclare avec une parfaite innocence les plus grandes merveilles. « J'ai vu, dit-il, les cieux et les anges. « L'homme spririttuel voit l'homme spirituel « beaucoup mieux que l'homme terrestre ne voit « l'homme terrestre. En décrivant les merveilles « des cieux, et au-dessous des cieux, j'obéis à « l'ordre que le Seigneur m'a donné de le faire. « On est le maître de ne pas me croire, je ne puis « mettre les autres dans l'état où Dieu m'a mis ; « il ne dépend pas de moi de les faire converser « avec les anges, ni d'opérer le miracle de la « disposition expresse de leur entendement. Ils « sont eux-mêmes les seuls instrumens de leur « exaltation angélique. Voici vingt-huit ans que « je suis dans le monde spirituel avec les anges, « et sur la terre avec les hommes ; car il a plu « au Seigneur de m'ouvrir les yeux de l'Esprit, « comme il les ouvrit à Paul, à Daniel et à « Élisée. » Néanmoins, certaines personnes ont

des visions du monde spirituel par le détachement complet que le somnambulisme opère entre leur forme extérieure et leur homme intérieur. *Dans cet état*, dit Swedenborg en son traité DE LA SAGESSE ANGÉLIQUE (n° 257), *l'homme peut être élevé jusque dans la lumière céleste, parce que les sens corporels étant abolis, l'influence du ciel agit sans obstacle sur l'homme intérieur.* Beaucoup de gens, qui ne doutent point que Swedenborg n'ait eu des révélations célestes, pensent néanmoins que tous ses écrits ne sont pas également empreints de l'inspiration divine. D'autres exigent une adhésion absolue à tout Swedenborg, en admettant qu'il s'y rencontre des obscurités; mais ils croient que le prophète n'a pu, par suite de l'imperfection du langage terrestre, exprimer ses visions spirituelles, et que ses obscurités disparaissent dans l'entendement de ceux que la foi a régénérés; car, suivant l'admirable expression de l'un de ses disciples, *la chair est une génération extérieure*. Pour les poètes et les écrivains, son merveilleux est immense; pour les Voyans, tout en est d'une réalité pure. Ses descriptions ont été pour quelques chrétiens des sujets de scandale. Certains critiques ont ridiculisé la substance céleste de ses temples, de ses palais d'or,

de ses villas superbes où s'ébattent les anges; d'autres se sont moqués de ses bosquets d'arbres mystérieux, de ses jardins où les fleurs parlent, où l'air est blanc, où les pierreries mystiques, la sardoine, l'escarboucle, la chrysolite, la chrysoprase, la cyanée, la chalcédoine, le béryl, l'URIM et le THUMIM sont doués de mouvement, expriment des vérités célestes, et qu'on peut interroger, car elles répondent par des variations de lumière (VRAIE RELIGION, 219); beaucoup de bons esprits n'admettent pas ses mondes où les couleurs font entendre de délicieux concerts, où les paroles flamboient, où le Verbe s'écrit en cornicules (VRAIE RELIGION, 278). Même dans le Nord, quelques écrivains ont ri de ses portes de perles, des diamans qui tapissent et meublent les maisons de sa Jérusalem où les moindres ustensiles sont faits des substances les plus rares sur notre globe. « Mais, disent ses disciples, parce que tous ces objets sont clairsemés dans ce monde, est-ce une raison pour qu'ils ne soient pas abondans en l'autre ? Sur la terre, ils sont d'une substance terrestre, tandis que dans les cieux, ils sont sous les apparences célestes et relatives à l'état d'ange. » Swedenborg a d'ailleurs répété à ce sujet ces grandes paroles de JÉSUS-CHRIST : *Je vous enseigne en*

me servant des paroles terrestres, et vous ne m'entendez pas; si je parlais le langage du ciel, comment pourriez-vous me comprendre? (Jean, 3-12.)

— Monsieur, moi, j'ai lu Swedenborg en entier, reprit M. Becker en laissant échapper un geste emphatique. Je le dis avec orgueil, puisque j'ai gardé ma raison. En le lisant, il faut ou perdre le sens ou devenir un Voyant. Quoique j'aie résisté à ces deux folies, j'ai souvent éprouvé des ravissemens inconnus, des saisissemens profonds, des joies intérieures que donnent seules la plénitude de la vérité, l'évidence de la lumière céleste. Tout ici-bas semble petit quand l'ame parcourt les pages dévorantes de ces Traités. Il est impossible de ne pas être frappé d'étonnement en songeant que, dans l'espace de trente ans, cet homme a publié sur les vérités du Monde Spirituel vingt-cinq volumes in-quarto, écrits en latin, dont le moindre a cinq cents pages, et qui sont tous imprimés en petits caractères. Il en a laissé, dit-on, vingt autres à Londres, déposés à son neveu, M. Silverichm, ancien aumônier du roi de Suède. Certes, l'homme qui, de vingt à soixante ans, s'était presque épuisé par la publication d'une sorte d'encyclopédie, a dû recevoir des secours surnaturels pour composer ces pro-

digieux traités, à l'âge où les forces de l'homme commencent à s'éteindre. Dans ces écrits, il se trouve des milliers de propositions numérotées, dont aucune ne se contredit. Partout, l'exactitude, la méthode, la présence d'esprit, éclatent et découlent d'un même fait, l'existence des anges. Sa VRAIE RELIGION, où se résume tout son dogme, œuvre vigoureuse de lumière, a été conçue, exécutée à quatre-vingt-trois ans. Enfin, son ubiquité, son omniscience n'est démentie par aucun de ses critiques, ni par ses ennemis. Néanmoins, quand je me suis abreuvé à ce torrent de lueurs célestes, Dieu ne m'a pas ouvert les yeux intérieurs et j'ai jugé ces écrits avec la raison d'un homme non régénéré. J'ai donc souvent trouvé que l'INSPIRÉ Swedenborg avait dû parfois mal entendre les anges. J'ai ri de plusieurs visions auxquelles j'aurais dû, suivant les Voyans, croire avec admiration. Je n'ai conçu ni l'écriture corniculaire des anges, ni leurs ceintures dont l'or est plus ou moins faible. Si, par exemple, cette phrase : IL EST DES ANGES SOLITAIRES, m'a singulièrement attendri d'abord; par réflexion, je n'ai pas accordé cette solitude avec leurs mariages. Je n'ai pas compris pourquoi la Vierge Marie conserve, dans le ciel, des habillemens de satin blanc. J'ai osé me deman-

der pourquoi les gigantesques démons Enakim et Héphilim venaient toujours combattre les chérubins dans les champs apocalyptiques d'Armageddon. J'ignore comment les Satans peuvent encore discuter avec les anges. M. le baron Séraphitüs m'objectait que ces détails concernaient les anges qui demeuraient sur la terre sous forme humaine. Souvent les visions du prophète suédois sont barbouillées de figures grotesques. Un de ses Mémorables, nom qu'il leur a donné, commence par ces paroles : — « Je vis des esprits rassemblés, ils avaient des chapeaux sur leur tête. » Dans un autre Mémorable, il reçoit du ciel un petit papier sur lequel il vit, dit-il, les lettres dont se servaient les peuples primitifs, et qui étaient composées de lignes courbes, avec de petits anneaux qui se portaient en haut. Pour mieux attester sa communication avec les cieux, j'aurais voulu qu'il déposât ce petit papier à l'Académie royale des sciences de Suède. Enfin peut-être ai-je tort, peut-être les absurdités matérielles semées dans ses ouvrages ont-elles des significations spirituelles. Autrement comment admettre la croissante influence de sa religion ? Son Église compte aujourd'hui plus de sept cent mille fidèles, tant aux États-Unis d'Amérique, où différentes sectes s'y

agrégent en masse, qu'en Angleterre, où sept mille Swedenborgistes se trouvent dans la seule ville de Manchester. Des hommes aussi distingués par leurs connaissances que par leur rang dans le monde, soit en Allemagne, soit en Prusse et dans le Nord, ont publiquement adopté les croyances de Swedenborg, plus consolantes d'ailleurs que ne le sont celles des autres communions chrétiennes. Mainteuant je voudrais bien pouvoir vous expliquer en quelques paroles succinctes les points capitaux de la doctrine que Swedenborg a établie pour son Église; mais cet abrégé, fait de mémoire, serait nécessairement fautif. Je ne puis donc me permettre de vous parler que des Arcanes qui concernent la naissance de Séraphîta.

Ici M. Becker fit une pause pendant laquelle il parut se recueillir pour rassembler ses idées, et reprit ainsi : — Après avoir mathématiquement établi que l'homme vit éternellement en des sphères, soit inférieures, soit supérieures, Swedenborg appelle Esprits Angéliques les êtres qui, dans ce monde, sont préparés pour le ciel, où ils se font anges. Selon lui, Dieu n'a pas créé d'anges spécialement, il n'en existe point qui n'ait été homme sur la terre ; la terre est ainsi la pépinière du ciel. Les anges ne sont

donc pas anges par eux-mêmes (SAG. ANG. 57); ils le deviennent par une conjonction intime avec Dieu, à laquelle Dieu ne se refuse jamais : l'essence de Dieu n'étant jamais négative, mais incessamment active. Ces Esprits Angéliques passent par trois natures d'amour, car l'homme ne peut être régénéré que successivement (VRAIE REL.). D'abord l'AMOUR DE SOI : la suprême expression de cet amour est le génie humain dont nous admirons les œuvres. Puis l'AMOUR DU MONDE, qui produit les prophètes, les grands hommes que la Terre prend pour guides et salue du nom de divins. Enfin l'AMOUR DU CIEL, qui fait les Esprits Angéliques. Ces Esprits sont, pour ainsi dire, les fleurs de l'humanité qui s'y résume et travaille à s'y résumer. Ils doivent avoir ou l'Amour du ciel ou la Sagesse du ciel ; mais ils sont toujours dans l'Amour avant d'être dans la Sagesse. Ainsi la première transformation de l'homme est l'AMOUR. Pour arriver à ce premier degré, ses existers antérieurs ont dû passer par l'Espérance et la Charité qui l'engendrent pour la Foi et la Prière. Les idées acquises par l'exercice de ces vertus se transmettent à chaque nouvelle enveloppe humaine sous laquelle se cachent les métamorphoses de l'ÊTRE INTÉRIEUR ; car rien ne se sépare, tout est nécessaire : l'Espérance ne

va pas sans la Charité, la Foi ne va pas sans la Prière ; les quatre faces de ce carré sont solidaires. « Faute d'une vertu, dit-il, l'Esprit Angélique est comme une perle brisée. » Chacun de ces existers est donc un cercle dans lequel s'enroulent les richesses célestes de l'état antérieur. La grande perfection des Esprits Angéliques vient de cette mystérieuse progression par laquelle rien ne se perd des qualités successivement acquises pour arriver à leur glorieuse incarnation ; car à chaque transformation ils se dépouillent insensiblement de la chair et de ses erreurs. Quand il vit dans l'Amour, l'homme a quitté toutes ses passions mauvaises. L'Espérance, la Charité, la Foi, la Prière, ont *vanné*, suivant le mot d'Isaïe, son intérieur qui ne doit plus être pollué par aucune des affections terrestres. De là cette grande parole de saint Luc : *Faites-vous un trésor qui ne périsse pas dans les cieux*. Et celle de Jésus-Christ : *Laissez ce monde aux hommes, il est à eux ; faites-vous purs, et venez chez mon père*. La seconde transformation est la Sagesse. La Sagesse est la compréhension des choses célestes auxquelles l'Esprit arrive par l'Amour. L'Esprit d'Amour a conquis la force, résultat de toutes les passions terrestres vaincues ; il aime aveu-

glément Dieu. Mais l'Esprit de Sagesse a l'intelligence et sait pourquoi il aime. Les ailes de l'un sont déployées et l'emportent vers Dieu, les ailes de l'autre sont repliées par la terreur que lui donne la Science : il connaît Dieu ; l'un désire incessamment le voir et s'élance vers lui, l'autre y touche et tremble. L'union qui se fait d'un Esprit d'Amour et d'un Esprit de Sagesse met la créature à l'état divin, pendant lequel son ame est FEMME, et son corps est HOMME, dernière expression humaine où l'Esprit l'emporte sur la Forme, où la Forme se débat encore contre l'Esprit divin; car la forme, la chair ignore, se révolte, et veut rester grossière. Cette épreuve suprême engendre des souffrances inouïes dont les cieux sont seuls témoins, et que Christ a connues dans le jardin des Oliviers. Après la mort, le premier ciel s'ouvre à cette double nature humaine purifiée. Aussi les hommes meurent-ils dans le désespoir, tandis que l'Esprit meurt dans le ravissement. Ainsi LE NATUREL, état dans lequel sont les êtres non régénérés; LE SPIRITUEL, état dans lequel sont les Esprits Angéliques; et LE DIVIN, état dans lequel demeure l'ange avant de briser son enveloppe, sont les trois degrés de l'exister par lesquels l'homme parvient au ciel. Une pensée de Swe-

denborg vous expliquera merveilleusement la différence qui existe entre le NATUREL et le SPIRITUEL : — *Pour les hommes*, dit-il, le Naturel *passe dans* le Spirituel, *ils considèrent le monde sous ses formes visibles et le perçoivent dans une réalité propre à leurs sens. Mais pour l'Esprit Angélique*, le Spirituel *passe dans* le Naturel, *il considère le monde dans son esprit intime, et non dans sa forme*. Ainsi, nos sciences humaines ne sont que l'analyse des formes. Le savant selon le monde est purement extérieur comme son savoir, son *intérieur* ne lui sert qu'à conserver son aptitude à l'intelligence de la vérité. L'Esprit Angélique va bien au-delà, son savoir est la pensée dont la science humaine n'est que la parole; il puise la connaissance des choses dans le Verbe, en apprenant LES CORRESPONDANCES par lesquelles les mondes concordent avec les cieux. La PAROLE de Dieu fut entièrement écrite par pures Correspondances, elle couvre un sens interne ou spirituel qui, sans la science des Correspondances, ne peut être compris. Il existe, dit Swedenborg (DOCTRINE CÉLESTE, 26), des ARCANES innombrables dans le sens interne des Correspondances. Aussi les hommes qui se sont moqués des livres où les prophètes ont recueilli la Parole, étaient-ils dans l'état d'ignorance où

sont ici-bas les hommes qui ne savent rien d'une science, et se moquent des vérités de cette science. Savoir les Correspondances de la Parole avec les cieux, savoir les Correspondances qui existent entre les choses visibles et pondérables du monde terrestre et les choses invisibles et impondérables du monde spirituel, c'est *avoir les cieux dans son entendement*. Tous les objets des diverses créations, étant émanés de Dieu, comportent nécessairement un sens caché, comme le disent ces grandes paroles d'Isaïe : *La terre est un vêtement* (Isaïe, 5, 6). Ce lien mystérieux entre les moindres parcelles de la matière et les cieux constitue ce que Swedenborg appelle un Arcane Céleste. Aussi son traité des Arcanes Célestes, où sont expliquées les Correspondances ou signifiances du Naturel au Spirituel, devant donner, suivant l'expression de Jacob Boehm, *la signature de toute chose*, n'a-t-il pas moins de seize volumes et de treize mille propositions. « Cette connais-« sance merveilleuse des Correspondances, que « la bonté de Dieu permit à Swedenborg d'a-« voir, dit un de ses disciples, est le secret de « l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages. Selon ce « commentateur, là tout dérive du ciel, tout « rappelle au ciel ; les écrits du prophète sont

« sublimes et clairs ; il parle dans les cieux et se « fait entendre sur la terre ; sur une de ses « phrases on ferait un volume. » Et le disciple cite celle-ci entre mille autres : *Le royaume du ciel*, dit Swedenborg (ARCAN. CÉLES.), *est le royaume des motifs. L'*ACTION *se produit dans le ciel, de là dans le monde, et par degrés dans les infiniment petits de la terre ; les effets terrestres étant liés à leurs causes célestes font que tout y est* CORRESPONDANT *et* SIGNIFIANT. *L'homme est le moyen d'union entre le Naturel et le Spirituel.* Les Esprits Angéliques connaissent donc essentiellement les Correspondances qui relient au ciel chaque chose de la terre, et savent le sens intime des paroles prophétiques qui en dénoncent les révolutions. Ainsi, pour ces Esprits tout ici-bas a sa signifiance. La moindre fleur est une pensée, une vie qui correspond à quelque linéament du Grand-Tout dont ils ont une constante intuition. Pour eux, L'ADULTÈRE et les débauches dont parlent les Écritures et les Prophètes, souvent estropiés par de soi-disant savans, signifient l'état des ames qui, dans ce monde, persistent à s'infecter d'affections terrestres, et continuent ainsi leur divorce avec le ciel. Les nuées signifient les voiles dont s'enveloppe Dieu. Les flambeaux, les pains de pro-

position, les chevaux et les cavaliers, les prostituées, les pierreries, tout dans l'ÉCRITURE a pour eux un sens exquis et révèle l'avenir des faits terrestres dans leurs rapports avec le ciel. Tous peuvent pénétrer la vérité des ÉNONCÉS de saint Jean, que la science humaine démontre et prouve matériellement plus tard, tels que celui-ci : « gros, dit Swedenborg, de plusieurs sciences humaines. » *Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre, car le premier ciel et la première terre étaient passés.* (AP., XXI, 1) : Ils connaissent les *festins où l'on mange la chair des rois, des hommes libres et des esclaves*, et auxquels convie un ange debout dans le soleil (APOCAL. XIX, 11 à 18). Ils voient *la femme ailée, revêtue du soleil, et l'homme toujours armé* (APOCAL.) Le cheval de l'Apocalypse est, dit Swedenborg, l'image visible de l'intelligence humaine montée par la mort, car elle porte en elle son principe de destruction. Enfin, ils reconnaissent les peuples cachés sous des formes qui semblent fantastiques aux ignorans. Quand un homme est disposé à recevoir l'insufflation prophétique des Correspondances, elle réveille en lui l'esprit de la Parole; il comprend alors que les créations ne sont que des transformations ; elle vivifie son intelligence, et lui donne

pour les vérités une soif ardente qui ne peut s'étancher que dans le ciel. Il conçoit, suivant le plus ou le moins de perfection de son intérieur, la puissance des Esprits Angéliques, et marche, conduit par le Désir, l'état le moins imparfait de l'homme non régénéré, vers l'Espérance qui lui ouvre le monde des Esprits, puis il arrive à la Prière qui lui donne la clef des Cieux. Quelle créature ne désirerait se rendre digne d'entrer dans la sphère des intelligences qui vivent secrètement par l'Amour ou par la Sagesse? Ici-bas, pendant leur vie, ces Esprits restent purs; ils ne voient, ne pensent et ne parlent point comme les autres hommes. Il existe deux perceptions : l'une interne, l'autre externe; l'Homme est tout externe, l'Esprit Angélique est tout interne. L'Esprit va au fond des Nombres, dont il possède la totalité, dont il connaît les significances, et il dispose du mouvement. Il s'associe à tout par l'ubiquité : *Un ange*, selon le Prophète suédois *est présent à un autre quand il le désire* (SAP. ANG. DE DIV. AM.); car il a le don de se séparer de son corps, et voit les cieux comme les prophètes les ont vus, et comme Swedenborg les voyait lui-même. « Dans cet état, dit-il (VRAIE RELIGION, 136), l'esprit de l'homme est transporté d'un lieu à un autre, le

corps restant où il est, état dans lequel j'ai demeuré pendant vingt-six années. » Nous devons entendre ainsi toutes les paroles bibliques où il est dit : L'esprit m'emporta. La Sagesse angélique est à la Sagesse humaine ce que les innombrables forces de la nature sont à son action, qui est une. Tout revit, se meut, existe en l'Esprit, car il est en Dieu, ce qu'expriment ces paroles de saint Paul : « *In deo sumus, movemus, et vivimus,* » nous vivons, nous agissons, nous sommes en Dieu. La Terre ne lui offre aucun obstacle, comme la Parole ne lui offre aucune obscurité. Sa divinité prochaine lui permet de voir la pensée de Dieu voilée par le Verbe, de même que, vivant par l'esprit, il communique avec le sens intime caché sous toutes les choses de ce monde. La Science est le langage du monde Temporel, l'Amour est celui du monde Spirituel. Aussi l'homme décrit-il plus qu'il n'explique, tandis que l'Esprit Angélique voit et comprend. La Science attriste l'homme, l'Amour exalte l'ange; la Science cherche encore, l'Amour a trouvé. L'Homme juge la nature dans ses rapports avec elle, l'Esprit Angélique la juge dans ses rapports avec le ciel. Enfin tout parle aux Esprits; ils sont dans le secret de l'harmonie des créations entre elles. Ils s'entendent avec l'es-

prit des sons, avec l'esprit des couleurs, avec l'esprit des végétaux. Ils peuvent interroger le minéral, et le minéral répond à leurs pensées. Que sont pour eux les sciences et les trésors de la terre, quand ils les étreignent à tout moment par leur vue, et que les mondes, dont les hommes s'occupent tant, ne sont pour eux que la dernière marche d'où ils vont s'élancer à Dieu? L'Amour du ciel ou la Sagesse du ciel s'annoncent en eux par un cercle de lumière qui les entoure et que voient les élus. Leur innocence, dont celle des enfans est la forme extérieure, a la connaissance des choses que n'ont point les enfans; ils sont innocens et savans. — « Et, dit « Swedenborg, l'innocence des cieux fait « une telle impression sur l'ame, que ceux « qu'elle affecte en gardent un ravissement qui « dure toute leur vie, comme je l'ai moi-même « éprouvé. Il suffit peut-être, dit-il encore, « d'en avoir une minime perception pour être « à jamais changé, pour vouloir aller aux cieux « et entrer ainsi dans la sphère de l'Espérance. » Sa doctrine sur les mariages peut se réduire à ce peu de mots : « Le Seigneur a pris la beauté, l'élégance de la vie de l'homme et l'a transportée dans la femme. Quand l'homme n'est pas réuni à cette beauté, à cette élégance de sa

vie, il est sévère, triste et farouche; quand il y est réuni, il est joyeux, il est complet. » Les anges sont toujours dans le point le plus parfait de la beauté. Leurs mariages sont célébrés par des cérémonies merveilleuses. Dans cette union, qui ne produit point d'enfans, l'homme a donné L'ENTENDEMENT, la femme a donné la VOLONTÉ. Ils deviennent un seul être, UNE SEULE chair ici-bas; puis, ils vont aux cieux après avoir revêtu la forme céleste. Ici-bas, dans l'état naturel, le penchant mutuel des deux sexes vers les voluptés est un EFFET qui entraîne et fatigue et dégoût; mais sous sa forme céleste, le couple devenu *le même* Esprit trouve en lui-même une CAUSE incessante de voluptés. Swedenborg a vu ce mariage des Esprits, qui, selon saint Luc, n'a point de noces (20, 35), et qui ne donne que des plaisirs spirituels. Un ange s'offrit à le rendre témoin d'un mariage et l'entraîna sur ses ailes (les ailes sont un symbole et non une réalité terrestre). Il le revêtit de sa robe de fête, et quand Swedenborg se vit habillé de lumière, il demanda pourquoi. — Dans cette circonstance, répondit l'ange, nos robes s'allument, brillent et se font nuptiales. (DELICIÆ SAP. DE AM. CONJ., 19, 20, 21). Il aperçut alors deux anges qui vinrent, l'un du Midi,

l'autre de l'Orient ; l'ange du Midi était dans un char attelé de deux chevaux blancs, dont les rênes avaient la couleur et l'éclat de l'aurore ; mais quand ils furent près de lui, dans le ciel, il ne vit plus ni les chars ni les chevaux. L'ange de l'Orient vêtu de pourpre, et l'ange du Midi vêtu d'hyacinthe accoururent comme deux souffles et se confondirent ; l'un était un ange d'Amour, l'autre était un ange de Sagesse. Le guide de Swedenborg lui dit qu'ils avaient été liés sur la terre d'une amitié intérieure et toujours unis, quoique séparés par les espaces. Le consentement, qui est l'essence des bons mariages sur la terre, est l'état habituel des anges dans le ciel. L'amour est la lumière de leur monde. Le ravissement éternel des anges vient de la faculté que Dieu leur communique de lui rendre à lui-même la joie qu'ils en éprouvent. Cette réciprocité d'infini fait leur vie. Dans le ciel, ils deviennent infinis en participant de l'essence de Dieu qui s'engendre par lui-même. L'immensité des cieux où vivent les anges est telle, que si l'homme était doué d'une vue aussi continuellement rapide que l'est la lumière en venant du soleil sur la terre et qu'il regardât pendant l'éternité, ses yeux ne trouveraient pas un horizon où se reposer. La lumière explique

seule les félicités du ciel. C'est, dit-il (SAP., AUG., 7, 25, 26, 27), une vapeur de la vertu de Dieu, une émanation pure de sa clarté, d'une blancheur auprès de laquelle notre lumière serait l'obscurité. Elle peut tout, renouvelle tout, ne s'absorbe pas, environne l'ange et lui fait toucher Dieu par des jouissances infinies que l'on sent se multiplier infiniment par elles-mêmes. Cette lumière tue tout homme qui n'est pas préparé à la recevoir. Nul ici-bas, ni même dans le ciel, ne peut voir Dieu et vivre. Voilà pourquoi il est dit (*Ex.* XIX, 12, 13, 21, 22, 23): *La montagne où Moïse parlait au Seigneur était gardée, de peur que quelqu'un venant à y toucher, ne mourût.* Puis encore (*Ex.* XXXIV, 29 — 35): *Quand Moïse apporta les secondes Tables, sa face brillait tellement, qu'il fut forcé de la voiler pour ne faire mourir personne en parlant au peuple.* La transfiguration de Jésus-Christ accuse également la lumière que jette un Messager du ciel et les ineffables jouissances que trouvent les anges à en être continuellement imbus. *Sa face*, dit Saint Mathieu (XVII, 1-5), *resplendit comme le soleil, ses vêtemens devinrent comme la lumière, et un nuage couvrit ses disciples.* Enfin quand le monde n'enferme plus que des hommes qui se refusent au Seigneur, que sa parole est

méconnue, que les Esprits Angéliques ont été assemblés des quatre vents, Dieu envoie un Ange exterminateur pour changer la masse du monde réfractaire qui n'est, pour lui, dans l'immensité de l'univers, que ce que peut être pour nous un germe infécond. En approchant du Globe, l'Ange Exterminateur porté sur une comète, le fait tourner sur son axe; les continens deviennent le fond des mers, les plus hautes montagnes deviennent des îles, et les pays, jadis couverts des eaux marines, renaissent parés de leur fraîcheur en obéissant aux lois de la Genèse, et la parole de Dieu reprend sa force sur une terre qui garde en tous lieux les effets de l'eau terrestre et du feu céleste. Alors la lumière, que l'Ange apporte d'En-Haut, fait pâlir le soleil. Alors, comme dit Isaïe (19-20): *Les hommes entreront dans des fentes de rochers, se blottiront dans la poussière. Ils crieront* (Apocalypse, VII, 15-17) *aux montagnes: Tombez sur nous! A la mer: prends-nous! Aux airs! cachez-nous de la fureur de l'Agneau!* L'Agneau est la grande figure des anges méconnus et persécutés ici-bas. Aussi Christ a-t-il dit: *Heureux ceux qui souffrent! Heureux les simples! Heureux ceux qui aiment!* Tout Swedenborg est là: Souffrir, Croire, Aimer. Pour bien aimer,

ne faut-il pas avoir souffert, et ne faut-il pas croire? L'Amour engendre la Force et la Force donne la Sagesse; de là l'Intelligence, car la Force et la Sagesse comportent la Volonté. Être intelligent, n'est-ce pas Savoir, Vouloir et Pouvoir, les trois attributs de l'esprit Angélique. *Si l'univers a un sens, voilà le plus digne de Dieu*, me disait M. Saint-Martin que je vis pendant le voyage qu'il fit en Suède. — Mais, monsieur, reprit M. Becker après une pause, que signifient ces lambeaux pris dans l'étendue d'une œuvre dont on ne peut donner une idée qu'en la comparant à un fleuve de lumière, à des ondées de flammes? Quand un homme s'y plonge, il est emporté par un courant terrible, et le poëme de Dante Alighieri fait à peine l'effet d'un point, à qui veut se plonger dans les innombrables versets à l'aide desquels Swedenborg a rendu palpables les mondes célestes, comme Beethoven a bâti ses palais d'harmonie avec des milliers de notes, comme les architectes ont édifié leurs cathédrales avec des milliers de pierres. Vous y roulez dans des gouffres sans fin, où votre esprit ne vous soutient pas toujours, et il est nécessaire d'avoir une puissante intelligence pour en revenir sain et sauf à nos idées sociales.

— Swedenborg, reprit le pasteur, affectionnait particulièrement le baron de Séraphîtz, dont, suivant un vieil usage suédois, le nom avait pris depuis un temps immémorial la terminaison latine üs. Le baron fut le plus ardent disciple du Prophète suédois qui avait ouvert en lui les yeux de l'Homme Intérieur, et l'avait disposé pour une vie conforme aux ordres d'En-Haut. Il chercha parmi les femmes un Esprit Angélique, et Swedenborg le lui trouva dans une vision. Sa fiancée fut la fille d'un cordonnier de Londres, en qui, disait Swedenborg, éclatait la vie du ciel, et dont les épreuves antérieures avaient été accomplies. Après la transformation du Prophète, le baron vint à Jarvis pour faire ses noces célestes dans les pratiques de la prière. Quant à moi, monsieur, qui ne suis point un Voyant, je ne me suis aperçu que des œuvres terrestres de ce couple. Leur vie a bien été celle des saints et des saintes dont l'Église romaine exalte les vertus; ils ont adouci la misère des habitans et leur ont donné à tous une fortune qui ne va point sans un peu de travail, mais qui suffit à leurs besoins. Les gens qui vécurent près d'eux ne les ont jamais surpris dans un mouvement de colère ou d'impatience; ils ont été constam-

ment bienfaisans et doux, pleins d'aménité, de grâce et de vraie bonté. Leur mariage a été l'harmonie de deux ames incessamment unies. Deux eiders volant du même vol, le son dans l'écho, la pensée dans la parole, sont peut-être des images imparfaites de leur union. Ici chacun les aimait de cette affection dont l'amour de la plante pour le soleil peut seul donner une idée. La femme était simple dans ses manières, belle de formes, belle de visage, et d'une noblesse semblable à celle des personnes les plus augustes. En 1783, dans la vingt-sixième année de son âge, cette femme conçut un enfant. Sa gestation fut une joie grave. Les deux époux faisaient ainsi leurs adieux au monde, car ils me dirent qu'ils seraient sans doute transformés quand leur enfant aurait quitté la robe de chair qui avait besoin de leurs soins jusqu'au moment où la force d'être par elle-même lui serait communiquée. L'enfant naquit et fut cette Séraphita qui nous occupe en ce moment. Dès qu'elle fut conçue, son père et sa mère vécurent encore plus solitairement que par le passé, s'exaltant vers le ciel, par la prière. Leur espérance était de voir Swedenborg, et la foi réalisa leur espérance. Le jour de la naissance de Séraphita, Swedenborg se manifesta dans Jarvis, et rem-

plit de lumière la chambre où naissait l'enfant. Ses paroles furent, dit-on : — *L'œuvre est accomplie, les cieux se réjouissent !* Les gens de la maison entendirent les sons étranges d'une mélodie qui, disaient-ils, semblait être apportée des quatre points cardinaux par le souffle des vents. L'esprit de Swedenborg emmena le père hors de la maison et le conduisit sur le Fiord, où il le quitta. Quelques hommes de Jarvis s'étant alors approchés de M. Séraphîtus, l'entendirent prononçant ces suaves paroles de l'Écriture : — *Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de l'ange que nous envoie le Seigneur !* Je sortais du presbytère pour aller au château y baptiser l'enfant, le nommer et accomplir les devoirs que m'imposent les lois, lorsque je rencontrai le baron. — Votre ministère est superflu, me dit-il, notre enfant doit être sans nom sur cette terre. Vous ne baptiserez pas avec l'eau de l'Église terrestre celui qui vient d'être ondoyé par le feu du Ciel ; cet enfant restera fleur, vous ne le verrez pas vieillir, vous le verrez passer ; vous avez l'exister, il a la vie ; vous avez des sens extérieurs, il n'en a pas : il est tout intérieur. Ces paroles furent prononcées d'une voix surnaturelle dont je fus affecté plus vivement encore que de l'éclat em-

preint sur son visage qui suait la lumière. Son aspect réalisait les fantastiques images que nous concevons des inspirés, en lisant les prophéties de la Bible, mais de tels effets ne sont pas rares au milieu de nos montagnes, où le nitre des neiges subsistantes produit dans notre organisation d'étonnans phénomènes. Je lui demandai la cause de son émotion, — Swedenborg est venu, je le quitte, j'ai respiré l'air du ciel, me dit-il. — Sous quelle forme vous est-il apparu? repris-je. — Sous son apparence mortelle, vêtu comme il l'était la dernière fois que je le vis à Londres, chez Richard Shearsmith, dans le quartier de *Cold-Bath-Field*, en juillet 1771. Il portait son habit de ratine à reflets changeans, à grands boutons d'acier, son gilet fermé, sa cravate blanche, et la même perruque magistrale, à rouleaux poudrés sur les côtés, et dont les cheveux relevés par devant lui découvraient ce front vaste et lumineux, en harmonie avec sa grande figure carrée, où tout est puissance et calme. J'ai reconnu ce nez à larges narines pleines de feu; j'ai revu cette bouche qui a toujours souri, cette bouche angélique d'où sont sortis ces mots pleins de mon bonheur : — A bientôt. Et j'ai senti les resplendissemens de l'amour céleste. La conviction qui

brillait dans le visage du baron m'interdisait toute discussion : je l'écoutais en silence; sa voix avait une chaleur contagieuse qui m'échauffait les entrailles; son fanatisme agitait mon cœur, comme la colère d'autrui nous fait vibrer les nerfs. Je le suivis en silence et vins dans sa maison, où j'aperçus l'enfant sans nom, couché sur sa mère, qui l'enveloppait mystérieusement. Séraphita m'entendit venir et leva la tête vers moi, ses yeux n'étaient pas ceux d'un enfant ordinaire; pour exprimer l'impression que j'en reçus, il faudrait dire qu'ils voyaient et pensaient déjà. L'enfance de cette créature prédestinée fut accompagnée de circonstances extraordinaires dans notre climat. Pendant neuf années, nos hivers ont été plus doux et nos étés plus longs que de coutume. Ce phénomène causa plusieurs discussions entre les savans; mais si leurs explications parurent suffisantes aux académiciens elles firent sourire le baron quand je les lui communiquai. Jamais Séraphita n'a été vue dans sa nudité, comme le sont quelquefois les enfans. Jamais elle n'a été touchée ni par un homme ni par une femme. Elle a vécu vierge sur le sein de sa mère, et n'a jamais crié. Le vieux David vous confirmera ces faits, si vous le questionnez sur sa maîtresse

pour laquelle il a d'ailleurs une adoration semblable à celle qu'avait pour l'arche sainte le roi dont il porte le nom. Dès l'âge de neuf ans, elle a commencé à se mettre en état de prière. La prière est sa vie. Vous l'avez vue dans notre temple, à Noël, seul jour où elle y vienne; elle y est séparée des autres chrétiens par un espace considérable. Si cet espace n'existe pas entre elle et les hommes, elle souffre; aussi reste-t-elle la plupart du temps au château. Les événemens de sa vie sont d'ailleurs inconnus, elle ne se montre pas; ses facultés, ses sensations, tout est intérieur; elle demeure la plus grande partie du temps dans l'état de contemplation mystique, habituel, disent les écrivains papistes, aux premiers chrétiens solitaires en qui demeurait la tradition de la parole du Christ. Son entendement, son ame, son corps, tout en elle est vierge comme la neige de nos montagnes. A dix ans elle était telle que vous la voyez maintenant. Quand elle eut neuf ans, son père, et sa mère expirèrent ensemble, sans douleur, sans maladie visible, après avoir dit l'heure à laquelle ils cesseraient d'être. Debout, à leurs pieds, elle les regardait d'un œil calme, sans témoigner ni tristesse ni douleur, ni joie, ni curiosité; son père et sa mère lui sou-

riaient. Quand nous vînmes prendre les deux corps, elle dit : — Emportez ! — Séraphîta, lui dis-je, car nous l'avons appelée ainsi, n'êtes-vous donc pas affectée de la mort de votre père et de votre mère ? ils vous aimaient tant ! — Morts ? dit-elle. Non, ils sont en moi pour toujours. Ceci n'est rien, ajouta-t-elle en montrant sans aucune émotion les corps que l'on enlevait. Je la voyais pour la troisième fois depuis sa naissance. Au temple, il est difficile de l'apercevoir, elle est debout près de la colonne à laquelle tient la chaire, dans une obscurité qui ne permet pas de saisir ses traits. Des serviteurs de cette maison, il ne restait, lors de cet événement, que le vieux David, qui, malgré ses quatre-vingt-deux ans, suffit à servir sa maîtresse. Quelques gens de Jarvis ont raconté des choses merveilleuses sur cette fille, Leurs contes ayant pris une certaine consistance dans un pays essentiellement ami des mystères, je me suis mis à étudier le traité des Incantations de Jean Wier, et les ouvrages relatifs à la démonologie où sont consignés les effets prétendus surnaturels en l'homme, afin d'y chercher des faits analogues à ceux qui lui sont attribués.

—Vous ne croyez donc pas en elle? dit Wilfrid.

— Si fait, dit avec bonhomie le pasteur; je vois en elle une fille extrêmement capricieuse, gâtée par ses parens qui lui ont tourné la tête avec les idées religieuses dont je viens de vous donner un léger aperçu.

Minna laissa échapper un signe de tête qui exprima doucement une négation.

— Pauvre fille! disait le docteur en continuant. Ses parens lui ont légué l'exaltation funeste qui égare les mystiques et les rend plus ou moins fous. Elle se soumet à des diètes qui désolent le pauvre David. Ce bon vieillard ressemble à une plante chétive qui s'agite au moindre vent, qui s'épanouit au moindre rayon de soleil. Sa maîtresse, dont il a pris le langage incompréhensible, est son vent et son soleil; elle a pour lui des pieds de diamant, son front est parsemé d'étoiles, elle marche environnée d'une lumineuse et blanche atmosphère, sa voix est accompagnée de musique, elle a le don de se rendre invisible. Demandez à la voir, il vous répondra qu'elle voyage dans les Terres Astrales. Il est difficile de croire à de telles fables. Vous le savez, tout miracle ressemble plus ou moins à l'histoire de la Dent d'or. Nous avons une dent d'or à Jarvis, voilà tout. Ainsi, Duncker le pêcheur affirme l'avoir vue, tantôt se plon-

geant dans le Fiord, d'où elle ressort sous la forme d'un eider, tantôt marchant sur les flots pendant la tempête. Fergus, qui mène les troupeaux dans les sœler, dit avoir vu, dans les temps pluvieux, le ciel toujours clair au-dessus du château suédois, et toujours bleu au-dessus de la tête de Séraphîta quand elle sort. Plusieurs femmes entendent les sons d'un orgue immense quand Séraphîta vient dans le temple, et demandent sérieusement à leurs voisines si elles ne les entendent pas aussi. Mais ma fille, que, depuis deux ans Séraphîta prend en affection, n'a point entendu de musique, et n'a point senti les parfums du ciel qui, dit-on, embaument les airs quand elle se promène. Minna est souvent rentrée en m'exprimant une naïve admiration de jeune fille pour les beautés de notre printemps, elle revenait enivrée des odeurs que jettent les premières pousses des mélèzes, des pins ou des fleurs qu'elle avait été respirer avec elle; mais après un si long hiver, rien n'est plus naturel que cet excessif plaisir. La compagnie de ce démon n'a rien de bien extraordinaire, dis, mon enfant?

— Ses secrets ne sont pas les miens, répondit Minna. Près de lui, je sais tout; loin de lui, je ne sais plus rien. Près de lui, je ne suis plus moi;

loin de lui, j'ai tout oublié de cette vie délicieuse. Le voir est un rêve dont je n'ai souvenance que suivant sa volonté. J'ai pu entendre près de lui, sans m'en souvenir loin de lui, les musiques dont parlent la femme de Banker et celle d'Érikson ; j'ai pu près de lui sentir des parfums célestes, contempler des merveilles, et ne plus en avoir idée.

— Ce qui m'a ici surpris le plus, depuis que je la connais, ce fut de la voir vous souffrir près d'elle, reprit le pasteur en s'adressant à Wilfrid.

— Près d'elle! dit l'étranger, elle ne m'a jamais laissé ni lui baiser, ni même lui toucher la main. Quand elle me vit pour la première fois, son regard m'intimida. Elle me dit : — Soyez le bien-venu ici, car vous deviez venir. Il me sembla qu'elle me connaissait. J'ai tremblé. La terreur me fait croire en elle.

— Et moi l'amour, dit Minna sans rougir.

— Ne vous moquez-vous pas de moi? dit M. Becker en riant avec bonhomie, toi, ma fille, en te disant un Esprit d'Amour, et vous, monsieur, en vous faisant un Esprit de Sagesse?

Il but un verre de bière, et ne s'aperçut pas du singulier regard que Wilfrid jeta sur Minna.

— Plaisanterie à part, reprit le ministre, j'ai été fort surpris d'apprendre qu'aujourd'hui,

pour la première fois, ces deux folles seraient allées sur le sommet du Falberg; mais n'est-ce pas une exagération de jeunes filles qui seront montées sur quelque colline? il est impossible d'atteindre à la cime du Falberg.

— Mon père, dit Minna d'une voix émue, j'ai donc été sous le pouvoir du démon, car j'ai gravi le Falberg avec lui.

— Voilà qui devient sérieux, dit M. Becker, Minna n'a jamais menti.

— Monsieur Becker, reprit Wilfrid, je vous affirme que Séraphîta exerce sur moi des pouvoirs si extraordinaires, que je ne sais aucune expression qui puisse en donner une idée. Elle m'a révélé des choses dont moi seul suis instruit.

— Somnambulisme! dit le vieillard. D'ailleurs plusieurs effets de ce genre sont rapportés par Jean Wier comme des phénomènes fort explicables et jadis observés en Égypte.

— Confiez-moi les œuvres théosophiques de Swedenborg, dit Wilfrid, je veux me plonger dans ces gouffres de lumière dont vous m'avez donné soif.

M. Becker tendit un volume à Wilfrid qui se mit à le lire aussitôt. Il était environ neuf heures du soir. La servante vint servir le souper. Minna fit le thé. Le repas fini, chacun d'eux resta

silencieusement occupé, le pasteur à lire le traité des Incantations, Wilfrid à saisir l'esprit de Swedenborg, la jeune fille à coudre en s'abymant dans ses souvenirs. Ce fut une veillée de Norwége, une soirée paisible, studieuse, pleine de pensées, des fleurs sous de la neige. En dévorant les pages du Prophète, Wilfrid n'existait plus que par ses sens intérieurs. Parfois, le pasteur le montrait d'un air moitié sérieux, moitié railleur à Minna, qui souriait avec une sorte de tristesse. Pour Minna, la tête de Séraphîtüs lui souriait en planant sur le nuage de fumée qui les enveloppait tous trois. Minuit sonna. La porte extérieure fut violemment ouverte. Des pas pesans et précipités, les pas d'un vieillard effrayé se firent entendre dans l'espèce d'antichambre étroite qui se trouvait entre les deux portes. Puis, tout à coup David se montra dans le parloir.

— Violence! violence! s'écria-t-il. Venez! venez tous! Les Satans sont déchaînés! ils ont des mitres de feu. Ce sont des Adonis, des Vertumnes, des Sirènes! ils le tentent comme Jésus fut tenté sur la montagne. Venez les chasser.

— Reconnaissez-vous le langage de Swedenborg? le voilà pur, dit en riant le pasteur.

Mais Wilfrid et Minna regardaient avec ter-

reur le vieux David qui, ses cheveux blancs épars, les yeux égarés, les jambes tremblantes et couvertes de neige, car il était venu sans patins, restait agité comme si quelque vent tumultueux le tourmentait.

— Qu'est-il arrivé? lui dit Minna.

— Eh bien! les Satans espèrent et veulent le reconquérir.

Ces mots firent palpiter Wilfrid.

— Voici près de cinq heures qu'elle est debout, les yeux levés au ciel, les bras étendus; elle souffre, elle crie à Dieu. Je ne puis franchir les limites, l'enfer a posé des Vertumnes en sentinelle. Ils ont élevé des murailles de fer entre elle et son vieux David. Si elle a besoin de moi, comment ferai-je? Secourez-moi! venez prier!

Le désespoir de ce pauvre vieillard était effrayant à voir.

—La clarté de Dieu la défend, mais si elle allait céder à la violence.

—Silence! David, n'extravaguez pas! Ceci est un fait à vérifier. Nous allons vous accompagner, dit le pasteur, et vous verrez qu'il ne se trouve chez vous ni Vertumnes, ni Satans, ni Sirènes.

— Votre père est aveugle, dit tout bas David à Minna.

Wilfrid, sur qui la lecture d'un premier traité de Swedenborg qu'il avait rapidement parcouru, venait de produire un effet violent, était déjà dans le corridor, occupé à mettre ses patins. Minna fut prête aussitôt. Tous deux laissèrent en arrière les deux vieillards, et s'élancèrent vers le château suédois.

— Entendez-vous ce craquement ? dit Wilfrid à Minna.

— La glace du Fiord remue, répondit Minna. Mais voici bientôt le printemps.

Wilfrid garda le silence. Quand tous deux furent dans la cour, ils ne se sentirent ni la faculté ni la force d'entrer dans la maison.

— Que pensez-vous d'elle ? dit Wilfrid.

Quelles clartés ! s'écria Minna qui se plaça devant la fenêtre du salon. Le voilà ! mon Dieu, qu'il est beau ! O mon Séraphîtüs ! prends-moi ? L'exclamation de la jeune fille fut tout intérieure. Elle voyait Séraphîtüs debout, légèrement enveloppé d'un brouillard couleur d'opale qui s'échappait à une faible distance de ce corps presque phosphorique.

— Comme elle est belle, s'écria-t-il mentalement aussi.

En ce moment. M. Becker arriva, suivi de David ; il vit sa fille et l'étranger devant la fe-

nêtre, vint près d'eux, regarda dans le salon, et dit : — Eh bien ! David, elle fait ses prières.

— Mais, monsieur, essayez d'entrer.

— Pourquoi troubler ceux qui prient ? répondit le pasteur.

En ce moment, un rayon de la lune, qui se levait sur le Falberg, jaillit sur la fenêtre. Tous se retournèrent émus par cet effet naturel qui les fit tressaillir, mais quand ils revinrent pour voir Séraphîta, elle avait disparu.

— Voilà qui est étrange ! dit Wilfrid surpris.

— Oh ! j'entends des sons délicieux ! dit Minna.

— Eh bien ! quoi, dit le pasteur, elle va sans doute se coucher ?

David était rentré. Ils revinrent en silence ; aucun d'eux ne comprenait les effets de cette vision de la même manière : M. Becker doutait, Minna adorait, Wilfrid désirait.

Wilfrid était un homme de trente-six ans. Quoique largement développées, ses proportions ne manquaient pas d'harmonie. Sa taille était médiocre, comme celle de presque tous les hommes qui se sont élevés au-dessus des autres ; sa poitrine et ses épaules étaient larges, et son cou était court comme celui des hommes dont

le cœur devait être rapproché de la tête. Ses cheveux étaient noirs, épais et fins; ses yeux, d'un jaune brun, possédaient un éclat solaire qui annonçait avec quelle avidité sa nature aspirait la lumière. Si ses traits mâles et bouleversés péchaient par l'absence du calme intérieur que communique une vie sans orages, ils annonçaient les ressources inépuisables de sens fougueux et les appétits de l'instinct; de même que ses mouvemens indiquaient la perfection de l'appareil physique, la flexibilité des sens et la fidélité de leur jeu. Cet homme pouvait lutter avec le sauvage, entendre comme lui le pas des ennemis dans le lointain des forêts, en sentir le goût dans les airs, et voir à l'horizon le signal d'un ami. Son sommeil était léger comme celui de toutes les créatures qui ne veulent pas se laisser surprendre. Son corps se mettait promptement en harmonie avec le climat des pays où le conduisait sa vie à tempêtes. L'art et la science eussent admiré dans cette organisation une sorte de modèle humain; en lui tout s'équilibrait: l'action et le cœur, l'intelligence et la volonté. Au premier abord, il semblait devoir être classé parmi les êtres purement instinctifs qui se livrent aveuglément aux besoins matériels; mais dès le matin de la vie, il s'était élancé dans le

monde social avec lequel ses sentimens l'avaient commis; l'étude avait agrandi son intelligence, la méditation avait aiguisé sa pensée, les sciences avaient élargi son entendement. Il avait étudié les lois humaines, le jeu des intérêts mis en présence par les passions, et paraissait s'être familiarisé de bonne heure avec les abstractions sur lesquelles reposent les sociétés. Il avait pâli sur les livres qui sont les actions humaines mortes; puis, il avait veillé dans les capitales européennes au milieu des fêtes, il s'était éveillé dans plus d'un lit, il avait dormi peut-être sur le champ de bataille pendant la nuit qui précède le combat et pendant celle qui suit la victoire; peut-être sa jeunesse orageuse l'avait-elle jeté sur le tillac d'un corsaire à travers les pays les plus contrastans du globe; il connaissait ainsi les actions humaines vivantes. Il avait donc le présent et le passé; l'histoire double, celle d'autrefois, celle d'aujourd'hui. Beaucoup d'hommes ont été, comme Wilfrid, également puissans par la main, par le cœur et par la tête; comme lui, la plupart ont abusé de leur triple pouvoir, mais si cet homme tenait encore par son enveloppe à la partie limoneuse de l'humanité; certes, il appartenait également à la sphère où la force est intelligente. Malgré les voiles

dans lesquels s'enveloppait son ame, il se rencontrait en lui ces indicibles symptômes visibles à l'œil des êtres purs, à celui des enfans dont l'innocence n'a reçu le souffle d'aucune passion mauvaise, à celui du vieillard qui a reconquis la sienne; ces marques dénonçaient un Caïn auquel il restait une espérance, et qui semblait chercher quelque absolution au bout de la terre. Minna soupçonnait le forçat de la gloire en cet homme, et Séraphîta le connaissait; toutes deux l'admiraient et le plaignaient. D'où leur venait cette prescience? Rien à la fois de plus simple et de plus extraordinaire. Dès que l'homme veut pénétrer dans les secrets de la nature, où rien n'est secret, où il s'agit seulement de voir, il s'aperçoit que le simple y produit le merveilleux.

— Séraphîtüs, dit un soir Minna quelques jours après l'arrivée de Wilfrid à Jarvis, vous lisez dans l'ame de cet étranger, tandis que je n'en reçois que de vagues impressions. Il me glace ou m'échauffe; mais vous paraissez savoir la cause de ce froid ou de cette chaleur. Vous pouvez me le dire, car vous savez tout de lui.

— Oui, j'ai vu les causes, dit Séraphîtüs en abaissant sur ses yeux ses larges paupières.

— Par quel pouvoir? dit la curieuse Minna.

— J'ai le don de Spécialité, lui répondit-il, une espèce de vue intérieure qui pénètre tout et dont tu ne comprendras la portée que par une comparaison. Dans les grandes villes de l'Europe d'où sortent des œuvres où la main humaine cherche à représenter les effets de la nature morale aussi bien que ceux de la nature physique, il est des hommes sublimes qui expriment des idées avec du marbre. Le statuaire agit sur le marbre, il le façonne, il y met un monde de pensées. Il existe des marbres que la main de l'homme a doués de la faculté de représenter tout un côté sublime, ou tout un côté mauvais de l'humanité. La plupart des hommes y voient une figure humaine et rien de plus; quelques autres, un peu plus haut placés sur l'échelle des êtres, y aperçoivent une partie des pensées traduites par le sculpteur, ils y admirent la forme. Mais les initiés aux secrets de l'art sont tous d'intelligence avec le statuaire en voyant son marbre; ils y reconnaissent le monde entier de ses pensées; ceux-là sont les princes de l'art, ils portent en eux-mêmes un miroir où vient se réfléchir la nature avec ses plus légers accidens. Eh bien! il est en moi comme un miroir où vient se réfléchir la nature morale avec ses causes et ses effets; je devine

l'avenir et le passé en pénétrant ainsi la conscience. Comment? me diras-tu toujours. Fais que le marbre soit le corps d'un homme, fais que le statuaire soit le sentiment, la passion, le vice ou le crime, la vertu, la faute ou le repentir; tu comprendras comment j'ai lu dans l'ame de l'étranger, sans néanmoins t'expliquer la Spécialité; car pour concevoir ce don, il faut le posséder.

Si Wilfrid tenait aux deux premières portions de l'humanité si distinctes, aux hommes de force et aux hommes de pensée, ses excès, sa vie tourmentée et ses fautes l'avaient souvent conduit vers la Foi, car le doute a deux côtés : le côté de la lumière et le côté des ténèbres. Wilfrid avait trop bien pressé le monde dans ses deux formes, la Matière et l'Esprit, pour ne pas être atteint de la soif de l'inconnu, du désir d'aller au-delà, dont sont presque tous saisis les hommes qui savent, peuvent et veulent. Mais ni sa science, ni ses actions, ni son vouloir n'avaient de direction. Il avait fui la vie sociale par nécessité, comme le grand coupable cherche le cloître. Le remords, cette vertu des faibles, ne l'atteignait pas; le remords est une impuissance, il recommencera sa faute; le repentir seul est une force, il termine tout.

Mais en parcourant le monde dont il s'était fait un cloître, Wilfrid n'avait trouvé nulle part de baume pour ses blessures, il n'avait vu nulle part une nature à laquelle il se pût attacher. En lui, le désespoir avait desséché les sources du désir. Il était de ces esprits qui, s'étant pris avec les passions, s'étant trouvés plus forts qu'elles, n'ont plus rien à presser dans leurs serres; auxquels l'occasion manquant de se mettre à la tête de quelques uns de leurs égaux pour fouler sous le sabot de leurs montures des populations entières, achèteraient, au prix d'un horrible martyre, la faculté de se ruiner dans une croyance; espèces de rochers sublimes qui attendent un coup de baguette qui ne vient pas, et qui pourrait en faire jaillir les sources lointaines. Jeté par un dessein de sa vie inquiète et chercheuse dans les chemins de la Norwége, l'hiver l'y avait surpris à Jarvis. Le jour où, pour la première fois, il vit Séraphita, cette rencontre lui fit oublier le passé de sa vie. La jeune fille lui causa ces sensations extrêmes qu'il ne croyait plus ranimables; les cendres laissèrent échapper une dernière flamme, et se dissipèrent au premier souffle de cette voix. Qui jamais s'est senti redevenir jeune et pur après avoir froidi dans la vieillesse et s'être sali

dans l'impureté! Tout à coup Wilfrid aima comme il n'avait jamais aimé, il aima secrètement, avec foi, avec terreur, avec d'intimes folies. Sa vie était agitée dans la source même de la vie, à la seule idée de voir Séraphîta. En l'entendant, il allait en des mondes inconnus; il était muet devant elle, elle le fascinait. Là, sous les neiges, parmi les glaces, avait grandi sur sa tige cette fleur céleste à laquelle aspiraient ses vœux jusque-là trompés, et dont la vue réveillait les idées fraîches, les espérances, les sentimens qui se groupent autour de nous, pour nous enlever en des régions supérieures, comme les anges enlèvent aux cieux les Élus dans les tableaux symboliques dictés aux peintres par quelque génie familier. Un céleste parfum amollissait le granit de ce rocher, une lumière douée de la parole lui versait les divines mélodies qui accompagnent dans sa route le voyageur pour le ciel. Après avoir épuisé la coupe de l'amour terrestre dont ses dents avaient tout broyé jusqu'aux graviers, il apercevait le vase d'élection où brillaient les ondes limpides, et qui donne soif des délices immarcessibles à qui peut y approcher des lèvres assez ardentes de foi pour n'en point faire éclater le cristal. Il avait rencontré ce mur d'airain à franchir qu'il

cherchait sur la terre. Il allait impetueusement chez Séraphîta dans le dessein de lui exprimer la portée d'une passion sous laquelle il bondissait comme le cheval de la fable sous ce cavalier de bronze que rien n'émeut, qui reste droit, et que les efforts de l'animal fougueux rendent toujours plus pesant et plus pressant. Il arrivait pour dire sa vie, pour peindre la grandeur de son ame par la grandeur de ses fautes, pour montrer les ruines de ses déserts; mais quand il avait franchi l'enceinte, et qu'il se trouvait dans la zone immense embrassée par ces yeux dont le scintillant azur ne rencontrait point de bornes en avant et n'en offrait aucune en arrière, il devenait calme et soumis comme le lion qui, lancé sur sa proie dans une plaine d'Afrique, reçoit sur l'aile des vents un message d'amour, et s'arrête. Il s'ouvrait un abyme où tombaient les paroles de son délire, et d'où s'élevait une voix qui le changeait; il était enfant, enfant de seize ans, timide et craintif devant la jeune fille au front serein, devant cette blanche forme dont le calme inaltérable ressemblait à la cruelle impassibilité de la justice humaine. Et le combat n'avait jamais cessé que pendant cette soirée, où d'un regard elle l'avait enfin abattu, comme un milan qui après avoir décrit

ses étourdissantes spirales autour de sa proie, la fait tomber stupéfiée avant de l'emporter dans son aire. Il est en nous-mêmes de longues luttes dont nos actions deviennent le terme; et qui font comme un envers à l'humanité. Cet envers est à Dieu, l'endroit est aux hommes. Plus d'une fois Séraphîta s'était plu à prouver à Wilfrid qu'elle connaissait cet envers si varié, qui compose une seconde vie à la plupart des hommes. Souvent elle lui avait dit de sa voix de tourterelle : — Nous étions bien en colère! quand Wilfrid se promettait en chemin de l'enlever afin d'en faire une chose à lui. Wilfrid seul était assez fort pour jeter le cri de révolte qu'il venait de pousser chez M. Becker, et que le récit du vieillard avait calmé. Cet homme si moqueur, si insulteur, voyait enfin poindre la clarté d'une croyance sidérale en sa nuit; il se demandait si Séraphîta n'était pas une exilée des sphères supérieures en route pour la patrie. Les déifications dont abusent les amans en tout pays, il n'en décernait pas les honneurs à ce lis de la Norwège, il y croyait. Pourquoi restait-elle au fond de ce Fiord? qu'y faisait-elle? Les interrogations sans réponse abondaient dans son esprit. Qu'arriverait-il entre eux surtout? Quel sort l'avait amené là? Pour lui, Séraphîta

était ce marbre immobile, mais léger comme une ombre, que Minna venait de voir se posant au bord du gouffre; elle demeurait ainsi devant tous les gouffres sans que rien pût l'atteindre, sans que l'arc de ses sourcils fléchît, sans que la lumière de sa prunelle vacillât. C'était donc un amour sans espoir, mais non sans curiosité. Dès le moment où Wilfrid soupçonna la nature éthérée dans la magicienne qui lui avait dit le secret de sa vie en songes harmonieux, il voulut tenter de se la soumettre, de la garder, de la ravir au ciel où peut-être elle était attendue. L'Humanité, la Terre, ressaisissant leur proie, il les représenterait. Son orgueil, seul sentiment par lequel l'homme puisse être exalté long-temps, le rendrait heureux de ce triomphe pendant le reste de sa vie. A cette idée, son sang bouillonna dans ses veines; son cœur se gonfla. S'il ne réussissait pas, il la briserait. Il est si naturel de détruire ce qu'on ne peut posséder, de nier ce qu'on ne comprend pas, d'insulter à ce qu'on envie!

Le lendemain, Wilfrid, Préoccupé par les idées que devait faire naître le spectacle extraordinaire dont il avait été le témoin la veille, voulut interroger David, et vint le voir en prenant le prétexte de demander des nouvelles

de Séraphîta. Quoique M. Becker crût le pauvre homme tombé en enfance, l'étranger se fia sur sa perspicacité pour découvrir les parcelles de vérité que roulerait le serviteur dans le torrent de ses divagations.

David avait la physionomie immobile et indécise de l'octogénaire; sous ses cheveux blancs se voyait un front où les rides formaient des assises ruinées; son visage était creusé comme le lit d'un torrent à sec. Sa vie semblait s'être entièrement réfugiée dans les yeux où brillait un rayon, mais cette lueur était comme couverte de nuages, et comportait l'égarement actif, aussi bien que la stupide fixité de l'ivresse. Ses mouvemens lourds et lents annonçaient les glaces de l'âge et les communiquaient à qui s'abandonnait à le regarder long-temps, car il possédait la force de la torpeur. Son intelligence bornée ne se réveillait qu'au son de la voix, à la vue, au souvenir de sa maîtresse. Elle était l'ame de ce fragment tout matériel. En voyant David seul, vous eussiez dit un cadavre; Séraphîta se montrait-elle, parlait-elle, était-il question d'elle,... le mort sortait de sa tombe, il retrouvait le mouvement et la parole. Jamais les os desséchés que le souffle divin doit ranimer dans la vallée de Josaphat, jamais cette image apocalyp-

tique ne fut mieux réalisée que par ce Lazare sans cesse rappelé du sépulcre à la vie par la voix de la jeune fille. Son langage constamment figuré, souvent incompréhensible, empêchait les habitans de lui parler; mais ils respectaient en lui cet esprit profondément dévié de la route vulgaire que le peuple admire instinctivement. Wilfrid le trouva dans la première salle, en apparence endormi près du poêle. Comme le chien qui reconnaît les amis de la maison, le vieillard leva les yeux, aperçut l'étranger, et ne bougea pas.

— Eh bien! où est-elle? demanda Wilfrid au vieillard en s'asseyant près de lui.

David agita ses doigts en l'air comme pour peindre le vol d'un oiseau.

— Elle ne souffre plus? demanda Wilfrid.

— Les créatures promises au ciel savent seules souffrir, sans que la souffrance diminue leur amour, répondit gravement le vieillard comme un instrument essayé donne une note au hasard. Ceci est la marque de la vraie foi.

— Qui vous a dit ces paroles?

— L'Esprit.

—Que lui est-il donc arrivé hier au soir? Avez-vous enfin forcé les Vertumnes en sentinelle? vous êtes-vous glissé à travers les Mammons?

— Oui, répondit David en se réveillant comme d'un songe.

La vapeur confuse de son œil se fondit sous une lueur comme venue de l'ame qui le rendit par degrés brillant comme celui d'un aigle, intelligent comme celui d'un poète.

— Qu'avez-vous vu ? lui demanda Wilfrid étonné de ce changement subit.

— J'ai vu les Espèces et les Formes, j'ai entendu l'Esprit des choses, j'ai vu la révolte des Mauvais, j'ai écouté la parole des Bons ! Ils sont venus sept démons, il est descendu sept archanges; les archanges étaient loin, ils contemplaient voilés; les démons étaient près, ils brillaient et agissaient. Mammon est venu sur sa conque nacrée, et sous la forme d'une belle femme nue; la neige de son corps éblouissait, jamais les formes humaines ne seront aussi parfaites, et il disait : — « Je suis le plaisir, et tu me posséderas ! » Lucifer, le prince des serpens, est venu dans son appareil de souverain, et l'Homme était en lui beau comme un ange, et il a dit: — « L'humanité te servira ! » La reine des avares, celle qui ne rend rien de ce qu'elle a reçu, la Mer, est venue enveloppée de sa mante verte; elle s'est ouvert le sein, elle a montré son écrin de pierreries, elle a vomi ses trésors et les

a offerts; elle a fait arriver des vagues de saphirs et d'émeraudes, et ses productions se sont émues; elles ont surgi de leurs retraites, elles ont parlé; la plus belle d'entre les perles a déployé ses ailes de papillon; elle a rayonné, elle a fait entendre ses musiques marines, elle a dit : — « Toutes deux filles de la souffrance, nous sommes sœurs, attends-moi? nous partirons ensemble, je n'ai plus qu'à devenir femme. » L'Oiseau qui a les ailes de l'aigle et les pattes du lion, une tête de femme et la croupe du cheval, l'Animal s'est abattu, lui a léché les pieds, promettant sept cents années d'abondance à sa fille bien-aimée. Le plus redoutable, l'Enfant, est arrivé jusqu'à ses genoux en pleurant et lui disant : — « Me quitteras-tu, moi faible et souffrant? reste, ma mère! » Il jouait avec les autres, il répandait la paresse dans l'air, et le ciel se serait laissé aller à sa plainte. La Vierge au chant pur a fait entendre ses concerts qui détendent l'ame. Les rois de l'Orient sont venus avec leurs esclaves, leurs armées et leurs femmes; les Blessés ont demandé d'être secourus, les Malheureux ont tendu la main : — « Ne nous quittez pas! ne nous quittez pas! » Moi-même j'ai crié : — Ne nous quittez pas! Nous vous adorerons, restez! Les fleurs sont sorties de

leurs graines en l'entourant de leurs parfums qui disaient : — « Restez ! » Le géant Enakim est sorti de Jupiter, amenant l'Or et ses amis, amenant les Esprits des Terres Astrales qui s'étaient joints à lui; tous ont dit :— « Nous serons à toi pour sept cents années. » Enfin, la Mort est descendue de son cheval pâle et a dit :— « Je t'obéirai ! » Tous se sont prosternés à ses pieds, et si vous les aviez vus, ils remplissaient la grande plaine, et tous lui criaient : — « Nous t'avons nourri, tu es notre enfant, ne nous abandonne pas. » La Vie est sortie de ses Eaux Rouges, et a dit:— « Je ne te quitterai pas! » Elle a relui comme le soleil en s'écriant : — « Je suis la lumière! »

— La lumière est là ! s'est-elle écriée en montrant les nuages où s'agitaient les archanges. Elle était fatiguée, le Désir lui avait brisé les nerfs, elle ne pouvait que crier : — O mon Dieu! Mais Dieu l'entendait, elle a vaincu. Combien d'Esprits Angéliques, en gravissant la montagne, et près d'atteindre au sommet, ont rencontré sous leurs pieds un gravier qui les a fait rouler et les a replongés dans l'abyme! Tous ces Esprits déchus admiraient sa constance! ils étaient là formant un Chœur immobile et tous lui disaient en pleurant : — Courage! Enfin elle a vaincu le Désir déchaîné sur elle sous toutes

les Formes et dans toutes les Espèces. Elle est restée en prières, et quand elle a levé les yeux, elle a vu le pied des anges revolant aux cieux.

— Elle a vu le pied des anges ? répéta Wilfrid.

— Oui, dit le vieillard.

— C'était un rêve qu'elle vous a raconté ? demanda Wilfrid.

— Un rêve aussi sérieux que celui de votre vie, répondit David ; j'y étais.

Le sérieux du vieux serviteur frappa Wilfrid, qui s'en alla se demandant si ces visions étaient moins extraordinaires que celles dont Swedenborg avait écrit les relations, et qu'il avait lues la veille.

— Si les esprits existent, ils doivent agir, se disait-il en entrant au presbytère, où il trouva M. Becker seul.

— Cher pasteur, dit Wilfrid, Séraphîta ne tient à nous que par la forme, et sa forme est impénétrable. Ne me traitez ni de fou, ni d'amoureux ! une conviction ne se discute point. Convertissez ma croyance en suppositions scientifiques, et cherchons à nous éclairer. Demain soir nous irons tous deux chez elle.

— Eh bien ! dit M. Becker.

— Si son œil ignore l'espace, reprit Wilfrid, si sa pensée est une vue intelligente qui lui per-

met d'embrasser les choses dans leur essence, et de les relier à l'évolution générale des mondes; si, en un mot, elle sait et voit tout, asseyons la pythonisse sur son trépied, forçons cet aigle implacable à déployer ses ailes en le menaçant. Aidez-moi, je respire un feu qui me dévore, je veux l'éteindre ou me laisser consumer. Enfin j'ai découvert une proie, je la veux.

— Ce serait, dit le ministre, une conquête assez difficile à faire, car cette pauvre fille est...

— Est? reprit Wilfrid.

— Folle, dit le ministre.

— Je ne vous conteste pas sa folie, ne me contestez pas sa supériorité. Cher M. Becker, elle m'a souvent confondu par son érudition. A-t-elle voyagé?

— De sa maison au Fiord.

— Elle n'est pas sortie d'ici! s'écria Wilfrid, elle a donc beaucoup lu?

— Pas un feuillet, pas un iota! moi seul ai des livres dans Jarvis. Les œuvres de Swedenborg, les seuls ouvrages qui fussent au château, les voici? Jamais elle n'en a pris un seul.

— Avez-vous jamais essayé de causer avec elle?

— A quoi bon?

— Personne n'a vécu sous son toit?

— Elle n'a pas eu d'autres amis que vous et Minna, ni d'autre serviteur que David ?

— Elle n'a jamais entendu parler de sciences, ni d'arts ?

— Par qui ? dit le pasteur.

— Si elle disserte pertinemment de ces choses, comme elle en a souvent causé avec moi, que croirez-vous ?

— Que cette fille a conquis peut-être, pendant quelques années de silence, les facultés dont jouissait Apollonius de Tyhane et beaucoup de prétendus sorciers que l'inquisition a brûlés, ne voulant pas admettre la seconde vue.

— Si elle parle arabe, que penserez-vous ?

— L'histoire des sciences médicales consacre plusieurs exemples de filles qui ont parlé des langues à elles inconnues.

— Que faire ? dit Wilfrid. Elle connaît dans le passé de ma vie des choses dont j'avais seul le secret.

— Nous verrons, dit M. Becker, si elle me dit les pensées que je n'ai confiées à personne.

Minna rentra.

— Hé bien ! ma fille, que devient ton démon ?

— Il souffre, mon père, répondit-elle en saluant Wilfrid. Les passions humaines, revêtues de leurs fausses richesses, l'ont entouré pendant

la nuit, et lui ont déroulé des pompes inouïes. Mais vous traitez ces choses de contes...

— Avec ou sans ta permission, mon enfant, dit le pasteur en souriant.

— Satan, reprit-elle, n'a-t-il pas transporté le Sauveur sur le haut du temple, en lui montrant les nations à ses pieds?

— Les Évangélistes, répondit le pasteur, n'ont pas si bien corrigé les copies qu'il n'y ait plusieurs versions.

— Vous croyez à la réalité de ses visions, dit Wilfrid à Minna.

— Qui peut en douter quand il les raconte?

— Il, il! demanda Wilfrid, qui?

— Celui qui est là, répondit Minna en montrant le château.

— Vous parlez de Séraphîta! dit l'étranger surpris.

La jeune fille baissa la tête en lui jetant un regard plein de douce malice.

— Et vous aussi, reprit Wilfrid, vous vous plaisez à confondre mes idées. Qui est-ce? que pensez-vous d'elle?

— Ce que je sens, reprit Minna en rougissant, est inexplicable.

— Vous êtes fous, s'écria le pasteur.

— A demain! dit Wilfrid.

LES NUÉES DU SANCTUAIRE.

Il est des spectacles auxquels coopèrent toutes les matérielles magnificences dont l'homme dispose. Des nations d'esclaves et de plongeurs ont été chercher dans le sable des mers, aux entrailles des rochers, ces perles et ces diamans qui parent les spectateurs. Transmises d'héritage en héritage, ces splendeurs ont brillé sur tous les fronts couronnés, et feraient la plus fidèle des histoires humaines si elles avaient la parole : ne connaissent-elles pas les douleurs et les joies des grands comme celles des petits? elles ont été partout ; elles ont été portées avec orgueil dans les fêtes, portées avec désespoir chez l'usurier, emportées dans le sang et le pil-

lage, transportées dans les chefs-d'œuvre enfantés par l'art pour les garder; excepté la perle de Cléopâtre, aucune d'elles ne s'est perdue. Les Grands, les Heureux sont là réunis et voient couronner un roi dont la parure est le produit de l'industrie des hommes, mais qui dans sa gloire est vêtu d'une pourpre moins parfaite que ne l'est celle d'une simple fleur des champs. Ces fêtes splendides de lumière, enceintes de musique où la parole de l'Homme essaie à tonner; tous ces triomphes de sa main, une pensée, un sentiment les écrase : l'Esprit peut rassembler autour de l'homme et dans l'homme de plus vives lumières, lui faire entendre de plus mélodieuses harmonies, asseoir sur les nuées de brillantes constellations qu'il interroge. Le Cœur peut plus encore! L'homme peut se trouver face à face avec une seule créature, et trouver dans un seul mot, dans un seul regard, un faix si lourd à porter, d'un éclat si lumineux, d'un son si pénétrant, qu'il succombe et s'agenouille. Les plus réelles magnificences ne sont pas dans les choses, elles sont en nous-mêmes. Pour le savant, un secret de science n'est-il pas un monde entier de merveilles? Les trompettes de la Force, les brillans de la Richesse, la musique de la Joie, un immense concours d'hommes ac-

compagne-t-il sa fête? Non, il va dans quelque réduit obscur où souvent un homme pâle et souffrant lui dit un seul mot à l'oreille. Ce mot, comme une torche jetée dans un souterrain, lui éclaire les Sciences. Toutes les idées humaines, habillées des plus attrayantes formes qu'ait inventées le Mystère, entouraient un aveugle assis dans la fange au bord d'un chemin. Les trois mondes, le Naturel, le Spirituel et le Divin, avec toutes leurs sphères, se découvraient à un pauvre proscrit florentin; il marchait accompagné des Heureux et des Souffrans, de ceux qui priaient et de ceux qui criaient, des anges et des damnés. Quand l'envoyé de Dieu, qui savait et pouvait tout, apparut à trois de ses disciples; ce fut un soir, à la table commune de la plus pauvre des auberges; en ce moment la lumière éclata, brisa les Formes Matérielles, éclaira les Facultés Spirituelles, ils le virent dans sa gloire, et la Terre ne tenait déjà plus à leurs pieds que comme une sandale qui s'en détachait.

M. Becker, Wilfrid et Minna se sentaient agités de crainte en allant chez l'être extraordinaire qu'ils s'étaient proposé d'interroger. Pour chacun d'eux le château suédois agrandi comportait un spectacle gigantesque, semblable à ceux dont les poètes savent disposer les masses, har-

monier les couleurs, grouper les personnages; acteurs imaginaires pour les hommes, réels pour ceux qui commencent à pénétrer dans le Monde Spirituel. Sur les gradins de ce Colisée, M. Becker essayait les grises légions du Doute, ses sombres idées, ses vicieuses formules de dispute; il y convoyait les différens mondes philosophiques et religieux qui se combattent, et qui tous apparaissent sous la forme d'un système décharné comme le temps configuré par l'homme, ce vieillard qui, d'une main lève la faux, et dans l'autre emporte un grêle univers, l'univers humain. Wilfrid y conviait ses premières illusions et ses dernières espérances; il y faisait siéger la destinée humaine et ses combats, la religion et ses dominations victorieuses. Minna y voyait confusément le ciel par une échappée, l'amour lui relevait un rideau brodé d'images mystérieuses, et les sons harmonieux qui arrivaient à ses oreilles redoublaient sa curiosité. Pour eux, cette soirée était donc ce que le souper fut pour les trois pélerins dans Emmaüs, ce que fut une vision pour Dante, une inspiration pour Homère; pour eux, les trois formes du monde révélées, des voiles déchirés, des incertitudes dissipées, des ténèbres éclaircies. L'Humanité dans tous ces modes et attendant la lu-

mière, ne pouvait pas être mieux représentée que par cette jeune fille, par cet homme et par ces deux vieillards, dont l'un était assez savant pour douter, dont l'autre était assez ignorant pour croire. Jamais aucune scène ne fut ni plus simple en apparence, ni plus vaste en réalité.

Quand ils entrèrent, conduits par le vieux David, ils trouvèrent Séraphîta debout devant la table sur laquelle étaient servies différentes choses dont se compose un thé, collation qui supplée dans le Nord aux joies du vin réservées pour les pays méridionaux. Certes, rien n'annonçait en elle, ou en lui, cet être qui avait l'étrange pouvoir d'apparaître sous deux formes distinctes, rien donc ne trahissait les différentes puissances dont elle disposait. Vulgairement occupée du bien-être de ses trois hôtes, Séraphîta recommandait à David de mettre du bois dans le poêle.

— Bonjour, mes voisins, dit-elle. — Mon cher monsieur Becker, vous avez bien fait de venir, vous me voyez vivante pour la dernière fois peut-être. Cet hiver m'a tuée. — Asseyez-vous donc, monsieur ? dit-elle à Wilfrid. — Et toi, Minna, mets-toi là, dit-il en lui montrant un fauteuil près de lui. Tu as apporté ta tapisserie à la main, en as-tu trouvé le point? le dessin

en est fort joli. Pour qui est-ce? pour ton père ou pour monsieur ? dit-elle en se tournant vers Wilfrid. Ne lui laisserons-nous point avant son départ un souvenir des filles de la Norwége ?

— Vous avez donc souffert encore hier ? dit Wilfrid.

— Ce n'est rien, dit-elle, cette souffrance me plaît, elle est nécessaire pour sortir de la vie.

— La mort ne vous effraie donc point ? dit en souriant M. Becker qui ne la croyait pas malade.

— Non, cher pasteur. Il est deux manières de mourir : aux uns, la mort est une victoire; aux autres, elle est une défaite.

— Vous croyez avoir vaincu ? dit Minna.

— Je ne sais, répondit-elle, peut-être ne sera-ce qu'un pas de plus.

La splendeur lactée de son front s'altéra, ses yeux se voilèrent sous ses paupières lentement déroulées; ce simple mouvement fit les trois curieux émus et immobiles ; M. Becker fut le plus hardi.

— Chère fille, dit-il, vous êtes la candeur même ; mais vous êtes aussi d'une bonté divine ; je désirerais de vous, ce soir, autre chose que les friandises de votre thé. S'il faut en croire

certaines personnes, vous savez des choses extraordinaires; mais s'il en est ainsi, ne serait-il pas charitable à vous de dissiper quelques-uns de nos doutes ?

— Ah ! reprit-elle en souriant, je marche sur les nuées, je suis au mieux avec les gouffres du Fiord, la mer est une monture à laquelle j'ai mis un frein, je sais où croît la fleur qui chante, où rayonne la lumière qui parle, où brillent et vivent les couleurs qui embaument; j'ai l'anneau de Salomon, je suis une fée, je jette mes ordres au vent qui les exécute en esclave soumis; je vois les trésors en terre, je suis la vierge au-devant de laquelle volent les perles, et...

— Et nous allons sans danger sur le Falberg ? dit Minna qui l'interrompit.

— Et toi aussi ! répondit l'être en lançant à la jeune fille un regard lumineux qui la remplit de trouble. — Si je n'avais pas la faculté de lire à travers vos fronts le désir qui vous amène, serais-je ce que vous croyez que je suis ? dit-elle en les enveloppant tous trois de son regard envahisseur, à la grande satisfaction de David, qui se frotta les mains en s'en allant. — Ah ! reprit-elle après une pause, vous êtes venus animés tous d'une curiosité d'enfant. Vous vous

êtes demandé, mon pauvre monsieur Becker, s'il est possible à une fille de dix-sept ans de savoir un des mille secrets que les savans cherchent, le nez en terre, au lieu de lever les yeux vers le ciel? Si je vous disais comment et par où la Plante communique à l'Animal, vous commenceriez à douter de vos doutes. Vous avez comploté de m'interroger, avouez-le?

— Oui, chère Séraphîta, répondit Wilfrid : mais ce désir n'est-il pas naturel à des hommes?

— Encore plus à la femme, dit-elle en posant la main sur les cheveux de Minna par un geste caressant.

La jeune fille leva les yeux et parut vouloir se fondre en lui.

— La parole est le bien de tous, reprit gravement l'être mystérieux. Malheur à qui garderait le silence au milieu du désert en croyant n'être entendu de personne! tout parle et tout écoute ici-bas, la Parole meut les mondes. Je souhaite, monsieur Becker, ne rien dire en vain. Je connais les difficultés qui vous occupent le plus : ne serait-ce pas un miracle que d'embrasser tout d'abord le passé de votre conscience? Eh bien! le miracle va s'accomplir. Écoutez-moi. Vous ne vous êtes jamais avoué

vos doutes dans toute leur étendue. Moi seule, inébranlable dans ma foi, je puis vous les dire, et vous effrayer de vous-même. Vous êtes du côté le plus obscur du doute, vous ne croyez pas en Dieu; et toute chose ici-bas devient secondaire pour qui s'attaque au principe des choses.

Abandonnons les discussions creusées sans fruit par de fausses philosophies. Les générations spiritualistes n'ont pas fait moins de vains efforts pour nier la Matière, que n'en ont tenté les générations matérialistes pour nier l'Esprit. Pourquoi ces débats? L'homme n'offrait-il pas à l'un et à l'autre système des preuves irrécusables? ne se rencontre-t-il pas en lui des choses matérielles et des choses spirituelles? Un fou seul peut se refuser à voir, dans le corps humain, un fragment de matière; en le décomposant, vos sciences naturelles y trouvent peu de différence entre ses principes et ceux des autres animaux. L'idée que produit en l'homme la comparaison de plusieurs objets, ne semble non plus à personne être dans le domaine de la Matière. Ici je ne me prononce pas, il s'agit de vos doutes et non de mes certitudes. A vous, comme à la plupart des penseurs, les rapports que vous avez la faculté de découvrir entre les choses dont vos sensa-

tions vous attestent la réalité, ne semblent point devoir être matérielles. L'univers Naturel se termine donc en l'homme par l'univers Surnaturel des similitudes ou des différences qu'il aperçoit entre les innombrables formes de la Nature, relations si multipliées qu'elles paraissent infinies; car si jusqu'à présent nul n'a pu dénombrer les seules créations terrestres, quel homme pourrait en énumérer les rapports? La fraction que vous en connaissez n'est-elle pas à leur somme totale, comme un nombre est à l'infini? Ici vous tombez déjà dans la perception de l'infini, qui, certes, vous fait concevoir un monde purement spirituel. Ainsi l'homme présente une preuve suffisante de ces deux modes, la Matière et l'Esprit. En lui vient aboutir un visible univers fini, en lui commence un univers invisible et infini; deux mondes qui ne se connaissent pas : les cailloux du Fiord ont-ils l'intelligence de leurs combinaisons, ont-ils la conscience des couleurs qu'ils présentent aux yeux de l'homme, entendent-ils la musique des flots qui les caressent? Franchissons, sans le sonder, l'abyme que nous offre l'union d'un univers Matériel et d'un univers Spirituel, une création visible, pondérable, tangible, terminée par une création intangible, invisible,

impondérable; toutes deux complétement dissemblables, séparées par le néant, réunies par des rapports incontestables, rassemblées dans un être qui tient et de l'un et de l'autre! Confondons en un seul ces deux mondes inconciliables pour vos philosophies, et conciliés par le fait. Quelque abstraite que l'homme la suppose, la relation qui lie deux choses entre elles comporte une empreinte. Où? sur quoi? Nous n'en sommes pas à rechercher le point de subtilisation auquel peut arriver la Matière; si telle était la question, je ne vois pas pourquoi celui qui a cousu sous des rapports physiques les astres à d'incommensurables distances pour s'en faire un voile, n'aurait pu créer des substances pensantes, ni pourquoi vous lui interdiriez la faculté de donner un corps à la pensée?

Donc votre invisible univers moral et votre visible univers physique constituent une seule et même Matière; nous ne séparerons point les propriétés et les corps, ni les rapports et les objets. Tout ce qui existe, ce qui nous presse et nous accable au-dessus, au-dessous de nous, devant nous, en nous; ce que nos yeux et nos esprits aperçoivent, toutes ces choses nommées et innommées composeront, afin d'adapter le problème de la Création à la mesure de votre

Logique, un bloc de matière fini; autrement, s'il était infini, Dieu n'en serait plus le maître.

Ici, selon vous, cher pasteur, de quelque façon que l'on veuille mêler un Dieu infini à ce bloc de matière fini, Dieu ne saurait exister avec les attributs dont l'homme l'investit : en le demandant aux faits, il est nul; en le demandant au raisonnement, il sera nul encore; spirituellement et matériellement il devient impossible. Écoutons le Verbe de la Raison humaine pressée dans ses dernières conséquences.

En mettant Dieu face à face avec ce Grand Tout, il n'est entre eux que deux états possibles. La Matière et Dieu sont contemporains, ou Dieu préexistait seul à la Matière. En supposant la raison qui éclaire les races humaines depuis qu'elles vivent, amassée dans une seule tête, cette tête gigantesque ne saurait inventer une troisième façon d'être, à moins de supprimer Matière et Dieu. Que les philosophies humaines entassent des montagnes de mots et d'idées, que les religions accumulent des images et des croyances, des révélations et des mystères, il faut en venir à ce terrible dilemme, et choisir entre les deux propositions dont il se compose. Mais vous n'avez pas à opter, l'une et l'autre conduit la raison humaine au Doute.

Le problème étant ainsi posé, qu'importent l'Esprit et la Matière? qu'importe la marche des mondes dans un sens ou dans un autre, du moment où l'être qui les mène est convaincu d'absurdité? A quoi bon chercher si l'homme s'avance vers le ciel ou s'il en revient, si la création s'élève vers l'Esprit ou descend vers la Matière, dès que les mondes interrogés ne donnent aucune réponse? Que signifient les théogonies et leurs armées? que signifient les théologies et leurs dogmes, du moment où, quelque soit le choix de l'homme entre les deux faces du problème, son Dieu n'est plus?

Parcourons la première, supposons Dieu contemporain de la matière. Est-ce être Dieu que de subir l'action ou la coexistence d'une substance étrangère à la sienne? Dans ce système, Dieu ne devient-il pas un agent secondaire obligé d'organiser la Matière? Qui l'a contraint? Entre sa grossière compagne et lui, qui fut l'arbitre? Qui donc a payé le salaire des Six journées à ce Grand-Artiste? S'il était rencontré quelque force déterminante qui ne fût ni Dieu ni la Matière; en voyant Dieu, tenu de fabriquer la machine des mondes, il serait aussi ridicule de l'appeler Dieu que de nommer citoyen de Rome l'esclave qui tournait une meule.

D'ailleurs, il se présente une difficulté tout aussi peu soluble pour cette raison suprême, qu'elle l'est pour Dieu. Reporter le problème plus haut, n'est-ce pas agir comme les Indiens, qui placent le monde sur une tortue, la tortue sur un éléphant, et qui ne peuvent dire sur quoi reposent les pieds de leur éléphant. Cette Volonté suprême, jaillie du combat de la Matière et de Dieu, ce Dieu plus que Dieu, peut-il être demeuré pendant une éternité sans vouloir ce qu'il a voulu, en admettant que l'Éternité puisse se scinder en deux temps? N'importe où soit Dieu, son intelligence intuitive ne périt-elle point, s'il n'a pas connu sa pensée postérieure? Qui donc aurait raison entre ces deux Éternités? sera-ce l'Éternité incréée ou l'Éternité créée? S'il a voulu de tout temps le monde tel qu'il est, cette nouvelle nécessité, d'ailleurs en harmonie avec l'idée d'une souveraine intelligence, implique la co-éternité de la Matière. Que la matière soit co-éternelle par une volonté divine nécessairement semblable à elle-même en tout temps; ou que la Matière soit virtuellement co-éternelle, la puissance de Dieu devant être absolue, périt avec son Libre Arbitre, car il se trouverait toujours en lui-même une raison déterminante qui l'aurait dominé. Est-ce être

Dieu que de ne pas plus pouvoir se séparer de sa création dans une postérieure que dans une antérieure éternité? Cette face du problème est donc insoluble dans sa cause. Examinons-la dans ses effets.

Si Dieu, forcé d'avoir créé le monde de toute éternité, semble inexplicable, il l'est tout autant de sa perpétuelle cohésion avec son œuvre. Dieu contraint de vivre éternellement uni à sa création est tout autant ravalé que dans sa première condition d'ouvrier. Concevez-vous un Dieu qui ne peut pas plus être indépendant que dépendant de son œuvre? Peut-il la détruire sans se récuser lui-même? Examinez, choisissez! Qu'il la détruise un jour, qu'il ne la détruise jamais, l'un ou l'autre terme est fatal aux attributs sans lesquels il ne saurait exister. Le monde est-il un essai, une forme périssable dont la destruction aura lieu? Dieu ne serait-il pas inconséquent et impuissant? Inconséquent : ne devait-il pas voir le résultat avant l'expérience, et pourquoi tarde-t-il à briser ce qu'il brisera? Impuissant : devait-il créer un monde imparfait? Si la création imparfaite dément les facultés que l'homme attribue à Dieu, retournons alors la question : supposons la création parfaite. L'idée est en harmonie avec celle

d'un Dieu souverainement intelligent qui n'a dû se tromper en rien; mais alors pourquoi la dégradation? pourquoi la régénération? Puis le monde parfait est nécessairement indestructible, ses formes ne doivent point périr; le monde n'avance ni ne recule donc jamais, il roule donc dans une éternelle circonférence d'où il ne sortira point? Imparfait, le monde admet une marche, un progrès; mais parfait, il serait stationnaire. S'il est impossible d'admettre un Dieu progressif, ne sachant pas de toute éternité le résultat de sa création, Dieu stationnaire existe-t-il? n'est-ce pas le triomphe de la Matière? n'est-ce pas la plus grande de toutes les négations? Dans la première hypothèse Dieu périt par faiblesse, dans la seconde il périt par la puissance de son inertie.

Ainsi, dans la conception comme dans l'exécution des mondes, pour tout esprit de bonne foi, supposer la matière contemporaine de Dieu, n'est-ce pas vouloir nier Dieu? Forcées de choisir pour gouverner les nations entre les deux faces de ce problème, des générations entières de grands penseurs ont opté pour celle-ci; de là, le dogme des deux principes qui de l'Asie a passé en Europe sous la forme de Satan combattant le Père éternel. Mais cette formule

religieuse et les innombrables divinisations sociales qui en dérivent, ne sont-elles pas des crimes de lèze-majesté divine? De quel autre nom appeler la croyance qui donne à Dieu pour rival une personnification du mal se débattant éternellement sous les efforts de son omnipotente intelligence, sans aucun triomphe possible? Votre statique dit que deux Forces ainsi placées s'annulent réciproquement.

Vous vous retournez vers la deuxième face du problème? Dieu préexistait seul, unique.

Ne reproduisons pas les argumentations précédentes qui reviennent dans toute leur force relativement à la scission de l'Éternité en deux temps, le temps incréé, le temps créé. Laissons également les questions soulevées par la marche ou l'immobilité des mondes, contentons-nous des difficultés inhérentes à ce second thème.

Si Dieu préexistait seul, le monde est émané de lui, la Matière fut alors tirée de son essence. Donc, plus de Matière! toutes les formes sont des voiles sous lesquels se cache l'Esprit Divin. alors le Monde est Éternel, mais alors le Monde est Dieu! Cette proposition n'est-elle pas encore plus fatale que la précédente aux attributs donnés à Dieu par la raison humaine? Sortie du sein de Dieu, toujours unie à lui, l'état actuel de la

Matière est-il explicable? Comment croire que le Tout-Puissant, souverainement bon dans son essence et dans ses facultés, ait engendré des choses qui lui sont dissemblables; qu'il ne soit pas en tout et partout semblable à lui-même? Se trouvait-il donc en lui des parties mauvaises desquelles il se serait un jour débarrassé? conjecture moins offensante et ridicule que terrible, en ce qu'elle ramène en lui ces deux principes que la thèse précédente prouve être inadmissibles! Dieu doit être UN, il ne peut se scinder sans renoncer à la plus importante de ses conditions divines. Il est donc impossible d'admettre une fraction de Dieu qui ne soit pas Dieu? Cette hypothèse parut tellement criminelle à l'Église romaine, qu'elle a fait un article de foi de l'omniprésence dans les moindres parcelles de l'Eucharistie. Comment alors supposer une intelligence omnipotente qui ne triomphe pas? Comment l'adjoindre, sans des effets immédiats, à une nature qui cherche, combine, refait, meurt et renaît; qui s'agite encore plus quand elle crée que quand tout est en fusion; qui souffre, gémit, ignore, dégénère, fait le mal, se trompe, s'abolit, disparaît, recommence? Comment justifier la méconnaissance presque générale du principe divin? Pourquoi

la mort ? pourquoi le génie du mal, ce roi de la terre, a-t-il été enfanté par un Dieu souverainement bon dans son essence et dans ses facultés, qui n'a rien dû produire que de conforme à lui-même ? Mais si de cette conséquence implacable qui vous conduit tout d'abord à l'absurde, nous passons aux détails, quelle fin pouvons-nous assigner au monde ? Si tout est Dieu, tout est réciproquement effet et cause ; ou plutôt il n'existe ni cause ni effet : tout est UN comme Dieu, et vous n'apercevez ni point de départ ni point d'arrivée. La fin réelle serait-elle une rotation de la matière qui va se subtilisant ? En quelque sens qu'il se fasse, ne serait-ce pas un jeu d'enfant que le mécanisme de cette matière sortie de Dieu, retournant à Dieu ? Pourquoi se ferait-il grossier ? Sous quelle forme Dieu est-il le plus Dieu ? Qui a raison de la Matière ou de l'Esprit, quand aucun des deux modes ne saurait avoir tort ? Qui peut reconnaître Dieu dans cette éternelle Industrie par laquelle il se partagerait lui-même en deux Natures, dont l'une ne sait rien, dont l'autre sait tout ? Concevez-vous Dieu s'amusant de lui-même, sous forme d'homme ? riant de ses propres efforts, mourant vendredi pour renaître dimanche, et continuant cette plaisanterie dans les siècles des

siècles en en sachant de toute éternité la fin? ne se disant rien à lui Créature, de ce qu'il fait, lui Créateur? Le Dieu de la précédente hypothèse, ce Dieu si nul par la puissance de son inertie, semble plus possible, s'il fallait choisir dans l'impossible, que ce Dieu si stupidement rieur qui se fusille lui-même quand deux portions de l'humanité sont en présence, les armes à la main.

Quelque comique que soit cette suprême expression de la seconde face du problème, elle fut adoptée par la moitié du genre humain chez les nations qui se sont créé de riantes mythologies. Ces amoureuses nations étaient conséquentes; chez elles tout était Dieu, même la Peur et ses lâchetés, même le Crime et ses bacchanales. En acceptant le panthéisme, la religion de quelques grands génies humains, qui sait de quel côté se trouve alors la raison? Est-elle chez le sauvage, libre dans le désert, vêtu dans sa nudité, sublime et toujours juste dans ses actes quels qu'ils soient, entendant le soleil, causant avec la mer? Est-elle chez l'homme civilisé qui ne doit ses plus grandes jouissances qu'à des mensonges, qui tord et presse la nature pour se mettre un fusil sur l'épaule, qui a usé son intelligence pour avan-

cer l'heure de sa mort et se créer des maladies dans tous ses plaisirs ? Quand le râteau de la peste ou de la guerre, quand le génie des déserts a passé sur un coin du globe en y effaçant tout, qui a eu raison du sauvage de Nubie ou du patricien de Thèbes ? Vos doutes descendent de haut en bas, ils embrassent tout, la fin comme les moyens. Si le monde physique semble inexplicable, le monde moral prouve donc encore plus contre Dieu. Où est alors le progrès ? Si tout va se perfectionnant, pourquoi mourons-nous enfans ? pourquoi les nations au moins ne se perpétuent-elles pas ? Le monde issu de Dieu, contenu en Dieu, est-il stationnaire ? Vivons-nous une fois ? vivrons-nous toujours ? Si nous vivons une fois, pressés par la marche du Grand-Tout dont il ne nous a pas été donné connaissance, agissons à notre guise ! Si nous sommes éternels, laissons faire ! La créature peut-elle être coupable d'exister au moment des transitions ? Si elle pèche à l'heure d'une grande transformation, en sera-t-elle punie après en avoir été la victime ? Que devient la bonté divine en ne nous mettant pas immédiatement dans les régions heureuses, s'il en existe ? Que devient la prescience de Dieu, s'il ignore le résultat des épreuves auxquelles il nous soumet ?

Qu'est cette alternative présentée à l'homme par toutes les religions d'aller bouillir dans une chaudière éternelle, ou de se promener en robe blanche, une palme à la main, la tête ceinte d'une auréole? Se peut-il que cette invention païenne soit le dernier mot d'un Dieu? Quel esprit généreux ne trouve d'ailleurs indigne de l'homme et de Dieu la vertu par calcul que suppose une éternité de plaisirs offerte par toutes les religions à qui remplit, pendant, quelques heures d'existence, certaines conditions bizarres et souvent contre nature? N'est-il pas ridicule de donner des sens impétueux à l'homme et de lui en interdire la satisfaction? D'ailleurs, à quoi bon ces maigres objections quand le Bien et le Mal sont également annulés. Le Mal existe-t-il? Si la substance dans toutes ses formes est Dieu, le Mal est Dieu. La faculté de raisonner aussi bien que la faculté de sentir étant donnée à l'homme pour en user, rien n'est plus pardonnable que de chercher un sens aux douleurs humaines, et d'interroger l'avenir; or si ces raisonnemens droits et rigoureux amènent à conclure ainsi, quelle confusion! Ce monde n'a nulle fixité, rien n'avance et rien ne s'arrête; tout change et rien ne se détruit; tout revient après s'être séparé: car si votre

esprit ne vous démontre pas rigoureusement une fin, il est également impossible de démontrer l'anéantissement de la moindre parcelle de Matière : elle peut se transformer, mais non s'anéantir. Si la force aveugle donne gain de cause à l'athée, la force intelligente est inexplicable, car émanée de Dieu, doit-elle rencontrer le moindre obstacle ? son triomphe ne doit-il pas être immédiat ? Où est Dieu ? Si les vivans ne l'aperçoivent pas, les morts le trouveront-ils ? Écroulez-vous, idolâtries et religions ! Tombez, trop faibles clefs de toutes les voûtes sociales qui n'avez retardé ni la chute, ni la mort, ni l'oubli de toutes les nations passées, quelque fortement qu'elles se soient fondées ! Tombez, morales et justices ! nos crimes sont purement relatifs, ce sont des effets divins dont l'homme ignore les causes ! Tout est Dieu. Ou nous sommes Dieu, ou Dieu n'est pas !

Enfant d'un siècle dont chaque année a mis sur ton front les glaces de ses incrédulités ; vieillard ! voici le résumé de tes sciences et de tes longues réflexions. Cher monsieur Becker, vous avez posé la tête sur l'oreiller du doute en y trouvant la plus commode de toutes les solutions, agissant ainsi comme la majorité du genre humain qui se dit : — Ne pensons plus à

ce problème, du moment où Dieu ne nous a pas fait la grâce de nous octroyer une démonstration algébrique pour le résoudre, tandis qu'il nous en a tant accordé pour aller sûrement de la terre aux astres. Ne sont-ce pas vos pensées intimes ? Les ai-je éludées ? Ne les ai-je pas au contraire nettement accusées ? Soit le dogme des deux principes, antagonisme où Dieu périt par cela même que tout-puissant il s'amuse à combattre; soit l'absurde panthéisme où tout étant Dieu, Dieu n'est plus ; ces deux sources d'où découlent les religions au triomphe desquelles s'est employée la Terre, sont également pernicieuses. Voici jetée entre nous la hache à double tranchant avec laquelle vous coupez la tête à ce vieillard blanc intronisé par vous sur des nuées peintes ? Maintenant, à moi la hache !

M. Becker et Wilfrid regardèrent la jeune fille avec une sorte d'effroi.

— Croire, reprit Séraphîta de sa voix de Femme car l'Homme venait de parler, croire est un don ! Croire, c'est sentir. Pour croire en Dieu, il faut sentir Dieu. Ce sens est une propriété lentement acquise par l'être, comme s'acquièrent les étonnans pouvoirs que vous admirez dans les grands hommes, chez les guerriers,

les artistes et les savans, chez ceux qui savent, chez ceux qui produisent, chez ceux qui agissent. La pensée, faisceau des rapports que vous apercevez entre les choses, est une langue intellectuelle qui s'apprend, n'est-ce pas ? la Croyance, faisceau des vérités célestes, est également une langue, mais aussi supérieure à la pensée, que la pensée est supérieure à l'instinct. Cette langue s'apprend. Le Croyant répond par un seul cri, par un seul geste; la Foi lui met aux mains une épée flamboyante avec laquelle il tranche et éclaire tout. Le Voyant ne redescend pas du ciel, il le contemple et se tait. Il est une créature qui croit et voit, qui sait et peut, qui aime et prie, qui attend. Résignée, aspirant au royaume de la lumière, elle n'a ni le dédain du Croyant, ni le silence du Voyant; elle écoute et répond; pour elle, le doute des siècles ténébreux n'est pas une arme meurtrière, mais un fil conducteur; elle accepte le combat sous toutes les formes, elle plie sa langue à tous les langages; elle ne s'emporte pas, elle plaint; elle ne condamne et ne tue personne, elle sauve et console; elle n'a pas l'acerbité de l'agresseur, mais la douceur et la ténuité de la lumière qui pénètre, échauffe, éclaire tout; à ses yeux, le Doute n'est ni une impiété, ni un blasphème,

ni un crime; mais une transition d'où l'homme retourne sur ses pas dans les Ténèbres ou s'avance vers la Lumière. Ainsi donc, cher pasteur, raisonnons? Vous ne croyez pas en Dieu: pourquoi? Dieu, selon vous, est incompréhensible, inexplicable. D'accord. Je ne vous dirai pas que comprendre Dieu tout entier, ce serait être Dieu; je ne vous dirai pas injurieusement que vous niez ce qui vous semble inexplicable, afin de me donner le droit d'affirmer ce qui me paraît croyable. Il est pour vous un fait évident qui se trouve en vous-même. En vous la matière aboutit à l'intelligence. Et vous pensez que l'intelligence humaine aboutirait aux ténèbres, au doute, au néant! Si Dieu vous semble incompréhensible, inexplicable, avouez au moins que vous voyez, en toute chose purement physique, un conséquent et sublime ouvrier? Pourquoi sa logique s'arrêterait-elle à l'homme, sa création la plus achevée? Si cette question n'est pas convainquante, elle exige au moins quelques méditations. Si vous niez Dieu, heureusement afin d'établir vos doutes, vous reconnaissez des faits à double tranchant qui tuent tout aussi bien vos raisonnemens que vos raisonnemens tuent Dieu. Nous avons également admis que la Matière et l'Esprit

étaient deux créations qni ne se comprenaient point l'une l'autre, que le monde spirituel se composait de rapports infinis auxquels donnait lieu le monde matériel fini; que si nul sur la terre n'avait pu s'identifier par la puissance de son esprit avec l'ensemble des créations terrestres, à plus forte raison nul ne pouvait s'élever à la connaissance des rapports que l'esprit aperçoit entre ces créations. Ainsi déjà nous pourrions en finir d'un seul coup, en vous déniant la faculté de comprendre Dieu, comme vous déniez aux cailloux du Fiord la faculté de se compter et de se voir. Savez-vous s'ils ne nient pas l'homme, eux! quoique l'homme les prenne pour s'en bâtir sa maison? Il est un fait qui vous écrase, l'infini; si vous le sentez en vous, comment n'en admettez-vous pas les conséquences? le fini peut-il avoir une entière connaissance de l'infini? Si vous ne pouvez embrasser les rapports qui, de votre aveu, sont infinis; comment embrasseriez-vous la fin éloignée dans laquelle ils se résument? L'ordre dont vous exigez la révélation étant infini, votre raison bornée l'entendra-t-elle? Et ne demandez pas pourquoi l'homme ne comprend point ce qu'il peut percevoir, car il perçoit également ce qu'il ne comprend pas. Si je vous démontre que

votre esprit ignore tout ce qui se trouve à sa portée, m'accorderez-vous qu'il lui soit impossible de concevoir ce qui la dépasse? Alors n'aurai-je pas raison de vous dire: « — L'un des termes sous lesquels Dieu périt au tribunal de votre raison doit être vrai, l'autre est faux; la création existant, vous sentez la nécessité d'une fin, cette fin ne doit-elle pas être belle? or si la matière se termine en l'homme par l'intelligence, pourquoi ne vous contenteriez-vous pas de savoir que la fin de l'intelligence humaine est la lumière des sphères supérieures auxquelles est réservée l'intuition Dieu qui vous semble être un problème insoluble? Avant d'employer sa force à mesurer Dieu, l'homme ne devrait-il pas être plus instruit sur lui-même qu'il ne l'est? Avant de menacer les étoiles qui l'éclairent, avant d'attaquer les certitudes élevées, ne devrait-il pas établir les certitudes qui le touchent? »

Mais aux raisonnemens du Doute, je dois des négations. Maintenant donc, je vous demande s'il est ici-bas quelque chose d'assez évident par soi-même à quoi je puisse ajouter foi? En un moment, je vais vous prouver que vous croyez fermement à des choses qui agissent et ne sont pas des êtres, qui engendrent la pensée et ne

sont pas des esprits, à des abstractions vivantes que l'entendement ne saisit sous aucune forme, qui ne sont nulle part, mais que vous trouvez partout, qui sont sans nom possible et que vous avez nommées ; qui, semblables au Dieu de chair que vous vous figurez, périssent sous l'inexplicable, l'incompréhensible et l'absurde. Et je vous demanderai comment, adoptant ces choses, vous réservez vos doutes pour Dieu.

Vous croyez au Nombre ? base sur laquelle vous asseyez l'édifice de sciences que vous appelez exactes. Sans le Nombre, plus de mathématiques. Eh bien ! quel être mystérieux, à qui serait accordé la faculté de vivre toujours, pourrait achever de prononcer, et dans quel langage assez prompt dirait-il le Nombre qui contiendrait les nombres infinis dont votre pensée vous démontre l'existence ? Demandez-le au plus beau des génies humains, il serait cent ans assis au bord d'une table, la tête entre ses mains, que vous répondrait-il ? Vous ne savez ni où le nombre commence, ni où il s'arrête, ni quand il finira ; ici vous l'appelez le temps, là vous l'appelez l'espace ; rien n'existe que par lui, sans lui tout serait une seule et même substance, lui seul différencie et qualifie. Le Nombre est à votre Esprit ce qu'il est à la Matière, un agent incom-

préhensible. En ferez-vous un Dieu ? est-ce un être? est-ce un souffle émané de Dieu pour organiser la Matière où rien n'obtient sa forme que par la Divisibilité qui est un effet du Nombre? Les plus petites comme les plus immenses créations ne se distinguent-elles pas entre elles par leurs quantités, leurs qualités, leurs dimensions, leurs forces, tous attributs enfantés par le Nombre? L'infini des Nombres est un fait prouvé pour votre Esprit, dont la Matière ne peut se donner aucune preuve à elle-même. Le mathématicien vous dira que le Nombre existe et ne se démontre pas. Dieu, cher pasteur, est un nombre doué de mouvement, qui se sent et ne se démontre pas, vous dira le croyant. Comme l'Unité, il commence les nombres avec lesquels il n'a rien de commun; car l'existence du Nombre dépend de l'Unité qui, sans être un Nombre, les engendre tous. Dieu, cher pasteur, est une magnifique Unité qui n'a rien de commun avec ses créations, et qui néanmoins les engendre! Vous seul sur la terre comprenez le Nombre, cette première marche du péristyle qui mène à Dieu, et sur laquelle déjà trébuche votre raison. Hé quoi! vous ne pouvez ni mesurer la première abstraction que Dieu vous a livrée, ni la saisir, et vous soumettez à votre

mesure les fins de Dieu ! Que serait donc, si je vous plongeais dans les abymes du Mouvement, cette force qui organise le Nombre? Ainsi quand je vous dirais que l'univers n'est que Nombre et Mouvement, vous voyez que déjà nous parlerions un langage différent. Je comprends l'un et l'autre, et vous ne les comprenez pas. Que serait-ce si j'ajoutais que le Mouvement et le Nombre sont engendrés par la Parole? ce mot, la raison suprême des Voyans et des Prophètes qui jadis entendirent ce souffle de Dieu sous lequel tomba saint Paul, vous vous en moquez, vous hommes dont cependant toutes les œuvres visibles, dont les sociétés, les monumens, les actes, les passions procèdent de votre faible parole; et qui sans le langage ressembleriez au cousin germain du nègre, à l'homme des bois. Vous croyez donc fermement au Nombre et au Mouvement, force et résultat inexplicables, incompréhensibles, à l'existence desquels je puis appliquer le dilemme qui vous dispensait naguère de croire en Dieu. Vous, si puissant raisonneur, ne me dispenserez-vous point de vous démontrer la similitude de l'Infini? Dieu seul est infini, certes il ne peut y avoir deux infinis. Si, pour se servir des mots humains, quelque chose démontrée ici-bas vous semble infinie,

soyez certain d'y entrevoir une des faces de Dieu. Poursuivons. Vous vous êtes approprié une place dans cet infini, vous l'avez accommodé à votre taille en créant, si toutefois vous pouvez créer quelque chose, l'arithmétique, base sur laquelle repose tout, même vos sociétés. De même que le Nombre, la seule chose à laquelle ont cru vos soi-disant athées, organise les créations physiques, de même l'arithmétique, emploi du Nombre, organise le monde moral. Cette numération devrait être absolue comme tout ce qui est vrai en soi, mais elle est purement relative; elle n'existe pas absolument, vous ne pouvez donner aucune preuve de sa réalité. D'abord si cette Numération est habile à chiffrer les substances organisées, elle est impuissante relativement aux forces organisantes, les unes étant finies et les autres infinies. Puis, si la nature est semblable à elle-même dans les forces organisantes ou dans ses principes, elle ne l'est jamais dans ses effets. Ainsi vous ne rencontrez nulle part dans la nature deux objets identiques. Dans l'Ordre Naturel, deux et deux ne peuvent donc jamais faire quatre, car il faudrait assembler des unités exactement pareilles, et vous savez qu'il est impossible de trouver deux feuilles semblables

sur un même arbre, ni deux sujets semblables dans la même espèce d'arbre. Cet axiome de votre numération, faux dans la Nature visible, est également faux dans l'univers invisible de vos abstractions, où la même variété a lieu dans vos idées, qui sont les choses du monde visible, mais étendues par leurs rapports. Ainsi, les différences sont encore plus tranchées là que partout ailleurs. En effet, tout y étant relatif au tempérament, à la force, aux mœurs, aux habitudes des individus qui ne se ressemblent jamais entre eux, les moindres objets y représentent des sentimens. Assurément, si l'homme a pu créer des unités, n'est-ce pas en donnant un poids et un titre égal à des morceaux d'or? Hé bien, vous pouvez ajouter le ducat du pauvre au ducat du riche, et dire au trésor public que ce sont deux quantités égales; mais aux yeux du penseur, l'un est certes moralement plus considérable que l'autre : l'un représente un mois de bonheur, l'autre représente le plus éphémère caprice. Deux et deux ne font donc quatre que par exception, rarement. La fraction n'existe pas non plus dans la nature. Il arrive, et vous en avez des preuves, que le centième d'une substance soit plus fort que ce que vous appelleriez l'entier. Si la fraction n'existe

pas dans l'Ordre Naturel, elle existe encore bien moins dans l'Ordre Moral, où les idées et les sentimens peuvent être variés comme les espèces de l'Ordre Végétal, mais sont toujours entiers. La théorie des fractions est donc une insigne complaisance de votre esprit ; et le Nombre est donc une puissance dont vous ne maniez qu'une faible partie, dont vous ignorez la portée. Vous vous êtes construit une chaumière dans l'espace infini des nombres, vous l'avez ornée d'hiéroglyphes savamment rangés et peints, et vous avez crié : — Tout est là.

Du nombre pur, passons au nombre incorporé.

Votre géométrie établit que la ligne droite est le chemin le plus court d'un point à un autre, mais votre astronomie vous démontre que Dieu n'a procédé que par des courbes. Voici donc, dans la même science, deux vérités également prouvées ; l'une par le témoignage de vos sens agrandis du télescope, l'autre par le témoignage de votre esprit ; mais dont l'une contredit l'autre : l'homme sujet à erreur affirme l'une, et l'ouvrier des mondes que vous n'avez encore pris nulle part en faute, la dément. Qui prononcera donc entre la géométrie rectiligne et la géométrie curviligne? entre la

théorie de la droite et la théorie de la courbe? Si dans son œuvre, le mystérieux artiste qui sait arriver miraculeusement vite à ses fins n'emploie point la ligne droite, l'homme lui-même ne peut jamais y compter : le boulet, que l'homme veut diriger en droite ligne, marche par la courbe, et quand vous voulez sûrement atteindre un point dans l'espace, vous ordonnez à la bombe de suivre sa cruelle parabole. Aucun de vos savans n'a tiré cette simple induction : que la Courbe est la loi des mondes matériels, et la Droite celle des mondes spirituels ; l'une est la théorie des créations finies, l'autre est la théorie de l'infini. L'homme, ayant seul ici-bas la connaissance de l'infini, peut seul connaître la ligne droite; lui seul a le sentiment de la verticalité placé dans un organe spécial. L'attachement pour les créations de la courbe ne serait-il pas chez certains hommes l'indice d'une impureté de leur nature, encore mariée aux substances matérielles qui nous engendrent; et l'amour des grands esprits pour la ligne droite, n'accuserait-il pas en eux un pressentiment du Ciel ? Entre ces deux lignes est un abyme, comme entre le fini et l'infini, comme entre la matière et l'esprit, entre l'homme et l'idée, entre le mouvement et l'ob-

jet mu, entre la créature et Dieu. Demandez à l'amour divin ses ailes, et vous franchirez cet abyme! au delà, commence la Révélation du Verbe. Nulle part les choses que vous nommez matérielles ne sont sans profondeur; les lignes sont les terminaisons de solidités qui comportent une force d'action que vous supprimez dans vos théorèmes, ce qui les rend faux par rapport aux corps pris dans leur entier; de là, cette constante destruction de tous les monumens humains que vous armez, à votre insu, de propriétés agissantes. La nature n'a que des corps, votre science n'en combine que les apparences; aussi, la nature donne-t-elle à chaque pas, des démentis à toutes vos lois. Trouvez-en une seule qui ne soit désapprouvée par un fait. Les lois de votre statique sont souffletées par mille accidens de la physique, car un fluide renverse les plus pesantes montagnes, et vous prouve ainsi que les substances les plus lourdes peuvent être soulevées par des substances impondérables. Vos lois sur le son et sur la lumière sont annulées par les paroles que vous entendez en vous-même pendant le sommeil et par les torrens du soleil électrique dont parfois les rayons vous accablent. Vous ne savez pas plus comment la lumière se fait intelligence en vous,

que vous ne connaissez le procédé simple et naturel qui la change en rubis, en saphir, en opale, en émeraude au cou d'un oiseau des Indes, tandis qu'elle reste grise et brune sur celui du même oiseau vivant sous le ciel nuageux de l'Europe, ni comment elle reste blanche au sein de la nature polaire. Vous ne pouvez pas décider si la couleur est une faculté dont les corps sont doués, ou si elle est un effet produit par l'affusion de la lumière. Vous admettez l'amertume de la mer, sans avoir vérifié si la mer est salée dans toute sa profondeur. Vous avez reconnu l'existence de plusieurs substances qui traversent ce que vous croyez être le vide; substances qui ne sont saisissables sous aucune des formes affectées par la matière, et se mettent en harmonie avec elle malgré tous les obstacles. Cela étant, vous croyez aux résultats obtenus par la chimie qui ne sait encore aucun moyen d'évaluer les changemens opérés par le flux ou par le reflux de ces substances qui s'en vont et qui viennent à travers vos cristaux et vos machines sur les filons insaisissables de la chaleur ou de la lumière, conduites, exportées par les affinités du métal ou du silex vitrifié. Vous n'obtenez que des substances mortes d'où vous avez chassé la force inconnue qui s'oppose à ce que

tout se décompose ici-bas, et dont l'attraction, la vibration, la cohésion et la polarité ne sont que des phénomènes. La vie est la pensée des corps; ils ne sont, eux, qu'un moyen de la fixer, de la contenir dans sa route; si les corps étaient des êtres vivans par eux-mêmes, ils seraient *cause* et ne mourraient pas. Quand un homme constate les résultats du mouvement général que se partagent toutes les créations suivant leur faculté d'absorption, vous le proclamez le savant par excellence, comme si le génie consistait à dire ce qui est; le génie doit jeter son œil au-delà des effets! Tous vos savans riraient, si vous leur disiez : « Il est des rapports si certains entre deux êtres dont l'un serait ici, l'autre à Java, qu'ils pourraient au même instant éprouver la même sensation, en avoir la conscience, s'interroger se répondre sans erreur! » Néanmoins il est des substances minérales qui témoignent de sympathies aussi lointaines. Vous croyez à la puissance de l'électricité fixée dans l'aimant, et vous niez le pouvoir de celle que dégage l'ame. Selon vous, la lune, dont vous adoptez l'influence sur les marées, n'en a aucune sur les vents, ni sur la végétation, ni sur les hommes; elle remue la mer et ronge le verre, mais elle doit respecter les malades; elle a des

rapports certains avec une moitié de l'humanité, mais elle ne peut rien sur l'autre. Ce sont là vos plus riches certitudes.

Ainsi la plupart de vos axiomes scientifiques, vrais par rapport à l'homme, sont faux par rapport à l'ensemble. La science est une, et vous l'avez partagée. Pour savoir le sens vrai des lois phénoménales, ne faudrait-il pas connaître les corrélations qui existent entre les phénomènes et la loi d'ensemble? En toute chose, il est une apparence qui frappe vos sens; sous cette apparence, il se meut une ame, il y a le corps et la faculté. Où enseignez-vous l'étude des rapports qui lient les choses entre elles? Vous n'avez donc rien d'absolu. Vos thèmes les plus certains reposent sur l'analyse des formes matérielles, dont vous négligez l'esprit.

Il est une science élevée que certains hommes entrevoient trop tard, sans oser l'avouer. Ils ont compris la nécessité de considérer les corps non seulement dans leurs propriétés mathématiques, mais encore dans leur ensemble, dans leurs affinités occultes. Le plus grand d'entre vous a deviné, sur la fin de ses jours, que tout était cause et effet, réciproquement; que les mondes visibles étaient coordonnés entre eux et soumis à des mondes invisibles; il a gémi d'avoir essayé

d'établir des préceptes absolus! En comptant les grains de raisin semés dans l'éther, il en avait expliqué la cohérence par les lois de l'attraction planétaire et moléculaire; vous avez salué cet homme! Eh bien! je vous le dis, il est mort au désespoir. Croyez-vous que la liaison des astres entre eux et l'action centripète de leur mouvement interne l'aient empêché de chercher le cep d'où pendait cette grappe? Le malheureux! plus il agrandissait l'espace, plus lourd devenait son fardeau. Il vous a dit comment il y avait équilibre entre les parties; mais où va le tout? Il contemplait l'étendue, infinie aux yeux de l'homme, et remplie par ces groupes de mondes dont le télescope n'embrasse qu'une minime portion, mais dont la rapidité de la lumière trahit l'immensité. Cette contemplation sublime lui a donné une perception nette des mondes qui, plantés dans cet espace comme des fleurs dans une prairie, naissent comme des enfans, croissent comme des hommes, meurent comme des vieillards, vivent en s'assimilant dans leur atmosphère les substances propres à les alimenter, qui ont un centre et un principe de vie, qui se garantissent les uns des autres par une aire; qui, semblables aux plantes, absorbent et sont absorbés, qui com-

posent un ensemble doué de vie, ayant sa destinée. A cet aspect, cet homme a tremblé! Il savait que la vie est produite par l'union de la chose avec son principe, que la mort ou l'inertie, qu'enfin la pesanteur est produite par une rupture entre un objet et le mouvement qui lui est propre; alors il a pressenti le craquement de ces mondes, abymés si Dieu leur retirait sa Parole. Il s'est mis à chercher dans l'Apocalypse les traces de cette Parole! Vous l'avez cru fou, tandis qu'il cherchait à se faire pardonner son génie.

Wilfrid, vous êtes venu pour me prier de résoudre des équations, de m'enlever sur un nuage de pluie, de me plonger dans le Fiord, et de reparaître en cygne. Si de telles choses étaient la fin de l'humanité, Moïse vous aurait légué le calcul des fluxions; Jésus-Christ vous aurait éclairé les obscurités de vos sciences; ses apôtres vous auraient dit d'où sortent ces immenses traînées de gaz ou de métaux en fusion, attachées à des noyaux qui tournent pour se solidifier en cherchant une place dans l'éther, et qui entrent quelquefois violemment dans un système quand elles se combinent avec un astre, le heurtent et le détruisent ou par leur choc ou par l'infiltration de leurs gaz mortels; au lieu

de vous faire vivre en Dieu, saint Paul vous eût expliqué comment la nourriture est le lien secret de toutes les créations et le lien évident de l'Animalité. Aujourd'hui le plus grand miracle serait de trouver le carré égal au cercle, problème que vous jugez impossible et qui sans doute est résolu dans la marche des mondes par quelque ligne mathématique dont les enroulemens apparaissent à l'œil des esprits parvenus aux sphères supérieures. Croyez-moi, les miracles sont en nous et non au dehors. Ainsi se sont accomplis les faits naturels que les peuples ont crus surnaturels. Dieu n'aurait-il pas été injuste en témoignant sa puissance à des générations, et refusant ses témoignages à d'autres? La verge d'airain appartient à tous. Ni Moïse, ni Jacob, ni Zoroastre, ni Paul, ni Pythagore, ni Swedenborg, ni les plus obscurs Messagers, ni les plus éclatans Prophètes de Dieu n'ont été supérieurs à ce que vous pouvez être. Seulement il est pour les nations des heures où elles ont la foi. Si la science matérielle devait être le but des efforts humains; avouez-le, les sociétés, ces grands foyers où les hommes se sont rassemblés, seraient-ils toujours providentiellement dispersés? Si la civilisation était le but de l'Espèce, l'intelligence périrait-elle, resterait-elle pure-

ment individuelle? La grandeur de toutes les nations qui furent grandes était basée sur des exceptions; l'exception cessée, morte fut la puissance. Les voyans, les prophètes, les messagers n'auraient-ils pas mis la main à la Science au lieu de l'appuyer sur la Croyance, n'auraient-ils pas frappé sur vos cerveaux au lieu de toucher vos cœurs? Tous sont venus pour pousser les nations à Dieu ; tous ont proclamé la voie sainte en vous disant les simples paroles qui conduisent au royaume des cieux. Tous embrasés d'amour et de foi, tous inspirés de cette parole qui plane sur les populations, les enserre, les anime, et les fait lever, ne l'employaient à aucun intérêt humain. Vos grands génies, des poètes, des rois, des savans sont engloutis avec leurs villes ; le désert les a revêtus de ses manteaux de sable, tandis que les noms de ces bons pasteurs, bénis encore, surnagent aux désastres.

Nous ne pouvons nous entendre sur aucun point ; nous sommes séparés par des abymes, vous êtes du côté des ténèbres, et moi je vis dans la vraie lumière. Est-ce cette parole que vous avez voulue, je la dis avec joie, elle peut vous changer. Sachez-le donc, il y a les sciences de la matière, et les sciences de l'esprit. Là où vous voyez des corps, moi je vois des forces qui ten-

dent les unes vers les autres par un mouvement générateur. Pour moi, le caractère des corps est l'indice de leurs principes et le signe de leurs propriétés. Ces principes engendrent des affinités qui vous échappent et qui sont liées à des centres. Les différentes espèces où la vie est distribuée sont des sources incessantes qui correspondent entre elles. A chacune sa production spéciale. L'homme est effet et cause; il est alimenté, mais il alimente à son tour. En nommant Dieu le créateur, vous le rapetissez : il n'a créé, comme vous le pensez, ni les plantes, ni les animaux, ni les astres. Pouvait-il procéder par plusieurs moyens? N'a-t-il pas agi par l'unité de composition? Aussi, a-t-il donné des principes qui devaient se développer selon sa loi générale, au gré des milieux où ils se trouveraient. Donc, une seule substance et le mouvement; une seule plante, un seul animal, mais des rapports continus. En effet, toutes les affinités sont liées par des similitudes contiguës, et la vie des mondes est attirée vers des centres par une aspiration affamée, comme vous êtes poussés tous par la faim à vous nourrir. Pour vous donner un exemple des affinités liées à des similitudes, loi secondaire sur laquelle reposent les créations de votre pensée,

la musique, art céleste, est la mise en œuvre de ce principe. N'est-elle pas un ensemble de sons harmoniés par le Nombre? Le son n'est-il pas une modification de l'air, comprimé, dilaté, répercuté? Vous connaissez la composition de l'air : azote, oxygène et carbone. Comme vous n'obtenez pas de son dans le vide, il est clair que la musique et la voix humaine sont le résultat de substances chimiques organisées, qui se mettent à l'unisson des mêmes substances préparées en vous par votre pensée, coordonnées au moyen de la lumière, la grande nourrice de votre globe : avez-vous pu contempler les amas de nitre déposés par les neiges, avez-vous pu voir les décharges de la foudre, et les plantes aspirant dans l'air les métaux qu'elles contiennent, sans conclure que le soleil met en fusion et distribue la subtile essence dont tout ici-bas se nourrit? Comme l'a dit Swedenborg, *la terre est un homme*.

Vos sciences actuelles, ce qui vous fait grands à vos propres yeux, sont des misères auprès des lueurs dont sont inondés les Voyans. Cessez, cessez de m'interroger, nos langages sont différens. Je me suis un moment servi du vôtre pour vous jeter un éclair de foi dans l'ame, pour vous donner un pan de mon manteau,

et vous entraîner dans les belles régions de la prière. Est-ce à Dieu de s'abaisser à vous? n'est-ce pas vous qui devez vous élever à lui? Si la raison humaine a sitôt épuisé l'échelle de ses forces en y étendant Dieu pour se le démontrer sans y parvenir, n'est-il pas évident qu'il faut chercher une autre voie pour le connaître? Cette voie est en nous-mêmes. Là, des yeux plus perçans que ne le sont les yeux appliqués aux choses de la terre aperçoivent une Aurore. Entendez la vérité : vos sciences les plus exactes, vos méditations les plus hardies, vos plus belles Clartés sont des Nuées; au-dessus, est le Sanctuaire d'où jaillit la vraie lumière.

Elle s'assit et garda le silence sans que son calme visage accusât la plus légère de ces trépidations dont sont saisis les orateurs après leurs improvisations les moins courroucées.

Wilfrid dit à M. Becker, en se penchant vers son oreille : — Qui lui a dit cela?

— Je ne sais pas, répondit-il.

— Il était plus doux sur le Falberg, se disait Minna.

Séraphîta se passa la main sur les yeux et dit en souriant : — Vous êtes bien pensifs, ce soir, messieurs. Vous nous traitez, Minna et moi, comme des hommes à qui l'on parle politique

ou commerce, tandis que nous sommes de pauvres jeunes filles auxquelles vous devriez faire des contes en prenant du thé, comme cela se pratique dans nos veillées de Norwége. Voyons, M. Becker, racontez-moi quelques-unes des *Saga* que je ne sais pas. Celle de Frithiof, cette chronique à laquelle vous croyez et que vous m'avez promise. Dites-nous cette histoire où le fils d'un paysan possède un navire qui parle et qui a une ame. Je rêve de la frégate Ellida ! N'est-ce pas sur cette fée à voiles que devraient naviguer les jeunes filles ?

— Puisque nous revenons à Jarvis, dit Wilfrid dont les yeux s'attachaient à Séraphîta comme ceux d'un voleur caché dans l'ombre s'attachent à l'endroit où gît le trésor, dites-moi pourquoi vous ne vous mariez pas ?

— Vous naissez tous veufs ou veuves, répondit-elle; mais mon mariage était préparé dès ma naissance, et je suis fiancée...

— A qui ? dirent-ils tous à la fois.

— Laissez-moi mon secret, dit cet être bizarre. Je vous promets, si notre père le veut, de vous convier à ces noces mystérieuses.

— Sera-ce bientôt ?

— J'attends.

Un long silence suivit cette parole.

— Le printemps est venu, dit Séraphîta, le fracas des eaux et des glaces rompues commence, no venez-vous pas saluer le premier printemps d'un nouveau siècle ?

Elle se leva suivie de Wilfrid, et ils allèrent ensemble à une fenêtre que David avait ouverte. Après le long silence de l'hiver, les grandes eaux se remuaient sous les glaces et retentissaient dans le Fiord comme une musique, car il est des sons que l'espace épure et qui arrivent à l'oreille comme des ondes pleines à la fois de lumière et de fraîcheur.

— Cessez, Wilfrid, cessez d'enfanter de mauvaises pensées dont le triomphe vous serait pénible à porter. Qui ne lirait vos désirs dans les étincelles de vos regards ? Soyez bon, faites un pas dans le bien : n'est-ce pas aller au-delà de l'*aimer* des hommes que de se sacrifier complètement au bonheur de celle qu'on aime ? Obéissez-moi, je vous mènerai dans une voie où vous obtiendrez toutes les grandeurs que vous rêvez, et où l'amour sera vraiment infini.

Elle laissa Wilfrid pensif.

— Cette douce créature est-elle bien la prophétesse qui vient de jeter des éclairs par les yeux, dont la parole a tonné sur les mondes, dont la main a manié contre nos sciences la

hache du doute? Avons-nous veillé pendant quelques momens? se dit-il.

— Minna, dit Séraphîtüs, en revenant auprès de la fille du pasteur, les aigles volent où sont les cadavres, les colombes volent où sont les sources vives, sous les ombrages verts et paisibles. L'aigle monte aux cieux, la colombe en descend. Cesse de t'aventurer dans une région où tu ne trouverais ni sources, ni ombrages. Si, naguère tu n'as pu contempler l'abyme sans être brisée, garde tes forces pour qui t'aimera. Va, pauvre fille, tu le sais, j'ai ma fiancée.

Minna se leva et vint avec Séraphîtüs à la fenêtre où était Wilfrid. Tous trois entendirent la Sieg bondissant sous l'effort des eaux supérieures, qui détachaient déjà des arbres pris dans les glaces. Le Fiord avait retrouvé sa voix. Les illusions dissipées, tous admirèrent la nature qui se dégageait de ses entraves, et semblait répondre par un sublime accord à l'Esprit dont la voix venait de la réveiller.

Lorsque les trois hôtes de cet être mystérieux le quittèrent, ils étaient remplis de ce sentiment vague qui n'est ni le sommeil, ni la torpeur, ni l'étonnement, mais qui tient de tout cela; qui n'est ni le crépuscule ni l'aurore, mais qui donne soif de la lumière. Tous pensaient.

— Je commence à croire qu'elle est un esprit caché sous une forme humaine, dit M. Becker.

Wilfrid, revenu chez lui calme et convaincu, ne savait comment lutter avec des forces aussi divinement majestueuses.

Minna se disait : — Pourquoi ne veut-il pas que je l'aime ?

LES ADIEUX.

Il est en l'homme un phénomène désespérant pour les esprits méditatifs qui veulent trouver un sens à la marche des sociétés et donner des lois de progression au mouvement de l'intelligence. Quelque grave que soit un fait, et s'il pouvait exister des faits surnaturels, quelque grandiose que serait un miracle opéré publiquement, l'éclair de ce fait, la foudre de ce miracle s'abymerait dans l'océan moral dont la surface onduleuse serait troublée par un bouillonnement aussitôt effacé.

Pour mieux se faire entendre, la Voix passe-t-elle par la gueule de l'Animal? la Main écrit-elle des caractères aux frises de la salle où se

goberge la Cour? l'OEil éclaire-t-il le sommeil du roi? le Prophète vient-il expliquer le songe? le Mort évoqué se dresse-t-il dans les régions lumineuses où revivent les facultés? l'Esprit écrase-t-il la Matière au pied de l'échelle mystique des Sept Mondes Spirituels arrêtés les uns sur les autres dans l'espace, et se révélant par des ondes brillantes qui tombaient en cascades sur les marches du Parvis céleste? Quelque profonde que soit la Révélation intérieure, quelque visible que soit la Révélation extérieure, le lendemain Balaam doute de son ânesse et de lui; Balthazar et Pharaon font commenter la Parole par deux Voyans, Moïse et Daniel. L'Esprit vient, emporte l'homme au-dessus de la terre, lui soulève les mers, lui en fait voir le fond, lui montre les espèces disparues, lui ranime les os desséchés qui meublent de leur poudre la grande vallée; l'Apôtre écrit l'Apocalypse! Vingt siècles après la science humaine approuve l'apôtre, et traduit ses images en axiomes. Qu'importe! la masse continue à vivre comme elle vivait hier, comme elle vivait à la première olympiade, comme elle vivait le lendemain de la création, ou la veille de la grande catastrophe. Le Doute couvre tout de ses vagues. Les mêmes flots bat-

tent par le même mouvement le granit humain qui sert de bornes à l'océan de l'intelligence. Après s'être demandé s'il a vu ce qu'il a vu, s'il a bien entendu les paroles dites, si le fait était un fait, si l'idée était une idée, l'homme reprend son allure, il pense à ses affaires, il obéit à je ne sais quel valet qui suit la Mort, à l'Oubli qui de son manteau noir couvre une ancienne humanité dont la nouvelle n'a nul souvenir. L'Homme ne cesse d'aller, de marcher, de pousser végétativement jusqu'au jour où la Cognée l'abat. Si cette puissance de flot, si cette haute pression des eaux amères empêche tout progrès, elle prévient sans doute aussi la mort. Les Esprits préparés pour la foi parmi les êtres supérieurs, aperçoivent seuls l'échelle mystique de Jacob.

Après avoir entendu la réponse où Séraphîta si sérieusement interrogée avait déroulé l'Étendue divine, comme un orgue touché remplit une église de son mugissement et révèle l'univers musical en baignant de ses sons graves les voûtes les plus inaccessibles, en se jouant comme la lumière dans les plus légères fleurs des chapiteaux ; Wilfrid rentra chez lui tout épouvanté d'avoir vu le monde en ruines, et sur ces ruines des clartés inconnues, épanchées à flots

par les mains de cette terrible jeune fille. Le lendemain, il y pensait encore; mais l'épouvante était calmée, il ne se sentait ni détruit, ni changé; ses passions, ses idées se réveillèrent fraîches et vigoureuses. Il alla déjeuner chez M. Becker, et le trouva sérieusement plongé dans le *Traité des Incantations*, qu'il avait feuilleté depuis le matin pour rassurer son hôte. Avec l'enfantine bonne foi du savant, le pasteur avait fait des plis aux pages où Jean Wier rapportait des preuves authentiques qui prouvaient la possibilité des événemens arrivés la veille; car, pour les docteurs, une idée est un événement. A la cinquième tasse de thé que prirent ces deux philosophes, la mystérieuse soirée devint naturelle; les vérités célestes furent des raisonnemens plus ou moins forts et susceptibles d'examen; Séraphîta leur parut être une fille plus ou moins éloquente; il fallait faire la part à son organe enchanteur, à sa beauté séduisante, à son geste fascinateur, à tous ces moyens oratoires par l'emploi desquels un acteur met dans une phrase un monde de sentimens et de pensées, tandis qu'en réalité, souvent la phrase est vulgaire.

— Bah! dit le bon ministre en faisant une petite grimace philosophique, pendant qu'il

étalait une couche de beurre salé sur sa tartine, le dernier mot de ces belles énigmes est à six pieds sous terre.

— Néanmoins, dit Wilfrid, en sucrant son thé, je ne conçois pas comment une jeune fille de seize ans peut savoir tant de choses, car sa parole a tout pressé comme dans un étau.

— Mais, dit le pasteur, lisez donc l'histoire de cette jeune Italienne qui, dès l'age de douze ans, parlait quarante-deux langues, tant anciennes que modernes; et l'histoire de ce moine qui par l'odorat devinait la pensée! Il y a dans Jean Wier, et dans une douzaine de traités que je vous donnerai à lire, mille preuves pour une...

— D'accord, cher pasteur, mais pour moi Séraphita doit être une femme divine à posséder.

— Elle est tout intelligence, répondit dubitativement M. Becker.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels la neige des vallées fondit insensiblement, le vert des forêts pointa comme l'herbe nouvelle, la nature nowégienne fit les apprêts de sa parure, pour ses noces d'un jour. Pendant ces momens où l'air adouci permettait de sortir, Séraphita demeura dans la solitude. La passion de Wilfrid s'accrut ainsi par l'irritation que

cause la présence d'une femme aimée qui ne se montre pas. Quand cet être monstrueusement divin reçut Minna, Minna reconnut en lui les ravages d'un feu intérieur, sa voix était devenue profonde, son teint commençait à blondir; et si jusque-là les poètes en eussent comparé la blancheur à celle des diamans, elle avait alors l'éclat des topazes.

— Vous l'avez vue, dit Wilfrid qui rôdait autour du château suédois, et qui attendait le retour de Minna.

— Nous allons *le* perdre, répondit la jeune fille dont les yeux se remplirent de larmes.

— Mademoiselle, s'écria l'étranger en réprimant le volume de voix qu'excite la colère, ne vous jouez pas de moi, vous ne pouvez aimer Séraphîta que comme une jeune fille en aime une autre, et non de l'amour qu'elle m'inspire. Vous ignorez quel serait votre danger, si ma jalousie était justement alarmée. Pourquoi ne puis-je aller près d'elle? Est-ce vous qui me créez des obstacles?

— J'ignore, répondit Minna calme en apparence, mais en proie à une profonde terreur, de quel droit vous sondez ainsi mon cœur. Oui je l'aime, dit-elle en retrouvant la hardiesse des convictions pour confesser la religion de son

cœur. Mais ma jalousie, si naturelle à l'amour, ne redoute ici personne. Hélas, je suis jalouse d'un sentiment caché qui l'absorbe; il est entre lui et moi des espaces que je ne saurais franchir; je voudrais savoir qui des étoiles ou de moi, l'aime mieux, qui de nous se dévouerait plus promptement à son bonheur? Pourquoi ne serais-je pas libre de déclarer mon affection? En présence de la mort, nous pouvons avouer nos préférences, et... Monsieur, Séraphîtüs va mourir.

— Minna, vous vous trompez, la sirène que j'ai si souvent baignée de mes désirs, et qui se laissait admirer, coquettement étendue sur son divan, gracieuse, faible et dolente, n'est pas un jeune homme.....

— Monsieur, répondit Minna troublée, celui dont la main puissante m'a guidée sur le Falberg, à ce sœler abrité par le Bonnet de Glace; là, dit-elle en montrant le haut du pic, n'est pas non plus une faible jeune fille. Ah! si vous l'aviez entendu prophétisant, sa poésie était la musique de la pensée. Une jeune fille n'eût pas déployé les sons graves de la voix qui me remuait l'ame.

— Mais quelle certitude avez-vous?.... dit Wilfrid.

— Aucune autre que celle du cœur, répondit Minna confuse, en se hâtant d'interrompre l'étranger.

— Eh bien ! moi, s'écria Wilfrid, en jetant sur Minna l'effrayant regard du désir et de la volupté qui tuent, moi qui sais aussi combien est puissant son empire sur moi, je vous prouverai votre erreur.

En ce moment où les mots se pressaient sur la langue de Wilfrid, aussi vivement que les idées abondaient dans sa tête, il vit Séraphîta sortant du château suédois, suivie de David ; et cette apparition calma son effervescence.

— Voyez, dit-il, un homme peut-il avoir cette grâce et cette mollesse ?

— Il souffre, et se promène pour la dernière fois, dit Minna.

David s'en alla sur un signe de sa maîtresse, au-devant de laquelle vinrent Wilfrid et Minna.

— Allons jusqu'aux chutes de la Sieg, leur dit cet être, en manifestant un de ces désirs de malade auxquels on s'empresse d'obéir.

Un léger brouillard blanc couvrait alors les vallées et les montagnes du Fiord dont les sommets, étincelans comme des étoiles, le perçaient en lui donnant l'apparence de voies lactées en marche. Le soleil se voyait à travers cette fumée

terrestre comme un globe de fer rouge. Malgré ces derniers jeux de l'hiver, quelques bouffées d'air tiède chargées des senteurs du bouleau déjà paré de ses blondes efflorescences comme une jeune fille délicate, et pleines des voluptueux parfums exhalés par les mélèzes dont les houppes de soie étaient renouvelées, ces brises échauffées par l'encens et les soupirs de la terre attestaient le beau printemps du Nord, rapide joie de la plus mélancolique des natures. Le vent commençait à enlever ce voile de nuages qui dérobait imparfaitement la vue du golfe, les oiseaux chantaient, l'écorce des arbres encore humides où le soleil n'avait pas séché la route des frimas qui en étaient découlés en ruisseaux murmurans, égayait la vue par leurs fantastiques apparences.

Tous trois cheminaient en silence le long de la grève. Wilfrid et Minna contemplaient seuls ce spectacle magique pour eux qui avaient subi le tableau monotone de ce paysage en hiver. Leur compagnon marchait pensif, comme s'il cherchait à distinguer une voix dans ce concert.

Ils arrivèrent au bord des rochers entre lesquels s'échappait la Sieg, au bout de la longue avenue bordée de vieux sapins que le cours du torrent avait onduleusement tracée dans la

forêt, sentier couvert en arceaux nerveux comme une nef de cathédrale. De là le Fiord se découvrait tout entier, et la mer étincelait à l'horizon comme une lame d'acier. En ce moment, le brouillard dissipé laissa voir le ciel bleu. Partout dans les vallées, dans les arbres, il ne restait plus que des parcelles étincelantes qui voltigeaient, poussière de diamans balayée par une brise fraîche, magnifiques chatons de gouttes suspendues au bout des rameaux en pyramide. Le torrent roulait au-dessus d'eux. En s'échappant, sa nappe dégageait une vapeur teinte de toutes les nuances de la lumière par le soleil dont les rayons s'y décomposaient, en dessinant des écharpes aux sept couleurs, en faisant jaillir ses feux dans mille prismes dont les reflets se contrariaient. Ce quai sauvage était tapissé par plusieurs espèces de lichen, belle étoffe moirée par l'humidité, comme une magnifique tenture de soie. Des bruyères déjà fleuries couronnaient les rochers de leurs guirlandes habilement mélangées; tous les feuillages mobiles attirés par la fraîcheur des eaux laissaient pendre au-dessus leurs chevelures; les mélèzes agitaient leurs dentelles en caressant les pins, immobiles comme des vieillards soucieux. Cette luxuriante parure avait un con-

traste dans la gravité des vieilles colonnades que décrivaient les forêts étagées sur les montagnes, dans la grande nappe du Fiord étalée aux pieds des trois spectateurs, et où le torrent noyait sa fureur; dans le lointain, la mer encadrait cette page écrite par le plus grand des poètes, le hasard, ce pêle-mêle de la création en apparence abandonnée à elle-même. Jarvis était un point perdu dans cette immensité, sublime comme tout ce qui, n'ayant qu'une vie éphémère, offre une rapide image de la perfection; car, par une loi, fatale à nos yeux seulement, les créations en apparence achevées, cet amour de nos cœurs et de nos regards n'a qu'un printemps ici. En haut de ce rocher, certes ces trois êtres pouvaient se croire seuls dans le monde.

— Quelle volupté! s'écria Wilfrid.

— La nature a ses hymnes, dit Séraphîta. Cette musique n'est-elle pas délicieuse? Avouez-le, Wilfrid : aucune des femmes que vous avez connues n'a pu se créer une aussi magnifique retraite? Ici j'éprouve un sentiment rarement inspiré par le spectacle des villes, et qui me porterait à demeurer couchée au milieu de ces herbes si rapidement venues. Là, les yeux au ciel, le cœur ouvert, perdue au sein de l'immensité,

je me laisserais aller à entendre le soupir de la fleur, qui, à peine dégagée de sa primitive nature, voudrait courir, et les cris de l'eider impatient de n'avoir encore que des ailes; en me rappelant les désirs de l'homme qui tient de tous et qui lui aussi désire! Mais ceci, Wilfrid, est de la poésie de femme! Vous apercevez une voluptueuse pensée dans cette fumeuse étendue liquide, dans ces voiles brodés où la nature se joue comme une fiancée coquette, et dans cette atmosphère où elle parfume pour ses hyménées sa chevelure verdâtre. Vous voudriez voir la forme d'une naïade dans ces draps de vapeurs? Et, selon vous, je devrais écouter la voix mâle du Torrent.

—L'amour n'est-il pas là, comme une abeille dans le calice d'une fleur? répondit Wilfrid qui, pour la première fois, apercevant en elle les traces d'un sentiment terrestre, crut le moment favorable à l'expression de sa bouillante tendresse.

—Toujours donc? répondit en riant Séraphîta que Minna avait laissée seule.

L'enfant gravissait un rocher où elle avait aperçu des saxifrages bleues.

— Toujours, répéta Wilfrid. Écoutez-moi, dit-il en lui jetant un regard dominateur qui

rencontra comme une armure de diamant, vous ignorez ce que je suis, ce que je peux et ce que je veux. Ne rejetez pas ma dernière prière! Soyez à moi pour le bonheur du monde que vous portez en votre cœur; soyez à moi pour que j'aie une conscience pure, pour qu'une voix céleste résonne à mon oreille en m'inspirant le bien dans la grande entreprise que j'ai résolue, conseillé par ma haine contre les nations; mais que j'accomplirais alors pour leur bien-être, si vous m'accompagnez! Quelle plus belle mission donneriez-vous à l'amour? quel plus beau rôle une femme peut-elle rêver? Je suis venu dans ces contrées, en méditant un grand dessein.

— Et vous en sacrifierez, dit-elle, les grandeurs à quelque jeune fille bien simple que vous aimerez, et qui vous mènera dans une voie tranquille.

— Que m'importe? répondit-il en reprenant son discours, je ne veux que vous! Sachez mon secret. J'ai parcouru tout le Nord, ce grand atelier où se forgent les races nouvelles qui se répandent sur la terre comme des nappes humaines chargées de rafraîchir les civilisations vieillies. Je voulais commencer sur un de ces points, y conquérir l'empire que donne la force et l'intelligence sur une peuplade, la former

aux combats, entamer la guerre, la répandre comme un incendie, dévorer l'Europe en criant liberté à ceux-ci, pillage à ceux-là; gloire à l'un, plaisir à l'autre; mais en demeurant, moi, comme la figure du Destin, implacable et cruel, en marchant comme l'orage qui s'assimile dans l'atmosphère toutes les particules dont se compose la foudre, en me repaissant d'hommes comme un fléau vorace. Ainsi j'aurais conquis l'Europe, elle se trouve à une époque où elle attend ce messie nouveau qui doit ravager le monde et refaire les sociétés. Elle ne croira plus qu'à celui qui la broiera sous ses pieds. Un jour les poètes, les historiens auraient justifié ma vie, m'auraient grandi, m'auraient prêté des idées, à moi pour qui cette immense plaisanterie, écrite avec du sang, n'est qu'une vengeance. Mais, chère Séraphîta, mes observations m'ont dégoûté du Nord, la force y est trop aveugle. J'ai soif des Indes! un duel entre un gouvernement égoïste, lâche, mercantile et moi, me séduit davantage. Puis l'imagination des peuples assis aux pieds du Caucase est facile à émouvoir. Donc je suis tenté de traverser les steppes russes, d'arriver au bord de l'Asie, et de la traverser triomphant en m'avançant avec mon inondation humaine jusqu'au Gange, où

je renverserai la puissance anglaise. Sept hommes ont déjà réalisé ce plan à diverses époques. Je renouvellerai l'art comme l'ont fait les Sarrasins lancés par Mahomet sur l'Europe! Je ne serai pas un roi mesquin comme ceux qui gouvernent aujourd'hui les anciennes provinces de l'Empire romain et se disputent avec leurs sujets, à propos d'un droit de douane. Non rien n'arrêtera ni la foudre de mes regards, ni la tempête de mes paroles! Mes pieds couvriront un tiers du globe, comme ceux de Gengis-Kan. Ma main saisira l'Asie, comme l'a déjà prise celle Aureng-Zeb. Soyez ma compagne, asseyez-vous, belle et blanche figure, sur un trône! Je n'ai jamais douté du succès, mais soyez dans mon cœur, j'en serai sûr!

— J'ai déjà régné! dit Séraphîta.

Ce mot fut comme un coup de hache donné par un habile bûcheron dans le pied d'un jeune arbre qui tombe aussitôt. Les hommes seuls peuvent savoir ce qu'une femme excite de rage en l'ame d'un amant, quand, voulant démontrer à sa maîtresse sa force ou son pouvoir, son intelligence ou sa supériorité, la capricieuse penche la tête, et dit : « Ce n'est rien! » quand blasée, elle sourit, et dit : « Je sais cela! » quand pour elle, la force est une petitesse.

— Comment, cria Wilfrid au désespoir, les richesses des arts, les richesses des mondes, les splendeurs d'une cour.....

Elle l'arrêta par une seule inflexion de ses lèvres, et dit : — Des êtres plus puissans que vous ne l'êtes, m'ont offert davantage.

— Eh bien, tu n'as donc pas d'ame, si tu n'es pas séduite par la perspective de consoler un grand homme qui te sacrifiera tout pour vivre avec toi dans une petite maison au bord d'un lac.

— Mais, dit-elle, je suis aimée d'un amour sans bornes.

— Par qui ? s'écria Wilfrid en s'avançant par un mouvement de frénésie vers Séraphita pour la précipiter dans les cascades écumeuses de la Sieg.

Elle le regarda, son bras se détendit, elle lui montrait Minna qui accourait blanche et rose, jolie comme les fleurs qu'elle tenait à la main.

— Enfant ! dit Séraphitus en allant à sa rencontre.

Wilfrid demeura sur le haut du rocher, immobile comme une statue, perdu dans ses pensées, voulant se laisser aller au cours de la Sieg comme un des arbres tombés qui passaient sous ses yeux, et disparaissaient au sein du golfe.

— Je les ai cueillies pour vous, dit Minna qui présenta son bouquet à l'être adoré. L'une d'elles, celle-ci, dit-elle en lui présentant une fleur, est semblable à celle que nous avons trouvée sur le Falberg.

Séraphîtüs regarda tour à tour la fleur et Minna.

— Pourquoi me fais-tu cette question, doutes-tu de moi ?

— Non, dit la jeune fille, ma confiance en vous est infinie. De même que pour moi vous êtes plus beau que cette belle nature, de même vous me paraissez plus intelligent que ne l'est l'humanité tout entière. Quand je vous ai vu, je crois avoir prié Dieu ; je voudrais...

— Quoi ? dit Séraphîtüs en lui lançant un regard par lequel il révélait à la jeune fille l'immense étendue qui les séparait.

— Je voudrais souffrir à votre place.....

— Voici la plus dangereuse des créatures, se dit Séraphîtüs en se croisant les bras, comme un capitaine obligé de prendre une décision au fort d'une bataille ; est-ce donc un pensée criminelle que de vouloir te la présenter, ô mon Dieu !

— Ne te souviens-tu plus de ce que je t'ai dit là-haut ? reprit-il en s'adressant à la jeune fille et lui montrant la cime du Bonnet de Glace.

— Le voilà redevenu terrible! se dit Minna frémissant de crainte.

La voix de la Sieg accompagna les pensées de ces trois êtres qui demeurèrent pendant quelques momens réunis sur une plateforme de rochers en saillie, mais séparés par des abymes.

— Hé bien! Séraphitüs, enseignez-moi, dit Minna d'une voix argentée comme une perle, et douce comme un mouvement de sensitive est doux, apprenez-moi ce que je dois faire pour ne pas vous aimer? Qui ne vous admirerait pas? l'amour est une admiration qui ne se lasse pas.

— Pauvre enfant! dit Séraphîtüs en pâlissant, on ne peut aimer ainsi qu'un seul être.

— Qui?... demanda Minna.

— Tu le sauras, répondit-il avec la voix faible d'un homme qui se couche pour mourir.

— Au secours, il se meurt! s'écria Minna.

Wilfrid accourut, et voyant cet être gracieusement posé dans un fragment de gneiss sur lequel le temps avait jeté son manteau de velours, ses lichens lustrés, ses mousses fauves que le soleil satinait, il dit : — Elle est bien belle!

— Voici le dernier regard que je pourrai jeter sur cette nature en travail! dit-elle en rassemblant ses forces pour se lever.

Elle s'avança sur le bord du rocher, d'où

elle pouvait embrasser, fleuris, verdoyans, animés, les spectacles de ce grand et sublime paysage, enseveli naguère sous une tunique de neige.

« Adieu, dit-elle, foyer brûlant d'amour où tout marche avec ardeur du centre aux extrémités, et dont les extrémités se rassemblent comme une chevelure de femme, pour tresser la natte inconnue par laquelle tu te rattaches dans l'éther indiscernable à la pensée divine!

Voyez-vous Celui qui, courbé sur un sillon arrosé de sa sueur, se relève un moment pour interroger le ciel; Celle qui recueille les enfans pour les nourrir de son lait; Celui qui noue les cordages au fort de la tempête; Celle qui reste assise au creux d'un rocher attendant le père; voyez-vous tous Ceux qui tendent la main après une vie consommée en d'ingrats travaux?.. A tous paix et courage, à tous adieu!

Entendez-vous le cri du soldat mourant inconnu, la clameur de l'homme trompé qui pleure dans le désert? à tous paix et courage, à tous adieu. Adieu, vous qui mourez pour les rois de la terre. Mais adieu aussi, peuples sans patrie, adieu, terres sans peuples, qui vous souhaitez les uns les autres. Adieu, surtout à Toi, qui ne sais où reposer ta tête, proscrit

sublime. Adieu, chères innocentes traînées par les cheveux pour avoir trop aimé! Adieu, mères assises auprès de vos fils mourans! Adieu, saintes femmes blessées ! Adieu, Pauvres ! adieu, Petits, Faibles et Souffrans, vous dont j'ai si souvent épousé les douleurs. Adieu, vous tous qui gravitez dans la sphère de l'Instinct en y souffrant pour autrui !

Adieu, navigateurs qui cherchez l'Orient à travers les ténèbres épaisses de vos abstractions atlantiques. Adieu, martyrs de la pensée menés par elle à la vraie lumière ! Adieu sphères studieuses où j'entends la plainte du génie insulté, le soupir du savant éclairé trop tard.

Voici le concert angélique, la brise de parfums, l'encens du cœur exhalé par ceux qui vont priant, consolant, répandant la lumière divine et le baume céleste dans les ames tristes; courage, chœur d'amour! Vous à qui les peuples crient : — « Consolez-nous, défendez-nous ! » courage et adieu !

Adieu, granit, tu deviendras fleur ; adieu, fleur, tu deviendras colombe ; adieu, colombe, tu seras femme ; adieu, femme, tu seras souffrance ; adieu, homme, tu seras croyance ; adieu, vous qui serez tout amour et prière ! »

Abattu par la fatigue, cet être inexpliqué

s'appuya pour la première fois sur Wilfrid et sur Minna pour revenir à son logis. Wilfrid et Minna se sentirent atteints par une contagion inconnue.

A peine avaient-ils fait quelques pas, David se montra pleurant : — Elle va mourir, pourquoi l'avez-vous amenée jusqu'ici ? s'écria-t-il de loin.

Séraphîta fut emportée par le vieillard qui retrouva les forces de la jeunesse, et vola, comme un aigle emportant quelque blanche brebis dans son aire, jusqu'à la porte du château suédois.

LE

CHEMIN POUR ALLER A DIEU.

Le lendemain du jour où Séraphîta pressentit sa fin et fit ses adieux à la Terre, comme un prisonnier regarde son cachot avant de le quitter à jamais, elle ressentit des douleurs qui l'obligèrent à demeurer dans la complète immobilité de ceux qui souffrent d'extrêmes douleurs. Wilfrid et Minna vinrent la voir, et la trouvèrent couchée sur son divan de pelleterie. Encore voilée par la chair, son ame rayonnait à travers son voile en le blanchissant de jour en jour. Les progrès de l'Esprit qui minait la dernière barrière par laquelle il était séparé de l'infini, s'ap-

pelaient une maladie ; l'heure de la Vie était nommée la Mort. David pleurait en voyant souffrir sa maîtresse sans vouloir écouter ses consolations ; le vieillard était déraisonnable comme un enfant. M. Becker voulait que Séraphîta se soignât, mais tout était inutile.

Un jour elle demanda les deux êtres qu'elle avait affectionnés, en leur disant que ce jour était le dernier de ses mauvais jours. Wilfrid et Minna vinrent saisis de terreur, ils savaient qu'ils allaient la perdre. Séraphîta leur sourit à la manière de ceux qui s'en vont en un monde meilleur, elle inclina la tête comme une fleur chargée de rosée qui montre une dernière fois son calice et livre aux airs ses derniers parfums; elle les regardait avec une mélancolie dont ils étaient la cause, elle ne pensait plus à elle, mais à eux ; et ils le sentaient sans pouvoir exprimer une douleur à laquelle se mêlait la gratitude. Wilfrid resta debout, silencieux, immobile, perdu dans une de ces contemplations excitées par les choses dont l'étendue nous fait comprendre ici-bas une immensité suprême. Enhardi par la faiblesse de cet être si puissant, ou peut-être par la crainte de le perdre à jamais, Minna se pencha sur lui pour lui dire : Séraphîtüs, laisse-moi te suivre.

— Puis-je te le défendre?

— Mais pourquoi ne m'aimes-tu pas assez pour rester?

— Je ne saurais rien aimer ici.

— Qu'aimes-tu donc?

— Le ciel.

— Es-tu digne du ciel, en méprisant ainsi les créatures de Dieu?

— Minna, pouvons-nous aimer deux êtres à la fois? Un bien-aimé serait-il le bien-aimé s'il ne remplissait pas le cœur? Ne doit-il pas être le premier, le dernier, le seul? Celle qui est tout amour, ne quitte-t-elle pas le monde pour son bien-aimé? Sa famille entière devient un souvenir, elle n'a plus qu'un parent, Lui! son ame n'est plus à elle, mais à Lui! si elle garde en elle-même quelque chose qui ne soit pas à Lui, elle n'aime pas; non, elle n'aime pas! Aimer faiblement, est-ce aimer? La parole du bien-aimé la fait toute joie et se coule dans ses veines comme une pourpre plus rouge que n'est le sang; son regard est une lumière qui la pénètre, elle se fond en Lui; là où Il est, tout est beau; Il est chaud à l'ame, Il éclaire tout; près de Lui, fait-il jamais froid ou nuit? Il n'est jamais absent, il est toujours en nous,

nous pensons en Lui, à Lui, pour Lui. Voilà, Minna, comment je l'aime.

— Qui ? dit Minna saisie par une jalousie dévorante.

— Dieu ! répondit Séraphîtüs, dont la voix brilla dans les ames comme un feu de liberté qui s'allume de montagne en montagne, Dieu qui ne nous trahit jamais ! Dieu qui ne nous abandonne pas et comble incessamment nos désirs, qui seul peut constamment abreuver sa créature d'une joie infinie et sans mélange ! Dieu qui ne se lasse jamais et n'a que des sourires ! Dieu qui, toujours nouveau, jette dans l'ame ses trésors, qui purifie et n'a rien d'amer, qui est tout harmonie et tout flamme ! Dieu qui se met en nous pour y fleurir, exauce tous nos vœux ; ne compte plus avec nous, quand nous sommes à lui, mais se donne tout entier ; nous ravit, nous amplifie, nous multiplie en lui ! enfin, *Dieu*, Dieu ! DIEU ! Minna ! je t'aime, parce que tu peux être à lui ! Je t'aime, parce que si tu viens à lui, tu seras à moi.

— Hé bien ! conduis-moi donc ? dit-elle en s'agenouillant. Prends-moi par la main ; je ne veux plus te quitter.

— Conduisez-nous, Séraphîta ? s'écria Wilfrid, qui vint se joindre à Minna par un mouve-

ment impétueux. Oui, tu m'as enfin donné soif de la Lumière et soif de la Parole; je suis altéré de l'amour que tu m'as mis au cœur, je conserverai ton ame en la mienne; jettes-y ton vouloir, je ferai ce que tu me diras de faire. Si je ne puis t'obtenir, je veux garder de toi tous les sentimens que tu me communiqueras; si je ne puis m'unir à toi que par ma seule force, je m'y attacherai comme le feu s'attache à ce qu'il dévore. Parle!

— Ange! s'écria cet être incompréhensible en les enveloppant tous deux par un regard qui fut comme un manteau d'azur, Ange, le ciel sera ton héritage!

Il se fit entre eux un grand silence après cette exclamation qui détonna dans les ames de Wilfrid et de Minna comme le premier accord de quelque musique céleste.

— Si vous voulez habituer vos pieds à marcher dans le chemin qui mène à Dieu, sachez bien que les commencemens en sont rudes, dit cette ame endolorie. Dieu veut être cherché pour lui-même; en ce sens, il est jaloux, il vous veut tout entier; mais quand vous vous êtes donné à lui, jamais il ne vous abandonne. Je vais vous laisser les clefs du royaume où brille sa lumière, où vous serez partout dans le sein du Père, dans

le cœur de l'Époux. Aucune sentinelle n'en défend les approches, vous pouvez y entrer de tous côtés; son palais, ses trésors, son sceptre, rien n'est gardé; il a dit à tous : Prenez-les! Mais il faut vouloir y aller. Comme pour faire un voyage, il est nécessaire de quitter sa demeure, de renoncer à ses projets, de dire adieu à ses amis, à son père, à sa mère, à sa sœur, et même au plus petit des frères qui crie, et leur dire des adieux éternels, car vous ne reviendrez pas plus que les martyrs en marche vers le bûcher ne retournaient au logis; enfin, il faut vous dépouiller des sentimens et des choses auxquels tiennent les hommes, sans quoi vous ne seriez pas tout entier à votre entreprise. Faites pour Dieu ce que vous faisiez pour vos desseins ambitieux, ce que vous faites en vous vouant à un art, ce que vous avez fait quand vous aimiez une créature plus que lui, ou quand vous poursuiviez un secret de la science humaine. Dieu n'est-il pas la science même, l'amour même, la source de toute poésie? son trésor ne peut-il exciter la cupidité? Son trésor est inépuisable, sa poésie est infinie, son amour est immuable, sa science est infaillible et sans mystères! Ne tenez donc à rien, il vous donnera tout. Oui, vous retrouverez dans son cœur des biens in-

comparables à ceux que vous aurez perdus sur la terre. Ce que je vous dis est certain ; vous aurez sa puissance, vous en userez comme vous usez de ce qui est à votre amant ou à votre maîtresse ! Hélas ! la plupart des hommes doutent, manquent de foi, de volonté, de persévérance. Si quelques-uns se mettent en route, ils viennent aussitôt à regarder derrière eux, et reviennent ; peu de créatures savent choisir entre ces deux extrêmes : ou rester ou partir, ou la fange ou le ciel. Chacun hésite, la faiblesse commence l'égarement, la passion vous entraîne dans la mauvaise voie ; le vice, qui est une habitude, vous y embourbe ; et vous ne faites aucun progrès vers les états meilleurs. Tous les êtres passent un première vie dans la sphère des Instincts, où ils travaillent à reconnaître l'inutilité des trésors terrestres après s'être donné mille peines pour les amasser. Combien de fois vit-on dans ce premier monde avant d'en sortir préparé pour recommencer d'autres épreuves dans la sphère des Abstractions où la pensée s'exerce en de fausses sciences, où l'esprit se lasse enfin de la parole humaine. Car, la Matière épuisée, vient l'Esprit. Combien de formes l'être promis au ciel a-t-il usé, avant d'en venir à comprendre le prix du silence et de la solitude

qui sont les parvis des Mondes Spirituels? Après avoir expérimenté le vide et le néant, les yeux se tournent vers le bon chemin. Ce sont alors d'autres existences à user pour arriver au sentier où brille la lumière, la mort est comme le relais du voyage; les expériences se font alors en sens inverse : il faut souvent toute une vie pour acquérir les vertus qui sont l'opposé des erreurs dans lesquelles on a précédemment vécu. Ainsi vient d'abord la vie où l'on souffre et dont les pâtimens, dont les angoisses donnent soif de l'amour. Ensuite la vie où l'on aime et où le dévouement pour la créature apprend le dévouement pour le créateur, où les vertus de l'amour, ses mille martyres, son angélique espoir, ses joies suivies de douleurs, sa patience, sa résignation, excitent l'appétit des choses divines. Après, vient la vie où l'on cherche dans le silence les traces de la Parole, où l'on devient humble et charitable. Puis la vie où l'on désire. Enfin, la vie où l'on prie : là est l'éternel midi; là sont les fleurs; là est la moisson! Les qualités acquises et qui se développent lentement en nous, sont les liens invisibles qui rattachent chacun de nos existers l'un à l'autre, et dont l'ame seule a conscience, car la matière ne peut se ressouvenir d'aucune des choses spi-

rituelles, la pensée seule a la tradition de l'antérieur. Ce legs perpétuel du passé au présent et du présent à l'avenir, est le secret des génies humains : les uns ont le don des Formes, les autres ont le don des Nombres, ceux-ci le don des Harmonies. Ce sont des progrès dans le chemin de la lumière. Oui, qui possède un de ces dons touche par un point à l'infini. La Parole, dont je vous révèle ici quelques mots, la terre se l'est partagée, l'a réduite en poussière et l'a semée dans ses œuvres, dans ses doctrines, dans ses poésies. Si quelque grain impalpable en reluit sur un ouvrage, vous dites : « Ceci est grand, ceci est vrai, ceci est sublime ! » Ce peu de chose vibre en vous et y attaque le pressentiment du ciel. Aux uns la maladie qui nous sépare du monde, aux autres la solitude qui nous rapproche de Dieu, à celui-ci la poésie ; enfin tout ce qui vous replie sur vous-même, vous frappe ou vous écrase, vous élève ou vous abaisse, est un retentissement du Monde Divin. Quand un être a tracé droit son premier sillon, il lui suffit pour assurer les autres ; une seule pensée creusée, une voix entendue, une souffrance vive, un seul écho que rencontre en vous la Parole, change à jamais votre ame. Tout aboutit à Dieu, il est donc bien des chan-

ces pour le trouver en allant droit devant soi.

Quand arrive le jour heureux où vous mettez le pied dans le chemin et que commence votre pélerinage, la terre n'en sait rien, elle ne vous comprend plus, vous ne vous entendez plus, elle et vous. Les hommes qui arrivent à la connaissance de ces choses, et qui disent quelques mots de la Parole vraie; ceux-là ne trouvent nulle part à reposer leur tête, ceux-là sont poursuivis comme bêtes fauves et périssent souvent sur des échafauds à la grande joie des peuples assemblés, tandis que les anges leur ouvrent les portes du ciel. Votre marche sera donc un secret entre vous et Dieu, comme l'amour est un secret entre deux cœurs. Vous serez le trésor enfoui sur lequel passent les hommes affamés d'or, sans savoir que vous êtes là. Votre existence devient alors incessamment active, chacun de vos actes a un sens qui se rapporte à Dieu, comme dans l'amour vos actions et vos pensées sont pleines de la créature aimée; mais l'amour et ses joies, l'amour et ses plaisirs bornés par les sens, est une imparfaite image de l'amour infini qui vous unit au céleste fiancé. Toute joie terrestre est suivie d'angoisses, de mécontemens; pour que l'amour soit sans dégoût, il faut que la mort le termine au plus fort de sa flamme, alors vous

n'en connaissez pas les cendres ; mais ici Dieu transforme notre misère en délices, alors la joie se multiplie par elle-même, elle va croissant et n'a pas de limites. Ainsi, dans la vie Terrestre l'amour passager se termine par des tribulations constantes ; tandis que dans la vie Spirituelle, les tribulations d'un jour se terminent par des joies infinies. Votre ame est incessamment joyeuse, vous sentez Dieu près de vous, en vous ; il donne à toutes choses une saveur sainte, il rayonne dans votre ame, il vous empreint de sa douceur, il vous désintéresse de la terre pour vous-même, et vous y intéresse pour lui-même, en vous laissant exercer son pouvoir, vous faites en son nom les œuvres qu'il inspire : vous séchez les larmes, vous agissez pour lui, vous n'avez plus rien en propre, vous aimez comme lui les créatures d'un inextinguible amour, vous les voudriez toutes en marche vers lui, comme une véritable amante voudrait voir tous les peuples du monde obéir à son bien-aimé.

La dernière vie, celle en qui se résument les autres, où se tendent toutes les forces et dont les mérites doivent ouvrir la Porte Sainte à l'être parfait, est la vie de la Prière. Qui vous fera comprendre la grandeur, les majestés, les forces de la Prière ? Que ma voix tonne dans vos

cœurs et qu'elle les change. Soyez tout à coup ce que vous seriez après les épreuves! Il est des créatures privilégiées, les Prophètes, les Messagers, les Martyrs, tous ceux qui souffrirent pour la Parole ou qui l'ont proclamée; ces ames franchissent d'un bond les sphères humaines et s'élèvent tout à coup à la Prière. Ainsi de ceux qui sont dévorés par le feu de la Foi. Soyez un de ces couples hardis? Dieu souffre la témérité, il aime à être pris avec violence, il ne rejette jamais celui qui peut aller jusqu'à lui. Sachez-le! le désir, cette effluve de votre volonté, est si puissant chez l'homme, qu'un seul jet émis avec force peut tout faire obtenir, un seul cri suffit souvent sous la pression de la Foi. Soyez un de ces êtres pleins de force, de vouloir et d'amour! Soyez victorieux de la terre! Que la soif et la faim de Dieu vous saisissent! Courez à Lui comme le cerf altéré court à la fontaine, le désir vous armera de ses ailes; les larmes, ces fleurs du repentir, seront comme un baptême céleste d'où sortira votre nature purifiée. Élancez-vous du sein de ces ondes dans la Prière.

Le silence et la méditation sont les moyens efficaces pour aller dans cette voie, Dieu se révèle toujours à l'homme solitaire et recueilli.

Ainsi s'opérera la séparation nécessaire entre la Matière qui vous a si long-temps environné de ses ténèbres et l'Esprit qui naît en vous et vous illumine, car il fera alors clair en votre ame. Votre cœur brisé reçoit alors la lumière, elle l'inonde; alors ce ne sont plus des convictions en vous, ce sont d'éclatantes certitudes. Le poète exprime, le sage médite, le juste agit; mais celui qui se pose au bord des Mondes Divins, prie, et sa prière est à la fois parole, pensée, action! Oui sa prière enferme tout, elle contient tout, elle vous achève la nature, en vous en découvrant l'esprit et la marche. Blanche et lumineuse fille de toutes les vertus humaines, arche d'alliance entre la terre et le ciel, douce compagne qui tient du lion et de la colombe, la Prière vous donnera la clef des cieux. Hardie et pure comme l'innocence, forte comme tout ce qui est un et simple, cette Belle Reine, invincible, s'appuie sur le monde matériel dont elle s'est emparée; car, semblable au soleil, elle le presse par un cercle de lumière. L'univers appartient à qui veut, à qui sait, à qui peut prier; mais il faut vouloir, savoir et pouvoir; posséder la force, la sagesse et la foi. Aussi la prière qui résulte de tant d'épreuves, est-elle la consommation de toutes les vérités, de toutes les puis-

sances, de tous les sentimens de la nature? Fruit du développement laborieux, progressif, continu de toutes les propriétés naturelles, animées par le souffle divin de la Parole, elle a des activités enchanteresses, elle est le dernier culte : ce n'est ni le culte matériel qui a des images, ni le culte spirituel qui a des formules; c'est le culte du monde divin. Nous ne disons plus de prières, la prière s'allume en nous, elle est une faculté qui s'exerce d'elle-même; elle a conquis ce caractère d'activité qui la porte au-dessus des formes; alors elle relie l'ame à Dieu, avec qui vous vous unissez comme la racine des arbres s'unit à la terre; vos veines tiennent au principe des choses, et vous vivez de la vie même des mondes. La Prière donne la conviction extérieure en vous faisant pénétrer le monde Matériel par la cohésion de toutes vos facultés avec les substances élémentaires; elle donne la conviction intérieure en développant votre essence et la mêlant à celle des Mondes Spirituels. Pour parvenir à prier ainsi, obtenez un entier dépouillement de la chair? acquérez au feu des creusets la pureté du diamant, car cette complète communication ne s'obtient que par le repos absolu, par l'apaisement de toutes les tempêtes. Oui la prière, véritable aspiration

de l'ame entièrement séparée du corps, emporte toutes les forces et les applique à la constante et persévérante union du Visible et de l'Invisible. En possédant la faculté de prier sans lassitude, avec amour, avec force, avec certitude, avec intelligence, votre nature spiritualisée est bientôt investie de la puissance : comme un vent impétueux, comme la foudre, elle traverse tout, et participe au pouvoir de Dieu; vous avez l'agilité de l'esprit; en un instant vous vous rendez présent dans toutes les régions, vous êtes transporté comme la Parole même d'un bout du monde à l'autre. Il est une harmonie, et vous y participez; il est une lumière, et vous la voyez; il est une mélodie, et son accord est en vous. En cet état, vous sentirez votre intelligence se développer, grandir, et sa vue atteindre à des distances prodigieuses; il n'est en effet ni temps, ni lieu pour l'esprit; l'espace et la durée sont des proportions créées pour la matière, l'esprit et la matière n'ont rien de commun. Quoique ces choses s'opèrent dans le calme et le silence, sans agitation, sans mouvement extérieur, néanmoins tout est en action dans la Prière, mais action vive, dépouillée de toute substantialité et réduite à être comme le mouvement des Mondes une force in-

visible et pure. Elle descend partout comme la lumière et donne la vie aux ames qui se trouvent sous ses rayons comme la Nature est sous le soleil; elle ressuscite partout la vertu, purifie et sanctifie tous les actes, peuple la solitude, donne un avant-goût des délices éternelles. Une fois que vous avez éprouvé les délices de l'ivresse divine engendrée par vos travaux intérieurs, alors tout est dit! une fois que vous tenez le sistre sur lequel on chante Dieu, vous ne le quittez plus. De là vient la solitude où vivent les Esprits Angéliques et leur dédain de ce qui fait les joies humaines. Je vous le dis, ils sont retranchés du nombre de ceux qui doivent mourir; s'ils entendent leurs langages, ils ne comprennent plus leurs idées, ils s'étonnent de leurs mouvemens, de ce que l'on nomme politique, lois matérielles, et sociétés; pour eux plus de mystère, il n'y a plus que des vérités. Ceux qui sont arrivés au point où leurs yeux découvrent la Porte Sainte, et qui sans jeter un seul regard en arrière, sans exprimer un seul regret, contemplent les mondes en en pénétrant les destinées, ceux-là se taisent, attendent et souffrent leurs dernières luttes. La plus difficile est la dernière. La vertu suprême est la résignation. Être en exil et ne pas se plaindre,

n'avoir plus goût aux choses d'ici-bas et sourire, être à Dieu, rester parmi les hommes. Vous entendez bien la Voix qui vous crie : — Marche! marche! Souvent en de célestes visions, des anges descendent et vous enveloppent de leurs chants! il faut sans pleurs ni murmures, les voir revolant à la ruche ; se plaindre, ce serait déchoir. La résignation est le fruit qui mûrit à la porte du ciel.

— Combien est puissant et beau le sourire calme et le front pur de la créature résignée! Radieuse est la lueur dont son front est paré! Qui vit dans son air, devient meilleur! son regard pénètre, attendrit; plus éloquente par son silence que le prophète ne l'est par sa parole, elle triomphe par sa seule présence. Elle dresse l'oreille comme le chien fidèle qui attend le maître. Plus forte que l'amour, plus vive que l'espérance, plus grande que la foi, elle est l'adorable fille qui, couchée sur la terre, y garde un moment la palme conquise en laissant une empreinte de ses pieds blancs et purs; et quand elle n'est plus, les hommes accourent en foule et disent : — « Voyez! » Dieu l'y maintient comme une figure aux pieds de laquelle rampent les Formes et les Espèces de l'Animalité pour reconnaître leur chemin. Elle secoue par momens la lumière

dont ses cheveux sont chargés et l'on voit, elle parle et l'on entend, et tous se disent : — Miracle ! Souvent elle triomphe au nom de Dieu ; les hommes épouvantés la renient, et la mettent à mort ; elle dépose son glaive et sourit au bûcher après avoir sauvé les peuples. Combien d'anges pardonnés sont passés du martyre au ciel ! Sinaï, Golgotha, ne sont pas ici ou là ; l'ange est crucifié dans tous les lieux, dans toutes les sphères ; les soupirs arrivent à Dieu de toutes parts ; la terre où nous sommes est un des épis de la moisson ; l'humanité est une des espèces dans le champ immense où se cultivent les fleurs du ciel ; partout Dieu est semblable à lui-même, et partout en priant il est facile d'arriver à lui.

A ces paroles tombées comme des lèvres d'une autre Agar dans le désert, mais qui, arrivées à l'ame, la remuaient comme des flèches lancées par le Verbe enflammé d'Isaïe, cet être se tut soudain pour rassembler ses dernières forces. Ni Wilfrid, ni Minna n'osèrent parler. Tout à coup, il se dressa pour mourir.

— Ame de toutes choses, ô mon Dieu, toi que j'aime pour toi-même ! toi, Juge et Père, sonde une ardeur qui n'a pour mesure que ton infinie bonté ! Donne-moi ton essence et tes fa-

cultés pour que je sois mieux à toi ! Prends-moi pour que je ne sois plus moi-même. Si je ne suis pas assez pur, replonge-moi dans la fournaise ! Si je suis taillé en faux, fais de moi quelque Soc nourricier ou l'Épée victorieuse ! Accorde-moi quelque martyre éclatant où je puisse proclamer ta parole. Rejeté, je bénirai ta justice. Si l'excès d'amour obtient en un moment ce qui se refuse à de durs, à de patiens travaux, enlève-moi sur ton char de feu ! Que tu m'octroies le triomphe ou de nouvelles douleurs, sois béni ! Mais souffrir pour toi n'est-ce pas un triomphe aussi ? Prends, saisis, arrache, emporte-moi ! Si tu le veux, rejette-moi ! tu es l'adoré qui ne saurait mal faire.

— Ah ! cria-t-il après une pause, les liens se brisent !

« Esprits purs, troupeau sacré, sortez des « abymes, volez sur la surface des ondes lumi- « neuses ! L'heure a sonné, venez, rassemblez- « vous ? Chantons aux portes de Sanctuaire pour « en dissiper les dernières nuées. Unissons nos « voix pour saluer l'aurore du Jour Éternel. « Voici l'aube de la Vraie Lumière ? Pourquoi ne « puis-je emmener mes amis ? Adieu, pauvre « terre ! adieu ! »

L'ASSOMPTION.

Ces derniers chants ne furent exprimés ni par la parole, ni par le regard, ni par le geste, ni par aucun des signes dont se servent les hommes pour se communiquer leurs pensées; mais en la manière dont l'ame se parle à elle-même, car à l'instant où Séraphita se dévoilait dans sa vraie nature, ses idées n'étaient plus esclaves des mots humains. La violence de sa dernière prière avait brisé les liens. Comme une blanche colombe, son ame demeura pendant un moment posée sur ce corps dont les substances épuisées allaient s'anéantir. L'aspiration de l'Ame vers le ciel fut si contagieuse, que Wilfrid et Minna ne s'aperçurent pas de la Mort en voyant les radieuses étincelles de la Vie. Ils

étaient tombés à genoux quand *il* s'était dressé vers son orient, et partageaient son extase; la crainte du Seigneur, qui crée l'homme une seconde fois et le lave de son limon, avait dévoré leurs cœurs; leurs yeux se voilèrent aux choses de la terre, et la Foi les ouvrit aux clartés du ciel. Quoique saisis par le tremblement de Dieu, comme le furent quelques-uns de ces Voyans nommés Prophètes parmi les hommes, ils y restèrent comme eux en se trouvant dans le rayon où brillait la gloire de l'Esprit. Le voile de chair qui le leur avait caché jusqu'alors, s'évaporait insensiblement et leur en laissait voir la divine substance. Ils étaient dans le crépuscule de l'Aurore Naissante dont les faibles lueurs les préparait à voir la Vraie Lumière, à entendre la Parole Vive, sans en mourir. En cet état, tous deux commencèrent à concevoir les différences incommensurables qui séparent les choses de la Terre, des choses du Ciel. La Vie sur le bord laquelle ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, tremblans et illuminés comme deux petits enfans se tiennent sous un abri devant un incendie, cette Vie n'offrait aucune prise aux sens. Les idées dont ils se servirent pour se dire leur vision, furent aux choses entrevues ce que les sens apparens de l'homme peu-

vent être à son ame, la matérielle enveloppe d'une essence divine. L'Esprit était au-dessus d'eux, il embaumait sans odeur, il était mélodieux sans le secours des sons, car, là où ils étaient, il ne se rencontrait ni surfaces, ni angles, ni air. Ils n'osaient plus ni l'interroger, ni le contempler, et se trouvaient dans son ombre comme on se trouve sous les ardens rayons du soleil des tropiques, sans qu'on se hasarde à lever les yeux de peur de perdre la vue. Ils se savaient près de lui, sans pouvoir s'expliquer par quels moyens ils étaient assis comme en rêve sur la frontière du Visible et de l'Invisible, ni comment ils ne voyaient plus le Visible, et comment ils apercevaient l'Invisible. Ils se disaient : — « S'il nous touche, nous allons mourir ! » Mais l'Esprit était dans l'infini, et ils ignoraient que ni le temps ni l'espace n'existent plus dans l'infini, qu'ils étaient séparés de lui par des abymes, quoique en apparence près de lui; mais leurs ames n'étant pas propres à recevoir en entier la connaissance des facultés de cette Vie, ils n'en eurent que des perceptions confuses appropriées à leur faiblesse; autrement, quand la PAROLE VIVE dont ils n'entendirent que les sons éloignés vint à retentir et dont le sens entra dans leur ame comme la vie s'unit aux

corps, un seul accent de cette Parole les aurait absorbés comme un tourbillon de feu s'empare d'une légère paille. Ils ne virent donc que ce que leur nature, soutenue par la force de l'Esprit, leur permit de voir; ils n'entendirent que ce qu'ils pouvaient entendre; encore, malgré ces tempéramens, frissonnèrent-ils quand éclata la VOIX de l'ame souffrante, le chant de l'Esprit qui attendait la vie et l'implorait par un cri dont ils furent glacés jusque dans la moëlle de leurs os. L'Esprit frappait à la PORTE SAINTE.

— Que veux-tu? répondit un Choeur dont l'interrogation retentit dans les mondes.

— Aller à Dieu.

— As-tu vaincu?

— J'ai vaincu la chair par l'abstinence, j'ai pleuré mon fiel, j'ai vaincu la fausse parole par le silence, j'ai vaincu la fausse science par l'humilité, j'ai vaincu l'orgueil par la charité, j'ai vaincu la terre par l'amour, j'ai payé mon tribut par la souffrance, je me suis purifié en brûlant dans la foi, j'ai souhaité la vie par la prière; j'attends en adorant, et suis résigné.

— Tu n'entreras pas!

— Que Dieu soit béni! répondit l'Esprit.

Ses pleurs coulèrent et tombèrent en rosée sur

les deux témoins agenouillés qui frémirent devant la justice de Dieu.

Tout à coup sonnèrent les trompettes de la Victoire remportée par l'ANGE dans cette dernière épreuve, les retentissemens arrivèrent aux espaces comme un son dans l'écho, les remplirent et firent trembler l'univers que Wilfrid et Minna sentirent être petit sous leurs pieds. Ils tressaillirent, agités d'une angoisse causée par l'appréhension du mystère qui devait s'accomplir. Il se fit en effet un grand mouvement comme si les légions éternelles se mettaient en marche et se disposaient en spirale; les mondes tourbillonnaient, semblables à des nuages emportés par un vent furieux : ce fut rapide. Soudain les voiles se déchirèrent, ils virent dans le haut comme un astre incomparablement plus brillant que ne l'est le plus lumineux des astres matériels, qui se détacha, qui tomba comme la foudre en scintillant toujours comme l'éclair, et dont le passage faisait pâlir ce qu'ils avaient pris jusqu'alors pour la LUMIÈRE. C'était le Messager chargé d'annoncer la bonne nouvelle, et dont le casque avait pour panache une flamme de vie. Il laissait derrière lui des sillons aussitôt comblés par les flots des lueurs particulières qu'il traversait. Il avait une palme

et une épée, il toucha l'Esprit de sa palme, aussitôt l'Esprit se transfigura, ses ailes blanches se déployèrent sans bruit. La communication de la Lumière qui changeait l'Esprit en SÉRAPHIN, le revêtement de sa forme glorieuse, son armure céleste jetèrent de tels rayonnemens, que les deux Voyans en furent foudroyés et, comme les trois apôtres aux yeux desquels Jésus se montra, Wilfrid et Minna ressentirent le poids de leurs corps qui s'opposait à une intuition complète et sans nuages de La Parole et de La Vraie Vie. Ils comprirent la nudité de leurs ames et purent en mesurer le peu de clarté par la comparaison qu'ils en firent avec l'auréole du Séraphin dans laquelle ils se trouvaient comme une tache dont ils avaient honte, et furent saisis d'un ardent désir de se replonger dans la fange de l'univers, pour y souffrir les épreuves, afin de pouvoir un jour proférer victorieusement à La Porte Sainte, les paroles dites par le radieux Séraphin. Cet ange s'agenouilla devant le SANCTUAIRE qu'il pouvait enfin contempler face à face, et dit : — Permettez-leur de voir plus avant, ils aimeront le Seigneur et proclameront sa parole.

A cette prière, un voile tomba. Soit que la force inconnue qui pesait sur les deux Voyans

eût momentanément anéanti leurs formes corporelles, soit qu'elle eût fait surgir leur esprit au dehors, ils sentirent en eux comme un partage du pur et de l'impur. Les pleurs du Séraphin s'élevèrent autour d'eux sous la forme d'une vapeur qui leur cacha les mondes inférieurs, les enveloppa, les porta, leur communiqua l'oubli des significations terrestres, et leur prêta la puissance de comprendre le sens des choses divines. La Vraie Lumière parut, elle éclaira les créations qui leur semblèrent arides, quand ils virent la source où les mondes Terrestres, Spirituels et Divins puisent le mouvement. Chaque monde formait un centre où tendaient tous les points de sa sphère; ces mondes étaient eux-mêmes des points qui tendaient au centre de leur espèce; chaque espèce avait son centre vers de grandes régions célestes qui communiquaient avec l'intarissable et flamboyant moteur *de tout ce qui est*. Ainsi, depuis le grand jusqu'au plus petit des mondes, et depuis le plus petit des mondes jusqu'à la plus petite portion des êtres dont il se composait, tout était individuel, et néanmoins tout était un. Quel était le dessein de cet être fixe dans son essence et dans ses facultés, qui les transmettait sans les perdre, qui les manifestait hors de Lui sans les séparer de Lui,

qui rendait hors de Lui toutes ces créations fixes dans leur essence, et muables dans leurs formes? Les deux convives appelés à cette fête ne pouvaient que voir l'ordre et la disposition des êtres, en admirer la fin immédiate; les anges seuls allaient au-delà, connaissaient les moyens et comprenaient la fin. Mais ce que les deux élus purent contempler, ce dont ils rapportèrent un témoignage qui éclaira leurs ames pour toujours, fut la certitude de l'action des Mondes et des Êtres, la conscience de l'effort avec lequel ils tendent au résultat. Ils entendirent les diverses parties de l'Infini formant une mélodie vivante; et, à chaque temps où l'accord se faisait sentir comme une immense respiration, les Mondes entraînés par ce mouvement unanime, s'inclinaient vers l'Être immense qui, de son centre impénétrable, faisait tout sortir et ramenait tout à lui. Cette incessante alternative de voix et de silence semblait être la mesure de l'hymne saint qui retentissait et se prolongeait dans les siècles des siècles. Wilfrid et Minna comprirent alors quelques-unes des mystérieuses paroles de Celui qui sur la terre leur était apparu à chacun d'eux sous la forme qui le leur rendait compréhensible, à l'un Séraphîtüs, à l'autre Séraphîta, quand ils virent que là tout était homogène. La

lumière enfantait la mélodie, la mélodie enfantait la lumière, les couleurs étaient lumière et mélodie, le mouvement était un Nombre doué de la parole; enfin, tout y était à la fois sonore, diaphane, mobile; en sorte que chaque chose se pénétrant l'une par l'autre, l'étendue était sans obstacle et pouvait être parcourue par les Anges dans la profondeur de l'infini. Ils reconnurent la puérilité des sciences humaines dont il leur avait été parlé. Ce fut pour eux une vue sans ligne d'horizon, un abyme dans lequel un dévorant désir les forçait à se plonger; mais attachés à leur misérable corps, ils avaient le désir sans avoir la puissance.

Le Séraphin replia légèrement ses ailes pour prendre son vol, et ne se tourna plus vers eux; ils n'avaient plus rien de commun ensemble, il s'élança, l'immense envergure de son scintillant plumage couvrit les deux Voyans comme d'une ombre bienfaisante qui leur permit de lever les yeux et de le voir emporté dans sa gloire, accompagné du joyeux archange. Il monta comme un soleil radieux qui sort du sein des ondes, mais, plus majestueux que l'astre et promis à de plus belles destinées, il ne devait pas être enchaîné comme les créations inférieures dans une vie circulaire; il suivait

la ligne de l'infini, et tendait sans déviation vers le centre unique pour s'y plonger dans la vie éternelle, pour y recevoir dans ses facultés et dans son essence le pouvoir de jouir par l'amour, et le don de comprendre par la sagesse. Le spectacle qui se dévoila soudain aux yeux des deux Voyans les écrasa sous son immensité, car ils se sentaient comme des points dont la petitesse ne pouvait se comparer qu'à la moindre fraction que l'infini de la divisibilité permette à l'homme de concevoir, mise en présence de l'infini des Nombres que Dieu seul peut envisager comme il s'envisage lui-même. Quel abaissement et quelle grandeur en ces deux points que le premier désir du Séraphin plaçait comme deux anneaux, la Force et l'Amour, pour unir l'immensité des univers inférieurs à l'immensité des univers supérieurs. Ils comprirent les invisibles liens par lesquels les mondes matériels se rattachaient aux mondes spirituels. En se rappelant les sublimes efforts des plus beaux génies humains, ils trouvèrent le principe des mélodies en entendant les chants du ciel qui donnaient les sensations des couleurs, des parfums et de la pensée; ils rappelaient les innombrables détails de toutes les créations, comme un chant de la terre ranime d'infirmes

souvenirs d'amour. Arrivés par une exaltation inouïe de leurs facultés à un lieu sans nom dans le langage, ils purent jeter pendant un moment les yeux sur le Monde Divin. Là était la fête. Des myriades d'anges accoururent tous du même vol, sans confusion, tous pareils, tous dissemblables, simples comme la rose des champs, immenses comme les mondes. Wilfrid et Minna ne les virent ni arriver ni s'enfuir; ils ensemencèrent soudain l'infini de leur présence, comme les étoiles brillent dans l'indiscernable éther; le scintillement de leurs diadèmes réunis s'alluma dans les espaces, comme les feux du ciel au moment où le jour parait dans nos montagnes. De leurs chevelures sortaient des ondes de lumière, et leurs mouvemens excitaient des frémissemens onduleux semblables aux flots d'une mer phosphorescente. Les deux Voyans aperçurent le Séraphin tout obscur au milieu des légions immortelles dont les ailes étaient comme l'immense panache des forêts agitées par une brise. Aussitôt, comme si toutes les flèches d'un carquois s'élançaient ensemble, les Esprits chassèrent d'un souffle les vestiges de son ancienne forme; à mesure que montait le Séraphin, il devenait plus pur; bientôt, il ne leur sembla qu'un léger dessin de

ce qu'ils avaient vu quand il s'était transfiguré, des lignes de feu sans ombre. Il montait, recevait de cercle en cercle un don nouveau; puis le signe de son élection se transmettait à la sphère supérieure où il montait toujours purifié. Aucune des voix ne se taisait, l'hymne se propageait dans tous ses modes.

« Salut à qui monte vivant ! Viens, fleur des « Mondes ! Diamant sorti du feu des douleurs ! « perle sans tache, désir sans chair, lien nou- « veau de la terre et du ciel, sois lumière ! esprit « vainqueur, Reine du monde, vole à ta cou- « ronne ! Triomphateur de la terre, prends ton « diadème ! Sois à nous ! »

Les vertus de l'Ange reparaissaient dans leur beauté. Son premier désir du ciel reparut gracieux comme une verdissante enfance; comme autant de constellations, ses actions le décorèrent de leur éclat : les actes de sa foi brillèrent comme l'Hyacinthe du ciel couleur du feu sidéral : la Charité lui jette ses perles orientales, belles larmes recueillies; l'Amour divin l'entoura de ses roses; sa Résignation prieuse lui enleva par sa blancheur tout vestige terrestre. Aux yeux de Wilfrid et de Minna, bientôt il ne fut plus qu'un point de flamme qui s'avivait toujours et dont il était impossible de remarquer

le mouvement soutenu par la mélodieuse acclamation qui célébrait sa venue au ciel, et dont les accens firent pleurer les deux bannis.

Tout à coup un silence de mort s'étendit comme un voile sombre de la première à la dernière sphère, et plongea Wilfrid et Minna dans une indicible attente. En ce moment le Séraphin se perdait au sein du Sanctuaire où il reçut le don de vie éternelle. Il se fit un mouvement d'adoration profonde qui remplit les deux Voyans d'une extase mêlée d'effroi. Ils sentirent que tout se prosternait dans les sphères divines, dans les sphères spirituelles, et dans les mondes de ténèbres. Les anges fléchissaient le genou pour célébrer la gloire; les esprits fléchissaient le genou pour attester leur impatience; on fléchissait le genou dans les abymes en frémissant d'épouvante. Un grand cri de joie jaillit comme jaillirait une source arrêtée qui recommence ses milliers de gerbes florissantes où se joue le soleil en parsemant de diamans et de perles les gouttes lumineuses, à l'instant où le Séraphin reparut flamboyant et cria : — ÉTERNEL, ÉTERNEL, ÉTERNEL !

Les univers l'entendirent et le reconnurent, il les pénétra comme Dieu les pénètre. L'ange prit possession de l'infini. Les Sept mondes di-

vins s'émurent à sa voix et lui répondirent. En ce moment il se fit un grand mouvement comme si des astres entiers purifiés s'élevaient en d'éblouissantes clartés devenues éternelles. Peut-être le Séraphin avait-il reçu pour première mission d'appeler à Dieu les créations pénétrées par la Parole? Mais déjà l'ALLELUIA sublime retentissait dans l'entendement de Wilfrid et de Minna, comme les dernières ondulations d'une musique finie; déjà les lueurs célestes s'abolissaient comme les teintes d'un soleil qui se couche dans ses langes de pourpre et d'or. L'Impur et la Mort ressaisissaient leur proie. En rentrant dans les liens de la chair dont leur esprit avait momentanément été dégagé par un sublime sommeil, les deux mortels se sentaient comme au matin d'une nuit remplie par de brillans rêves dont le souvenir voltige en l'ame, mais dont le corps n'a plus conscience, et que le langage humain ne saurait exprimer. La nuit profonde, dans les limbes de laquelle ils roulaient, était le soleil des mondes visibles.

— Descendons là-bas, dit Wilfrid à Minna.

— Faisons comme il a dit, répondit-elle. Après avoir vu les mondes en marche vers Dieu, nous connaissons le bon sentier. Nos diadèmes d'étoiles sont là-haut.

Ils roulèrent dans les abymes, rentrèrent dans la poussière des mondes inférieurs, virent tout à coup la terre comme un lieu souterrain dont le spectacle leur fut éclairé par la lumière qu'ils rapportaient en leur ame, et qui les environnait encore d'un nuage où se répétaient vaguement les harmonies du ciel en se dissipant. Ce spectacle était celui dont les yeux intérieurs des Prophètes avaient été frappés jadis. Ministres des religions diverses toutes prétendues vraies, Rois tous consacrés par la Force et par la Terreur,

Guerriers et Grands se partageant mutuellement la Terre, Savans et Riches au-dessus d'une foule bruyante et souffrante qu'ils broyaient bruyamment sous leurs pieds; tous étaient accompagnés de leurs serviteurs et de leurs femmes, tous étaient vêtus de robes d'or, d'argent, d'azur, couverts de perles, de pierreries arrachées aux entrailles de la Terre, dérobée au fond des Mers, et pour lesquelles l'humanité s'était dès long-temps employée, en suant et blasphémant. Mais ces richesses et ces splendeurs construites de sang furent comme de vieux haillons aux yeux des deux Proscrits.

— Que faites-vous ainsi rangés et immobiles? leur cria Wilfrid.

Ils ne répondirent pas.

— Que faites-vous ainsi rangés et immobiles?

Ils ne répondirent pas.

Wilfrid leur imposa les mains en leur criant: — Que faites-vous ainsi rangés et immobiles?

Par un mouvement unanime, tous entr'ouvrirent leur robes et laissèrent voir des corps desséchés, rongés par des vers, corrompus, pulvérisés, travaillés par d'horribles maladies.

— Vous conduisez les nations à la mort, leur

dit Wilfrid. Vous avez adultéré la terre, dénaturé la parole, prostitué la justice. Après avoir mangé l'herbe des pâturages, vous tuez maintenant les brebis? Vous croiyez-vous justifiés en montrant vos plaies? Je vais avertir ceux de mes frères qui peuvent encore entendre la Voix, afin qu'ils puissent aller s'abreuver aux sources que vous avez cachées.

— Réservons nos forces pour prier, lui dit Minna, tu n'as la mission ni des Prophètes, ni du Réparateur, ni du Messager, nous ne sommes encore que sur les confins de la première sphère; essayons de franchir les espaces sur les ailes de la prière.

— Tu seras tout mon amour!

— Tu seras toute ma force!

— Nous avons entrevu les Hauts Mystères, nous sommes l'un pour l'autre le seul être ici-bas avec lequel la joie et la tristesse soient compréhensibles. Prions donc! nous connaissons le chemin, marchons.

— Donne-moi la main, dit-elle; si nous allons ensemble, la voie me sera moins rude et moins longue.

— Avec toi seulement, répondit l'homme, je pourrai traverser la grande solitude, sans me permettre une plainte.

— Et nous irons ensemble à Dieu, dit-elle.

Les nuées vinrent et formèrent un dais sombre. Tout à coup, les deux amans se trouvèrent agenouillés devant un corps que le vieux David défendait contre la curiosité de tous, et qu'il voulut ensevelir lui-même. Au dehors, éclatait dans sa magnificence le premier été du dix-neuvième siècle. Les deux amans crurent entendre une voix dans les rayons du soleil, ils respirèrent un esprit céleste dans les fleurs nouvelles, et se dirent en se tenant par la main : — L'immense mer qui reluit là-bas est une image de ce que nous avons vu là-haut.

— Où allez-vous? leur demanda M. Becker.

— Nous voulons aller à Dieu, dirent-ils, venez avec nous, mon père?

Décembre 1833.—Novembre 1835.

FIN.

le.
som-
ireat.
tavi
qu-
ecla-
dix-
en-
l, ils
nou-
in :—
mag
ècke
s, v

3 2044 020 443 495

THE BORROWER WILL BE CHARGED THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

WIDENER
BOOK DUE
FEB 20 1981
6982685

WIDENER
JUN 10 1996
BOOK DUE

WIDENER
BOOK DUE
NOV 8 1981
7205542